This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Slav 8230.14

THE SLAVIC COLLECTION

Harvard College Library

FROM THE FUND OF

CHARLES MINOT

(Class of 1828).

Received 18 Oct., 1901.

LA SERBIE

KARA-GEORGE ET MILOSCH

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

BÉATRICE, poëme, un vol. in-8°, 1840.

LES ÉCRIVAINS SACRÉS DU XVIIe SIÈCLE, discours prononcé à la Faculté des lettres de Strasbourg, in-8°, 1841.

SCOT-ÉRIGÈNE ET LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE, un vol. in-8°, 1843.

TABLEAU DU SIÈCLE DE LOUIS XIV, discours prononcé à la Faculté des lettres de Montpellier, in-8°, 1843.

NOVALIS, SA VIE ET SES ÉCRITS, in-4°, 1847 (extrait des Mémoires de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier).

HISTOIRE DE LA JEUNE ALLEMAGNE, études littéraires, un vol. in-8°, 1848.

ÉTUDES SUR LA RÉVOLUTION EN ALLEMAGNE, 2 vol, in-8°, 1853.

ALLEMAGNE ET RUSSIE, un vol. in-18, 1856.

HISTOIRE ET PHILOSOPHIE RELIGIEUSE, un vol. in-18, 1859.

ÉCRIVAINS ET POÈTES MODERNES, un vol. in-18, 1860.

LA COMTESSE D'ALBANY, un vol. in-18, 1862.

LETTRES INÉDITES DE SISMONDI, un vol. in-18, 1863.

CORNEILLE ET SES CONTEMPORAINS, discours prononcé à la Faculté des lettres de Paris, in-8°, 1863.

MAURICE DE SAXE, d'après les documents des archives de Dresde, un vol. in-8°, 1864.

LA CHAIRE D'ÉLOQUENCE FRANÇAISE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS, discours d'ouverture, in-8°, 1868.

BOHÊME ET HONGRIE, un vol. in-8°, 1869.

DRAMES ET ROMANS DE LA VIE LITTÉRAIRE, un vol. in-18, 1870.

SOUVENIRS DE PROVINCE PENDANT LE SIÉGE DE PARIS. in-8°, octobre 1870.

PARIS — IMPRIMERIE VIÉVILLE ET CAPIOMONT, RUE DES POITEVINS, 6.

Taillandier, René Gaspard Ernest.

LA SERBIE

KARA-GEORGE ET MILOSCH

PAR

SAINT-RENÉ TAILLANDIER

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES

Vetera extollimus, recentium incuriosi.
TACITE.

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1872

Tous droits réservés.

Slav 8230.14

HARVARD COLLEGE
OCT 18 1901
LIBRARY

Minot fund

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MILAN OBRENOVITCH IV

PRINCE DES SERBES

Ce livre
qui retrace les actions héroïques
de ses ancêtres,
avec les souffrances, les travaux, les victoires
et les espérances du peuple serbe,
est respectueusement dédié
par l'auteur.

Slav 8230.14

HARVARD COLLEGE
OCT 18 1901
LIBRARY

Minot fund

...it de paraî-
... je reçus de

.../28 avril 1869.

... publiez sur la Serbie
... *deux mondes*, sont appré-
... de l'être. Aussi suis-je
... nom de la Régence Princière,
... incères félicitations sur ce beau
... doute puissamment à attirer
... attention sympathique de l'Europe

... votre travail les grandes qualités de
... conscience des recherches, une exposi-
... une bienveillance unie à une haute impar-
... enthousiasme que nous croyons aussi légitime
... senti pour l'âge héroïque de la Serbie. Ce ne
... là, Monsieur, des articles fugitifs; ils forment,

PRÉFACE

La plus grande partie de cet ouvrage venait de paraître dans la *Revue des deux mondes*, quand je reçus de Belgrade la lettre que voici :

Belgrade, le 16/28 avril 1869.

MONSIEUR,

Les remarquables articles que vous publiez sur la Serbie au XIXe siècle dans la *Revue des deux mondes*, sont appréciés à Belgrade comme ils méritent de l'être. Aussi suis-je chargé de vous adresser, au nom de la Régence Princière, les plus vives et les plus sincères félicitations sur ce beau travail, qui contribuera sans doute puissamment à attirer sur notre petit pays l'attention sympathique de l'Europe civilisée.

On admire dans votre travail les grandes qualités de l'historien, la conscience des recherches, une exposition parfaite, une bienveillance unie à une haute impartialité, et un enthousiasme que nous croyons aussi légitime qu'il est bien senti pour l'âge héroïque de la Serbie. Ce ne sont point là, Monsieur, des articles fugitifs; ils forment,

dans leur ensemble, un véritable ouvrage, un ouvrage qui restera.

Si par la suite vous aviez besoin de quelques renseignements, le Gouvernement Princier mettrait un juste empressement à vous les fournir. C'est également avec un réel plaisir que je me mettrais à votre disposition, dans le cas où il vous plairait d'avoir recours à moi.

Si même il entrait dans vos convenances de visiter un jour ce pays, ne doutez pas, Monsieur, que vous y seriez reçu en ami.

En vous transmettant ces sentiments de la Régence Princière, permettez-moi, Monsieur, d'y joindre l'expression de ma haute considération.

CHARLES BÉTANT,
Secrétaire au Ministère des Affaires étrangères
de la Principauté de Serbie.

Je ne cède pas à un misérable sentiment de vanité en publiant cette lettre; mais, comme il s'agit d'une contrée lointaine, d'une nation mal connue, d'une série d'événements très-compliqués, d'une histoire toute pleine de grandes choses et d'obscures intrigues où il est difficile de discerner le vrai du faux, je tiens à me ménager dans l'esprit du lecteur la confiance dont j'ai besoin; je tiens aussi à me rassurer moi-même, en mettant au jour le témoignage spontané que m'a envoyé la Serbie.

Si l'on me demande comment j'ai été amené à retracer une histoire si éloignée de nous, je dirai simplement que j'étais conduit par un sentiment de curiosité naturel aux hommes d'étude, en même temps que j'obéissais à un des meilleurs instincts de notre race.

Le géographe antique disait de nos pères : « Ils sont simples et spontanés, prenant volontiers en mains la cause de ceux qu'on opprime. » Chacun de nous comprend ce que signifient ses paroles ; ceux qui se sont occupés de littératures étrangères, ceux qui ont vécu par la pensée au delà des frontières de notre France, sentent peut-être plus vivement encore combien c'est là l'inspiration irrésistible de notre esprit. Sympathie pour le faible, ardeur à revendiquer les droits de l'opprimé, oui c'était bien là notre premier sentiment, notre premier cri, dès que nous jetions les yeux sur le monde.

Hélas ! après les désastres que nous venons de subir, nous est-il encore permis de céder à ce noble mouvement ? N'est-ce pas un reste d'orgueil que condamne notre humiliation présente, ou une persistance de générosité qui passerait aisément pour duperie ? J'entends bien des voix qui nous disent : « — enfermons-nous en nous-mêmes. Le monde a prouvé qu'il était insensible à nos malheurs. Que ce fût rancune, défiance ou jalousie, peu importe ; son indifférence est manifeste. La nation sociable et sympathique entre toutes n'a rencontré dans cette horrible épreuve qu'une commisération équivoque. Retranchons-nous donc en notre isolement. L'égoïsme est une solide armure. Couverts de cette cuirasse, recueillons-nous, redressons-nous, mais renonçons une bonne fois à ces sentiments d'humanité qui ont affaibli la patrie. » Non, tout cela est faux. Bien des cœurs ont battu pour les héroïques vaincus de Wissembourg et de Reichshoffen. Je me rappelle encore ce journal allemand qui, dès nos premieres défaites, au mois de

septembre 1870, jetait feu et flamme contre ceux qui, en Europe, faisaient des vœux pour le noble pays de France ; je me rappelle ses cris de fureur et les révélations qui éclataient au milieu de ses insultes. « Les aristocraties, disait-il, font des vœux pour la France et les démocraties s'effrayent de son abaissement. » Ladessus le publiciste se livrait à des fureurs grossières : c'était notre corruption qui plaisait aux aristocraties européennes, c'étaient nos violences révolutionnaires qui nous valaient dans le monde l'amitié des démocrates. — Il faisait semblant d'oublier que la France, à travers les profondes maladies morales dont nul pays n'est exempt de nos jours, conserve les traits indélébiles d'une noblesse naturelle que la Prusse ne connaîtra jamais. Il feignait aussi d'ignorer que notre instinct du droit, notre haine des abus, notre passion d'égalité, notre poursuite d'une société de plus en plus conforme à l'absolue justice, tous ces élans, tous ces enthousiasmes, s'ils exposent la multitude à devenir la dupe et la proie d'une démagogie scélérate, n'en font pas moins de ce peuple de France le peuple le plus pur qui soit au monde; je veux dire le plus humain, le plus généreux, le plus dévoué aux grandes causes, le plus prompt à se sacrifier lui-même, — un soldat de Dieu, comme l'ont proclamé la poésie et l'histoire.

Je crois donc que le lecteur français reconnaîtra dans ce livre quelques-uns des sentiments auxquels nous devons rester fidèles, sous peine de cesser d'être.

Il y a ici d'ailleurs, malgré l'éloignement des lieux, bien des choses qui ne sont pas sans rapports avec nos afflictions patriotiques. Que de rapprochements et quels

exemples! En relisant ces feuilles, je me suis dit plus d'une fois : — Les Turcs n'ont pas été plus barbares dans les villages serbes, que les Prussiens et les Bavarois dans les campagnes de France. Lorsque le chroniqueur serbe, après avoir raconté les infamies des dévastateurs ottomans, s'écrie avec sa naïve éloquence : « Ils ont commis bien d'autres atrocités; nous les savons, mais nous ne voulons pas les dire, » n'y a-t-il pas chez nous des milliers d'hommes, des milliers de témoins et de victimes qui pourraient s'approprier ce langage?

Mais ce sont les exemples surtout qui abondent en cette dramatique histoire, exemples de foi patriotique, de patience virile, de constance indomptable. Parmi tant d'actions héroïques ou touchantes, on remarquera la Noël de 1812, les prières publiques ordonnées par Kara-George, la voix du chef rustique terminant son manifeste par ces mots : « O Dieu! mets la force et le courage au cœur de tous les enfants de la Serbie! O Dieu! brise la puissance de nos ennemis qui viennent anéantir la vraie foi! Amen! Amen! Amen! » Nous aussi, nous avons besoin d'élever nos âmes et de crier à Dieu du fond des abîmes : « O Dieu! mets la force et le courage au cœur de tous les enfants de la France! O Dieu! mets-y le patriotisme, mets-y la fidélité aux traditions séculaires, mets-y le respect des aïeux et le souci des générations futures, mets-y la foi qui sauve! Sauve-nous, ô Dieu! notre Dieu! Sauve-nous du Prussien barbare et du révolutionnaire sauvage; sauve-nous de l'ennemi qui hait la France et du scélérat qui outrage sa mère! Sauve-nous de l'indif-

férent, sauve-nous de l'égoïste, sauve-nous de l'impie, sauve-nous de l'assassin, sauve-nous de l'incendiaire, sauve-nous de la race sans nom qui n'a plus ni foi ni loi, ni Dieu ni patrie. Sois en aide, Seigneur Dieu, sur ta terre de France, à tout homme de bonne volonté. *Domine salvam fac Galliam tuam !*

Ainsi, en relisant ces pages, j'allais de la Serbie à la France. Au moment où je les avais publiées dans la *Revue des deux mondes*, je n'étais pas obsédé de préoccupations si douloureuses, je cherchais simplement la vérité ; mais j'étais animé des mêmes sentiments qui sont propres à notre France et qui doivent se réveiller aujourd'hui plus ardents que jamais ; j'avais horreur de la violence, et, comme les Celtes de Strabon, je me croyais tenu en conscience de soutenir la cause de l'opprimé.

J'étais si bien pénétré de ce devoir, que je pris à cœur, comme si la France même eût été directement en jeu, les intérêts de ce petit peuple dont je racontais les épreuves. Informé que le jeune prince appelé au trône de Serbie par l'assassinat du prince Michel courait lui-même les dangers les plus graves, l'idée me vint d'inscrire son nom à la première page de ce livre. S'il est vrai que l'un des assassins du prince Michel, du moins l'un des complices de l'assassinat, rôde encore autour du prince Milan, s'il est vrai qu'une conspiration odieuse poursuit son œuvre dans l'ombre, s'il est vrai que le dernier représentant de la famille de Milosch, privé du gouverneur français qui veilla sur ses jeunes années[1],

1. M. François Huet, à qui l'on doit plusieurs ouvrages philosophiques et religieux d'une rare élévation.

tourne les yeux vers la France et regrette la destinée violente qui l'a jeté sur un trône environné d'embuches, il m'a semblé que cette dédicace au prince Milan pourrait être un avertissement utile. L'explication que j'en donne ici fera du moins savoir en Serbie que certaines intrigues sont connues et que le coupable, s'il parvenait à exécuter son dessein, n'échapperait pas au jugement de l'Europe. Je me suis donc adressé au gouvernement serbe, pour obtenir la permission de dédier au prince Milan cette histoire de ses ancêtres. Voici la réponse que j'ai reçue de M. Ristitch, l'un des trois magistrats à qui a été confiée la Régence Princière de Serbie :

Belgrade, le 12 juillet 1870.

MONSIEUR,

Je m'empresse de répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser pour me consulter sur la dédicace que vous vous proposez de faire de votre ouvrage à Son Altesse le Prince Milan.

Je suis enchanté de pouvoir vous informer que nous sommes très-sensibles à cette intention, et que c'est avec plaisir que Son Altesse verra figurer son nom au commencement d'un livre consacré à l'histoire de son pays et de ses ancêtres ; travail à l'occasion duquel nous avons déjà eu la satisfaction de vous exprimer tous nos sentiments de reconnaissance, ainsi que l'heureuse impression que sa précédente publication avait faite dans nos contrées.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

RISTITCH.

périté pour l'avenir. Et vous, de ces luttes gigantesques vous êtes demeurés les spectateurs indifférents, tandis que vous n'avez pas eu assez de louanges pour exalter l'héroïsme de nos voisins, les peuples de langue hellénique, lesquels cependant, bien des années après nous, et soutenus par les acclamations, par l'or, par les armées de la chrétienté tout entière, n'ont réussi qu'avec peine à briser leurs fers dans une partie de leur contrée natale! » Ainsi parlait M. Possart, en 1838, dans ses études sur les héros serbes, et un critique allemand du plus rare mérite, un voyageur qui connaissait mieux que personne ce monde si compliqué de l'Europe orientale, Jacques-Philippe Fallmerayer, lui faisait aussitôt cette singulière réponse : « Vous qui vous plaignez ainsi de l'indifférence des Allemands, je vois bien que vous ne nous connaissez point. Consolez-vous, historien de Kara-George et de Milosch, l'avenir vous dédommagera du passé. Quand les Slaves auront accompli leur mission, quand ils auront renouvelé l'Orient et peut-être tenu l'Occident en échec, les Allemands ne vous dédaigneront plus. Ils construiront des systèmes pour vous glorifier. Ces philosophies de l'histoire qui vous suppriment aujourd'hui seront toutes pleines de vous. Hégel, il y a cinquante ans, à l'heure où vous souteniez cette lutte prodigieuse, affirmait que les Slaves ne comptaient pas dans le travail de l'humanité; les Hégel du vingtième siècle trouveront aisément de nouvelles formules où resplendira votre génie. Attendez que la Russie domine l'Europe, l'Allemagne sera la première à s'incliner devant la mission historique des Slaves. Alors, héros de la Serbie, pâtres devenus chefs de peuples, vous aurez votre place

dans les théories de ces Allemands que vous accusez d'indifférence. Les Allemands sont des érudits et des contemplatifs, le présent ne les touche guère, l'avenir les inquiète peu; mais qu'ils sont admirables pour expliquer philosophiquement le passé[1] ! »

On reconnaît à ces paroles le publiciste clairvoyant et amer qui n'a cessé pendant trente ans de stimuler le tempérament rêveur des populations germaniques et de les prémunir à sa façon contre les dangers du panslavisme. Si les Serbes se glorifient à juste titre de s'être levés les premiers contre l'oppression musulmane, à Fallmerayer appartient l'honneur de s'être levé le premier dans la presse libérale d'Europe contre la politique russe en Orient; c'est lui qui a poussé le cri d'alarme à l'heure où le libéralisme européen, dans son enthousiasme pour les Grecs, ne s'inquiétait guère d'aplanir la route qui peut conduire les Russes à Constantinople; le premier aussi, c'est lui qui, s'attachant à une cause bien ingrate en apparence, combattait pour le maintien de l'empire ottoman sans sacrifier les intérêts des populations chrétiennes. Au moment où nous venons résumer à notre tour et à l'aide de documents nouveaux[2] les transformations de la Serbie au dix-neuvième siècle, nous éprouvons l'impérieux besoin d'inscrire au début de ces études cet étrange dialogue du premier historien des Serbes et du

1. *Gesammelte Werke*, von Jacob Philipp Fallmerayer; Leipzig, 1861. Voyez dans le deuxième volume l'article intitulé *Blick auf die untern Donauländer*, à la date de 1839. Voyez aussi sur Fallmerayer la *Revue des Deux-Mondes* du 1er novembre 1862.

2. *Serbien. Historisch-etnographische Reise-Studien aus den Jahren* 1859-1868, von F. Kanitz, 1 vol. in-4. Leipzig, 1868.

premier adversaire du panslavisme. Pourquoi? On le comprend sans peine; la philosophie même du sujet que nous allons traiter est exprimée ici par ces deux voix si différentes. Avec l'historien national de Kara-George et de Milosch, il faut s'intéresser aux efforts de ce peuple héroïque; avec Fallmerayer, il faut se défier de la politique russe.

Le double souvenir que nous venons d'évoquer offre encore un autre intérêt; il sert à marquer les progrès accomplis depuis trente ans. Ni la plainte de l'historien serbe ni l'amertume du critique allemand ne seraient justifiées désormais. Déjà en 1838 M. Possart n'était pas tout à fait juste envers l'Allemagne lorsqu'il lui reprochait d'avoir assisté avec indifférence aux événements de Serbie; il oubliait que, neuf années auparavant, un des plus célèbres historiens du pays de Schiller, un des rénovateurs de la science historique du dix-neuvième siècle, M. Léopold Ranke, avait raconté d'après les chroniques locales et les témoignages des acteurs eux-mêmes les guerres de 1804 à 1817. Depuis M. Léopold Ranke, combien de voyageurs et de publicistes, en Allemagne, en France, en Angleterre, ont étudié avec sympathie les destinées de ce petit peuple! Dans une histoire des huit dernières années publiée récemment par M. Édouard Arndt, on trouve un chapitre intitulé *La Serbie depuis le traité de Paris*, et on peut y lire ces paroles significatives: « Parmi les peuples chrétiens autrefois les sujets, aujourd'hui les vassaux de la Porte, le plus énergique est le peuple serbe; des divers États formés du démembrement de l'empire turc, la Serbie occupe la première place au point de vue militaire. Les Serbes ont commencé leur

guerre de délivrance en 1804, onze années avant les Grecs, et cette guerre, ils l'ont soutenue seuls, tandis que les Grecs ont attiré les regards et obtenu des secours de toute l'Europe. A la tête de l'insurrection hellénique étaient des princes et des hommes d'État, les Ypsilanti, les Mavrocordato; des écrivains, des savants illustres, prêtaient à ce mouvement l'appui de leur enthousiasme. Chez les Serbes au contraire, la guerre de délivrance est sortie des derniers rangs du peuple, elle a eu pour chefs des hommes qui ne savaient pas même lire, un George Petrovitch, un Milosch Obrenovitch. L'origine de la révolution serbe a été absolument populaire; aussi, toutes les institutions qui en sont nées portent-elles cette empreinte. Les Serbes n'ont pas fait venir leur prince de l'étranger, ce n'est pas à l'étranger qu'ils ont demandé leurs institutions; tout est sorti chez eux de leur caractère et de leurs traditions nationales. Tandis que des Grecs, des Bosniaques même, frères des Serbes, pour se soustraire aux violences des oppresseurs musulmans, embrassaient l'islam en si grand nombre, la Serbie est restée invinciblement attachée à la foi chrétienne. » Cette page est comme le résumé des études que l'Allemagne depuis une vingtaine d'années a consacrées aux affaires de Serbie, études qui se trouvent un peu partout, dans les journaux, dans les revues, dans les récits de voyages. Nous citerons, entre bien d'autres, les pages charmantes de M. Siegfried Kapper intitulées *Pérégrinations chez les Slaves du Sud* [1]. C'est en 1850, sous le règne

1. *Südslavische Wanderungen*, von Siegfried Kapper, 2 vol. Leipzig, 1853.

du prince Alexandre Karageorgevitch. que M. Siegfried Kapper a visité Belgrade. La Serbie traversait alors une crise de langueur, résultat des secousses de 1848; les luttes secrètes de la diplomatie avaient remplacé les émotions de la guerre et les orages de la cité; l'influence autrichienne et l'influence russe se disputaient l'état naissant; M. Kapper, sans nulle prétention, et en se bornant à peindre les mœurs, a tracé des tableaux auxquels les événements des années suivantes ont attaché le plus vif intérêt. Ce ne sont que des notes de touriste, des impressions toutes personnelles; mais de ces impressions et de ces notes l'histoire peut tirer son profit, tant l'esprit de l'observateur est animé d'une intelligente sympathie pour les Serbes.

La même sympathie éclate chez les voyageurs anglais ou français qui ont exposé à des points de vue divers les transformations de la principauté slave. Interrogez le *Voyage en Orient* de M. de Lamartine, le *Voyage en Hongrie* de M. Thouvenel, le *Voyage en Bulgarie* de M. Blanqui; parcourez les rapports de M. Ubicini sur la Serbie et le Montenegro; consultez les traductions des chants nationaux des Serbes par M. Auguste Dozon, chancelier du consulat de France à Belgrade; rappelez-vous surtout les pages ardentes où M. Cyprien Robert a si vivement reproduit les passions des partis à l'heure la plus passionnée de cette histoire[1]; ajoutez à tant d'informations les poétiques études de madame Dora d'Istria[2]; enfin, si vous voulez prendre connaissance des travaux anglais,

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1843.
2. *Ibid.*, 15 janvier 1865, 15 mai 1866, 15 juillet 1868.

n'oubliez pas les enquêtes du Dr Denton sur l'église serbe[1]. Dans ces œuvres si diverses, vous trouverez toujours la même sympathie pour les Serbes, la même sollicitude pour ce petit peuple à qui l'avenir réserve peut-être un grand rôle en Orient.

Il n'y a donc plus lieu d'accuser l'indifférence de la presse occidentale. Ce serait une égale injustice de répéter aujourd'hui les amères paroles de Fallmerayer. Non certes, pas plus en Allemagne qu'en Angleterre ou en France, les écrivains qui s'occupent de la Serbie ne sont disposés à tourner au bénéfice des Russes l'héroïque histoire des compagnons de Kara-George et de Milosch. Contester l'appui moral que la Russie, par le fait seul de son existence, a prêté au premier soulèvement des Serbes, assurément ce serait chose insensée. Fallmerayer l'a déclaré lui-même. « Nous tenons, dit-il, pour une entreprise puérile de prétendre dissimuler le service rendu par la Russie à la révolution serbe. Eh! sans doute, les Serbes ont fait le coup à eux seuls, d'abord avec audace et violence sous l'impétueux Kara-George, puis sous Milosch avec autant de courage et plus d'esprit de conduite; mais ce qui donnait de la force à leurs bras, c'était la pensée qu'ils avaient derrière eux un peuple de même sang, de même foi, qui avait enlevé aux Osmanlis le prestige de la victoire. » Il n'y a ici que la reconnaissance d'une vérité incontestable; ce point mis à part, je n'ai rien vu chez les écrivains cités plus haut qui attestât des dispositions favorables à la politique moscovite. Presque

1. *Servia and the Servians*, by rev. W. Denton, in-8. Londres, 1862.

tous, au contraire, prennent plaisir à signaler le sens pratique, le mélange de souplesse et de fermeté avec lesquels ce petit peuple a su déjouer les intrigues du cabinet de Saint-Pétersbourg, utilisant ou déclinant son appui suivant les occurrences, sans jamais rompre ni s'enchaîner jamais. Cette direction si remarquable de l'esprit public en Servie ne peut qu'être encouragée par les travaux des publicistes européens. Ce n'est point au profit des Russes qu'ils s'intéressent aux Serbes. Une idée que nous avons souvent développée, nos confrères et nous, dans la *Revue des Deux-Mondes* et ailleurs, commence à se faire jour dans le monde politique, c'est que le meilleur moyen de combattre les prétentions du panslavisme est de prêter une juste attention aux intérêts des chrétiens de l'Orient. Les Hongrois eux-mêmes, il y a vingt ans, n'étaient-ils pas disposés à se donner aux Russes plutôt que de subir le joug des Habsbourg? Comment s'étonner que des populations slaves, si elles désespéraient de leur avenir, fussent tentées de suivre la même voie? Nous l'avons dit bien des fois, nous le répéterons encore : venez en aide aux chrétiens de l'Orient, vous briserez aux mains de la Russie l'arme la plus redoutable de sa politique. C'est à Belgrade, à Prague, à Agram, aussi bien qu'à Pesth et à Vienne, qu'est la solution des deux questions les plus urgentes, l'apaisement de l'Europe orientale et la juste reconstruction de l'Autriche.

Il appartient donc principalement à l'Autriche nouvelle de se montrer sympathique aux intérêts des chrétiens d'Orient. L'Autriche de M. de Metternich ne songeait qu'à entretenir la division parmi les peuples soumis à la maison de Habsbourg; on sait quel châtiment a

renversé pour jamais cette politique odieuse. Ramenée par des événements terribles dans la voie de la civilisation, l'Autriche de M. de Beust n'a d'autres moyens de salut que le respect de tous les droits, la protection de tous les intérêts. L'ancienne Autriche croyait se soutenir par la compression et la haine ; l'Autriche nouvelle ne se relèvera que par un esprit de généreuse équité. Le dualisme d'aujourd'hui, c'est-à-dire le partage de la vie politique entre les Allemands et les Magyars, ne peut être approuvé des esprits clairvoyants que comme un premier pas dans cette carrière ; s'il devenait la loi définitive de l'empire, il serait bientôt aussi intolérable que l'ancien système, et fournirait le même aliment aux intrigues panslavistes. Au contraire, le jour où les peuples de l'est, Bohême, Hongrie, Pologne, formeraient une fédération sous le sceptre tutélaire des Habsbourg, ce jour-là rétablirait la véritable Autriche, celle à qui son nom même indique ses destinées[1]. Qui donc alors, dans l'Occident, ne consentirait pas à voir les tronçons épars du peuple serbe se réunir à leur tour et prendre place dans cette fédération inoffensive? Échappant ainsi et au despotisme turc et à l'ambition russe, les Serbes contribueraient pour une grande part à écarter le danger qui menace sur le Bosphore l'équilibre de l'Europe.

On dira que ce sont là des chimères, on dira que le parti des *Grands-Serbes*, celui qui veut la réunion des Serbes de la principauté avec les Serbes de Turquie et d'Autriche, est en réalité un parti russe. Appuyé sur l'histoire des cinquante dernières années, nous répondons

1. *Œst-Reich*, empire de l'Est.

que ce parti ne deviendrait un parti russe qu'à la dernière extrémité. Les Serbes ont trop vaillamment conquis leur indépendance, les Serbes sont demeurés trop fidèles à leur caractère propre en organisant leur nouvel État, les Serbes enfin ont montré un esprit politique trop sûr dans les circonstances les plus graves, pour se livrer au tsar à moins d'y être contraints par le désespoir. Un écrivain que nous avons cité déjà, et que nous citerons encore plus d'une fois, car on le rencontre à chaque pas dans ces questions, Fallmerayer, avait été frappé de cet esprit politique, de cette prudence et de cette ténacité chez les Serbes. Or, tout attaché qu'il fût, en haine de la Russie, au maintien de l'empire ottoman, un jour que la dissolution de cet empire lui apparaissait comme une catastrophe inévitable, il eut comme la vision prophétique d'une *Grande-Serbie* qui pourrait bien prendre la place des sultans. Il écrivait en 1838, à une époque où la Serbie s'organisait à peine sous la rude main de Milosch, et quand personne ne pouvait songer à ce qu'on appelle aujourd'hui le parti des *Grands-Serbes :* « Si les Serbes de Bosnie étaient chrétiens, si ceux du Montenegro n'étaient pas dirigés par des intérêts locaux et des influences étrangères, peut-être de la dissolution du sultanat de Constantinople, dissolution que la sagesse humaine aura grand'peine à empêcher, verrait-on se former sur le bas Danube une puissance intermédiaire chrétiennement organisée et suffisamment forte au point de vue militaire, laquelle, par son seul poids, épargnerait bien des soucis aux grands juges de paix européens. Si l'on considère quelles idées sont répandues depuis cent ans dans l'immense triangle illyrien, quelles espé-

rances et quelles sympathies s'y sont formées, comme les intérêts particuliers s'y subordonnent d'eux-mêmes aux intérêts généraux, comme les choses finissent toujours par triompher des phrases, il n'est pas besoin d'être prophète pour apercevoir les germes des complications politiques les plus sérieuses dans le sol de la Serbie et des pays qui lui tiennent par les liens du sang, après que les décombres turcs auront été entièrement balayés. » Voilà des vues hardies ; ajoutons à notre tour qu'il n'est pas nécessaire de concevoir de telles pensées pour suivre avec intérêt les développements de la principauté slave ; c'est assez que les Serbes puissent être appelés par les événements de l'avenir à figurer dans une fédération qui mettrait fin aux embarras de l'Orient. Or, bien que ces questions intéressent toute l'Europe, il faut reconnaître que la nouvelle Autriche y est particulièrement engagée. Qu'on l'entende comme on voudra, ce n'est point là une chimère.

Aussi ressentons-nous un vrai plaisir à voir de sérieux esprits de l'Autriche allemande entrer dans cette voie. C'est l'impression que nous avons éprouvée en lisant les *Etudes sur la Bosnie et l'Herzegovine* par M. Jean Roskiewicz, officier d'état-major dans l'armée autrichienne, et surtout le beau travail que M. F. Kanitz vient de publier sur la Serbie. Je me garde bien de mettre ces deux livres sur le même rang ; je dis seulement que, malgré l'inégalité de mérite, ils appartiennent tous deux à un même ordre de recherches, et que ces recherches sont un heureux symptôme. M. Roskiewicz a séjourné quinze mois dans la Bosnie et l'Herzegovine, il les a parcourues dans tous les sens, il a vu de près les Serbes musulmans, les

Serbes orthodoxes, les Serbes catholiques ; il a observé les mœurs, les institutions, et ses notes de chaque jour sont devenues un livre. Quel sentiment l'a soutenu? L'idée que ces contrées si peu connues joueraient tôt ou tard un rôle important. Voilà pourquoi, tout en marquant d'un trait rapide le caractère et les habitudes du peuple, il s'attache surtout à décrire les lieux, les routes, les passages, à faire connaître les ressources militaires. Cet observateur est un officier d'état-major, et ce tableau d'un pays est surtout un rapport stratégique.

Tout autre est l'ouvrage de M. Kanitz ; on peut l'appeler un monument élevé à la Serbie du dix-neuvième siècle. M. Kanitz a passé neuf ans dans la principauté, de 1859 à 1868. Il a vu mourir le vieux Milosch, et ses notes s'arrêtent quelques mois avant l'assassinat du prince Michel. Nous avons ici la peinture la plus complète de la Serbie des dernières années, nous pouvons mesurer le point où est parvenu ce peuple viril depuis l'époque où il conquit son indépendance après une servitude de cinq siècles. De la barbarie héroïque de 1804 à l'organisation sociale et politique de l'heure présente, un cycle entier est parcouru. M. Kanitz était parfaitement préparé à ces études ; il connaît la Serbie des anciens jours aussi bien que la Serbie du quatorzième siècle, on a de lui des recherches très-savantes sur les antiquités byzantines ; c'est un historien, un archéologue, un ethnographe, c'est surtout un ami intelligent du peuple qu'il étudie. Il sait que les Serbes joueront nécessairement un grand rôle dans les transformations de l'Orient, et il se demande, non sans inquiétude, quel sera le dernier mot de la crise. « A côté de l'osmanli fataliste résigné

d'avance à son destin inévitable, les raïas essayent déjà leurs forces pour le combat suprême. Grecs, Albanais, Roumains, Serbes, Bulgares, après une mort politique de bien des siècles, appelés à une vie nouvelle par la marche de l'histoire, se pressent de plus en plus au premier rang. Une mosaïque confuse de nationalités, de religions, de traditions politiques, d'ambitions contraires, apparaît aux regards étonnés. Comment les apprécier, les unir, les organiser politiquement? Ah! quelle tâche gigantesque pour les forces chargées de fonder les États, je veux dire la diplomatie et l'épée! » Voilà pourquoi il a consacré sa vie à l'étude des Serbes, persuadé que les descendants des hommes de 1804 sont le plus en mesure de fonder quelque chose de durable au milieu de ces ruines et de cette poussière. Quel autre peuple a la fibre nationale plus forte? Quel autre opposera mieux son génie propre aux intrigues moscovites? Que l'Europe libérale les seconde, tout marchera bien; mais, pour connaître à la fois l'état présent et les ressources possibles de la Serbie, il ne faut pas s'en tenir à la principauté. M. Kanitz, avant de composer son tableau, a visité les Serbes du Banat, du Montenegro, de l'Herzegovine, de l'Albanie. Renseigné de la sorte, pourvu d'observations qui lui permettaient des rapprochements instructifs, le voyageur n'a reculé devant aucune fatigue pour achever son enquête. « Des dix-sept districts qui composent la principauté, il n'en est pas un seul, dit-il, où je n'aie fait de longs séjours; chez quelques-uns, j'ai réitéré mes visites pendant plusieurs années consécutives. Sur les bords du Danube, le long de la Save et de la Morava, dans les épaisses forêts de la Drina et de la

Schoumadia, depuis la pyramide du Rtanj jusqu'au sommet du Kopaonik, habité par les aigles, j'ai cherché le peuple serbe dans ses retraites les plus cachées, observant son caractère, ses mœurs, ses usages, écoutant ses légendes et ses chants, étudiant son état politique et social. » Il ajoute que dans ces comparaisons des Serbes de la principauté avec les Serbes de Turquie et d'Autriche, dans ces voyages, dans ces investigations de toute sorte, il avait pour but de mesurer impartialement les progrès accomplis par la Serbie des Obrenovitch, afin de calculer en même temps les chances de son avenir. Sur les questions présentes et celles qui s'y rattachent, nous ne saurions avoir un guide mieux informé.

Ainsi, de 1289 à 1868, du dramatique récit de M. Ranke à l'enquête si détaillée de M. Kanitz, en y joignant les travaux publiés dans l'intervalle, nous pouvons étudier à l'aise toutes les périodes de cette histoire. Par un singulier privilége, ces soixante années de la révolution serbe, qui commencent à 1804, ont de quoi intéresser les esprits les plus divers. A ceux qui aiment les âmes exaltées, les passions violentes, les horreurs même de la barbarie mêlée à l'enthousiasme, quel sujet signaleraiton qui vaille les aventures de Kara-George et de Milosch? Les politiques, on l'a vu par ce qui précède, seraient bien malavisés, s'ils négligeaient de surveiller le peuple serbe, de seconder et de régler sa marche, de savoir enfin par une étude continuelle quelles chances de péril ou de secours l'état des Obrenovitch peut apporter à la diplomatie de l'Occident. Voilà de grands motifs d'étude; ce ne sont pas les seuls. Il en est un autre, non pas plus

élevé, mais plus désintéressé, d'un ordre plus calme et plus philosophique. L'érudition créatrice de nos jours, en plus d'une œuvre excellente, s'est appliquée à retrouver les éléments des cités primitives, à reconstruire pierre à pierre ces édifices vénérables, à évoquer cette série de transformations d'où naissaient la grande famille et la grande amitié, la patrie. Eh bien! ce tableau que la science est obligée d'arracher à des textes mutilés, le voici vivant sous nos yeux.

Un peuple semblait s'être perdu pendant cinq siècles d'une servitude écrasante. Tous ses chefs avaient péri, non-seulement les rois et les princes, mais les chefs de tribus. Soutenu cependant par ses antiques souvenirs, défendu par ses mœurs, par sa religion, par des coutumes originales et fortes qui entretiennent de famille en famille, de village en village, le sentiment de la communauté, il se lève un jour à l'appel de quelques hommes, au moment où on le croyait à jamais rayé du livre de vie. Il s'ignorait lui-même, la lutte lui révèle sa force. Tour à tour vainqueur et vaincu, il sait que le triomphe suprême lui est assuré. Bien plus, une fois maître de ce sol doublement sacré désormais, il trouve dans son propre génie les assises d'un établissement régulier, il se donne des lois appropriées aux phases diverses de cette évolution tumultueuse, il passe d'une sorte de féodalité patriarcale à la dictature militaire, de cette dictature à une monarchie constitutionnelle. La cité s'élève, l'État s'organise; les politiques ont succédé aux hardis chefs de bandes. Tout cela est l'affaire d'un demi-siècle. Tel est le tableau que nous allons essayer de reproduire. Quand l'occasion se présente d'étudier à la

clarté du soleil des choses qui d'ordinaire se cachent dans la nuit des âges, n'est-ce pas une bonne fortune pour la philosophie de l'histoire? Prenons garde d'encourir le reproche adressé par Tacite aux érudits de son temps : *vetera extollimus, recentium incuriosi.*

I

La Serbie du moyen âge. — Sa grandeur et sa chute. — La dynastie des Nemanja. — Douschan le Fort. — Le prince Lazare. — La journée de Kossovo.

On comprendrait peu l'héroïque élan d'où est sortie la régénération des Serbes, si on ne se rappelait d'abord ce qu'était sous le joug ottoman le peuple des Douschan et des Lazare. Une longue période de gloire suivie d'une période plus longue encore de misères, de souffrances et de honte, voilà, du neuvième siècle au dix-neuvième, l'histoire de la Serbie. Mille années divisées en deux parts, l'une éclatante et heureuse, l'autre sombre et horrible! Même aux jours où les pachas semblaient avoir tout étouffé dans la nation vaincue, ce contraste lui est toujours resté présent. En vain la vieille cité des rois serbes n'était plus qu'un monceau de ruines, en vain les Turcs régnaient à Belgrade, remplissaient toutes les villes, occupaient toutes les forteresses; dans les forêts, sur les montagnes, au fond des vallées inaccessibles, bien plus, à l'ombre des monastères déchus, sous les haillons de l'ignorance et de la superstition, un sentiment opiniâtre entretenait le souvenir des anciens chefs et des années glorieuses.

L'histoire de cette ancienne Serbie est encore à faire.

Les érudits qui la connaissent le mieux y signalent d'immenses lacunes. Avant qu'on puisse l'écrire avec quelque certitude, dit M. Léopold Ranke, il faut que les documents ecclésiastiques du moyen âge, la vie de saint Siméon, la vie de saint Sava, les chroniques de l'archevêque Daniel et de ses successeurs, soient publiés dans un texte authentique. La période où les Serbes, à peine convertis au christianisme par Cyrille et Méthode, se trouvent obligés de faire leur choix entre l'église latine et l'église grecque, est assurément une période décisive dans leur destinée. C'est au neuvième siècle, on le sait, que les deux apôtres des Slaves ont accompli leur mission ; presque en même temps éclate le schisme qui sépare l'église d'Orient de l'église occidentale. De quel côté se tourneront les Serbes, surtout quels sentiments décideront leurs préférences ? Ces grands apôtres des Slaves, saint Cyrille, saint Méthode, aujourd'hui encore objet d'une si profonde vénération dans l'église grecque, avaient été consacrés à Rome et défendus par le saint-siége contre les évêques allemands, fauteurs intéressés de l'hérésie des Trilingues [1]. C'est à Rome que le plus illustre des deux frères, saint Cyrille, avait rendu le dernier soupir. De tels souvenirs étaient un engagement; quelles idées ou quels instincts ont donc entraîné les Serbes vers l'église orientale, au moment même où ils avaient à défendre leur indépendance contre les empiétements continuels des empereurs byzantins? L'historien

1. Voyez sur ce point d'intéressants détails dans la thèse que M. Louis Léger a soutenue récemment devant la faculté des lettres de Paris. *Cyrille et Méthode*. 1 vol. in-8. Paris, 1868.

qui pourrait suivre dans les documents contemporains ce travail politique de la Serbie aux neuvième et dixième siècles aurait des renseignements précieux sur son caractère et son esprit. Ce n'est pas tout ; on sait que, dans l'immense famille slave, les uns (Polonais, Tchèques, Croates) se sont attachés à l'église latine, et par là ont été plus ou moins mêlés au mouvement de la civilisation occidentale, tandis que les autres, en bien plus grand nombre, ayant suivi naturellement l'église grecque, restèrent associés aux destinées de l'Orient. C'est surtout la Serbie primitive qui s'est trouvée morcelée par cette division des églises. Dès le neuvième siècle, il y a des Serbes catholiques et des Serbes orthodoxes ; on dirait un partage des eaux à la cime des Balkans, les tribus de l'ouest se dirigeant vers Rome, celles de l'est gravitant vers Byzance. Eh bien ! par une singularité plus frappante encore, le partage ne se fit pas seulement en orthodoxes et catholiques ; le mahométisme, qui à cette époque disputait à la prédication chrétienne les peuplades établies au nord de l'empire d'Orient, détacha aussi certaines parties de la famille serbe. Je ne parle pas des Bosniaques, les Serbes musulmans d'aujourd'hui, lesquels ne sont devenus musulmans qu'après la conquête et pour se soustraire aux violences des vainqueurs. Si les Serbes nous offrent une vaste famille coupée en trois parts, l'une soumise à Mahomet, les deux autres suivant la loi du Christ, mais dans des communions opposées, les origines de leur histoire nous prépareraient peut-être à ce singulier spectacle. Ce qui est certain, c'est que dès le dixième siècle un missionnaire musulman, étant allé convertir les Bulgares au mahométisme

sur la demande du roi de ce pays, traversa une des contrées slaves évangélisées par Cyrille et Méthode, et y trouva beaucoup de mahométans [1]. Quoi qu'il en soit, c'est une situation bien digne d'étude que celle de ce peuple pressé ainsi par tant d'influences contraires à une époque décisive de l'histoire ; à le voir plus tard si ferme et si habile, si audacieux et si prudent, on est disposé à croire que les mêmes qualités se déclarèrent chez lui dès le début, et l'on voudrait pouvoir l'apprécier sur pièces authentiques au moment où il subit cette périlleuse épreuve.

A défaut de ces documents, à défaut de cette histoire des anciens Serbes rétablie de siècle en siècle et de génération en génération, il y a au moins certaines périodes bien connues qui suffisent à mettre en relief les principaux traits du caractère national. Le premier, c'est un sentiment d'indépendance jalouse et une rare habileté à tirer parti des circonstances critiques. Au onzième siècle, il n'y avait entre les Serbes et l'empire d'Orient qu'un simple lien de vassalité; les Byzantins ayant voulu resserrer ce lien, introduire leur administration dans les vallées du Danube, lancer parmi les montagnards leurs collecteurs d'impôts, les Serbes, sans hésiter, chassent de leur territoire tous les agents de

1. Ce rapport, traduit en allemand, a été publié à Saint-Pétersbourg par M. Fraehn : *Ibn-Fosslan's und anderer Araber Berichte über die Russen älterer Zeit*, 1823. — Le même fait est attesté par des voyageurs arabes du dixième siècle, Ibn Haukhal et Massudi; Klaproth a traduit ces textes dans sa description des provinces russes situées entre la mer Caspienne et la mer Noire : *Beschreibung der Russichen Provinzen zwischen dem Kaspichen und Schwarzen Meere*. Berlin, 1814.

l'empire, les anciens comme les nouveaux. L'empereur envoie une armée pour les soumettre; ils l'attirent dans les montagnes et l'écrasent (1043). A dater de ce moment, les Serbes se constituent en souveraineté libre. Leurs chefs ne portaient pas encore le titre de rois: Grégoire VII fut le premier qui les salua de ce nom, espérant les détacher de l'église grecque; mais les Serbes se servaient de l'Occident contre l'Orient et de l'Orient contre l'Occident. Quand Manuel Comnène eut la prétention de restaurer l'empire de Constantin et de réunir les deux couronnes, les Serbes furent l'avant-garde de l'Europe romano-germanique contre les projets de Byzance. A ce moment, et quand Grégoire VII, non content de décerner au chef slave le titre de majesté, l'appelait du nom de fils, qui n'aurait cru que les Serbes se dégageraient bientôt de l'église byzantine, laquelle semblait impliquer pour eux la tutelle des empereurs d'Orient? Il n'en fut rien. Les Serbes voulaient avoir une église nationale. Soit que la puissance de la papauté romaine les inquiétât, soit que cette puissance fût trop éloignée pour qu'ils en pussent tirer profit, ils préférèrent l'église d'Orient, sauf à s'en approprier l'influence religieuse. Les avances des pontifes romains leur servirent à obtenir de précieuses concessions des patriarches de Constantinople. C'est ainsi qu'ils acquirent le droit de choisir toujours leur archevêque dans leur propre clergé; jusque-là, c'était le plus souvent un Grec délégué par le patriarche. Le premier archevêque serbe couronna le premier roi serbe. Cet archevêque et ce roi, saint Sava et Stéfan Ier, étaient fils tous deux de Stéfan Nemanja, chef de la dynastie qui a le plus fait pour la

grandeur du pays [1]. Dès ce jour, l'église nationale et la dynastie nationale grandissant ensemble, la Serbie, grâce à une succession de chefs glorieux, présente pendant trois siècles un spectacle de force et de cohésion bien rare au milieu du bouleversement de l'Europe orientale. Il suffit de rappeler ce qu'elle était au moment des irruptions asiatiques. Les Russes étaient soumis aux Mongols, les Polonais se rapprochaient des nations de l'Occident pour échapper à ce terrible ennemi, les Tchèques faisaient de même, et bientôt, sous les empereurs de la maison de Luxembourg, ils allaient prendre place au sein de la société romano-germanique; seuls alors parmi tous les Slaves, les Serbes avaient maintenu leur indépendance et leurs traditions. Quand les Mongols pénétrèrent sur leur territoire, l'archevêque, c'est-à-dire le chef de la religion, on pourrait dire le patriarche ou primat de Serbie, appela toute la nation aux armes, invoquant ses prédécesseurs saint Sava et saint Arsène; la Serbie se leva, et les barbares s'enfuirent.

Le douzième siècle avait vu grandir la dynastie de Nemanja et s'accroître le royaume de Serbie. Pendant

1. Un siècle avant Stéfan Ier, un autre prince des Serbes, Michel (1050-1080), avait porté le titre de roi; c'est celui que le pape Grégoire VII avait salué de ce nom. Toutefois il ne paraît pas que ce titre se soit maintenu alors, sans doute parce qu'il était d'origine étrangère. Il est certain du moins que Stéfan, fils de Stéphan Nemanja, consacré roi des Serbes par son frère saint Sava, s'appelle dans l'histoire de Serbie *Stéfan Prvovjenčani, Stéfan le premier couronné* (1195-1224). C'est ce même Stéfan *le premier couronné* qui se fit moine avant de mourir, et qui aujourd'hui encore est invoqué par l'église serbe sous le nom de saint Siméon. Les deux frères, le premier archevêque et le premier roi, sont les deux grands saints de la Serbie.

tout le treizième siècle, les luttes des Grecs et et des Latins profitèrent à sa fortune. L'empire latin de Constantinople, en disparaissant, avait laissé de nouveaux germes de division dans ce pays déjà si tourmenté. La politique serbe ne négligea aucune occasion de s'affermir aux dépens de l'empire grec. On peut voir dans l'ouvrage de M. Kanitz tous les noms de ces princes qui, d'un côté s'unissant aux Bulgares, de l'autre établissant des relations avec Venise, préparaient le glorieux règne de Douschan [1]. C'est Radoslaw, c'est Wratislaw, ce sont les trois Ourosch. Au milieu des vicissitudes de la guerre et des tragédies de famille, la politique serbe marche à son but. On est encore en pleine barbarie, et déjà se dessine un singulier esprit de conduite. Quel que fût l'adversaire de la cour de Byzance, les Serbes le soutenaient. Les vaincus, les prétendants, trouvaient toujours un refuge assuré dans leurs montagnes. Au commencement du quatorzième siècle, il n'y avait pas dans toute la péninsule illyrique un État plus solidement constitué que la Serbie. En 1541, Jean Cantacuzène, qui venait de prendre la pourpre, désespérant de réussir avec ses partisans et les troupes latines qu'il avait appelées à son aide, s'engagea dans les montagnes et alla trouver le roi Stéfan Douschan à Pristina, sa résidence de fête. Ils formèrent une singulière alliance, dit l'historien Nicéphorus Grégoras, cité par M. Ranke;

1. M. Kanitz, plus complet ici que M. Ranke, ne s'appuie pas seulement sur l'estimable histoire de l'Allemand Engel et les recherches profondes des deux créateurs de l'érudition slave, Dobrowski et Schafarick; il résume les découvertes plus récentes des Allemands et des Russes, Hilferding, Dümmler, Zachariœ, Pichler.

ils s'étaient juré d'associer leurs intérêts, de faire absolument cause commune, et, pour éviter tout conflit dans le partage des conquêtes, il était stipulé que les villes prises à l'ennemi décideraient elles-mêmes auquel des deux elles appartiendraient. M. Ranke reconnaît là une coutume particulière aux Serbes, l'institution des fraternités électives (*probratimstvo*). On vit alors que les premiers chefs de la Serbie n'avaient pas eu tort, au point de vue politique, de préférer la communion grecque à la communion romaine; en haine des Latins, à qui le prétendant avait fait des avances, d'importantes cités, Mélénik, Édessa, prises par Cantacuzène, aimèrent mieux se donner à Douschan. Jean Cantacuzène commença dès lors à regretter ses engagements, et, croyant réparer sa faute, il eut la détestable idée de susciter à son allié un adversaire inattendu, les Turcs osmanlis, qui grandissaient dans l'Asie Mineure. Ce fut pour Douschan la source d'une puissance nouvelle. Les populations indécises entre les Grecs et les Serbes furent acquises désormais au héros qui défendait le sol chrétien contre les infidèles. Douschan d'ailleurs, tout en battant les Turcs, eut l'idée de ne pas rompre tout d'abord avec Cantacuzène; il affectait de se dire attaché à son *frère* par des liens indissolubles. C'était en vertu de leur alliance qu'il agrandissait chaque année ses États, prenant la Macédoine, la Bosnie, l'Albanie, la Bulgarie, formant peu à peu un vaste royaume qui allait de Belgrade à Janina et de la mer Ionienne à la mer Noire. En 1347, on le trouve à Raguse, accueilli avec enthousiasme comme un protecteur de l'Europe. Le nom de roi des Serbes ne pouvait plus lui suffire. Pour s'assurer l'obéissance des

provinces où il avait planté la bannière des Slaves, il osa prendre un titre que l'Orient et l'Occident, dit très-bien M. Ranke, se disputaient encore, et qui en réalité n'appartenait plus à personne : il se fit appeler l'*empereur des Romains, le tsar de Macédoine aimant le Christ*. Ses monnaies nous le montrent couvert de la tiare et tenant en main le globe terrestre surmonté d'une croix. Il lui restait à faire une conquête d'un autre ordre. Si la distinction du spirituel et du temporel, — et c'est encore là une remarque de l'éminent historien que nous venons de citer, — si cette distinction des deux pouvoirs est une idée propre au libéral génie de l'Occident, l'idée contraire est un principe tout oriental. Douschan ne pouvait admettre plus longtemps que le chef, même nominal, de la religion serbe fût un pontife de Constantinople. Ce n'était pas assez d'avoir assuré au clergé serbe, dès le onzième siècle, le droit d'élire son archevêque; tout le clergé de l'empire de Douschan, réuni à Phera au nom de l'*empereur des Romains*, du *tsar de Macédoine aimant le Christ*, donna un patriarche à la Grande-Serbie.

Ce règne de Douschan est la période glorieuse de l'histoire des Serbes. Douschan est plus qu'un gagneur de batailles, c'est un pasteur de peuples. L'historien du droit slave, M. Maciejowski, affirme que, de toutes les législations slaves, la plus conforme au caractère national est la législation serbe; à Douschan appartient l'honneur d'en avoir établi les bases. On l'avait surnommé Douschan le Fort (*silni*); on aurait pu l'appeler aussi Douschan le Juste. Il s'appliquait à corriger les mœurs barbares de ses sujets; pour cela, il faisait des

emprunts à la civilisation byzantine et à la culture meilleure des Vénitiens, continuant ainsi la tradition instinctive qui de tout temps avait poussé les Serbes à prendre une place intermédiaire entre l'Occident et l'Orient. Il s'était fait recevoir citoyen de Venise avec tous les droits d'indigénat et la promesse formelle de n'être livré à aucune puissance étrangère, car il prévoyait les catastrophes où pouvaient l'entraîner la situation de Byzance et les propres nécessités de sa politique. L'invasion des Turcs, appelés par Cantacuzène, la faiblesse de l'empire byzantin, déchiré par les compétitions adverses, tous ces dangers, encore plus que ses désirs de gloire, le poussaient à convoiter pour lui-même le trône de Constantinople. Les Turcs étaient décidément les alliés de celui qu'il nommait jadis son *frère*. Cantacuzène avait donné sa fille Théodora au sultan Soliman avec la ville de Gallipoli pour dot. Les Grecs de Cantacuzène et les Turcs de Soliman avaient déjà battu l'empereur serbe (1351); cette nouvelle invasion, cet établissement des Turcs aux frontières de la Serbie, devaient pousser Douschan à des résolutions décisives. Qu'allait devenir le grand travail de civilisation commencé avec tant d'ardeur? Il fallait écarter ce danger ou périr. Douschan ramassa toutes ses forces pour une entreprise gigantesque; il voulait balayer les Turcs des bords de la mer Noire, puis, renversant à la fois les deux prétendants, Cantacuzène et Paléologue, transporter à Constantinople le centre de l'empire serbe. Il s'avançait plein d'ardeur, plein d'espoir, à la tête de sa formidable armée, quand la mort 'arrêta brusquement dans une ville d'Albanie (1356).

Si l'introduction des Turcs en Europe par le lâche Cantacuzène devait être cent ans plus tard pour toute la chrétienté orientale la cause d'effroyables malheurs, la mort de Douschan a été pour la Serbie le commencement immédiat de la ruine. La Serbie va lutter encore pendant un demi-siècle, elle aura encore de grands noms, de glorieuses figures, mais tout cela en vain; chaque année lui enlèvera un morceau de cet empire établi par Douschan, et qui pouvait aspirer à de si hautes destinées. Son fils, Ourosch V, était trop faible pour un tel fardeau. Après des tragédies domestiques dont le détail n'est point de notre sujet, les chefs de la féodalité serbe mettent à mort l'indigne héritier de Douschan, le dernier rejeton de Nemanja, et l'on voit paraître sur plusieurs points des chefs nouveaux, les uns appelés simplement voïvodes, les autres prenant le titre de rois, un Voukachine, un Marko Kralievitch, Lazare surtout, le knèse Lazare, dont le souvenir enflammait, il y a cinquante ans, les compagnons de Kara-George. Nous retrouverons tous ces noms dans les chants des montagnes. Pourquoi Marko et Lazare sont-ils les préférés de la légende épique? Parce qu'ils sont consacrés par l'infortune, parce qu'ils représentent la nation à l'heure des luttes suprêmes, dans ces luttes où, enveloppée par l'invasion ottomane, entamée sans cesse, mutilée, blessée à mort, jamais elle ne désespéra.

Les jours funestes approchaient. Lazare voulut tenter un grand coup : il appela aux armes tous les princes chrétiens de la péninsule illyrique, tous les voïvodes qui défendaient encore çà et là quelques lambeaux de l'empire de Douschan, et résolut de faire décider par les

armes à qui devait rester l'Europe orientale, aux soldats du Christ ou aux soldats de Mahomet. La bataille eut lieu à Kossovo le 15 juin 1389, bataille terrible, acharnée, où tombèrent les deux chefs, le sultan Murad et le knèze Lazare. Les Serbes furent vaincus. On voit encore à Krouschevatz, vieille résidence des rois de Serbie, les restes de la mosquée où la fille de Lazare, Méléva, fut contrainte d'épouser Bajazet, fils de Murad. Une autre tradition serbe rapporte que les Turcs ne durent la victoire qu'à la trahison d'un knèze, Vouk Brankovitch, jaloux du succès de son frère d'armes, Milosch Obilitch. Vouk Brankovitch aurait été enseveli dans cette même mosquée, et tous les vendredis, pendant quatre siècles, les Turcs auraient allumé des feux sur sa tombe. Ce monument de honte n'existe plus. Lorsque Kara-George, dans les premières années de la guerre de l'indépendance, entra vainqueur à Krouschevatz, il fit briser la pierre, creuser la fosse et jeter au vent les ossements du traître.

La journée de Kossovo marque la fin de l'ancienne Serbie. Bajazet n'a exigé que deux choses des héritiers de Lazare, la jeune princesse Méléva et un tribut annuel; à ces conditions, il peut laisser subsister la royauté des vaincus, cette royauté n'est qu'une ombre. La veuve de Lazare, Milica, après avoir partagé un instant le trône de Stéfan Lazarevitch, va s'enfermer dans un couvent. La vie monastique était le refuge des Serbes. On a remarqué le caractère religieux des rois de la dynastie de Nemanja, les liens qui les unissent au clergé national, ce goût qui les porte vers le cloître, même aux jours de prospérité, le prix qu'ils attachent à compter dans leur

famille des archevêques, des patriarches, l'ambition qu'ils ont tous, même les plus violents, d'être inscrits plus tard sur la liste des saints. Était-ce instinct politique ou sentiment religieux? Je crois que les deux choses marchent ici d'accord. Il est certain que l'union de la royauté et de l'église, cette union sans ombrage, sans effort, sans besoin de concessions réciproques, cette union naturelle et naïve telle qu'on la voit chez les Serbes d'autrefois, est une chose unique dans l'histoire. Les rois serbes obéissaient au génie de leur race en favorisant cette union ; il est clair pourtant qu'ils savaient très-bien ce qu'ils faisaient quand ils voulaient avoir une église à eux et prendre place après leur mort parmi les saints nationaux. Princes politiques, princes doux et rêveurs, tous ont suivi la même voie. On ne s'étonnera donc pas que le premier roi de la Serbie déchue, le pieux Stéfan Lazarevitch, n'ait plus songé qu'à devenir un saint. Sa cour ressemblait à un cloître. Il vivait dans la prière et la contemplation, indifférent aux événements du dehors, désintéressé de ces luttes où la Serbie n'avait plus de rôle à jouer, attentif seulement à remplir ses devoirs de vassal tantôt envers le sultan des Turcs, tantôt envers l'empereur d'Allemagne. Après lui, d'autres souverains apparaîtront encore, pâles ombres, figures plaintives dans le crépuscule de la nuit qui descend. Quelques-uns essayeront de s'unir aux Hongrois, de prêter main-forte à Jean Hunyade. Inutiles efforts ! la religion même, leur dernière ressource, la religion, qui faisait leur force, les condamne à l'inaction ; ils craignent le prosélytisme catholique des Magyars. A quoi bon d'ailleurs s'occuper de ces hommes qui n'ont des rois que le

titre? Les derniers souverains de la vieille Serbie, c'est la reine Milica, devenue religieuse, c'est le doux Lazarevitch, perdu dans ses contemplations. La véritable oraison funèbre de cette dynastie morte, ce sont les pages où un moine célèbre, Constantin le Philosophe, trace l'éloge enthousiaste du moine couronné. « Honorons Stéfan Lazarevitch, répète sur tous les tons le panégyriste convaincu : il est grand, il est sage, il est le digne fils du glorieux Lazare, il est le protégé de Dieu, il est le gardien de la foi ! Curieux exemple de cette alliance obstinée de l'église nationale et des dynasties nationales au moment même où ces dynasties viennent de s'éteindre !

En étudiant cette histoire de la Serbie primitive, de sérieux esprits se sont demandé si ce n'a pas été un malheur pour l'empire de Douschan d'avoir été attaché à la religion orthodoxe, s'il n'eût pas mieux valu pour les Serbes suivre la communion latine et prendre part avec elle aux destinées de la société romano-germanique, de cette société à qui appartient la civilisation du monde. Pendant deux siècles, du neuvième au onzième, de saint Cyrille, apôtre catholique des Slaves, à saint Sava, fondateur de l'église nationale des Serbes, la Serbie paraît hésiter entre les Latins et les Grecs. Si elle eût marché avec les Latins, n'eût-elle pas été mieux défendue aux jours des suprêmes périls? Et quand les Grecs se montraient si peu dignes de l'empire d'Orient, les Serbes, soutenus par la société occidentale, n'auraient-ils pu recueillir ce grand héritage au profit de la chrétienté européenne? L'histoire alors eût changé de face. Que de hontes, que d'horreurs épargnées aux contrées du

Bosphore, si Stéfan Douschan, l'empereur puissant et juste, le tzar de Macédoine *aimant le Christ*, muni des secours du pontife de Rome, eût transporté son trône à Constantinople? M. Ranke, qui pose la question au seul point de vue politique, n'a pas de peine à répondre que ces arrangements rétrospectifs sont presque toujours des chimères. Les Hongrois étaient restés fidèles à la communion latine; on les a même vus en des heures funestes se faire les exécuteurs des vengeances romaines, on les a vus porter une guerre d'extermination chez l'héroïque George de Podiebrad, accusé d'hérésie; à quoi leur a servi cette fidélité, complice d'odieuses violences, lorsqu'ils sont devenus à leur tour le rempart de la chrétienté contre l'invasion ottomane? Ils ont succombé aussi; ni l'église romaine ni l'Europe occidentale n'ont pu préserver de la conquête une grande part de leur territoire. Il y avait dès cette époque trop de rivalités, trop d'intérêts complexes dans l'Orient chrétien pour que l'unité religieuse elle-même pût le défendre. A supposer d'ailleurs que les Serbes, de saint Cyrille à saint Sava, en cette période d'irrésolution apparente, se fussent décidés pour l'église latine, est-ce que leurs affinités naturelles avec l'église d'Orient ne les auraient pas ramenés de ce côté à l'heure où la primitive unité du moyen âge se disloquait de toutes parts?

Un des vieux chants serbes parvenus jusqu'à nous raconte une singulière aventure. La guerre ayant éclaté entre les Hongrois et les Turcs, un des derniers défenseurs de la Serbie expirante, George Brankovitch, alla trouver Jean Hunyade. — « Si tu es vainqueur, lui dit-il, que feras-tu de notre église? » Hunyade répondit: —

« J'établirai la religion catholique romaine. » — Alors Brankovitch va trouver le sultan. — « Si tu es vainqueur, que feras-tu de notre église ? — Auprès de chaque mosquée, dit le sultan, il y aura une église, et tout habitant sera libre de se prosterner dans l'une ou de faire ses signes de croix dans l'autre. » On voit ici l'opinion répandue alors dans tout l'Orient, qu'il valait mieux conserver sa foi sous les Turcs que de la perdre sous les Latins. La même idée reparaît en toute occasion, dans l'histoire comme dans la légende. La belle-fille de George Brankovitch, Hélène Paléologue, veuve de Lazare Georgevitch, avait cru pouvoir sauver ce qui restait encore de l'ancienne Serbie en offrant au pape la soumission religieuse de ses sujets; le peuple s'indigna de cette trahison et fit appel aux Turcs. C'est là un exemple entre mille. Qu'elle était profonde, solide, tenace, l'aversion des chrétiens orientaux pour les chrétiens de l'église latine! Et pour expliquer cette haine suffit-il de rappeler la croisade de 1204, la prise de Constantinople, les dévastations des vainqueurs, l'établissement des Latins en Morée ? Des historiens affirment que les Byzantins s'en souvenaient encore deux siècles plus tard, lorsqu'ils aimaient mieux voir dans Sainte-Sophie un turban de muphti qu'un chapeau de cardinal; on peut croire pourtant que ce ne fut pas là une impression unanime, et il semble que ces tristes souvenirs auraient dû s'effacer en présence des hordes asiatiques. La vraie cause de cette haine poussée ici jusqu'à l'aveuglement, c'est l'opposition fondamentale des deux esprits, de l'esprit de l'Orient et de l'esprit de l'Occident, éclatant au sein du christianisme.

De tous les écrivains qui ont traité ces questions, Fallmerayer est celui qui me paraît le plus voisin de la vérité. Quand nous apprécions l'église grecque, nous nous rappelons surtout les subtilités byzantines, les chicanes des Grecs dégénérés ; il y a autre chose dans l'église d'Orient, je dirai volontiers dans l'église des peuples slaves, et l'élément que nous oublions, c'est le caractère même de ces peuples enfants, peuples naïvement et paisiblement religieux, peuples qui aiment l'immobilité comme l'Occident aime l'agitation et la vie. A considérer ces choses d'un peu haut, on s'aperçoit bien vite que catholiques et protestants de l'Europe occidentale représentent deux aspects divers d'un même esprit ; le catholicisme du moyen âge avec sa scolastique hardie, ses systèmes innombrables, ses transformations continuelles, a enfanté le protestantisme du seizième siècle, car le protestantisme n'a pas été seulement une révolte fortuite contre le paganisme italien de la renaissance, il a été surtout une évolution de la pensée chrétienne dans cet Occident toujours en travail. Les deux communions, si divisées qu'elles soient, tiennent donc l'une à l'autre, relèvent l'une de l'autre, agissent l'une sur l'autre à travers les âges, elles sont enfin toutes les deux l'expression de la société romano-germanique, tandis que l'église orthodoxe, au milieu des misères qui la dégradent, emprunte sa force à son immobilité, c'est-à-dire au génie même de l'Orient. Les moines d'Occident étaient des pionniers infatigables ; les moines d'Orient n'ont jamais été que des contemplatifs. Les couvents, aujourd'hui que tout est changé, sont des exceptions dans l'Europe occidentale, et tout au plus les ambulances

d'une armée en campagne ; l'Orient sera toujours le pays des cloîtres. Fallmerayer a tiré de là toute une philosophie de l'histoire ; il a montré la société slave, qui grandit en face de la société romano-germanique, et il a essayé de prouver que c'était là non-seulement un drame politique, mais un drame religieux. On verra par la suite de ce récit que la Serbie du dix-neuvième siècle a pris du moins une place distincte dans le drame religieux annoncé par Fallmerayer, puisque le prince Milosch y a établi la liberté des cultes, et que protestants ou catholiques y sont assurés des mêmes droits que les orthodoxes. Pour qui cherche dans le passé les indications de l'avenir, il est permis d'espérer que le souple génie des Serbes saura se préserver religieusement et politiquement des dangers où pourrait l'entraîner l'influence moscovite.

Ainsi, écartons le problème soulevé par certains publicistes, ne cherchons plus si la Serbie des premiers temps eût mieux fait de s'attacher à l'église latine, et par l'église latine à la société occidentale. Ce qui a été devait être. La Serbie a suivi sa pente; nation orientale et destinée à jouer un rôle en Orient, c'est le christianisme de l'Orient qui est devenu le sien. Pour apprécier son esprit, il nous suffit de savoir que, par ses rapports avec l'Italie et l'Allemagne, elle a été dès le moyen âge une sorte d'intermédiaire entre l'Occident et l'Orient. Qui pourrait d'ailleurs regretter l'attachement des Serbes à l'église orthodoxe en voyant ce que cette église a fait pour les fils de Douschan et de Lazare? Pendant cinq cents ans de servitude, c'est elle qui a empêché la vie nationale de s'éteindre. Ni la barbarie ottomane ni ses propres mi-

sères n'ont pu altérer sa foi. Au fond de ses ignorances et de ses superstitions, l'étincelle sacrée vivait toujours. La vieille église avait consacré les vieux rois, elle était prête à saluer les dynasties nouvelles. Sans cette tradition invincible, sans cette foi et cet espoir, les deux pâtres, les deux gardeurs de pourceaux, Kara-George et Milosch, auraient pu être d'héroïques chefs de bandes; ils n'auraient pas rassemblé les tronçons de ce peuple et ressuscité les morts.

II

La domination ottomane en Serbie. — Mœurs et religion des Serbes. — La poésie des grands souvenirs. — Lazare. — Marko.

On vient de voir la formation, la grandeur, la chute soudaine de l'empire serbe; on l'a vu frappé au cœur en pleine vie, en plein essor, au moment où il allait toucher le but. Quel contraste entre ces années d'activité glorieuse et la période qui va suivre! Un voyageur du seizième siècle rapporte que les Serbes des environs de Belgrade lui apparurent comme de misérables captifs portant toujours la tête basse. De nos jours même, il y a vingt-cinq ans, M. Blanqui écrivait ces mots : « J'avais fait connaissance en Afrique avec la barbarie musulmane, et je la reconnus à ses œuvres dans Belgrade. Je retrouvais dans le faubourg de cette ville habitée par les Turcs la même hideuse physionomie que j'avais déjà observée, à Koleah, à Blidah et à Constantine. Les costumes de l'Orient ne m'apparaissaient plus que comme la livrée de la misère

et du fanatisme[1]. » Si cela est vrai de tous les sujets de la Porte, même après un Selim, un Mahmoud, après ces souverains qui voulurent être, non pas les sultans des Turcs, mais les empereurs d'Orient, qu'était-ce donc pour les Serbes vaincus au lendemain de la conquête?

On ne saurait imaginer un tableau plus navrant que celui-là. Certes les orthodoxes ne soupçonnaient point ce qui les attendait quand ils préféraient les Turcs aux Latins. L'église catholique du moyen âge, dit M. Ranke, même aux époques de ténèbres et de barbarie, n'opprimait les dissidents que pour les convertir à ses dogmes; l'islamisme est fondé sur la distinction des croyants et des infidèles, les uns qui doivent régner, les autres qui doivent servir. L'islamisme ne cherche pas à convertir, même par le sabre; il croit posséder la vérité, cela lui suffit. Bien plus, s'il n'y avait pas d'infidèles, comment vivrait-il? C'est le Coran qui a dit : « Celui que Dieu abandonne à l'erreur, tu essayerais en vain de l'éclairer. » C'est aussi le Coran qui assure aux soldats de Mahomet la jouissance de la terre. Un peuple croyant et dominateur, un peuple infidèle et condamné à nourrir son maître, tel est l'idéal de l'état d'après la foi de l'islam. L'église chrétienne avec ses trésors de vie, a enfanté les grandes nations de l'Occident; l'islamisme ne pouvait que détruire celles de l'Orient.

La tolérance des Turcs reposait donc sur l'intérêt politique autant que sur le mépris de l'infidèle. C'est ainsi que les Serbes, au premier temps de la servitude, conser-

1. *Voyage en Bulgarie pendant l'année* 1841, par M. Blanqui, membre de l'Institut de France. Paris, 1843, p. 66.

vèrent leur organisation ecclésiastique, leur patriarche et leurs évêques. Des événements dont le détail est étranger à notre récit vinrent bouleverser tout cela. La Hongrie et l'Allemagne ayant lutté contre les Turcs et arrêté leur invasion, il arriva que de nombreuses familles serbes émigrèrent soit chez les Magyars soit dans les États de Habsbourg; les empereurs d'Allemagne mirent à profit cette circonstance, et au nom de leurs sujets serbes établirent des relations avec le patriarche de Serbie. Les sultans, avisés du péril, ne tardèrent point à supprimer ce patriarcat, rendant ainsi l'autorité au patriarche de Constantinople, qu'ils avaient sous la main; est-il besoin d'ajouter que celui-ci, servant sa politique aussi bien que celle de son maître, n'envoya désormais à l'église de saint Sava et de saint Siméon que des évêques choisis parmi les Grecs? Ces évêques même, espèces de phanariotes, étaient plutôt des fonctionnaires turcs que les chefs d'une église chrétienne. Trois sortes de personnages représentaient l'administration ottomane chez les Serbes, le pacha, le cadi, l'évêque venu de Constantinople. Au pacha était dévolu le gouvernement, au cadi la justice, à l'évêque le culte, à tous les trois le devoir de faire payer les impôts. Il y avait d'autres collecteurs plus exigeants encore et plus redoutables, les spahis et les janissaires, qui avaient droit à des tributs directs, présents, dîmes, corvées. C'est pour eux que les pauvres Serbes labouraient les vallées et menaient paître les troupeaux de porcs dans les forêts de la montagne. A ces conditions, ils avaient conservé leur église, je veux dire leurs popes, leurs moines, condamnés comme eux à la misère et à la servitude.

Que pouvait être l'action de cette église décapitée? Fort grande, on va le voir; mais d'abord, car tout cela se tient, il faut achever en quelques traits la peinture du joug qui écrasait les Serbes. Obligés par la dîme, par le tribut, par la corvée, à nourrir leurs maîtres, ils ressemblaient à des bêtes de somme plutôt qu'à des créatures humaines. Sur ce sol qui leur rappelait tant de glorieux souvenirs et qu'ils arrosaient de leurs sueurs, aucun d'eux ne pouvait rien posséder, si ce n'est par la tolérance ou le caprice du pacha. Étaient-ils bien sûrs de se posséder eux-mêmes? Les plus forts, les plus habiles, sans parler des autres contributions, devaient cent jours de corvée par an, presque le tiers de l'année. Qu'ils ne pussent avoir en propre ni un cheval ni une arme dans un pareil état de choses, cette défiance se comprend; une mesure plus humiliante, c'était l'interdiction de tout travail relatif au métier de la guerre. Forger et ciseler les métaux, préparer le cuir, fabriquer les selles, disposer les harnais, pourvoir à l'équipage du spahi ou du janissaire, c'était l'affaire des Turcs; aux Serbes les durs labeurs et les métiers infimes, ce qui procurait le pain et l'or, fouiller le sol, couper le bois, garder les troupeaux de porcs. Tout était combiné de manière à leur rappeler sans cesse leur servitude et leur néant. Certes, malgré ces prescriptions outrageantes, il pouvait bien leur arriver de monter un cheval dans la campagne, ne fût-ce qu'un cheval de labour. S'ils entrent dans une ville, il faut aussitôt mettre pied à terre. Un Turc, le premier venu, les appelle, leur donne des ordres; il faut obéir. On les insulte, on les frappe; il faut souffrir en silence. La moindre résistance est punie des peines les

plus dures. Dans les champs même, sur les routes, aux environs de la ville, si un Serbe rencontre un Turc, il doit s'arrêter aussitôt ou s'écarter la tête basse. Il avait peut-être, le malheureux, une arme légère à sa ceinture, un poignard, un couteau, quelques pouces de fer, de quoi tailler une branche d'arbre ou se défendre contre les malfaiteurs; qu'il la cache au plus vite, sinon il pourrait bien être traité en rebelle et conduit au pal.

Le peuple serbe, comme tous les Slaves, a des trésors de résignation. Sa foi le soutient, son espérance lui parle de jours meilleurs; il souffre, et il attend. Comment s'étonner toutefois que de telles indignités exaspèrent des milliers d'hommes? Dans cette race si douce, il y a des cœurs indomptables, et les montagnes sont là qui les appellent. Quiconque est cité devant le cadi, quiconque se sent menacé par le pacha trouve là un refuge assuré; les forêts sont si épaisses, les montagnes si hautes! et que de défilés, que d'abris, que de remparts! Ce sont des forteresses que ces blocs de rochers, les forteresses natales, dont l'étranger ne connaît pas les abords. L'opprimé s'enfuit donc, gagne la forêt prochaine, s'élance vers les cimes, et va se joindre aux haïdouks. Les haïdouks sont les brigands serbes. Sans doute, bien avant la conquête, les montagnes de Serbie avaient pu être infestées par des gens qui vivaient de brigandage; c'est l'histoire de tous les pays de montagne aux temps de barbarie. S'il reste encore de ces désordres dans des contrées comme l'Italie et l'Espagne, il est tout simple que l'ancienne Serbie n'en fût pas délivrée, même après les règnes de Douschan et de Lazare. Une fois les Serbes courbés sous le sabre ottoman, les choses prennent un

autre caractère. Du quinzième siècle au commencement du dix-neuvième, les haïdouks ne sont plus des bandits ordinaires. Ne les comparez ni aux *fuorusciti* de l'Apennin, ni aux *bandolieri* des sierras; les derniers défenseurs de l'indépendance nationale viennent chaque jour grossir leurs rangs. Les héros mêlés aux brigands finissent par les élever jusqu'à eux. Une guerre de montagne s'organise sur mille points à la fois, guerre funeste aux Turcs, funeste aussi, on doit l'avouer, aux paisibles populations des villages serbes, car ce sont elles qui payeront pour les coupables, si quelque riche convoi des pachas est tombé aux mains des haïdouks. N'importe, le récit de ces aventures entretient l'esprit guerrier dans la nation. Un reflet des vieux héros illumine le front des bandits. Leur légende se mêle à la légende de Marko *le fils de roi*. Quelles mâles figure dans les chants populaires que celles de Starina Novak et de son fils Grouïtza, tous deux rois de la verte montagne! C'est à eux que les gens de la vallée demandent secours quand la tyrannie est trop odieuse, et jamais ils ne demandent en vain. Écoutez l'histoire de Grouïtza et du pacha de Zagorié, c'est le vivant tableau de la période que nous résumons.

« Le pacha de Zagorié écrit une lettre, et il l'expédie vers la plaine de Grahovo pour être remise aux mains du knèze Miloutine : Miloutine, knèze de Grahovo, lui dit-il, prépare-moi un logement splendide, fais nettoyer trente chambres pour mes trente braves, et procure-moi trente jeunes filles dans les trente chambres pour mes trente braves. Pour moi, fais décorer la blanche tour, et que là soit ta chère fille, la belle Ikonia, afin qu'elle reçoive les caresses du pacha de Zagorié. »

« La lettre va de main en main jusqu'à ce qu'elle arrive à la

plaine de Grahovo, aux mains du knèze Miloutine. En la lisant, les larmes lui tombent des yeux, et sa fille Ikonia, qui le voit, lui demande humblement : « O mon père, knèze Miloutine, d'où vient cette lettre (que le feu consume !) pour qu'en la lisant tu verses des larmes ? Quelles nouvelles si tristes t'apporte-t-elle ? — Ma fille, belle Ikonia, répond le knèze, la lettre vient de la plaine de Zagorié, du pacha maudit. Le pacha veut venir loger chez nous, il me demande trente chambres, avec trente jeunes filles pour ses trente braves; pour toi, il te veut avoir dans la blanche tour, afin de t'y donner ses caresses, moi vivant ! Voilà pourquoi je gémis et je verse des pleurs. » Mais la belle Ikonia lui dit : « O mon père, knèze Miloutine, fais nettoyer les trente chambres et préparer un souper splendide; ne t'inquiète point des jeunes filles, je me trouverai trente compagnes, et pour moi je serai dans la blanche tour[1]. »

Que fait Ikonia? — Cette institution des *probratimes*, c'est-à-dire des frères d'élection, qui joue un rôle si original et si touchant dans la vie des peuples serbes, ne s'applique pas seulement aux jeunes hommes, aux compagnons de guerre et d'aventures ; les femmes n'en sont pas exclues. Ikonia, la fille du knèze, a un frère d'élection parmi les haïdouks, c'est Grouïtza Novakovitch. Elle lui écrit : « Frère, choisis dans ta bande trente jeunes compagnons qui soient beaux comme des vierges, et viens avec eux vers la plaine de Grahovo, dans notre blanche maison. » Grouïtza répond à l'appel de sa sœur; les trente haïdouks, aussi beaux que des vierges, vêtus de fines chemises sous leurs tuniques de soie et d'or, vont

1. J'emprunte ici la traduction faite directement sur le texte serbe par M. Auguste Dozon, *Poésies populaires serbes, traduites sur les originaux*, par M. Auguste Dozon, chancelier du consulat général de France à Belgrade, 1 vol. Paris, 1859.

être conduits dans les trente chambres. Grouïtza aussi ressemble à la fille d'un knèze, c'est Ikonia qui lui a donné son costume. « Frères, dit le jeune haïdouk, quand mon fusil retentira dans la tour, c'est que j'aurai tué le pacha; que chacun de vous alors tue son homme. » On entend résonner le pavé de marbre, c'est le pacha de Zagorié qui arrive. Grouïtza le reçoit dans la tour, baise sa main, son habit, lui verse le vin et l'eau-de-vie comme une esclave empressée; puis, quand le pacha étendu sur les coussins l'appelle à ses côtés, le jeune haïdouk, saisissant sa barbe blanche : « Tyran débauché, dit-il, je ne suis pas la belle Ikonia, je suis Grouïtza. » En même temps il le poignarde, et, courant à la fenêtre de la tour, tire deux coups de fusil pour avertir ses compagnons. C'était le signal de l'exécution terrible : dans les trente chambres du knèze, trente têtes tombèrent à la fois.

« ..... Les haïdouks ôtèrent leurs vêtements de filles et remirent leurs habits, puis s'assirent à une table servie et mangèrent un souper splendide; mais voici venir le knèze Miloutine portant six cents ducats qu'il remet à maître Grouïtza : « Prends, mon fils, il y en a moitié pour toi et moitié pour tes compagnons, vous qui m'avez assisté dans l'extrémité où j'étais. » Après lui vient la belle Ikonia, portant trente chemises, dont elle fait présent aux trente haïdouks; quant à Grouïtza, son frère, elle lui donne des habits dorés et une aigrette toute d'or. Ensuite elle les congédie et les renvoie vers son père d'affection, Starina Novak, pour lequel elle avait préparé un cadeau de cent ducats, envoyant en outre à son oncle Radivoï le sabre du knèze son père : « Voici, frère, dit-elle, des cadeaux pour m'avoir assistée dans cette calamité. » Ensuite elle échange avec Grouïtza un baiser au visage. Grouïtza part vers le mont Romania, et la vierge rentre dans la blanche tour. »

Voilà une image de la Serbie sous les Turcs; çà et là, dans les villages, des knèzes, d'anciens seigneurs, ayant conservé un certain prestige de fortune, mais soumis aux mêmes outrages que le pauvre peuple, et là-haut, dans les Balkans, les généreux bandits protecteurs de tous les opprimés. Que Grouïtza Novakovitch soit uni à la belle Ikonia par les liens de la fraternité adoptive, ce fait seul prouve le caractère religieux qui rachetait chez les haïdouks les désordres d'une vie barbare. Cette fraternité, union tout idéale, formait empêchement au mariage comme la fraternité du sang. Et ce n'était pas seulement dans les familles des knèzes que les haïdouks avaient des frères et des sœurs; on voit dans des chants populaires que Grouïtza, frère adoptif de la belle Ikonia, avait aussi pour sœur d'adoption Mara la tavernière. L'homme qui a tant fait pour conserver les chants et les traditions de son pays, M. Vouk Stefanovitch, écrivait en 1818 dans le *Dictionnaire serbe* : «Les haïdouks se regardent tous comme des héros. Aussi ne se fait guère haïdouk que celui qui peut compter sur lui-même. Ils ont de la religion, ils jeûnent et prient Dieu comme tout le monde. Quand ils sont condamnés au supplice, si on leur promet la vie sauve à condition de se faire musulmans, pour toute réponse ils injurient Mahomet. «Est-ce qu'après « tout il ne faut pas mourir? » ajoutent-ils, et pendant qu'on les conduit au pal, ils chantent à pleine tête.»

Eh bien! ces haïdouks, tant qu'a duré la conquête ottomane, ont été à certains égards l'expression et le symbole du peuple serbe. On a vu plus haut à quelles humiliations étaient soumis les Serbes des villes; qu'est-il résulté de là? Que les Serbes ont quitté les villes pour

les villages. A la fin du dix-huitième siècle, la première chose qui frappait les voyageurs d'un bout de la Serbie à l'autre, c'était l'étrange répartition des habitants : dans les villes et les forteresses, rien que des Turcs ; dans les campagnes, au fond des vallées, partout où s'étaient formés des villages, rien que des Serbes. Combien de vieillards, interrogés par les voyageurs, déclaraient n'avoir jamais mis le pied dans une ville ! Ainsi, comme les haïdouks, dans les gorges des montagnes, entretenaient l'ardeur guerrière et les héroïques souvenirs, les tribus résignées, au fond de leurs solitudes, gardaient avec la même fidélité opiniâtre les mœurs, les croyances, les institutions des anciens jours, l'âme et la vie de leur race.

De ces institutions, les unes remontent aux origines les plus lointaines des peuples slaves, les autres sont le fruit d'un christianisme ingénu ; il y en a de singulières, toutes sont poétiques et touchantes. D'abord quel sentiment des liens de nature ! chaque famille est une tribu, et cette tribu n'a qu'une demeure. A mesure que le nombre des habitants s'accroît, la maison s'agrandit. Les maisons des villages serbes, sans doute en prévision de ces agrandissements, sont séparées les unes des autres par des espaces considérables. Des murailles d'argile avec des toitures de chaume, voilà la construction. Au centre est la chambre principale, habitée par le père et la mère, la seule pièce où s'allume le foyer ; autour, à droite et à gauche, s'ouvrent les chambres destinées aux enfants. Quand les enfants deviennent des hommes, quand un des fils se marie, on construit une nouvelle chambre. La maison s'allonge, s'allonge ; on en voit qui forment toute une rue. L'autorité du père est sacrée dans

ce monde patriarcal; c'est lui qui est le lien du faisceau. S'il meurt, le fils aîné le remplace jusqu'au moment où la communauté trop nombreuse est contrainte de se partager. Le sentiment de la famille est si fort que le rôle de l'individu en bien des cas s'efface et disparaît. Chez ces peuples qui aiment tant à se mettre sous la tutelle de leurs patrons, jamais un des habitants de la maison, pas plus le père que le fils, ne songerait à sa propre fête; on célèbre le saint de la famille, le patron de la tribu. Ne croyez pas cependant que cette amitié générale s'oppose aux amitiés particulières; au sein de la communauté, et comme pour l'empêcher de se dissoudre, le sentiment de la fraternité se déploie avec une généreuse vigueur. Le frère est orgueilleux de sa sœur, la sœur jure par le nom de son frère. De deux frères, si l'un vient à mourir, l'autre est attaché par ses parents à la tombe où repose le mort jusqu'à ce qu'il ait fait choix d'un jeune homme du pays à qui l'enchaîneront ces mêmes liens que le trépas a rompus. Point de jeune Serbe sans un frère, c'est la vieille loi. Il leur faut à tous un soutien et une occasion d'être utile. De là aussi l'institution des *probratimes*, frères et sœurs d'adoption. Deux jeunes hommes qui se sont unis de la sorte s'appellent désormais *frères en Dieu;* entre un jeune homme et une jeune fille, c'est aussi une amitié religieuse, une alliance plus sainte encore que l'affection des enfants nés de la même mère. Ces fiançailles spirituelles écartent absolument toute idée de mariage. On ne s'engage pas ainsi à la légère; avant que la fraternité idéale avec ses devoirs et ses conditions soit irrévocablement conclue, il faut s'y préparer par une épreuve, j'allais dire par un noviciat d'une année.

Les alliances des *probratimes* ne regardent que les intéressés; toute la famille au contraire prend part aux cérémonies du mariage. Les deux pères arrêtent les conventions. La jeune fille n'a pas besoin de dot; introduire dans une maison une jeune femme qui aura de si sérieux devoirs à remplir, qui pourra faire tant de bien, dont la présence sera une bénédiction, quel profit pour la communauté ! C'est le père du jeune homme qui offre des présents, et parfois des présents de haut prix, au père de la jeune fille. Le jour des noces, son frère la confie au cortége d'honneur envoyé par la famille où elle va prendre place. Elle arrive, des cérémonies patriarcales accompagnent les rites religieux. On lui met un enfant dans les bras; elle lui fait sa toilette. On lui donne une quenouille; elle en touche les murailles, ces murailles qui la verront si souvent occupée à son fuseau. On lui remet un pain, une cruche d'eau, une bouteille de vin; elle les dispose sur la table, promettant ainsi à la maison une ménagère attentive. On place entre ses lèvres un morceau de sucre qui lui ferme la bouche; ce signe veut dire que la bouche sera discrète et qu'il n'en sortira que de douces paroles. La voilà mariée; pendant une année encore, la jeune femme sera considérée par les parents comme une jeune fille. Elle garde son titre de fiancée. Avec celui-là même qu'elle peut appeler son maître, la pudeur orientale lui inspire une réserve presque farouche. En lisant ces détails, on se rappelle certaines figures de la Bible, certains traits de la poésie hellénique. Au bout de quelques années seulement, quand ses enfants auront grandi autour d'elle, la *fiancée* sera décidément admise parmi les membres de la communauté.

Le même sentiment qui unit chaque famille unit les habitants de chaque village. Le village est une famille composée de plusieurs branches. C'est le village qui choisit ses deux chefs, l'ancien et le seigneur, le *kmète* et le *knèze*. Chaque famille fête son saint, chaque village aussi fête son patron. Ce jour-là, les habitants se réunissent sur une hauteur voisine, les popes arrivent avec des croix, des bannières, et la procession se déroule à travers les champs, appelant les bénédictions de Dieu sur les travaux de la terre. Les Turcs ayant interdit de bâtir des églises dans les villages, ces cérémonies en plein air sont des moyens d'entretenir le culte national. Bien des souvenirs de l'ancienne religion slave s'y mêlent aux traditions et aux croyances chrétiennes. Cette vieille religion n'offrait pas de mythes profonds, de rêveries grandioses, comme celles de l'Inde ; elle reposait avant tout sur un sentiment vif et poétique des choses de la nature. Les alternatives des saisons, l'engourdissement et le réveil de la terre, la fête des morts, la fête de la vie et de l'amour, et tout cela sous des noms qui rappellent les divinités primitives, voilà ce qui se retrouvait dans les coutumes religieuses des Serbes. On comprend que le pope, même sans église, associé à ces fêtes, à ces cérémonies dont la nature est le temple, contribue à maintenir les traditions du pays. Il est pauvre, il est ignorant, il a plutôt l'air d'un paysan réduit à mendier que d'un représentant d'une grande doctrine ; il vit du moins avec les malheureux opprimés, et, baptisant les nouveau-nés, bénissant les époux, ensevelissant les morts, il récite pour la communauté les prières qui entretiennent l'espérance. M. Ranke, tout en insistant beaucoup sur les

fêtes poétiquement païennes où les Serbes invoquent le dieu de la pluie, le dieu du soleil, mêlés aux prophètes et aux saints, est obligé de reconnaître chez les disciples des popes un sentiment profond du Dieu annoncé par l'Évangile.

Et cependant, il faut le dire, les popes étaient trop ignorants, trop misérables, pour avoir pu exercer parmi les Serbes l'action libératrice que signalent les historiens. Quand on parle de cette influence qui a tant contribué à entretenir la flamme du patriotisme, ce n'est pas le pope qu'on désigne, c'est le moine. Enfermé dans son couvent, livré à la méditation, le moine inspire plus de respect que le pope, obligé souvent à gagner sa vie en cultivant les terres ou en gardant les troupeaux de ses fidèles. On se fie plus volontiers au moine : c'est à lui que le pénitent va confesser ses fautes, c'est de ses mains qu'on aime à recevoir la communion. Si les fêtes patronales sont pour les habitants de chaque village une occasion de resserrer les liens fraternels, les visites aux couvents sont une occasion semblable pour tous les villages d'une même contrée. L'ancienne Serbie s'était couverte de monastères élevés par la munificence et la piété des rois : pendant les siècles de servitude, c'est là qu'est le refuge de la vie nationale. A de certains jours, toute la région environnante y envoie ses enfants. Le couvent est caché derrière les forêts sombres, dans les plis de la montagne, retraite propice aux traditions comme aux espérances. On y arrive de toutes parts, on s'y installe souvent dès la veille au soir, puis après les cérémonies de la matinée, après la confession et la communion, la fête populaire commence. La grande famille a réuni

quelques-uns de ses tronçons ; on pense qu'à la même heure les autres monastères rassemblent des milliers de frères dispersés. On danse, on chante, surtout on écoute les moines racontant les légendes des vieux rois, on écoute le rapsode aveugle célébrant sur la guzla les malheurs de Douschan ou les prouesses de Marko.

Ainsi, tandis que les évêques grecs venus de Constantinople parcourent de loin en loin la contrée avec un appareil solennel, escortés et armés à la turque pour se défendre des haïdouks, c'est aux pauvres couvents des solitudes qu'appartient l'empire des âmes. « Se moquera-t-on encore, dit très-bien M. Ranke, de cette manie qu'avaient les vieux rois serbes de construire partout des monastères et de s'y enfermer aux approches de la mort, pour y recevoir l'auréole des saints ? » Leurs tombeaux sont là, et c'est de là que sortira la vie. Jamais religion nationale n'a mieux accompli sa mission ; nulle part on n'a vu dépôt plus fidèlement gardé, nulle part vigilance plus naïve, plus sereine, plus confiante, entre la mort et la résurrection d'un peuple. « On l'a remarqué fort justement, dit encore le savant historien, si les Serbes de Bosnie ont passé à l'islamisme, c'est qu'il n'y avait pas chez eux d'aussi nombreux monastères pour protéger les vieux souvenirs. »

La poésie aussi, comme la religion, comme l'esprit de famille et de communauté, a entretenu la vie pendant cinq cents ans chez un peuple qui semblait condamné à mort, ou plutôt cette race saine, cordiale, religieuse, est une race naturellement poétique. On peut dire que le peuple serbe est le peuple poëte par excellence au milieu

des poétiques populations de l'Orient. Mickiewicz l'a proclamé, lui qui se connaissait en poésie, et qui avait bien quelque droit d'être jaloux d'une telle louange pour ses frères de Pologne. Savez-vous comment il définit les Serbes? « Un peuple destiné à être le musicien et le poëte de toute la race slave; » et cela naïvement, sans y prétendre, sans se douter seulement qu'il serait un jour, Mickiewicz l'affirme, « la plus grande gloire littéraire » de cette famille immense [1]. Cette poésie en effet est toute spontanée et absolument anonyme. Elle éclate partout, aussi drue que les herbes des vallées, aussi vivace que les chênes des montagnes. Et je ne parle pas ici de leur foi au monde des fantômes. Que les Serbes, peuple agricole, avec un sentiment si vif de la nature et une imagination si prompte, personnifient les puissances bienfaisantes ou terribles, que les hommes du sillon croient aux vampires et aux sorcières, qu'ils aient des rapports avec les *vilas*, ces belles jeunes filles aux robes blanches, aux longs cheveux flottants, habitantes des eaux solitaires, occupées à chercher les simples qui guérissent et toujours secourables aux malheureux, ce sont là des hallucinations qui se retrouvent plus ou moins chez tous les peuples enfants. Un phénomène bien autrement original, c'est le besoin unanime de chanter toutes les actions de la vie individuelle, tous les événements de l'existence commune, et d'écouter religieusement ceux qui les chantent.

La grande collection des chants, de *pesmas*, publiée de nos jours par M. Vouk Stefanovitch Karadjitch, et si

1. Micklewicz, *les Slaves*, t. I, p. 334.

connue des lettrés de l'Europe, est le plus complet résumé de la vie nationale des Serbes. Il y a les *pesmas héroïques* et les *pesmas domestiques*, les poésies que l'on déclame et celles que l'on chante, celles qui peuvent se dire en tout lieu, à toute heure, et celles qui supposent un auditoire attentif. Ici les sentiments individuels, les strophes joyeuses ou attristées; là les souvenirs et les émotions de la patrie, les légendes qui font battre tous les cœurs. Une plume très-compétente a retracé d'après ces chants le caractère du peuple serbe [1]. Nous n'avons pas à refaire ce tableau, notre sujet est tout autre; il suffit d'emprunter aux *pesmas héroïques* un petit nombre de traits qui se rapportent directement à cette étude. Nous voulons montrer comment la poésie, complétant l'œuvre de la religion et l'influence de l'esprit de famille, a maintenu du quinzième siècle au dix-neuvième cette vitalité nationale que le joug ottoman n'a pu briser. Dans cette série de chants épiques où apparaissent Douschan, Lazare, Marko, les haïdouks, deux faits surtout nous frappent singulièrement, d'abord l'explication de cette défaite de Kossovo qui mit fin à l'indépendance de la vieille Serbie, ensuite le rôle attribué à Marko Kralievitch, c'est-à-dire un personnage fort équivoque dans l'histoire réelle, grand batailleur, mais grand traître, qui tour à tour servit ou combattit les Turcs, tour à tour trahit et consola sa patrie.

Quel est donc, selon les héroïques rapsodes, la cause de la défaite de Kossovo? Une cause toute religieuse. Un

1. Voyez, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 janvier 1865, *la Nationalité serbe d'après les chants populaires*, par madame Dora d'Istria.

faucon à tire-d'aile est arrivé de Jérusalem à Kossovo, tenant dans ses serres une hirondelle légère. Ce n'est pas un faucon, c'est le grand saint Élie, et ce que saint Élie apporte au prince des Serbes, ce n'est pas une hirondelle, c'est une lettre de la Vierge. « Lazare, illustre chef, veux-tu l'empire du ciel ou l'empire de la terre? Si tu choisis l'empire terrestre, fais seller les chevaux, fais serrer les sangles, et lance tes guerriers, sabre en main, sur l'armée des Turcs ; tous les Turcs périront. Si tu choisis l'empire céleste, construis une église à Kossovo, non pas une église de marbre, mais une église de soie et d'écarlate, la vaste église des tentes guerrières; puis fait communier l'armée et range-la en bataille. L'armée succombera tout entière, et toi, prince, avec elle tu périras. » Lazare médite longuement, le roi et le saint se livrent un combat dans son cœur, il se décide enfin. « L'empire de ce monde est pour peu de temps, l'empire du ciel dure dans les siècles des siècles. » Il érige donc à Kassovo le mystique temple dont lui parle le message divin; le patriarche de Serbie vient d'arriver avec douze évêques, l'armée communie, la bataille s'engage : mêlée terrible! Les Turcs payent cher leur victoire; mais Lazare avec tous les siens, Lazare avec son immense armée est couché sur le flanc dans le temple de Kossovo. La vieille Serbie n'est plus qu'un souvenir.

Ainsi, c'est librement que la Serbie est tombée; elle a préféré le ciel à la terre. Vous comprenez l'intention du rapsode inspiré par les moines, qui sait? du moine peut-être, du moine enthousiaste et pieux qui, dans la défaite même de son pays, veut trouver un motif d'orgueil et d'espérance. Elle est vraiment belle, cette explication

de la journée fatale. Ne croyez pas qu'il y ait là un sentiment de résignation inerte. Ce poëte, quel qu'il soit, n'est pas de ceux qui psalmodient quand il faut agir. Lazare sait qu'il succombera, qu'importe? Il se bat comme un lion, et le sultan des Osmanlis mordra la poussière à ses côtés. Avec quelle émotion le chantre populaire glorifie les héros tombés dans la bataille! Avec quelle indignation il flétrit les traîtres qui ont donné la victoire aux Turcs! Il oublie que cela devait être, que Lazare avait librement consenti à son héroïque défaite; il oublie la religieuse consolation qu'il propose à son pays. Quand le serviteur de Lazare revient tout sanglant de Kossovo, la reine Militza l'interroge en pleurant:

« Où est tombé le glorieux prince Lazare? Où est tombé le vieux Youg-Bogdan? Où sont tombés les neuf Yougovitch? Où est tombé Milosch le voïvode? Où est tombé Vouk Brankovitch? Où est tombé Strahinia Banovitch?

— Tous sont restés, maîtresse, à Kossovo, où le glorieux prince Lazare a succombé. Là beaucoup de lances ont été brisées, des lances turques, des lances serbes, mais plus de lances serbes que de turques, pour la défense de ton seigneur, maîtresse, de ton seigneur le glorieux prince Lazare. Youg, ton père, a péri en exemple au premier choc. Tombés aussi sont huit des Yougovitch, le frère ne voulant pas abandonner le frère tant qu'un seul survivrait. Restait encore Bochko Yougovitch faisant flotter sa bannière sur Kossovo, dispersant les Turcs par troupes comme un faucon de légères tourterelles. Où le sang baignait jusqu'aux genoux, c'est là qu'a péri Strahinia Banovitch. Milosch, maîtresse, est tombé au bord de la Stinizia à l'eau glacée, et là bien des Turcs ont péri; Milosch a immolé le tsar turc Murad, et des Turcs douze mille soldats; Dieu ait en sa miséricorde qui l'a engendré! Il restera en souvenir au peuple des Serbes pour être raconté et chanté tant qu'il y aura

des hommes et qu'il y aura un Kossovo. Et pour ce que tu demandes de Vouk le Maudit, maudit soit-il et qui l'a engendré! Maudite soit sa race et sa postérité! Il a trahi le tsar à Kossovo et détaché douze mille, ô maîtresse! de nos hardis guerriers [1]. »

Pourquoi ces clameurs, si les Serbes du prince Lazare devaient gagner l'empire céleste au prix de leur terre natale? N'est-ce pas en toute liberté que le noble chef avait fait son choix? Touchantes contradictions du poëte, vive image des sentiments qui l'agitent! Il invente pour ses frères une consolation surhumaine, et au moment où il la décrit en ses vers, il a besoin lui-même d'être consolé. Que de choses d'ailleurs dans ce tableau épique! Celui qui, ayant consenti devant Dieu à être vaincu par les Turcs, s'est battu si vaillamment jusqu'au bout, Dieu le bénira dans sa race. Il a gagné l'empire du ciel; l'empire d'ici-bas n'est point perdu pour ses enfants.

Et Marko Kralievitch [2], que représente-t-il dans les chants populaires? En réalité, son histoire n'est pas belle; hardi soldat, homme de coups de main, il a plus d'une fois appelé les Turcs en Serbie pour la satisfaction de ses vengeances. Seulement, une fois les Turcs vainqueurs à Kossovo et la Serbie sous le joug, ce terrible batailleur a fait trembler ses alliés de la veille. Voilà ce que la légende a retenu, oubliant tout le reste, et de là sont nés ces poëmes où Marko représente ce qu'il y a de

1. Traduction de M. Auguste Dozon.

2. Marko *Kralievitch*, c'est-à-dire Marko *fils de roi*. *Kral* est le mot serbe qui répond à *roi*.

plus pur au monde, l'héroïsme national et religieux. C'est exactement l'histoire du Cid Campéador, telle que l'a retrouvée l'érudition de nos jours. Ce Marko transfiguré est le type du peuple serbe sous la domination ottomane, comme le Cid transfiguré est le type du peuple espagnol sous la domination des Maures. Marko ne craint rien excepté Dieu. Le premier acte de sa vie est un acte de loyauté sublime. Son père, Voukachine, un des petits rois serbes vassaux de l'empereur Douschand, était tuteur d'Ourosch, le dernier héritier de l'illustre race des Nemanja; quand Voukachine veut détrôner son pupille, Marko n'hésite point. « Mon père a tort, dit-il, l'empire est à cet enfant. » A ces mots, Voukachine le maudit : « Marko, mon fils, que Dieu t'extermine! Puisses-tu n'avoir ni tombeau ni postérité! Et puisse la vie ne pas te quitter que tu n'aies servi le tsar des Turcs! » En revanche, Ourosch le bénit : « Marko, mon parrain, Dieu t'assiste! Que ton visage brille dans le conseil! Que ton épée tranche dans le combat! Qu'il ne se trouve point de preux qui l'emporte sur toi, et que ton nom partout soit célébré, tant qu'il y aura un soleil et tant qu'il y aura une lune! » Cette malédiction et cette bénédiction, voilà d'avance la destinée de Marko. Il est esclave des Turcs, mais Dieu l'assiste, et partout où paraît Marko, le Turc est saisi d'épouvante. Un jour, Marko entre dans le divan, sa masse d'armes à la main, et le sultan recule jusqu'au mur. Une autre fois, il tue un vizir qui l'a insulté à la chasse, et, afin de prévenir les faux rapports, il va lui-même raconter la chose au sultan dans son palais d'Andrinople. Le sultan écoute, puis, éclatant de rire : « Bravo! dit-il, si tu n'a-

vais pas agi de la sorte, je ne t'aurais plus appelé mon fils. Tout Turc peut être vizir, mais de brave pareil à Marko, il n'y en a point. » En même temps il lui donna mille ducats pour se réjouir et aller boire du vin frais. « Mais, ajoute le poëte, ce n'était pas pour qu'il bût du vin que le sultan lui donnait ces ducats, c'était pour qu'il s'ôtât de ses yeux, car *la colère de Marko était terrible.* »

Dans cette longue série de poëmes consacrés à Marko, le fils de roi, bien des personnages serbes ont un rôle significatif; les plus touchants sont la mère de Marko, Euphrosine, et Milosch Obilitch, son frère d'armes. Ce que Marko fait de plus grand, c'est Euphrosine, la pieuse reine, qui le lui inspire. Lorsque Marko, appelé en arbitre au sujet de la couronne, se trouve placé entre son père et le jeune Ourosch, Euphrosine lui dit : « Marko, mon seul fils, que maudit soit le lait dont je t'ai nourri, si tu témoignes faussement! » Quant à Milosch, guerrier et poëte, c'est une sorte de héros idéal qui exprime les sentiments les plus élevés de sa race, comme Marko en représente la force et les colères formidables. Aussi quel dévouement que celui de Marko pour Milosch Obilitch! Il le protége non-seulement contre les Turcs, mais contre les puissances mystérieuses, contre les *vilas* de la montagne. Sentiments de famille, tendre et virile amitié, comme tout cela est bien l'image du peuple serbe! Enfin, et c'est là surtout ce que signifie cette légende extraordinaire, Marko jusqu'à son dernier souffle est l'espoir des Serbes et l'épouvante des Turcs. Quand il s'éteint, âgé de trois cents ans, quand la *vila* de la montagne l'avertit que son heure est venue, et que, ne pou-

vant tomber sous les coups du sabre ou de la lance, il va mourir de la main de Dieu, « l'antique tueur, » sa première pensée est de ne rien laisser derrière lui qui puisse profiter aux ennemis et nuire à ses frères. Quelle honte si Scharatz, son vaillant cheval qui le porte depuis cent cinquante ans, allait tomber aux mains des Turcs! Il faut que Scharatz et Marko meurent ensemble. Il lui abat la tête d'un coup de sabre, et pieusement il lui creuse sa fosse. Ensuite il brise son sabre, il brise sa lance, et de sa main droite saisissant sa masse noueuse il la précipite « du haut de l'Ourvina dans la mer grise et profonde. » Comme il meurt sans blessure, sans fatigue même, et uniquement parce que son heure est venue, les gens qui passeraient par la montagne pourraient le croire endormi; lui-même il écrit une lettre pour annoncer qu'il est mort et demander qu'on l'ensevelisse. Il a sur lui tout un trésor de jaunes ducats qu'il divise en trois parts; l'une sera pour le passant qui lui rendra les derniers devoirs, l'autre sera consacrée à l'ornement des églises, la troisième sera donnée aux manchots et aux aveugles, afin que les aveugles aillent par le monde chantant Marko Kralievitch [1]. Il place la lettre sur une branche du pin au pied duquel il va mourir; puis, ôtant son dolman vert, il l'étend sur l'herbe, se signe, s'assied, rabat son bonnet de martre sur ses yeux, se couche et ne se relève plus. Pendant une semaine entière, tous ceux qui passent sont persuadés qu'il dort, et s'écartent sans bruit, respectant son sommeil.

1. Dès cette époque en Serbie, les *pesmas* héroïques étaient chantés par les mendiants aveugles, qui les portaient de village en village.

Un vieux moine, l'igoumène Vaco [1], de la blanche église de Vilindar, traversant la montagne avec son diacre Isaïe, aperçoit la lettre sur la branche de pin, il s'approche, il l'ouvre... Ah! comme il pleure, le religieux à barbe blanche, en apprenant que Marko a cessé de vivre! Il met le corps sur son cheval, le porte jusqu'à la mer, puis, installé dans sa barque, se dirige vers le mont Athos. C'est là, sur la sainte montagne, dans le couvent serbe de Vilindar, que le moine ensevelit le héros. « Il ne lui éleva, dit le poëte, aucun monument, afin qu'on ne reconnût point sa tombe, et que ses ennemis ne pussent y exercer de vengeance. » Sa tombe est donc un secret; qui sait même, à part le moine et son diacre, qui sait vraiment si Marko est mort? Bien des légendes contredisent la fin des poëmes populaires que nous venons de résumer; Marko n'est qu'endormi dans une caverne des Balkans, il se réveillera un jour et affranchira les Serbes. Vieilles mœurs, religion, poésie, tout est d'accord pour maintenir la séve chez le peuple des Douschan et des Lazare. Voilà comment les pâtres du dix-neuvième siècle ont pu renouer la chaîne des princes et des héros du quatorzième; voilà comment ces raïas méprisés du Turc se sont levés d'un seul bond à la voix de Kara-George et de Milosch Obrenovitch.

1. L'*igoumène*, le supérieur du couvent, mot que les Serbes ont emprunté aux Grecs.

III

Premières occasions pour les Serbes d'essayer leurs forces et de secouer le joug des Turcs. — Influence de la Russie et de l'Autriche. — L'insurrection de 1804.

Avoir conservé de tels éléments de vie, c'était beaucoup sans doute; il fallait pourtant quelque chose de plus. Sans un concours de circonstances extraordinaires, combien de temps encore les Serbes auraient pu ignorer leur force! Rien de plus intéressant à ce point de vue que la dernière période du dix-huitième siècle. Il y a là une quinzaine d'années qui ont exercé sur la Serbie une action décisive. Fallmerayer a raison de dire que l'empire de Pierre le Grand, par le fait seul de son existence, ouvrait une ère nouvelle à tous les chrétiens opprimés de l'Europe orientale. Il faut ajouter que l'Autriche, en ce qui touche les Serbes, a joué dans cette histoire un rôle plus direct et bien autrement salutaire. L'apparition de la première flotte russe dans la mer Égée, en 1770, avait soulevé les Grecs; quand l'Autriche en 1788 se joignit à la Russie pour attaquer les Turcs et, comme disait Joseph II, « venger l'humanité sur ces barbares, » on vit les Serbes, sous le drapeau des Habsbourg, reconquérir, les armes à la main, toute une partie de leur pays. C'était vraiment la résurrection de Marko Kralievitch. A l'appel de l'empereur Joseph, des bandes étaient accourues de tous les points de la Serbie; à côté des laboureurs de la plaine et des pâtres de la montagne, on pense bien que les haïdouks ne man-

quaient pas. Ces corps francs firent merveille en 1789, au siége et à la prise de Belgrade. Leur chef, le colonel Mihaljevitch, pénètre bientôt dans l'intérieur du pays; à la fin de 89, conduisant ses hardis montagnards par des chemins où jamais n'avait passé un canon, il paraît devant la forteresse de Karanovatz et en chasse la garnison turque. Au mois de janvier 90, il prend d'assaut la ville dont le nom fait battre les cœurs serbes, Krouschevatz, la résidence des vieux rois, le sanctuaire des dynasties nationales. Les églises de Nemanja, si longtemps profanées par les Turcs et converties en écuries, retentissent d'actions de grâce à la louange du Christ.

Que de promesses dans ce premier élan! La politique européenne vint tout arrêter. Ce n'est pas seulement de nos jours qu'on se préoccupe de sauver l'empire ottoman pour faire obstacle à l'ambition moscovite. La diplomatie du dix-neuvième siècle, en poursuivant ce but, est bien obligée de compter avec les plaintes des populations chrétiennes, et de là les difficultés de sa tâche. D'une part soutenir les opprimés, de l'autre empêcher que cette juste cause ne soit exploitée par des intérêts égoïstes, l'entreprise est périlleuse. Le dernier siècle avait moins de scrupules. D'ailleurs qui connaissait les Serbes, qui pouvait s'intéresser à la patrie des Douschan, des Lazare, si vaillamment reconquise par les corps-francs? Les puissances maritimes de l'Occident, l'Angleterre et la Hollande, virent avec effroi cette marche de la Russie vers le Bosphore. Est-il vrai que la Prusse, visant dès cette époque à pousser l'Autriche vers le Danube et l'Orient, ait essayé de la soutenir contre les réclamations de l'Angleterre? M. Ranke l'affirme, et, si le fait est prouvé, ce

serait là, pour le dire en passant, un curieux indice des conceptions qui dirigent depuis Frédéric le Grand la politique prussienne. Quoi qu'il en soit, les négociations diplomatiques arrêtèrent la marche victorieuse de la Russie et de l'Autriche. Le *statu quo* serait-il maintenu? obligerait-on la Turquie à faire des concessions? Tel était le fond du débat. Ces concessions étaient nécessaires, il est évident que l'humanité les exigeait, comment, dans quelle mesure, avec quelles garanties les imposer? Tout cela demandait une longue étude, et pendant ce temps les événements prodigieux qui agitaient la France et l'Europe réclamaient l'attention des cabinets. On résolut de couper court au règlement des affaires de Turquie; le traité qui terminait la lutte et rétablissait le *statu quo ante bellum* fut signé à Sistova le 4 août 1791. N'importe, cette campagne manquée n'avait pas été infructueuse pour les Serbes, puisqu'ils s'étaient mesurés avec leurs tyrans, et qu'à leur naturelle bravoure ils avaient ajouté les ressources de la discipline militaire. On raconte qu'un des commissaires turcs, auxquels les impériaux remettaient les forteresses prises pendant la guerre, voyant sortir une compagnie serbe en bon ordre, ne put retenir une exclamation de surprise où se mêlait un sentiment d'effroi : « Voisins, voisins, ah! qu'avez-vous fait de nos raïas?»

Malgré cette brusque interruption d'une entreprise si favorable aux chrétiens d'Orient, le traité de Sistova ne mettait fin ni aux alarmes des oppresseurs ni aux espérances des opprimés. Des événements d'un autre ordre, compliquant et aggravant la servitude des Serbes, précipitèrent bientôt le dénoûment inévitable. Le sultan

Sélim III, qui venait de monter sur le trône, était un de ces princes réformateurs comme en a suscité l'esprit du dix-huitième siècle. Avant lui déjà, bien des rapports s'étaient établis entre la Turquie et l'Occident, surtout depuis que la diplomatie française commençait à s'inquiéter des projets moscovites. En 1785, un ambassadeur de Venise auprès de la Porte, Agostino Garzoni, dans une de ses *Relations*, signalait la présence d'un grand nombre d'officiers français envoyés en Turquie aux frais de leur gouvernement et occupés à y introduire des réformes militaires. A l'avénement de Sélim, en 1789, ce travail de rénovation prit un caractère bien autrement hardi. Changer l'armement des troupes, relever la marine, fortifier les ports, ce n'était pour lui qu'une faible partie de sa tâche. Avec les ingénieurs français, les idées françaises avaient pénétré à Constantinople. On traduisait en turc les ouvrages de Vauban, on traduisait aussi l'*Encyclopédie*. Sélim conçut le projet de détruire le vieux système ottoman, cette féodalité militaire qui paralysait l'empire, et d'y substituer la puissante organisation des états modernes. D'après le plan de Sélim, plus de pachas héréditaires gouvernant les provinces en maîtres et obligés seulement de payer au sultan le tribut annuel; on ne les nommerait que pour trois ans, et, ce terme passé, si leur administration soulevait des plaintes, on les remplacerait. Plus de ces janissaires établis dans les villes, y pratiquant toute sorte de métiers, imposant des corvées aux raïas, ne faisant le service qu'aux jours de solde, espèce d'aristocratie guerrière dégénérée et n'employant ses priviléges qu'à la satisfaction de ses intérêts; il s'agissait de les reconstituer en armée régulière et de

soumettre cette armée à la discipline occidentale. Plus de ces despostes sans nombre autorisés à pressurer les raïas, pourvu qu'une grande part de ces rapines enrichît le trésor des sultans; l'état, comme chez les nations chrétiennes, formerait une vaste régie, et la dette de chacun serait légitimement perçue par des employés responsables. C'est toute une révolution; Sélim y succombera. Il fallait bien des années, bien des luttes, bien des tragédies horribles, avant que l'empire des sultans pût réaliser quelque chose d'un tel programme.

Quel va être pour les Serbes le résultat de ces révolutions? Un résultat singulier et bien inattendu. Tantôt un pacha favorable aux réformes de Sélim appellera les Serbes à son secours contre les janissaires révoltés, et les Serbes ne laisseront pas échapper l'occasion de se jeter sur l'ennemi; tantôt, au milieu de complications extricables, trompé par de faux rapports, dominé par les scrupules des gardiens du Coran, le sultan abandonnera les Serbes, et les malheureux raïas retomberont sous un joug plus effroyable. En quelques mots, voilà de 1793 à 1803 le sort de la Serbie. On peut lire dans l'ouvrage de M. Ranke tous les détails de cette histoire; qu'il me suffise de les résumer, le dénoûment nous appelle.

Il y avait déjà une dizaine d'années que duraient ces alternatives ou plutôt ces soubresauts de la servitude à la guerre et de la guerre à la servitude. Les janissaires avaient fini par l'emporter. Ce n'étaient même plus les janissaires d'autrefois, défendant leurs priviléges et voulant perpétuer les abus; la lutte en avait fait de véritables tribus armées qui, sous la conduite de leurs chefs, prétendaient se rendre indépendantes des sultans, afin

de piller à loisir les villes et les campagnes. Ce pouvoir que les deys avaient conquis sur les côtes d'Afrique, les *dahis* (c'est le même nom) se l'attribuaient déjà dans les contrées du Danube. Vainqueurs des pachas, qui représentaient du moins pour les raïas une certaine liberté relative, les dahis avaient fait main basse sur le territoire serbe. Rien de plus affreux que cette prise de possession. Qu'on se représente à toute heure et sous toutes les formes un immense brigandage. Piller, incendier, c'étaient les moindres cruautés de ces êtres féroces. L'homme de la glèbe était littéralement leur jouet. Que de fois une bande de cavaliers entrait au galop dans un village, forçait toutes les femmes à danser sur la place, puis emmenait les plus belles! Séparés les uns des autres, égorgés au moindre signe de résistance, les Serbes étaient paralysés par la terreur. Un jour pourtant quelques-uns des knèzes de la montagne se réunissent dans un cloître et rédigent une supplique au sultan; l'un d'entre eux se chargera de la porter à Constantinople. « O toi, notre tsar, lui disent-ils, sache que les dahis nous ont tout arraché, jusqu'à nos vêtements, et que nous en sommes réduits à nous couvrir d'écorces d'arbre. Et les brigands ne sont point satisfaits; il faut que notre âme aussi devienne leur proie, il faut qu'ils nous prennent notre religion et notre honneur. Pas un mari n'est assuré de garder sa femme, pas un père sa fille, pas un frère sa sœur. Couvents, églises, nos moines et nos popes, rien de sacré n'est à l'abri de leurs outrages. Si tu es encore notre tsar, lève-toi et délivre-nous des méchants. Si telle n'est point ta volonté, fais-nous-le savoir; alors il ne nous restera plus qu'à nous enfuir tous dans les monta-

gnes, ou à nous jeter la tête la première dans nos fleuves et nos torrents. » Ces clameurs furent entendues; quelques-uns des pachas adversaires des dahis se trouvaient à Constantinople et purent appuyer les plaintes des raïas. Malheureusement le sultan n'opposa que des menaces aux violences des bandits, et des menaces irritantes qui aggravèrent le mal. « Si vous ne changez de conduite, écrivait-il aux dahis, j'enverrai une armée contre vous, non pas une armée turque, puisqu'il est défendu aux croyants de combattre les croyants, mais une armée d'une autre race, d'une autre religion, et il vous arrivera ce qui jamais n'est arrivé aux Osmanlis. » Les dahis eurent peur. Il se disaient entre eux : « De quoi donc parle-t-il? une armée d'une autre race et d'une autre religion? Point de doute, ce sont les raïas. Nous les avons vaincus, alors que le pacha de Belgrade se servait d'eux en hésitant. Cette fois, armés, enrégimentés, avec l'autorisation et l'appui du sultan, ils vont se lever en masse pour nous exterminer. Prenons les devants nous-mêmes, exterminons les Serbes. »

C'était au mois de février 1804. La razzia meurtrière fut bien vite combinée. On n'extermine pas un peuple de plusieurs millions d'âmes, mais on peut le réduire à rien pour longtemps en lui tuant ses chefs, ses soldats, tous ceux qui sont de taille à donner des ordres ou des exemples. Ce fut le plan des dahis, et ils l'exécutèrent avec une rapidité foudroyante. D'un bout à l'autre de la Schoumadia (c'est la plus grande province de l'ancienne Serbie), sur tous les points, dans tous les villages, knèzes, chefs de famille, chefs de communauté, tous ceux qui avaient action sur leurs frères, furent égorgés le même

jour. On verra par la suite de cette histoire que deux dynasties princières sont sorties des derniers rangs de ce peuple; combien d'humbles chefs eussent été dignes du même honneur parmi ceux qui furent assassinés en 1804! Humbles chefs, héros inconnus, leur gloire est d'avoir été désignés à la rage des dahis. Les chroniques serbes ont conservé leurs noms. Le premier tué fut Stanoje, knèze de Begalitza, puis Stéfan, knèze de Seoke, Théophan, knèze d'Oraschje, Pierre, knèze de Ressava, Raiza, knèze de Sabridge, et Elias Birtschanin, et Mark Tschaparapitch, et Alexa Nenadovitch... La liste est longue, et le clergé y tient noblement sa place : Hadschi Gero, supérieur du monastère de Moravtzi, Ruvim, archimandrite du cloître de Bogavadja, méritèrent d'être égorgés avec les knèzes.

Parmi les hommes dont les dahis craignaient le plus la force et la colère, il y avait dans la Schoumadia un certain George, fils de Pierre, George Petrovitch, que les Turcs appelaient Kara-George, c'est-à-dire George le Noir (1). Il s'était battu contre les oppresseurs de son pays dans les corps-francs de l'Autriche; après le traité de Sistova, il avait continué sa vie de guerre parmi les haïdouks de la montagne, puis il était redescendu dans la plaine, et faisait paître les porcs qu'il vendait aux Allemands de la frontière. Il était taillé en colosse; taciturne, impétueux, soumis aux Turcs, puisqu'il le fallait, mais ayant parfois des éclats de fureur qui faisaient trembler ses maîtres, on eût dit une rustique image de

1. En serbe, *Tserni-George*. On l'a désigné longtemps sous les deux noms, mais la forme turque a prévalu.

Marko Kralievith. On pense bien qu'un tel homme devait être une des premières victimes des dahis. Il habitait le village de Topola, lieu consacré désormais dans l'histoire de la Serbie nouvelle. Au moment où les meurtriers y pénétrèrent, Kara-George, aidé de ses pâtres, rassemblait ses troupeaux de porcs pour les vendre sur la frontière autrichienne. A la vue de l'ennemi qui accourait sur lui au galop, il laisse les troupeaux se débander, réunit ses hommes et s'élance dans la montagne. Il y trouve deux compagnons dignes de lui, Janko Katitsch. Vasso Tschaparatitch, tous deux du bourg de Sibnitza dans le district de Belgrade, tous deux désignés au poignard des assassins et qui avaient pu s'échapper à temps. Janko était renommé pour sa sagesse et son éloquence autant que pour sa bravoure; Vasso, frère de Mark, tombé l'un des premiers sous le fer des égorgeurs, était impatient de venger la chère victime. Les haïdouks des cimes voisines, deux surtout, deux chefs célèbres, Glavasch et Véliko, vinrent grossir cette petite troupe qui sera bientôt tout un peuple. C'est de là que part le signal. Des émissaires s'en vont sur tous les points, portant cet ordre de Kara-George : « Que tout homme capable de manier un fusil se hâte de se joindre à nous. Emmenez les femmes, les vieillards, les enfants. Si quelqu'un s'y refuse, qu'on l'entraîne! »

Du haut de ces montagnes, et dans un pays préparé de la sorte, les échos portent loin. Tous obéirent, tous marchèrent, les popes comme les autres. Il y avait des armes chez les haïdouks. En quelques jours, la Serbie entière était debout, la faux ou le fusil à la main, à l'abri des grandes forêts et des rochers inaccessibles. Ainsi, sans

que l'Europe le sache, occupée qu'elle est de ses guerres où le destin du monde est en jeu, voilà un petit peuple qui engage une lutte à mort contre un puissant empire. Il ne s'agit plus seulement des dahis; l'ennemi, c'est le Turc : la Serbie sera libre ou elle périra écrasée. N'admirez-vous pas comme les poëmes populaires, chantés depuis cinq cents ans, se traduisent ici en actes héroïques? Enfin les jours annoncés sont venus!... Pour Kara-George et ses compagnons, ce sera la revanche décisive ou la conséquence suprême de Kossovo. Que Douschan et Lazare, que Marko et Milosch leur soient en aide!

DEUXIÈME PARTIE

KARA-GEORGE

I

Soulèvement du peuple serbe.— Guerre de l'indépendance.— 1804-1807. — Les raïas et le sultan Sélim III. — La bataille de Mischar. — Prise de Belgrade. — Prise d'Uschitzé. — Grandeur de Kara-George.

Au moment où Kara-George, avec les knèzes et les haïdouks, établissait le foyer de l'insurrection sur les sommets de la Schoumadia, les deux autres provinces de la Serbie étaient le théâtre de scènes toutes semblables. Il faut se rappeler que la Serbie proprement dite est comprise entre deux lignes parallèles, au nord la Salve et le Danube, au midi les Balkans. Dans ce territoire de montagnes, qui s'incline des Balkans au Danube, la Schoumadia occupe le centre. *Schoumadia*, du mot serbe *schouma*, c'est la contrée des forêts. A l'ouest s'étend la vallée de la Koloubara, à l'est la vallée de la Morava. La Koloubara et la Marava sont deux affluents de la rive droite du Danube qui descendent de la même chaîne. Représentez-vous un pays hérissé de bois et de rochers, des gorges, des précipices, des ma-

rais; au milieu de tant d'obstacles, l'appel qui avait gagné si vite toute la Schoumadia aurait pu ne passer que difficilement d'un district à l'autre. Or, le désespoir était si profond, les passions nationales si animées, que les deux provinces de l'est et de l'ouest, la Morava et la Koloubara, eurent, comme la contrée centrale, immédiatement leur Kara-George.

Dans la Koloubara, le chef de l'insurrection fut un knèze nommé Jacob Nenadovitch; à ses côtés marchaient deux vaillants auxiliaires, un pope et un haïdouk, tant il est vrai que tous les enfants de la Serbie, laboureurs, prêtres, bandits, confondus dans le même sentiment, se levaient au même appel. Le pope s'appelait Lucas Lazarevitch, le haïdouk était le terrible Kjurtschia. Même élan dans la Morava, où Milenko, knèze de Klitschevatz, prit la direction du mouvement. C'était un homme doux et paisible; mais les caractères les plus soumis, quand ils sont une fois décidés à la résistance, deviennent les plus indomptables. Par sa vie régulière, par son intelligence et son travail, Milenko avait acquis d'assez grandes richesses[1]; il comprit qu'il était désigné le premier à la fureur des dahis, il sentit surtout qu'étant le plus riche il avait le plus d'obligations à remplir envers la communauté. Un autre personnage, Pierre Theodorovitch Dobrinjatz, associé aux affaires de Milenko, prit avec lui le commandement des Serbes de la Morava.

On n'avait guère le temps de délibérer; la même né-

1. Il s'agit surtout de richesses en bétail, en troupeaux de porcs. On se rappelle ici ce que Cicéron dit des premiers habitants de la campagne romaine, pâtres et gardiens de bœufs : *Tum res erat in pecore, ex quo pecuniosi et locupletes vocabantur.* — *De Republica*, II, 9.

cessité imposa le même plan de campagne aux chefs des trois provinces. En quelques jours, la population turque, chassée des villages et des petites villes, fut obligée de se réfugier dans les forteresses; mais, une fois ce premier coup frappé, il fallait une direction souveraine pour soutenir une entreprise qui avait pris subitement de telles proportions. Quel serait ce chef unique chargé de rassembler toutes les forces du pays? Les principaux habitants de la Schoumadia s'étant réunis pour le choisir, quelques-uns proposèrent un haïdouk nommé Glavasch, qui, dès le premier jour de l'insurrection, s'était distingué entre tous en faisant la chasse aux Turcs. « Je ne suis qu'un haïdouk, répondit simplement Glavasch, je ne possède ni feu ni lieu, ni champs ni maison; jamais la nation n'acceptera le commandement d'un homme qui n'a rien à perdre et rien à sauver. » Alors on se tourna vers Théodosi, knèze d'Oraschje, dans le district de Kragoujévatz. « Y pensez-vous? dit celui-ci; prendre un knèze pour chef! Il faut tout prévoir, et dans le cas où nous serions battus, dans le cas où les Turcs reviendraient, qui donc vous protégera auprès d'eux, si vos knèzes sont compromis? » L'excuse du haïdouk était généreuse et sensée, celle du knèze n'était ni moins sage ni moins patriotique. On ne s'était soulevé que contre l'oppression des dahis; on ne songeait pas encore à engager la lutte avec le sultan, et il pouvait arriver telles circonstances où les knèzes, représentants des raïas auprès du réformateur Sélim, auraient besoin de conserver leur influence morale. Qu'ils prissent part à la lutte, rien de mieux, pourvu qu'ils n'eussent pas la direction, et, par conséquent, la responsabilité des événements. Le jour,

— si ce jour funeste devait venir, — le jour où les Serbes vaincus auraient besoin d'un intermédiaire auprès du vainqueur, il fallait que les knèzes fussent en mesure de remplir leur office tutélaire. A qui donc s'adresser, puisqu'on ne pouvait choisir ni un knèze ni un haïdouk? Kara-George était manifestement l'homme de la situation. Il avait été haïdouk autrefois, et comme tel il devait plaire à la partie la plus guerrière de l'armée; en même temps c'était un travailleur rustique, un conducteur de troupeaux, et le peuple agricole pouvait compter sur lui. Kara-George hésitait. « Je n'y entends rien, disait-il, ce n'est pas mon affaire de gouverner les hommes. — Nous vous conseillerons, répondaient les knèzes. — Mais je me connais trop, reprenait l'homme simple et loyal, je suis violent, je ne puis me contenir; si l'on me désobéit, je ne saurai pas rétablir mon autorité par de bonnes paroles, je frapperai, je tuerai... » Les knèzes avaient réponse à tout. « Tant mieux! dirent-ils; dans la crise où nous sommes, il nous faut un chef qui se fasse craindre[1]. » Voilà de quelle manière l'énergique porcher de la Schoumadia devint le « Commandant des Serbes. » C'est le titre qui lui fut donné dans les premiers

1. J'emprunte les principaux éléments de cette étude à l'intéressante narration de M. Léopold Ranke. Sur un grand nombre de points, ces renseignements sont du plus grand prix. M. Ranke dit simplement que son livre a été écrit *d'après des papiers et des communications serbes* (*aus serbischen Papieren und Mittheilungen*). Nous savons aujourd'hui, grâce aux révélations de M Kanitz, que les faits et les dates ont été fournis à l'historien allemand par M. Vouk Stefanovitch Karadjitch, l'illustre investigateur des traditions nationales, celui à qui l'on doit la collection des *Pesmas*. On ne saurait marcher sur un terrain plus solide.

actes revêtus de son sceau : *Commandant serbje*. Plus tard, quand d'autres chefs investis de pouvoirs subalternes eurent formé une sorte de féodalité militaire, il prit le titre de « Chef suprême, » *verhovni voschd,* afin de maintenir et de marquer son rang.

Cependant les dahis, retranchés dans les forteresses, appelaient de tous côtés des auxiliaires. Au premier bruit du soulèvement des Serbes, une troupe d'environ mille cavaliers venait de pénétrer dans la Schoumadia; c'étaient des *kridschales*, espèce de condottieri musulmans qui s'étaient organisés pendant les derniers troubles, et qui, dans la guerre des dahis et des pachas, avaient offert leurs services au plus offrant. Anciens adversaires des dahis et sans doute ayant quelques échecs à venger, ils auraient volontiers fait cause commune avec les Serbes; les Serbes refusèrent, pensant avec raison qu'une telle alliance leur serait onéreuse. Les dahis, moins scrupuleux, reçurent les kridschales aux avant-postes de leurs forteresses. Des secours plus sûrs leur arrivaient d'un autre côté; un pacha de Bosnie, Ali-Beg, informé des événements de Serbie, se vantait de n'avoir qu'à se montrer pour étouffer l'insurrection. « Les Serbes, disaient les Bosniaques, sont accoutumés à fuir du plus loin qu'ils nous aperçoivent; quand un seul de nous rencontre une noce escortée de gens à cheval, les Serbes, fussent-ils cinquante, se hâtent de cacher leurs pistolets sous leurs manteaux et de mettre pied à terre. Aujourd'hui encore il suffira d'un soldat turc pour faire reculer cinquante rebelles. » Ali-Beg, méprisant de tels ennemis, n'avait même pas cru nécessaire de prendre le commandement; il s'était établi dans le fort de Schabatz, laissant

à ses lieutenants le soin de poursuivre les insurgés. Ces bravades ne durèrent pas longtemps; au moment où les Bosniaques s'approchaient, les Serbes étaient en train d'élever des retranchements à Svilenva; ces travaux de défense étant encore trop faibles, ils se retirèrent. Les Turcs, persuadés que les Serbes se sont enfuis devant eux, s'installent aussitôt dans les retranchements abandonnés. Les Serbes reviennent, attaquent la troupe ennemie, l'enveloppent, la pressent et l'obligent à capituler. « Nous ne sommes pas venus en ennemis, dit le chef des Turcs, nous sommes venus reconnaître la situation. » Invoquant ces sentiments de paix, il demande que ses soldats aient la vie sauve. Les Serbes y consentent, en stipulant toutefois que les Bosniates seuls se retireront en liberté, mais que, s'il y a parmi eux des Turcs de Belgrade, ceux-ci leur appartiendront. Les Turcs de Belgrade, en effet, s'étaient mêlés aux Turcs de Bosnie, et comme ils essayèrent de s'échapper avec les autres, la lutte recommença plus terrible; c'est à peine si, dans cette petite armée si arrogante la veille, un homme sur dix put se soustraire aux coups des Serbes. « Les Serbes! — disaient-ils en repassant la frontière,—ah! ce ne sont plus les gens d'autrefois; chacun d'eux porte un pieu aussi large qu'un bouclier, le plante en terre, et, à l'abri de ce rempart, fait feu sur l'ennemi sans discontinuer, comme si, puisant dans un sac plein de munitions, il nous jetait des poignées de plomb au visage. » La victoire de Svilenva fut le signal d'un héroïque élan; les Serbes résolurent de marcher sur les forteresses. En même temps que Jacob Nenadovitch dans la Koloubara, Milenko dans la Morava, attaquaient Schabatz et Poscharevatz,

Kara-George, conduisant les hommes de la Schoumadia, mettait le siége devant Belgrade.

La forteresse de Schabatz se rendit la première, grâce au dévouement de deux cents haïdouks, héroïque fait d'armes dont le souvenir est encore vivant parmi les Serbes. Entre Schabatz et la frontière de Bosnie, ces deux cents haïdouks occupaient le couvent de Tschoketschina. Jacob Nenadovitch, qui dirigeait le siége de la forteresse, est informé qu'une troupe de mille kridschales, sous la conduite d'un des principaux dahis, a pénétré de Bosnie sur le territoire serbe, et se propose d'attaquer les assiégeants. Il court aussitôt à Tschoketschina. « Amis, dit-il aux haïdouks, il faut se défendre ici à outrance, et, coûte que coûte, barrer le passage aux Turcs. » Le chef des haïdouks, Kjurtschia, désespère de se maintenir dans le couvent avec sa petite troupe; il est peu fait à la discipline, ce bandit, et il aime mieux la guerre de coups de main qu'une défense régulière. « Eh! dit-il, laissons-les détruire ces murailles; on rebâtit un monastère brûlé, on ne ressuscite pas un homme mort. — Crois-tu donc, lui répond Jacob Nenadovitch, que la semence des hommes doit périr avec toi? » Cette fierté de langage était nécessaire en un moment si critique; sans l'attitude résolue du knèze, sans l'exemple d'un homme qui exprimait d'un mot le sentiment du devoir uni au mépris de la vie, les haïdouks auraient peut-être suivi leur chef. Il ne s'agissait pas pour Nenadovitch de sauver le couvent de Tschoketschina, il s'agissait de donner à l'armée qui assiégeait Schabatz le temps de réduire la place. Bien plus, que seraient devenues les armées serbes, composées d'éléments si divers, si dès le début

de la campagne les haïdouks n'avaient pas reconnu le commandement, subi les influences morales, appris à mourir à leur poste? L'autorité de Jacob Nenadovitch obtint du premier coup ce résultat immense. Irrité contre lui, irrité surtout d'avoir tort, l'indocile Kjurtschia reprit le chemin des montagnes, les autres haïdouks restèrent sur la brèche, et s'y firent tuer jusqu'au dernier. « Ce sont les Thermopyles serbes, » s'écrie M. Léopold Ranke. Les Turcs avaient pris le couvent, massacré tous les haïdouks, mais ils avaient eux-mêmes essuyé de telles pertes qu'ils ne purent rien entreprendre contre la petite armée campée autour de Schabatz, et que, plusieurs jours après, cette forteresse était obligée de se rendre aux soldats de Nenadovitch.

Cette nouvelle victoire entraîna dans les rangs de l'insurrection tous ceux qui hésitaient encore. C'était d'ailleurs un moyen de compléter l'armement des soldats. Pourvues de sabres, de fusils, de munitions, soutenues par quelques canons de campagne, les bandes serbes prenaient décidément les allures d'une armée. Nenadovitch se porta en toute hâte vers la Schoumadia, Kara-George détacha une partie de troupes qui tenaient Belgrade en respect, et tous deux marchèrent sur Poscharevatz, assiégée par Milenko. A l'apparition de ces bandes victorieuses, les assiégés capitulèrent, demandant à sortir librement. On leur accorda la vie sauve, à la condition de livrer tous leurs chevaux arabes, toutes leurs armes, toutes leurs richesses, tous ces équipements où étincelaient l'argent et l'or; après quoi, sans perdre de temps, avec cette armée chaque jour plus nombreuse et plus forte, Kara-George revint sur Belgrade. La Serbie

entière était debout. De la Save au Danube, ses enfants marchaient triomphants. On allait frapper le coup décisif, on allait couronner par la prise de Belgrade cette campagne qui avait demandé si peu de jours et coûté si peu d'hommes.

Un incident singulier vint précipiter la fin de cette première lutte et en même temps compliquer la situation pour l'avenir. Les conseillers de Sélim, persuadés que c'était là une révolte contre les dahis et rien de plus, n'étaient pas mécontents de voir châtier cette milice arrogante. Les Serbes, sans le savoir, ne devenaient-ils pas les auxiliaires du sultan réformateur? Mettre à profit l'insurrection pour faire plier les janissaires, montrer des sympathies aux Serbes, les aider même, se joindre à eux, par là les ramener plus facilement à rétablir l'ordre, tel était le plan très-bien conçu du grand-vizir. Quelques knèzes de Serbie se trouvaient alors à Constantinople, on leur parla dans ce sens. C'étaient ceux qui étaient venus avant l'insurrection protester contre les violences des dahis; ignorant le caractère que la guerre avait pris et les espérances qui en pouvaient naître, ils accueillirent ce langage avec joie. L'un d'eux, Jean Raschkovitch, dut être bien heureux et encore plus étonné lorsque le divan le chargea d'acheter des munitions à Constantinople pour ses frères de Serbie. En même temps le grand-vizir confiait au pacha de Bosnie la direction des événements; c'était à lui de secourir les Serbes, d'en finir avec les dahis, et de rétablir la paix. Békir-Pacha, tel était le nom du pacha de Bosnie, entra aussitôt sur le territoire serbe avec 3,000 hommes. Les Serbes le reçurent avec honneur; des knèzes furent en-

voyés à sa rencontre, et, quand il arriva près de Belgrade, les trois chefs des assiégeants, Kara-George, Nenadovitch et Milenko, le firent camper au milieu d'eux.

Si les knèzes envoyés à Constantinople pour implorer la justice du sultan furent étonnés d'avoir si vite et si complétement réussi, combien plus grande dût être la surprise de Békir-Pacha! Ces malheureux qu'il venait secourir, c'était un peuple triomphant. A voir ces bannières déployées, ces armes étincelantes, ces riches équipements, ces chevaux d'Arabie avec leurs selles à clous d'or, qui eût reconnu les porchers de la Schoumadia? Surtout, à voir ces fiers visages où rayonnait la flamme d'une vie nouvelle, qui eût reconnu le peuple des raïas courbé sous sa misère et sa servitude? Le pacha résolut d'agir au plus vite : une telle situation, en se prolongeant, devenait un péril pour l'empire. La victoire d'ailleurs était assurée d'avance. Quand les dahis virent flotter la bannière de Békir-Pacha à côté de la bannière de Kara-George, ils comprirent qu'ils étaient perdus. Déjà le mercenaire qui défendait la ville avec ses kridschales, Guschanz-Ali, entamait des négociations avec les assiégeants. Les dahis embarquèrent leurs trésors sur un navire, et, descendant le Danube, allèrent se réfugier sous les remparts de Neu-Orsova. C'étaient les chefs de cette oligarchie guerrière qui avait fait tant de mal aux Serbes; Milenko obtint de Békir-Pacha la permission de les poursuivre jusque dans la forteresse. « Laissez, — écrivait Békir, au commandant de Neu-Orsova, — laissez les Serbes châtier les ennemis du sultan. » Deux jours après, les têtes des tyrans maudits étaient exposées devant les tentes de Kara-George. « Maintenant, — disait Békir

aux insurgés, — justice est faite. Vous pouvez retourner en paix dans vos maisons; vos troupeaux et vos charrues vous attendent. »

Mais arrête-t-on un peuple qui vient de prendre un pareil élan? Plus d'une fois déjà, pendant les quinze premières années du règne de Sélim, les Serbes avaient été soutenus par le divan contre les janissaires, puis abandonnés à leurs ennemis. Ils ne voulaient pas cette fois que leur victoire fût inutile. Tant qu'il resterait en Serbie une trace de l'ancienne oppression, tant qu'un ordre nouveau ne serait pas constitué, ils étaient résolus à ne pas déposer les armes. Noble résolution, et digne d'un tel peuple, mais difficile peut-être à soutenir jusqu'au bout! N'était-ce pas faire des conditions au sultan, et si le sultan les refusait, n'était-ce pas s'exposer à la honte de reculer ou au péril de tout compromettre dans une lutte inégale? C'est alors que les chefs serbes, Kara-George en tête, conçurent pour la première fois le dessein d'invoquer la protection d'une grande puissance chrétienne. Ils hésitaient entre la Russie et l'Autriche. Beaucoup de Serbes étaient sujets autrichiens, l'Autriche était la première qui les avait appelés aux armes, il y avait encore parmi les soldats de Kara-George, de Nenadovitch et de Milenko plus d'un vétéran qui avait combattu sous les drapeaux de l'empereur Joseph : c'étaient là bien des motifs pour s'adresser au cabinet de Vienne; mais que de raisons aussi pour s'en défier! L'Autriche, après avoir encouragé les soulèvements des Serbes, avait toujours fini par les abandonner aux Turcs. Le traité de Sistova, on ne l'oubliait point, avait été une véritable trahison. Si les circonstances extérieures en 1791 avaient

pu excuser la politique autrichienne, des circonstances plus impérieuses encore ne devaient-elles pas en 1804 paralyser ses bonnes dispositions? En Allemagne et en Italie, l'Autriche était engagée dans une lutte gigantesque contre le plus redoutable des adversaires; au milieu de complications imminentes, elle s'inquiéterait bien de ses protégés d'Orient! La Russie offrait une sauvegarde plus sûre; c'était vers elle, depuis Pierre le Grand et Catherine, que les opprimés de la Porte dirigeaient leurs regards. N'avait-elle pas déjà, en Moldavie et en Valachie, rempli le rôle de puissance protectrice? Tout récemment encore, en 1802, n'avait-elle pas obtenu pour les Moldo-Valaques ce que les Serbes réclamaient pour eux-mêmes, l'éloignement des Turcs et l'établissement de chefs nationaux, princes tributaires de la Porte, que la Porte ne pouvait destituer sans l'assentiment du tsar? Il fut donc résolu qu'on invoquerait le secours de la Russie. Trois députés serbes, le prota[1] Nenadovitch (neveu du vaillant knèze Jacob), Jean Protisch et Pierre Tschardaklia, partirent pour Saint-Pétersbourg au mois d'août 1804. Ils revinrent six mois après (février 1805) rapportant une réponse favorable. « Prenez l'initiative, avait dit la chancellerie moscovite, adressez vos demandes à Constantinople, notre représentant les appuiera. »

Pendant ce temps, les chefs de l'insurrection serbe, tout en maintenant les positions acquises, n'avaient pas cru devoir pousser les choses plus avant. Il était clair toutefois que la lutte ne tarderait point à éclater de nou-

1. *Prota*, archiprêtre.

veau. D'un côté, les anciens agents des dahis occupaient encore certains points fortifiés à l'intérieur et au sud; de l'autre, les Turcs de Belgrade reprenaient leurs allures arrogantes, et les chefs serbes durent être constamment sur leurs gardes, soit pour éviter ses embûches, soit pour prévenir un conflit prématuré. Quand les députés revinrent de Saint-Pétersbourg, tout changea aussitôt. Confiants dans l'appui du cabinet russe, les Serbes purent enfin parler et agir. Quelques semaines après le retour des députés, une grande réunion des chefs de l'armée serbe eut lieu à Ostruschnitza. Il y vint des Turcs de Belgrade; il y vint aussi, chose curieuse, certains personnages de Moldavie et de Valachie, représentants des deux hospodars, chargés par le divan de Constantinople d'apporter à Kara-George et à ses compagnons le *bérat* impérial qui leur conférait la dignité d'*ober-knèze*. Le divan croyait sans doute que des paroles amicales et des titres d'honneur suffiraient pour calmer les esprits. Les Serbes, sans se demander si les Turcs de Belgrade ou les délégués des hospodars avaient qualité pour leur répondre, posèrent immédiatement des conditions très-hardies. Ils étaient obligés, disaient-ils, d'expulser les derniers agents du despotisme des dahis; il fallait pour cela que toutes les forteresses occupées encore par les Turcs sur divers points du territoire fussent remises entre leurs mains. En même temps, ils refusaient de payer les impôts arriérés depuis le commencement de la lutte, et, pour justifier ce refus, ils présentaient le compte de tout ce que leur avait coûté la guerre, compte précis, détaillé, qui s'élevait à 3 millions de piastres. On dut naturellement en référer à Constantinople; mais,

une fois leurs exigences formulées, Kara-George et ses compagnons n'attendirent pas la réponse du divan : ils partirent d'Ostruschnitza pour continuer la guerre, impatients d'arracher aux derniers soldats des dahis les dernières forteresses qu'ils occupaient.

Au bout de quelques semaines, tous ces repaires de bandits avaient capitulé. Les Turcs de Serbie fidèles au sultan et hostiles aux janissaires se réjouissaient de ce résultat autant que les Serbes eux-mêmes. C'était toujours la guerre aux dahis, c'est-à-dire aux ennemis de Sélim, et les victoires de Kara-George semblaient le gage de la paix. Précisément à cette date, au printemps de l'année 1805, Sélim entreprenait de dompter les janissaires sur d'autres points de son vaste empire. « Il se serait estimé heureux, dit M. Ranke, si, dans plus d'une province, d'énergiques raïas lui eussent rendu le service que lui rendaient les Serbes dans les contrées du Danube. » Comment donc se fait-il que le sultan réformateur ait si mal reconnu ce service? C'est ici, — j'emprunte encore cette remarque à M. Ranke, — c'est ici qu'on voit éclater la contradiction fatale qui a si longtemps paralysé tout esprit de réforme dans l'empire ottoman. Si le sultan des Turcs n'était pas le commandeur des croyants, les Sélim et les Mahmoud eussent fait une autre figure dans l'histoire. Malheureusement ce que le génie politique inspirait au souverain, le fanatisme populaire l'interdisait au chef de la foi. Que Sélim obéisse librement à son génie, il continuera de voir dans les héros serbes les auxiliaires de sa politique. Comme ces souverains de l'Occident qui se servaient du peuple pour briser les tyrannies féodales et constituer la grande

équité du monde moderne, il confirmera les droits que les hommes de la glèbe ont si vaillamment conquis sur les hommes du sabre. Non, il ne le peut. La constitution même de l'État le lui défend. Ces hommes de la glèbe sont des raïas; les hommes du sabre, coupables ou non, ce sont des croyants. Quand les vieux Turcs, ceux-là mêmes qui avaient le plus souffert des violences des dahis, voyaient les raïas armés de fusils, de cimeterres, de canons, quand ils voyaient la bannière des haïdoucks flotter dans la plaine comme la bannière des pachas, et tous ces hommes autorisés par le sultan à combattre des soldats de Mahomet, ils étaient saisis d'horreur. Quel sacrilége! quelle trahison! Le commandeur des croyants n'était donc plus qu'un giaour? Tel fut en effet bientôt le nom donné à Sélim, comme plus tard à Mahmoud. Partout où Sélim essaye d'introduire ses réformes, pendant cette année 1805, des révoltes éclatent. Le fanatisme musulman soutient les janissaires contre les agents du *sultan giaour*. C'est à ce moment que les envoyés des Serbes apportent à Constantinople les conditions si fières formulées en toute candeur par Kara-George et ses compagnons. Éperdu, irrité, voyant partout des ennemis, Sélim cède à la fatalité de son rôle. Le chef de la foi est contraint d'infliger un démenti au souverain généreux. Au lieu de répondre aux envoyés de Kara-George, il les fait mettre sous bonne garde et donne l'ordre à un de ses lieutenants, Afiz, pacha de Nisch, de partir à la tête de ses troupes pour désarmer les Serbes.

Voilà donc la grande guerre engagée, non plus la guerre contre les dahis, contre les janissaires ennemis du sul-

tan Sélim, mais la guerre de quelques milliers de montagnards contre toutes les forces de l'empire ottoman! Afiz-Pacha se dirige vers Belgrade avec son armée; pour lui barrer le passage, Milenko et Pierre Dobrinjatz, à la tête de 2,500 hommes, élèvent deux retranchements sur la frontière du pachalik, entre Kjupria et Palakyne. Derrière eux est Kara-George avec le peuple de la Schoumadia. Afiz se vantait d'apporter des cordes pour ramener pieds et poings liés les chefs de l'armée serbe, ainsi qu'une provision de couteaux de poche et de bonnets de paysans pour tous ces fiers porteurs de turbans et de cimeterres. Il ne tenait plus le même langage quand il eut essayé de forcer les retranchements de Milenko. Étonné de la résistance de cette petite avant-garde, il comptait déjà ses pertes avec épouvante lorsque des éclaireurs accoururent, jetant une nouvelle terrible: Kara-George arrivait avec 10,000 hommes! Afiz leva son camp, battit en retraite, et bientôt, malgré les provocations de Kara-George, désespérant de mener son entreprise à bonne fin, il reprit le chemin de son pachalik. Les chroniques serbes assurent qu'il mourut peu de temps après, emporté par la douleur et la honte.

Les Serbes ne se faisaient pas illusion : la fuite d'Afiz-Pacha n'était que le signal d'une lutte bien autrement redoutable. Le sultan ne tarderait point à envoyer contre eux de nouvelles troupes, des troupes plus nombreuses et mieux commandées. Il fallait donc s'attendre à un grand choc, rassembler toutes ses ressources, être prêt à toute heure, partout surveiller l'ennemi. Les Serbes étaient maîtres de l'intérieur du pays; les Turcs occupaient encore un certain nombre de forteresses où ils

cherchaient à se maintenir sans inquiéter les Serbes, se bornant à attendre les ordres ultérieurs de Constantinople. Un jour, un personnage considérable parmi les Serbes, Giuska Voulitschevitch, voïvode du district de Smederevo, se fiant à cette situation pacifique et au respect qu'inspiraient les compatriotes de Kara-George, ne craignit pas d'entrer dans la ville pour ses affaires. Il était à cheval et portait haut la tête; un de ces Turcs qui ne pouvaient se résigner à la transformation des raïas l'injurie au passage, une querelle éclate, on accourt, et le voïvode est égorgé. A cette nouvelle, les bandes qui se trouvaient aux environs sont transportées de fureur; on ne punira pas seulement les coupables, la ville entière payera pour eux. Attaquée, bombardée, Smederevo est prise, et les Serbes s'installent dans la place. Aussitôt, d'un bout de la Serbie à l'autre, les Turcs des forteresses se considèrent comme menacés, des représailles ont lieu sur plusieurs points; la lutte, jusque-là circonscrite, prend un caractère général. Il est évident que les préliminaires ont pris fin, que la grande guerre commence. On sut d'ailleurs dès les premiers combats, et c'est là ce qui des deux côtés mettait le feu aux poudres, on sut que les lieutenants de Sélim arrivaient avec toutes leurs forces. Pour réparer l'échec du pacha de Nisch, le sultan envoyait deux armées, l'une commandée par Békir, vizir de Bosnie, l'autre par Ibrahim, pacha de Scutari. C'étaient les meilleures troupes de l'empire; Békir conduisait les Bosniaques et les soldats de l'Herzegovine, Ibrahim les Albanais et les Rouméliotes. Misérable sort de cette race divisée par la violence des événements et par l'antagonisme des religions! les Albanais

et les Bosniaques, c'étaient aussi des Serbes, les Serbes musulmans contre les Serbes chrétiens.

Tous les chefs de la Serbie sont à leur poste. Un ancien compagnon d'armes de Kara-George, Raditch Petrovitch, récemment arrivé de Syrmie à l'appel de ses frères [1], entretient l'ardeur des insurgés dans les montagnes du sud et garde les passages. Au nord-est, Milenko s'est établi dans une île du Danube, l'île Poretch, qui commande la navigation à l'endroit où le fleuve se précipite avec violence entre les murailles de rochers qu'on appelle les *Portes de fer*. Au sud-est, du côté où la Morava bulgare se jette dans la Grande-Morava, qui emporte ses eaux vers le Danube, la vallée offrait un passage aux Albanais d'Ibrahim; c'est là que Pierre Dobrinjatz a concentré ses bandes après avoir pris Parakyne et fortifié Deligrad. Derrière lui, Mladen occupe Krouschevatz, la vieille ville des rois serbes. A l'ouest, sur les frontières de la Bosnie, deux districts qui n'ont pas pris part à l'insurrection, les districts de Jadar et de Radjevina, sont fermés aux Bosniaques par une convention particulière; mais la vallée de Matschva leur est ouverte. Jacob Nenadovitch y a construit des retranchements. Au centre enfin, Kara-George défend la Schoumadia, prêt à se porter sur tous les points menacés.

La première attaque eut lieu du côté de la Bosnie au printemps de l'année 1806. Le debut de la campagne fut

1. La Syrmie, province autrichienne qui fait partie des Confins militaires, est située au nord-ouest de la Serbie, entre la rive gauche de la Save et la rive droite du Danube. Raditch Petrovitch avait combattu les Turcs sous les drapeaux de l'Autriche, et c'est à titre d'officier autrichien qu'il vivait en Syrmie de sa pension de retraite.

favorable aux Serbes. Osman-Dshora, ayant réussi à passer la Drina, se laissa surprendre par les insurgés et périt avec tous les siens. Le vieux Méhémet-Kapetan était un adversaire plus redoutable; mais, quand il fit invasion dans la vallée de la Matschva, il trouva en face de lui un des plus énergiques soldats de l'insurrection, le haïdouk Tschoupicth, qui l'obligea de battre en retraite. Ce n'étaient là pourtant que des escarmouches d'avant-garde. La vraie campagne commença aux premiers jours de l'été. Le vizir de Bosnie venait de lancer sur la Koloubara une armée de 30,000 hommes dont il avait confié le commandement au jeune séraskier Kulin-Kapetan et au vieux Méhémet. C'était un terrible homme que ce jeune séraskier, sans foi et sans pitié. Il se jette sur les districts qui sont demeurés soumis, et, violant les promesses jurées, il brûle les villages, massacre les knèzes, emmène en captivité les enfants et les femmes. Est-ce la terreur inspirée par ces violences qui fit perdre la tête à Jacob Nenadovitch? S'il n'était pas en force derrière ses retranchements de la Matschva pour tenir tête aux Bosniaques, il pouvait se retirer, gagner les montagnes, et par ces forêts, par ces défilés, par ces passages propices que tous les Serbes connaissaient, aller rejoindre l'armée de la Schoumadia. Au lieu de cela, il essaye de négocier avec l'ennemi. Son neveu, le prota Nenadovitch, et le vaillant Tschoupitch vont trouver le séraskier dans son camp. Celui-ci, pour première condition, exige que les retranchements des Serbes soient immédiatement détruits, et, comme les parlementaires n'y peuvent consentir, il les retient prisonniers. Cette fausse démarche produisit l'effet d'une déroute. Quoi!

disaient les paysans de la Koloubara, fallait-il donc soulever le pays pour lâcher pied si vite? Puisque les chefs n'ont pas foi en eux-mêmes, puisqu'ils prennent si mal leurs dispositions, puisqu'ils ne sont pas en mesure de se soutenir les uns les autres, que ne nous laissaient-ils mourir dans nos villages, chacun défendant son toit et sa famille? et l'armée de Nenadovitch se débande, comme si le lien qui avait réuni tous ces hommes était subitement brisé. Paysans, laboureurs, porchers, ils s'en vont par troupes regagner le foyer de leur tribu, les uns saisis de terreur, les autres irrités contre leurs chefs, tous aimant mieux mourir dans des combats isolés que de se rendre en masse. Il y a encore une certaine grandeur dans cette débâcle. L'enthousiasme les avait rassemblés, le désespoir les disperse.

Horrible angoisse pour les chefs qui tenaient le centre et l'est du pays serbe! Si l'armée de la Schoumadia se débandait comme celle de la Koloubara, tout était fini. Précisément à l'heure où Nenadovitch était ainsi abandonné des siens, — et les nouvelles courent vite dans un pays soulevé, — on apprenait que le pacha de Scutari venait de franchir la frontière de l'est avec une armée de 40,000 hommes. Ce sont ici les grands jours de Kara-George, c'est dans cette crise effroyable qu'il s'est révélé à tous comme le vrai chef, le futur prince des Serbes. Un de nos vieux poëtes a dit :

La guerre, c'est la forge où se font les couronnes.

Le porcher de la Schoumadia y forgea la sienne au milieu de la défaillance publique. Beaucoup d'esprits

commençaient à se dire qu'une telle entreprise était une folie : la Serbie contre la Porte ! une province contre un empire ! Kara-George eut foi dans le succès, et sa foi releva l'armée. Il fallait d'abord rétablir l'insurrection dans les districts de l'ouest et arrêter la déroute. A l'armée turque de Bosnie, qui avait envahi la Matschva et de là pouvait marcher en droite ligne sur Belgrade, il oppose une bande de 1,500 hommes commandés par Kalitch ; 1,500 hommes pour en tenir 30,000 en respect, c'est une faible ressource, mais il a si bien choisi ses positions, si bien mis à profit les défilés, les rochers, les forêts, que chacun de ces tireurs invisibles vaudra vingt cavaliers turcs. Pour lui, à la tête d'un millier d'hommes, il se porte au-devant d'Hadschi-Beg, qui était sorti de la forteresse de Sokol et marchait vers la Schoumadia ; il le rencontre à Petzka, et le rejette si vigoureusement en arrière que Hadschi-Beg ne se hasardera plus à quitter l'abri de ses murailles. Il entre ensuite dans les districts où les Bosniaques vainqueurs avaient organisé un nouvel ordre de choses, il punit de mort les knèzes qui ont reçu l'investiture des mains de l'ennemi, il frappe comme des traîtres tous ceux qui se sont rendus ; les autres, les braves, il les traite en héros, et les tribus assistent à des scènes naïvement grandioses qui rappellent les légendes épiques de Marko et de Milosch. Parmi ceux qui n'avaient point désespéré se trouvait un tout jeune homme à la tête blonde, à la lèvre souriante, un cœur de lion sous les traits d'un adolescent : c'était Milosch Stoitschevitch, qui remplissait des fonctions de secrétaire auprès d'un notable de Potserje. A l'arrivée des Bosniaques, son maître était passé à l'ennemi, sa mère avait été emmenée

en esclavage; lui, indomptable, avait rassemblé quelques hommes également résolus à ne pas subir le joug, et s'était retiré dans les montagnes pour continuer la guerre. « Milosch, lui dit Kara-George, tu es mon fils d'adoption, je te nomme voïvode de Potserje.» Et, en voyant ce frêle jeune homme si doux, si fier, auprès du sombre Kara-George, on pensait à l'amitié des deux héroïques *probratimes*, Marko Kralievitch et Milosch Obilitch.

Les bandes se reformaient donc sous l'action de Kara-George et du jeune voïvode. Harcelés, décimés dans de continuelles rencontres, les envahisseurs de la Matschva s'étaient vus obligés de concentrer leurs forces sous les murs de Schabatz. Schabatz est une forteresse construite sur la rive droite de la Save, à moitié chemin entre la frontière de Bosnie et Belgrade. Kara-George résolut de les y suivre; avec 7,000 fantassins et 2,000 cavaliers, il vint camper à Mischar, à une lieue de Schabatz, et s'y fortifia solidement. Pendant deux jours, les Bosniaques essayèrent en vain de forcer les remparts des Serbes. Le second soir, furieux de battre en retraite, ils exhalaient leur rage en provocations. « Ce ne sont que des escarmouches, à demain la bataille! Vous avez tenu deux jours, le troisième décidera tout. Demain décidera si nous devons retourner en Bosnie, ou si vous vous enfuirez à toutes jambes jusqu'à Smederevo. Vous verrez comment nous traitons les haïdouks.» Les chroniques recueillies par M. Vouk Stefanovich affirment que Bosniaques et Autrichiens des contrées environnantes avaient passé la Save pour assister à la bataille. C'était la première fois depuis le début de l'insurrection que des forces considérables allaient se mesurer en champ clos. Du

haut des montagnes, sur les rochers, dans les arbres, des centaines de spectateurs étaient venus juger les coups, et parmi eux combien de gens, avec des sentiments divers, répétaient le pronostic des Turcs : pauvres Serbes! malheur aux haïdouks!

Aussitôt la nuit venue, Kara-George, acceptant la bataille pour le lendemain, envoie ses cavaliers dans la forêt voisine avec l'ordre de s'y tenir cachés tant que les Serbes n'auront pas ouvert leur feu. Ils laisseront les Turcs commencer l'attaque, et, quoi qu'il arrive, demeureront immobiles; à la première décharge des retranchements, qu'ils s'élancent à toute bride, prenant l'ennemi à dos! L'infanterie reçoit des ordres analogues : attendre les assaillants de pied ferme, essuyer le feu sans riposter, enfin ne tirer qu'au signal du chef, quand les Turcs seront assez près pour que chaque coup touche le but. A l'abri des redoutes, derrière les pieux, derrière les arbres, les plus habiles tireurs, haïdouks et chasseurs des forêts, occupent les postes d'avant-garde; il faut que d'une main sûre chacun d'eux jette le plomb à l'ennemi en pleine poitrine.

Dès l'aube, c'était un des premiers jours du mois d'août 1806, le séraskier Kulin-Kapetan s'ébranle de son camp de Schabatz avec sa terrible infanterie bosniaque et ses riches escadrons. Les chefs les plus renommés portaient leurs bannières sur le front de l'armée. Ils s'avancent, ils s'avancent toujours, un feu de mousqueterie éclate sur toute la ligne; les Serbes ne répondent pas. Enfin, quand les Turcs sont arrivés au point fixé par Kara-George, le signal retentit, et la fusillade meurtrière commence. Les Serbes ne tirent point au hasard; chacun vise, chacun

frappe. Et quelle rapidité de mouvements! On dirait que les fusils se rechargent d'eux-mêmes. Les minutes sont bien employées, et il n'y a guère de balles perdues. Déjà plus d'un officier turc a péri, les rangs sont rompus, le désordre des premiers bataillons arrête et effraye ceux qui suivent. La fusillade serbe continue toujours. Le canon aussi fait bien sa besogne. On reconnaît des gens qui ont appris la guerre dans les rangs de l'armée autrichienne. Des lignes d'hommes s'écroulent comme des pans de murs. Au milieu de ce désordre effroyable, quels sont ces nuages de poussière à l'extrémité du champ de bataille? C'est la cavalerie serbe qui s'élance du fond de la forêt, bride abattue et sabre haut. Kara-George saisit ce moment; il sort des retranchements avec ses meilleures troupes et se précipite au milieu des bataillons turcs, déjà rompus et disloqués. Son impétuosité, tous les témoins l'attestent, était irrésistible; sa figure sombre s'illuminait dans la bataille, et sa voix terrible y retentissait comme l'ouragan. Avec sa haute taille voûtée qui toujours se redressait au feu, il était vraiment l'image de la Serbie; on eût dit qu'il en représentait les humiliations séculaires et les formidables vengeances. Partout où apparaissait le terrible géant, la victoire semblait certaine, tant il communiquait à tous son ardeur et sa force. On le vit surtout dans la journée de Mischar; cette sortie faite si à propos acheva la déroute des 30,000 Bosniaques.

Les pertes des Turcs furent énormes. Le séraskier Kulin-Kapetan, le vieux Méhémet-Kapetan et ses deux fils, d'autres chefs encore, d'autres vaillants illustres (hélas! beaucoup étaient de race serbe) restèrent parmi les morts. La fleur de la Bosnie était couchée dans la

plaine sanglante. C'est à peine si un petit nombre de fuyards put repasser la frontière. Sans chefs, sans direction, frappés de terreur, des bataillons entiers avaient pris la fuite; on ne leur laissa pas le temps de se réfugier dans la forteresse de Schabatz, d'où ils étaient sortis le matin si confiants et si fiers. La cavalerie serbe les tailla en pièces ou les jetta dans les rivières qui leur barraient le passage, la Save et la Drina. On fit sur plusieurs points des milliers de prisonniers. Le butin en chevaux, en armes, en munitions et richesses de toute sorte, fut immense. Le fils adoptif de Kara-George, Milosch de Potserje, un des héros de ce grand jour, reçut en récompense l'épée du séraskier.

Tandis que Kara-George et ses compagnons anéantissaient l'armée bosniaque, d'autres chefs, Jacob Levich, Stanoina Alas, Mladen, Glavasch, surtout Pierre Dobrinjatz, défendaient la frontière orientale contre l'armée du pacha de Scutari. Les rapports des chroniques serbes sont beaucoup moins détaillés à ce sujet que sur la bataille de Mischar. On sait seulement que Pierre Dobrinjatz, abrité sous les redoutes qu'il avait élevées à Deligrad, sur la rive droite de la Morava bulgare [1], y arrêta pendant six semaines les Albanais et les Roumméliotes d'Ibrahim. Pendant ce temps, des bandes serbes harcelaient sans cesse les flancs de l'ennemi et menaçaient de lui couper la retraite. C'est ainsi qu'une armée de 30 ou 40,000 hommes, terrifiée d'ailleurs par les

1. La Morava bulgare, qui descend des montagnes du sud-est, se réunit, non loin de Krouschevatz, à la Morava serbe, laquelle descend des montagnes du sud-ouest, et, traversant toute la Serbie, va se jeter dans le Danube au-dessous de Belgrade, à Smederevo.

nouvelles qui arrivaient de Mischar, fut tenue en échec et réduite à l'impuissance par les troupes bien moins nombreuses de Pierre Dobrinjatz.

Bientôt, Kara-George arrivant avec ses troupes victorieuses, Ibrahim, qui avait demandé des ordres à Constantinople, fut chargé de lui offrir la paix. Une conférence eut lieu dans Smederevo, et il y fut convenu qu'une députation irait exposer au sultan les justes exigences du peuple serbe. Les chefs de cette ambassade étaient deux des principaux knèzes, assistés d'un personnage fort habile, Bulgare de naissance, qui avait été drogman de la légation ottomane à Berlin, et qui connaissait non-seulement les langues, mais les affaires de l'Europe. « Prenez garde, dit-il au divan, les Russes ont déjà pris en main les intérêts de la Moldavie et de la Volachie. Si la guerre éclate entre la Russie et la Porte, et cette guerre est imminente, prenez garde que votre ennemi ne trouve des auxiliaires tout prêts dans les insurgés de la Serbie. Donnez-leur les garanties qu'ils ont droit de réclamer, et vous désarmez sur ce point la politique russe. » C'étaient les conseils du bon sens, et aujourd'hui encore il n'est pas de meilleure voie à suivre pour qui veut combattre efficacement le panslavisme. Pierre Itschsko, c'était le nom de notre diplomate, développa ces idées avec tant de force et d'adresse, que le divan ne tarda guère à se rendre. Dès la fin d'octobre 1806, les députés serbes revenaient à Smederevo, apportant les offres du gouvernement impérial ; les Serbes seraient les maîtres chez eux, ils auraient un gouvernement propre, ils occuperaient même les forteresses ; à ces conditions, ils feraient toujours partie de l'empire ottoman et recon-

naîtraient la suzeraineté de la Porte. En signe de vassalité loyale, ils payeraient un tribut annuel de 900,000 piastres ; il était convenu en outre que, pour marquer d'un signe extérieur le droit du suzerain, un muhazil demeurerait à Belgrade avec 150 Turcs. C'était comme un drapeau flottant à la frontière ; la petite patrie était constituée au sein de la grande. Les Serbes à cette date ne songeaient point à demander autre chose ; qui sait même si les plus ambitieux eussent osé espérer tant ? Ils savaient quels efforts avait coûtés la victoire, et ce qu'un échec toujours possible amènerait de calamités. Aux prix d'un impôt dont ils régleraient eux-mêmes la répartition, ils allaient désormais se gouverner, s'administrer, occuper les forteresses, se sentir libres enfin et commencer une vie nouvelle. Un muhazil avec 150 Turcs, en vérité ces représentants du suzerain ne leur causaient guère de souci. Ils acceptèrent sans hésiter, et Pierre Itschko repartit pour Constantinople, afin d'obtenir la signature impériale.

« Voici, s'écrie M. Léopold Ranke, un moment décisif dans cette histoire. De telles mesures eussent empêché toute alliance des Serbes et de la Russie. » Grand avantage en effet pour les Serbes comme pour les Turcs, grand profit aussi pour la politique libérale en Europe, et déjà le résultat semblait acquis, déjà le muhazil qui devait représenter la Turquie à Belgrade était arrivé à Smederevo avec les députés ; il manquait seulement au traité une signature, une confirmation suprême. Comment donc se fait-il que Pierre Itschko, en revenant à Constantinople, ait trouvé toutes les dispositions changées ? M. Ranke, qui examine ici de très-près les rapports

des affaires de l'Europe avec celles de Serbie, est persuadé que la crainte d'une guerre avec la Russie avait contribué plus puissamment encore que l'éloquence de Pierre Itschko à déterminer les concessions de la Porte. Or de grands événements venaient de changer la face des choses. Après la journée d'Austerlitz (2 décembre 1805), la Turquie, voyant les Russes battus en même temps que les Autrichiens, avait précipité la lutte en Serbie; vaincue par les insurgés (août 1806), elle avait les yeux sur le nord-est de l'Europe, où se préparait une nouvelle guerre. Napoléon allait se trouver en face des Prussiens et des Russes; comment se termineraient ces terribles chocs? Si Napoléon, allié du sultan, était moins heureux qu'à Austerlitz, la Russie serait plus menaçante que jamais. C'était le moment pour la Turquie de se montrer circonspecte : de là les concessions faites à Pierre Itschko; mais entre ces concessions et le retour du diplomate serbe la Prusse venait d'être écrasée à Iéna et à Auerstaedt (14 octobre 1806). Les conseillers de Sélim, devinant bien quelles charges pèseraient sur la Russie pendant les années suivantes, reprirent leurs allures hautaines. On fit naître une difficulté quelconque au sujet de la ratification, et le projet fut rejeté. Qu'importe? Malgré ce dédit qui ressemblait à la violation d'une promesse, le projet d'octobre 1806 a joué son rôle dans l'histoire; pendant longtemps, « la paix de Pierre Itschko, » c'est ainsi qu'on l'appelait, est restée pour les Serbes le programme de l'avenir, et c'est de nos jours seulement que le but a été atteint d'une manière définitive, puisqu'après tant de luttes, tant d'événements, tant de négociations de tout genre, les derniers soldats turcs

n'ont quitté les forteresses de Serbie que sous le règne du prince Michel Obrenovitch.

Kara-George résolut de poursuivre la guerre et d'obtenir par les armes ce qu'on lui refusait insolemment après des promesses mensongères. Il mit le siége devant Belgrade. Pendant la nuit du 12 décembre 1806, un hardi coup de main livra aux assiégeants les remparts extérieurs de la ville ; le lendemain, à dix heures du matin, la ville était au pouvoir de Kara-George, et les kridschales qui l'avaient défendue s'enfermaient dans la forteresse. Quelques jours après, ils étaient obligés de capituler.

Kara-George aurait voulu que la victoire fût aussi pure qu'elle avait été rapide; mais comment dominer des bandes victorieuses qui avaient tant d'outrages à venger? Au moment de la prise de Belgrade, il avait annoncé que tout acte de pillage serait puni de mort; il tint parole. Deux Serbes qui avaient méprisé ses ordres furent passés par les armes, et le terrible chef fit clouer leurs membres sanglants aux portes de la ville. Justice sommaire, justice barbare; il y avait encore tant de barbarie chez ce malheureux peuple à peine échappé de la servitude ! Partout où se trouvait Kara-George, la multitude sentait le frein ; aux lieux où manquait sa surveillance, les représailles éclataient d'autant plus furieuses. Lorsque Guschanz-Ali et ses kridschales, après avoir capitulé, sortirent de la forteresse et descendirent le Danube sur des barques, les Serbes de Milenko, établis sur une des îles du fleuve, les fusillèrent au passage sans le moindre souci des lois de la guerre. Quelques-uns même les poursuivirent, les poussèrent vers la rive oppo-

sée, les taillèrent en pièces jusque sur le territoire autrichien. Ce fut bien pis encore le 7 mars 1807. Soliman-Pacha, l'ancien gouverneur de Belgrade, avait obtenu un sauf-conduit pour ses 200 janissaires et un certain nombre de familles turques. Quand il fut à quelques heures de la ville, des bandes serbes assaillirent la troupe fugitive. Les soldats même qu'on lui avait donnés pour protéger sa retraite se joignirent aux assaillants. Pas un des malheureux n'échappa.

Ivres de sang et de vengeance, les acteurs de ces horribles scènes revinrent continuer leur œuvre à Belgrade. Que peut la voix des chefs, même celle d'un Kara-George, quand ces frénésies s'emparent de la multitude? Le massacre dura deux jours. Le troisième, ceux qui avaient échappé aux recherches, — c'étaient surtout des pauvres, des mendiants, — ne purent se soustraire à la mort qu'en se laissant baptiser. On a regret à dire que des hommes déjà considérables parmi les Serbes, Mladen, Sima Markovitch, Voule Ilitch, prirent part à ces violences et s'enrichirent de pillage. Les vieux knèzes étaient consternés: « C'est mal! c'est mal! disaient-ils; Dieu punira les Serbes! » Les jeunes disaient : « Nous reprenons nos biens, il y a des siècles que les Turcs nous volent notre terre et le prix de nos sueurs. » Quelques raisons qu'on se donne à soi-même pour justifier de telles horreurs, la conscience proteste. La conscience nationale a protesté à sa manière; dans un pays où tous les événements de la vie publique, où tous les épisodes de la guerre, sont célébrés par des rapsodes, pas un chant ne fait allusion au massacre des Turcs de Belgrade.

De nobles victoires effacèrent bientôt ces souvenirs.

Au mois de juin 1807, après un siége de quelques semaines, Kara-George s'empara d'Uschitzé, la ville la plus importante de la province après Belgrade. Les hommes de la Schoumadia se couvrirent d'une gloire nouvelle dans cette laborieuse entreprise. Parmi eux se révéla au premier rang un personnage qui jouera plus tard un rôle extraordinaire dans cette histoire, un pâtre, un porcher, comme Kara-George, d'une origine plus modeste encore, et qui montera plus haut, car c'est lui qui reprendra l'œuvre abandonnée par son devancier dans une heure de désespoir, et qui sera le véritable libérateur de la Serbie. Milosch, fils d'Obren, celui que l'histoire appelle le prince Milosch, le fondateur de cette dynastie des Obrenovitch qui règne aujourd'hui sur la principauté serbe, n'était qu'un soldat obscur avant le siége d'Uschitzé. Ce mélange d'audace et d'habileté, ces ressources de ruse et de courage qui firent du fils d'Obren une des plus étonnantes figures de l'Europe orientale dans le siècle des Sélim et des Mahmoud, des Méhémet-Ali et des Ali-Tébélen, éclatèrent pour la première fois sous les murs d'Uschitzé, présageant au héros barbare de grandes et tragiques destinées.

II

De 1807 à 1810. — Affranchissement des Serbes. — Institutions nouvelles. — Féodalité et monarchie. — La Serbie de Kara-George.

Ainsi, à la fin de l'année 1807, la plus grande partie du pays serbe était affranchie du joug ottoman. Presque

toutes les forteresses, Belgrade, Smederevo, Schabatz, Uschitzé, Poscharevatz, Krouschevatz, portaient haut la bannière de Douschan et de Lazare : est-ce à dire que l'indépendance nationale fût à l'abri de tout péril? Non, certes. Le massacre des Turcs de Belgrade, des scènes analogues à Schabatz, bien des actes d'insubordination, bien des luttes intestines, parfois des entreprises mal conduites qui auraient pu compromettre les victoires de Kara-George, c'étaient là des symptômes menaçants pour l'avenir. Nenadovitch, voulant porter la guerre au delà des frontières de l'ouest dans l'espoir de soulever les chrétiens de Bosnie, attira sur le territoire serbe les Bosniaques musulmans, et se serait fait battre à plates coutures sans la prompte arrivée des hommes de la Schoumadia. Milenko avait commis les mêmes fautes et couru les mêmes périls sur la frontière orientale. Il était temps de soumettre ces forces tumultueuses à une direction unique. L'unanimité du sentiment national dans les premières périodes de la guerre avait tempéré les inconvénients de l'anarchie; cet état de choses, en se prolongeant, eût amené des désastres. Il n'y avait plus de règles, plus de lois, plus de traditions. Les vieilles coutumes qui avaient formé autrefois la cohésion morale du peuple et préparé cette héroïque levée d'armes étaient brisées par la surexcitation universelle. Chacun se faisait sa place au soleil. Qu'étaient devenus les knèzes, les kmètes, les chefs si respectés des tribus? C'était le hasard de la force qui établissait les pouvoirs nouveaux. Des voïvodes, sans autre investiture que le droit de l'épée, se faisaient un cortége de coureurs d'aventures et arboraient une bannière. Ces hardis cavaliers

attachés à la personne du voïvode s'appelaient des *momkes;* leur nombre, l'éclat de leur équipement et de leurs armes indiquaient l'importance du voïvode. Une sorte de féodalité bizarre remplaçait l'antique hiérarchie patriarcale. Ces chefs de bandes s'attribuaient à eux-mêmes les immeubles possédés autrefois par les Turcs, prélevaient une dîme sur les travaux des paysans, et, recueillant les impôts, dont ils avaient à rendre compte, s'en réservaient une part.

Peu à peu, il est vrai, la force des choses avait introduit un certain ordre au milieu de cette confusion. Si les voïvodes nés de la guerre dominaient les paysans, ils étaient soumis à des chefs supérieurs. C'étaient les hommes qui, ayant rendu plus de services, inspiré plus de confiance par leur courage ou leur habileté militaire, avaient fini par commander tout un district, quelquefois toute une province. On les appelait *hospodars*[1]. Tels étaient Jacob de Nenadovitch dans les districts de Jadar et de Radjevina, Milenko dans l'île et le district de Poretsch aux environs de Belgrade, Pierre Dobrinjatz dans le district de Parakine, Milan Obrenovitch dans le district de Rudnik, Kara-George, enfin, dans presque toute la province de la Schoumadia. Kara-George avait d'abord partagé le commandement de sa province avec ses deux vaillants compagnons d'armes, Kalitch et Tschaparatitch; quand ils tombèrent sur le champ de bataille, personne dans la Schoumadia ne put lui disputer la prééminence. Ce fut un bonheur pour la Serbie. Sans cette circonstance, on eût vu le pouvoir divisé entre des chefs à peu

1. En serbe, *gospodar*.

près de même force, indépendants les uns des autres, et des rivalités inévitables auraient compromis la cause commune. L'autorité de Kara-George formait une base déjà sûre où s'appuyait l'indépendance nationale. Il n'avait pas seulement ses monkes comme les voïvodes, ses bandes comme les hospodars, il avait une armée. Tous les ans, au printemps, hospodars et voïvodes se réunissaient en assemblée générale. C'était la *skouptchina*, du mot serbe *skupiti*, rassembler. Là, on délibérait sur les entreprises de guerre qui auraient lieu pendant la belle saison, on avisait aux moyens, on votait l'impôt, on rendait ses comptes, et, si quelqu'un avait à se plaindre d'une injustice, il dénonçait le coupable. Dans ces grandes assises de la nation armée, — car chacun y assistait avec son cortége, — on pense bien que le hospodar de la Schoumadia, celui que les knèzes, dès le premier jour, avaient salué « Commandant des Serbes, » devait exercer une action prépondérante.

C'était un point de départ, ce n'était pas encore un gouvernement. La *skouptchina* ne se réunissait qu'un petit nombre de jours chaque année. Les hospodars, jaloux de l'autorité croissante de Kara-George, maintenaient par tous les moyens leur prétentions particulières; et fussent-ils même désapprouvés par l'assemblée, qui donc pouvait les réduire à l'obéissance une fois qu'ils étaient retournés dans leurs districts? Où était la sanction des votes? où était la souveraineté de la loi? Kara-George était plus puissant, il n'avait pas encore plus de droits que les autres; on lui résistait dans la *skouptchina*, on lui aurait résisté sur un champ de bataille. Fallait-il s'exposer à une lutte fratricide quand la Serbie, toujours

menacée, avait besoin de toutes ses forces? Nous résumons ici les impressions ressenties par les esprits clairvoyants dès les premières années de la guerre de l'indépendance; on peut affirmer qu'en 1805, au moment où la révolte contre les dahis devenait une guerre contre le sultan, deux partis se dessinaient déjà au sein du peuple serbe, le parti des hospodars, le parti de Kara-George, et que des deux côtés on désirait un gouvernement régulier: les hospodars pour limiter cette dictature que la force des choses donnait à Kara-George, Kara-George pour soumettre l'indocilité des hospodars.

Le premier législateur de l'État naissant fut un Serbe de Hongrie, nommé Philippovitch. Il était docteur en droit, et demeurait à Charkow, en Russie. Quand les députés serbes allèrent à Saint-Pétersbourg invoquer la médiation du tsar, ils trouvèrent sur leur route ce demi-compatriote, qui prit feu pour leur cause. Philippovitch se joignit à l'ambassade. Revenu avec les députés, il fut frappé tout d'abord de l'anarchie qui menaçait de tout perdre. « Je ne vois chez vous, disait-il, que des pouvoirs militaires, même dans la *skouptchina;* il vous faut un pouvoir civil supérieur à tous les conflits. » Il conçut l'idée d'un sénat (*soviet*) chargé de régler les affaires communes, et dont les décisions feraient loi. Rien de plus simple, de plus patriarcal, rien de plus conforme à l'esprit serbe que le sénat proposé par Philippovitch. La Serbie formait alors douze districts; le sénat était composé de douze membres, chaque sénateur représentant son district. Le projet fut réalisé aussitôt. Le *soviet* se réunit en divers lieux, suivant les circonstances de la guerre, à Blagovjeschtenije, à Bogovadja, à Smederevo,

enfin à Belgrade en 1808. Chaque sénateur (*sovietnik*) recevait un traitement modique sur le trésor national, traitement qui pouvait être complété par des prestations en nature. C'était du vin, du blé, selon ce que produisait chaque district. Tous les ans, aux fêtes de Noël, le *sovietnik* recevait régulièrement une paire de bœufs destinés à l'abattoir. En retour, sa maison était ouverte aux gens de son district qui venaient à la ville pour leurs affaires. Le conseiller des intérêts généraux était aussi, dans mainte affaire privée, le patron de ses commettants. Philippovitch, premier organisateur du sénat, en fut le premier secrétaire, et, au témoignage de tous, il a laissé le souvenir d'un magistrat sans reproche.

Quels furent les principaux actes de ce sénat patriarcal? Il régla la vente des immeubles possédés naguère par les Turcs, il établit la dîme destinée à l'entretien des troupes, fixa et répartit les impôts, réprima l'avidité des voïvodes, institua les taxes des cérémonies religieuses, combina enfin tout un système financier qui remédia autant que possible aux désordres des premiers temps; surtout il organisa les écoles et l'administration de la justice. Les écoles étaient jusque-là entre les mains du clergé. Quand on se rappelle tout ce que le clergé serbe a fait pour entretenir la tradition des années heureuses et l'invincible espoir de la délivrance, on hésite à signaler son ignorance, ses routines, ses superstitions: il faut bien dire pourtant que les écoles du clergé serbe, celles des cloîtres comme celles des popes, n'étaient guère en mesure de cultiver les richesses naturelles de ce peuple si intelligent et si vif. Le sénat établit des écoles dans toutes les communes, *petites écoles*, comme

on disait, chargées de répandre l'instruction élémentaire et d'éveiller le goût du savoir. Belgrade eut sa *grande école* (*velika schkola*), où l'on enseignait l'histoire, les mathématiques et les principes du droit. C'étaient surtout les Serbes autrichiens, plus instruits que leurs frères de Serbie, qui, sur l'appel du sénat, étaient venus diriger ce mouvement. L'un d'eux, Jougovitch, qui jouera bientôt un rôle politique à côté de Kara-George, fut le promoteur de la *velika schkola*, et y fit des cours avec succès. Il suffit de voir dans l'ouvrage de M. Kanitz le développement de la littérature serbe depuis une trentaine d'années pour apprécier les services rendus par ces écoles. Dans ce pays dont les plus illustres chefs, au commencement du siècle, ne savaient ni lire ni écrire, il y a aujourd'hui des savants, des historiens, des lettrés, qui traduisent pour leurs compatriotes quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'antiquité, quelques-unes des meilleures productions de la France et de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la Russie.

L'organisation de la justice fut aussi un des actes les plus importants du sénat. Les kmètes des villages devinrent des juges de paix; dans chaque district il y eut un tribunal composé d'un président, d'un assesseur et d'un greffier. Le sénat s'était réservé le jugement des appels. On pense bien que dans cette société à peine délivrée de la barbarie ottomane et qui pendant si longtemps encore devait ressembler à un camp, la loi civile n'existait pas; on jugeait au nom de la coutume et de l'équité. Le code formulé au quatorzième siècle par l'empereur Douchan n'avait pas encore été retrouvé par l'érudition du dix-neuvième; son esprit toutefois s'était perpétué grâce au

respect des Slaves pour leur tradition. C'est au nom de cet esprit que du *kmète* au *sovietnik* chaque magistrat prononçait librement ses sentences. La Serbie a des lois aujourd'hui, lois civiles et lois pénales, édictées d'abord sous le prince Milosch, développées sous le prince Alexandre Kara-Georgevitch, réformées enfin et complétées sous le prince Michel par des hommes qui occupent en ce moment les rangs les plus élevés de l'État, MM. Ljeschanin, Petronjevitch, Romanovitch; elle possède aussi une organisation judiciaire complète, des justices de paix, des tribunaux de district, des cours d'appel, enfin une cour de cassation qui ne se confond plus avec le sénat. Ces progrès ne doivent pas faire oublier le système tout primitif institué au milieu des angoisses de la guerre. C'était la lumière après les ténèbres. La veille encore, devant le tribunal du cadi ou du musselim, qui jugeait d'après le Coran au nom du commandeur de la foi, le témoignage d'un chrétien n'était pas admis contre le musulman; le croyant avait toujours raison, l'infidèle toujours tort. La révolution serbe, en mettant fin à ces iniquités n'eut pas besoin d'avoir immédiatement un législateur; grâce aux coutumes d'autrefois si religieusement gardées, grâce à la direction générale du sénat, le droit serbe prit racine dès le premier jour dans le sol de la patrie.

Le sénat réussit-il aussi bien à rétablir la concorde entre les chefs? A vrai dire, cette tâche était au-dessus de ses forces. Il lui eût fallu pour cela une autorité morale et une impartialité de situation qu'il n'avait point. Chaque district avait nommé un sénateur, mais les hospodars étaient trop puissants dans leur district

pour n'avoir pas dirigé l'élection à leur profit. Les rivalités d'influence et de pouvoir étaient donc représentées au sein même de l'assemblée sur qui on avait compté pour y mettre fin. C'était un nouveau champ de bataille. Kara-George et les hospodars s'y retrouvaient face à face dans la personne de leurs amis. Et puis, quelle pouvait être l'autorité de ce conseil sur des héros à demi barbares, sur des hommes qui avaient le sentiment de leur force et des services qu'ils rendraient encore? On raconte qu'un jour, irrité de je ne sais quelle décision du sénat, Kara-George rassembla ses momkes et les rangea autour de la salle des séances, les canons de fusils braqués sur les fenêtres. « Il n'est pas malaisé, s'écriait-il, de faire des lois dans une chambre bien close; mais, si les Turcs reviennent, qui marchera contre eux au premier rang? » Cette scène eut lieu sans doute alors que le prota Nenadovitch, le neveu de l'hospodar, présidait les délibérations du sénat. D'autres fois les amis de Kara-George avaient le dessus, et les mêmes résistances éclataient.

Parmi les sénateurs dévoués au Commandant brillaient au premier rang deux hommes que les hospodars et leurs agents avaient en grande haine : Ivan Jougovitch, le promoteur de la *velika schkola*, celui qui, après la mort prématurée de l'excellent Philippovitch, l'avait remplacé comme secrétaire du sénat, et Mladen Milovanovitch représentant du district de Kragoujevatz. Tous les deux malheureusement, avec les plus rares qualités d'intelligence, donnaient prise à de justes attaques. Mladen avait eu les mêmes destinées que Kara-George; il avait servi sous les Autrichiens, il était devenu haïdouk, puis il

avait fini par nourrir et vendre des troupeaux de porcs. Ce n'était pas un homme de guerre, bien qu'il eût figuré dans plus d'une rencontre. Très-grand, très-fort, mais un peu alourdi, cette lutte de coups de main ne lui convenait plus. En revanche, il était le premier dans les conseils. Son esprit était souple et inventif, son éloquence irrésistible. Devenir une sorte de chef civil à côté du Commandant des Serbes, affermir l'autorité de Kara-George pour en faire son profit, telle était l'ambition de Mladen. Il avait marié son neveu à la fille du Commandant. Dès l'année 1807, on disait que Mladen était le sénat tout entier à lui seul. Si un tel homme eût montré autant de droiture que d'intelligence et d'activité, il aurait rendu de grands services à la cause nationale. L'état naissant se serait constitué plus vite et eût évité bien des crises. Ce fut lui, au contraire, qui fournit les griefs les plus sérieux à cette féodalité militaire que Kara-George avait à combattre. Il s'était enrichi par le pillage à la prise de Belgrade. Depuis, associé à un certain Miloje, son ancien compagnon d'aventures et d'affaires, il avait mis la main sur presque toutes les ressources de la ville; les maisons les mieux situées, les métiers les plus avantageux, les endroits où l'on pouvait établir des péages et dominer le commerce, il avait tout pris. Pourquoi avait-on chassé les Turcs, si Mladen et Miloje se substituaient aux oppresseurs des Serbes? Ainsi parlaient les pauvres gens, et deux sénateurs dévoués aux hospodars recueillaient avidement les plaintes. Elles devinrent si violentes que Kara-George, malgré son amitié pour Mladen, dut se séparer de lui ; Mladen fut chargé d'une mission qui l'éloignait de Belgrade et l'ap-

pelait sur la frontière de l'est. Yougovitch, le secrétaire du sénat, fut écarté de la même façon.

Kara-George avait fait acte de justice en éloignant Mladen; il ne fallait pas cependant abandonner le terrain aux hospodars. L'intérêt de la cause commune était ici parfaitement d'accord avec son intérêt personnel. Outre qu'il avait reçu le dépôt de l'unité et que la nation comptait sur lui, des symptômes inquiétants ne tardèrent point à se produire. Un diplomate de Saint-Pétersbourg, M. Rodofinikin, venait d'arriver à Belgrade avec la mission d'observer le pays et de conseiller l'état naissant. Bien des choses lui déplurent dans les institutions serbes; il blâmait le système des momkes, ces hommes dévoués à un chef de leur choix, et qui, armés de pied en cap, l'accompagnaient partout; il blâmait la liberté trop grande attribuée aux voïvodes vis-à-vis des hospodars, et proposait de leur donner une solde régulière en réduisant leurs franchises. Or c'étaient ces franchises qui leur permettaient de ne pas subir la domination des hospodars, et de se rattacher plutôt, suivant leur instinct du bien public, au commandant suprême. Kara-George fut persuadé que l'envoyé du tsar était venu servir ses adversaires. Autre symptôme encore et autre danger : le métropolitain de Belgrade, nommé Léonti, était un de ces prélats grecs envoyés en Serbie par le patriarche de Constantinople, et qui ressemblaient plus à des fonctionnaires turcs qu'à des prêtres chrétiens. Un des envoyés du divan venus pour conclure la paix avec les Serbes était resté à Belgrade après la rupture des négociations et s'était mis au service de Léonti. C'était un phanariote appelé Nicolas. Il accompagnait l'archevêque

dans ses tournées pastorales, et l'archevêque disait au peuple : « A quoi songez-vous de vous battre pour ceux qui ont commencé cette guerre ? Ce sont des gens qui ne pensent qu'à s'enrichir, et qui, une fois leur fortune faite, s'en iront à l'étranger, abandonnant les pauvres paysans à la colère des Turcs. Ne vaut-il pas mieux vous soumettre ? » Les propos du diplomate russe et l'attitude de l'archevêque de Belgrade inquiétaient déjà Kara-George, quand Mladen et Yougovitch lui dirent : « Prends garde ! c'est pour te renverser plus facilement qu'on nous a écartés du sénat. » Et comme M. Rodofinikin avait de fréquentes conférences avec Léonti et Nicolas, ils ajoutaient : « Le Russe et les Phanariotes sont d'accord ; ils veulent nous imposer un gouvernement grec, comme dans la Moldavie et la Valachie. » Yougovitch affirmait, donnait les détails, fournissait les preuves. Assez modéré jusque-là en tout ce qui concernait le maintien de son pouvoir, Kara-George résolut de couper court à ces intrigues. Le Phanariote Nicolas fut chassé, l'archevêque surveillé de près ; Mladen et Yougovitch rentrèrent au sénat plus puissants, plus redoutables. Sans être encore investi de l'autorité souveraine, le Commandant était mieux en mesure de tenir tête aux hospodars et d'établir l'unité l'action pour le salut de la communauté.

Est-ce le désir de mettre à profit cette puissance ? est-ce l'espoir de dominer ses rivaux par l'éclat d'une gloire nouvelle ? est-ce simplement la force des choses, la logique d'une entreprise qui, une fois commencée, ne permet pas qu'on s'arrête, — est-ce cette logique et cette force qui entraînèrent Kara-George au delà des frontières de Serbie ? Je ne sais ; une chose certaine, c'est

qu'au printemps de l'année 1809 le Commandant des Serbes engage sa petite armée dans une entreprise téméraire et grandiose. Examinez une carte de l'empire ottoman : vous verrez la Serbie actuelle, le long de sa frontière occidentale, bornée par deux provinces turques, la Bosnie au nord, l'Herzegovine au sud, et au-delà de ces contrées le territoire du Montenegro. J'ai dit des provinces turques; elles l'étaient devenues par la conquête. En réalité, la plupart de leurs habitants étaient des Serbes qui, sous le sabre des Osmanlis, s'étaient réfugiés dans l'église de Mahomet. Kara-George conçoit la pensée d'envahir la Bosnie et l'Herzegovine, de chasser les Turcs, de délivrer les Serbes, surtout de relier à la Serbie restée fidèle cette fière population du Montenegro qui, pressée d'un côté par les Latins, de l'autre par les Ottomans, a gardé invinciblement son sol et sa foi. Du Montenegro à la Bulgarie, de l'Adriatique à la mer Noire, c'était la Serbie des Nemanja, la Serbie de l'empereur Douschan le Fort. Si une telle conception paraît insensée de la part d'un chef qui avait encore tant d'efforts à faire, tant de périls à surmonter avant de maintenir l'indépendance de Belgrade, il faut se rappeler que l'exaltation de Kara-George était excitée au plus haut point par les appels des Monténégrins. Parmi les chants belliqueux de cette période, M. Ranke en signale un dont l'auteur était le vladika même du Montenegro. — « Gloire aux Serbes ! s'écrie le vladika, les mosquées turques s'écroulent devant leurs armes ; gloire à Kara-George ! il fait flotter la bannière de l'empereur Douschan, et les *vilas* des forêts couronnent sa tête de lauriers. Il chassera les Ottomans de la Bosnie et de l'Her-

zegovine, il s'alliera aux Monténégrins, invincibles gardiens de l'indépendance orientale contre les Latins et les Turcs. »

N'oublions pas d'autres circonstances qui expliquent aussi l'entreprise extraordinaire de Kara-George. Tant que Sélim III régnait, on pouvait espérer un arrangement avec le sultan réformateur. Sélim avait accepté en principe la convention pacifique de Pierre Itschko ; les circonstances seules, la pression de ses conseillers, la résistance des ulémas, l'avaient empêché d'y donner suite. On comptait cependant sur la générosité de son cœur; il n'était pas impossible que la politique éclairée du souverain triomphât du fanatisme des sujets. Depuis les événements du mois de juin 1808, tout espoir était perdu ; c'était le fanatisme qui l'emportait. Condamné par les ulémas, insulté par le peuple, le *sultan giaour* avait été égorgé dans son palais par les janissaires. Les Serbes n'avaient donc plus rien à attendre de ces idées européennes qui avaient pénétré en Turquie; une réaction furieuse éclatait dans tout l'empire, ceux qui avaient secondé Sélim étaient frappés comme lui, et les gardiens des vieilles croyances allaient ordonner aux janissaires de commencer la guerre sainte, la guerre sans trêve ni merci, contre les raïas révoltés. Kara-George dut croire que le plus sûr moyen de résister à cette agression inévitable était de soulever tout le nord-ouest de la Turquie, c'est-à-dire d'associer à la cause des Serbes les chrétiens opprimés de Bosnie et les libres montagnards du Montenegro. Il faut se rappeler enfin que la guerre venait d'éclater entre les Turcs et les Russes (1809).

Les commencements de la lutte furent heureux pour

les Serbes. Kara-George battit les Turcs à Souvodol, détruisit la forteresse de Sjenitza, à l'entrée de l'Herzegovine, et, s'avançant toujours, souleva partout les raïas. Des Monténégrins accoururent à lui; quelle joie pour ces Serbes sauvages de la noire montagne de se joindre aux Serbes plus civilisés du Danube! Ils saluaient dans Kara-George un des héros des poésies nationales, ils admiraient les bataillons en bon ordre, les belles armes enlevées aux Turcs, les canons surtout, les premiers qu'ils eussent vus. C'est à Novipasar, au sud-ouest du pays serbe, que Kara-George avait établi son quartier général. Le poste était bien choisi; de là on domine la route qui relie la Bosnie et l'Herzegovine à la Roumélie et à Constantinople. Excités par la présence du libérateur, sûrs de trouver un refuge dans sa forteresse, les raïas se préparaient à la lutte; on pouvait espérer déjà que tous les Serbes, tous les chrétiens de la Bosnie et de l'Herzegovine, unis aux Monténégrins, allaient se lever en masse, quand des nouvelles désastreuses arrivèrent à Novipasar. Pierre Dobrinjatz, comme dans les guerres précédentes, défendait la frontière orientale, mais il n'y avait plus le commandement supérieur; Kara-George, sur les instances de Mladen, avait donné ce commandement à Miloje. Les haines qui avaient divisé les chefs sur le terrain de la vie civile et politique allaient éclater de nouveau en face de l'ennemi. Un ami de Pierre Dobrinjatz, Stéfan Singelitch, knèze de Ranava, avait arrêté les Turcs avec une héroïque vigueur devant les retranchements de Kamenitza. Des 3,000 hommes qu'il commandait, il lui en reste à peine une poignée; il demande des secours à Miloje, et Miloje les lui refuse.

Alors, comme il ne veut tomber ni vif ni mort aux mains des Turcs, il met le feu à la poudrière ; la redoute, le hardi chef, amis et ennemis, tout saute à la fois [1]. On comprend que Pierre Debrinjatz à son tour, voyant Miloje chassé par les Turcs et obligé de fuir jusqu'à Deligrad, ait refusé de lui venir en aide. Ces rivalités faisaient beau jeu à l'ennemi, et la Schoumadia était menacée. Kara-George, qui apprend ces nouvelles à l'autre extrémité de la Serbie, abandonne aussitôt ses plans et ses conquêtes. En toute hâte, sans avertir ses alliés de l'Herzegovine, sans rappeler même le voïvode

1. Le monument hideux que les Turcs firent élever en souvenir de cet événement est encore debout aux environs de la ville de Nisch; c'est une tour construite avec les crânes des Serbes. M. Kanitz l'a vue. Même pour les musulmans chez qui les haines de race et de religion n'ont pas éteint tout sentiment d'humanité, la *tour des crânes* (*kelekalessi*) est un objet d'horreur. Plusieurs pachas (le territoire de Nisch n'appartient pas à la principauté) ont voulu faire disparaître ce trophée, qui ne rappelle après tout que l'héroïsme serbe et la barbarie ottomane : le fanatisme turc s'y est opposé. L'un d'eux, Mahmoud-Pacha, pour se consoler de cet échec, a construit en 1860 à quelques pas de la tour, en signe de paix et d'oubli, une fontaine où chrétiens et musulmans viennent puiser les mêmes eaux. « Peut-être, ajoute M. Kanitz, faut-il désirer que l'horrible monument, auprès duquel aucun raïa ne peut passer sans émotion, reste longtemps debout afin de rappeler aux futures générations serbes les souffrances de leur pays et le martyre de leurs libérateurs. Il est vrai que le souvenir de la domination ottomane n'a pas besoin d'un monument artificiel. Longtemps après que le dernier Turc aura quitté le sol de l'Europe ou bien se sera uni aux éléments chrétiens qui doivent gouverner un jour la péninsule illyrique, les pays situés entre le Pont et le Danube porteront les traces difficiles à effacer de cette désastreuse époque, et l'histoire placera l'invasion turque dans le sud-est de l'Europe au même rang que les invasions des Huns et des Avares. » Kanitz, *Serbien, Historisch ethnographische Reise-Studien aus den Jahren* 1859-1868, p. 293-294.

qu'il a envoyé aux Monténégrins, il traverse à grandes journées la Schoumadia méridionale et se porte vers la Morava. On se rappelle que la Schoumadia, le cœur du pays serbe, est située entre la Koloubara à l'ouest et la Morava à l'est. Le plan de Kara-George est de rassembler toutes ses forces sur la rive droite de la Morava, sous les remparts de Kjupria, qui défendent le fleuve, et d'y tenir tête aux assaillants. Malheureusement les fuyards de Miloje, dans leur panique, avaient exagéré les choses. Tout est perdu, disait-on, voici les Turcs. Les deux chefs qui commandaient à Kjupria, Raditch et Jokitch, crurent bien faire de passer la Morava au plus vite après avoir détruit tout ce qui pouvait servir à l'ennemi, vivres et munitions, armes et retranchements. Déjà Raditch transportait ses canons sur la rive gauche et jetait dans le fleuve ce qu'il ne pouvait emporter, déjà Jokitch mettait le feu aux remparts; Kara-George arrive, et c'est pour voir brûler de la main des Serbes la forteresse où il voulait sauver la Serbie! Sa colère fut telle, qu'il fit tirer sur les troupes de Jokitch.

Ce n'était guère le moment de se livrer à ces fureurs aveugles. Les Turcs avançaient toujours, et, ne trouvant plus de résistance à Kjupria, ils occupèrent bientôt tout le pays situé à droite de la Morava, de Nisch à Poscharevatz. Avec eux marchaient la dévastation et la mort. Tout ce qui n'avait pu fuir dans la Schoumadia ou se réfugier dans les montagnes d'Omoljer était massacré. Les vainqueurs, s'ils passaient la Morava, n'étaient plus qu'à deux journées de Belgrade. Kara-George s'était porté à toute vitesse sur Poscharevatz pour couvrir la capitale. Ses principaux amis et lieutenants, Mladen, Sima, Vuitza,

combattaient à ses côtés. On était encore en mesure de résister aux Turcs. Le danger augmentait pourtant, et le conseiller russe dont nous avons déjà parlé, M. Rodofinikin, ne se croyant plus en sûreté à Belgrade, se réfugia de l'autre côté du Danube. Un des adversaires de Kara-George, Pierre Dobrinjatz l'accompagnait sur la terre autrichienne.

Nos documents ne nous donnent ici aucun détail sur les intentions du hospodar serbe et du conseiller moscovite. Était-ce la crainte des Turcs qui les faisait fuir? Rien de plus naturel, s'il s'agit du diplomate; mais Pierre Dobrinjatz se serait perdu en quittant son poste à l'heure du péril. On ne se tromperait guère, à notre avis, en conjecturant qu'ils allaient presser l'arrivée de leurs amis du nord. Bien des symptômes épars dans les récits du temps nous disposent à croire que les hospodars serbes poursuivaient deux buts en appelant les Russes à leur secours, d'abord sauver la Serbie, ensuite diminuer l'autorité de Kara-George. Les chefs qui les premiers auraient ouvert le pays serbe à l'influence moscovite devaient naturellement compter sur l'appui de Saint-Pétersbourg. Ce qu'il y a de certain, c'est que Kara-George, précisément vers l'époque où Pierre Dobrinjatz venait de passer le Danube avec le conseiller russe, adressait de son côté une supplique à Napoléon. De ces deux faits, le premier est connu depuis longtemps, le second n'a été mis en lumière que depuis quelques années[1]. Or la coïn-

1. Voyez *Recueil des traités de la Porte ottomane avec les puissances étrangères*, par le baron de Testa. Paris, 1865. Tome II, page 331.

cidence est significative. Kara-George voit quelques-uns de ses adversaires mettre leur confiance dans les Russes; lui, il se tourne vers Napoléon, qui venait de vaincre l'Autriche à Wagram (6 juillet 1809), et qui, dans le palais de Schœnbrunn, préparait le traité de Vienne. « Sire, lui dit-il, vous êtes le libérateur et le législateur des nations. La nation serbe serait heureuse de recevoir de Votre Majesté son salut et sa loi[1]. » Napoléon était l'allié de l'empire ottoman, d'autres intérêts d'ailleurs réclamaient ses soins, et il ne paraît pas qu'il ait daigné faire attention à cette supplique. Le député serbe qui n'avait pu se faire admettre à Schœnbrunn étant venu à Paris l'année suivante, M. de Champagny, ministre des affaires étrangères, écrivait à l'empereur le 25 mai 1810 : « Je n'ai pas jugé convenable d'avoir des rapports avec

1. La lettre originale, en langue serbe, est conservée aux archives de l'empire. En voici la traduction latine officielle inscrite sur le *verso* :

« Majestas tua imperialis !

« Gloria armorum et factorum majestatis tuæ imperialis replevit orbem universum. Nationes in augustissima tua persona suum liberatorem et legislatorem suspiciunt; hujus felicitatis particeps esse cupit serbica natio. Monarcha ! respice Slaveno-Serbos, quibus nec virtus bellica, nec fides erga benefactorem deest. Tempus et occasio hanc veritatem demonstrabunt, unaque id quod digni sint protectione magnæ nationis.

« Spe fretum firmissima digneris, augustissime imperator, altissimo responso consolari

« Majestatis tuæ imperialis
humillimum et fidelissimum servum

« KARA-GEORGIUM PETROVITCH,
antistitem nationis Serbicæ. »

« Belgradi, 16 augusti. »

lui avant que Votre Majesté l'eût permis. Je l'ai mis en rapport avec un chef de mes bureaux, et j'ai l'honneur de soumettre à Votre Majesté le précis d'un entretien que le député serbe a eu avec ce chef et les différentes pièces relatives à son mémoire[1]. » La Russie au contraire avait mille raisons pour répondre à l'appel de Pierre Dobrinjatz; on s'étonne même qu'elle ne l'ait point devancé. Au mois d'août 1809, tandis que le messager du Commandant des Serbes faisait route vers Schœnbrunn, quelques régiments russes passaient le Danube, et, combinant leurs opérations avec celles de Kara-George, déblayaient la Morava.

Cette campagne de 1809, avec ses espérances et ses déconvenues, fit éclater de nouveau la discorde des chefs. L'issue n'avait pas été aussi malheureuse cependant qu'on pouvait le craindre : les Serbes avaient fini par chasser les Turcs de leur territoire, ils avaient même repris quelques-unes de leurs conquêtes en Bosnie; mais après quelles angoisses! au prix de quels sacrifices! Les hospodars disaient : « Nous n'aurions pas laissé sur les champs de bataille un si grand nombre de nos meilleurs soldats, si Kara-George eût demandé plus tôt le secours des Russes. » Kara-George de son côté, voyant l'union toujours plus étroite des Russes et de ses rivaux, cherchait un protecteur moins menaçant que le tsar. Il songea au protectorat de l'Autriche, et fit à ce sujet des ouver-

1. On lit en marge de cette lettre : *le tout a été renvoyé au ministère.* (Voyez Testa, *Recueil des traités de la Porte ottomane*, page 331.) Il faut ajouter sans doute : « renvoyé purement et simplement. » On ne trouve en effet aucune réponse à cette lettre de M. de Champagny dans la *Correspondance de Napoléon Ier*.

tures directes au cabinet de Vienne. Depuis la dissolution de l'empire d'Allemagne, des hommes d'État autrichiens avaient conçu la pensée d'une Autriche nouvelle qui retrouverait sur les bords du Danube et de la mer Noire ce qu'elle perdait au sein des contrées germaniques. Les propositions du Commandant des Serbes devaient éveiller leurs sympathies. Ce n'était là pourtant que des sympathies isolées; il fallait encore bien des épreuves et bien des leçons terribles avant que la maison de Habsbourg comprît le rôle qu'elle peut jouer dans l'Europe orientale. Les événements d'ailleurs vinrent couper court à ces négociations. La diplomatie russe avait flairé le péril, et dès le printemps de l'année 1810 le général Kamenski, commandant l'armée russe, ouvrait la campagne par des proclamations où Kara-George était désigné comme le chef de la nation serbe. Jacob Nenadovitch, Milenko, Dobrinjatz, Milan Obrenovitch, tous les hospodars enfin, étaient obligés de reconnaître sa prééminence. Les populations qui avaient pu les croire assurés de la protection des Russes dans leur lutte contre le Commandant étaient maintenant détrompées.

Nous n'avons pas à raconter en détail la campagne de 1810, mêlée comme la précédente de succès et de revers, d'angoisses poignantes et d'héroïques labeurs. Signalons seulement les deux principaux épisodes, l'un sur la frontière de l'est, l'autre sur la frontière de Bosnie. Un des généraux les plus habiles et les plus humains de la Turquie, celui qui fut l'adversaire redouté de l'odieux Ali de Tébélen, Kurchid-Pacha, venait d'être investi du pachalik de Nisch. De là était partie en 1809 l'invasion qui avait mis la Serbie en péril. Une nouvelle invasion eut

lieu, plus terrible parce qu'elle était mieux conduite; mais les Serbes firent des prodiges, et, secondés par la discipline russe, ils obligèrent les 30,000 hommes de Kurchid à regagner la frontière. Cela se passait au mois de septembre. Libre du côté de l'est, Kara-George put se porter vers l'ouest, où les Turcs de Bosnie avaient franchi la Drina et s'étaient emparés de la forteresse de Losnitza. Malgré la vigoureuse défense du voïvode Antoine Bogitschevitch, Losnitza, canonnée, bombardée pendant douze jours, était tombée aux mains des Turcs, et Kara-George en avait reçu la nouvelle au moment où il allait se mesurer avec Kurchid-Pacha. Jamais, c'est lui qui l'a dit, il n'avait ressenti pareilles angoisses. Kurchid battit en retraite au mois de septembre; au mois d'octobre, Losnitza était reprise. En somme, malgré tant de crises, et bien que l'existence du nouvel État ait paru menacée plus d'une fois, la Serbie sortait plus forte de ces campagnes de 1809 et 1810. Elle n'avait pas accompli le programme de Kara-George, elle n'avait pas réalisé les prédictions du vladika de Montenegro, elle ne pouvait pas encore tendre la main au peuple de la Montagne-Noire à travers la Bosnie et l'Herzegovine affranchies des Turcs; elle était cependant plus puissante qu'avant cette audacieuse levée d'armes, puisqu'elle avait pris des villes, des forts, des points stratégiques, à tous les pachaliks d'alentour. Du territoire de Widdin, les Serbes avaient détaché la Kraïna, du pachalik de Nisch Alexinatz et la Bania, du district de Lescovatz Parakyne et Krouschevatz, de la contrée de Novipasar l'antique monastère de Studenitza, de la Bosnie enfin, les districts de Jadar et de Radjevina. Qu'on se figure un vaste demi-

cercle dont la base serait le Danube ; à l'est, au sud, à l'ouest, des annexions importantes avaient agrandi et fortifié la Serbie de Kara-George.

III

Lutte de Kara-George et des hospodars. — Coup d'État. — Dictature. — Caractère de Kara-George. — Le pâtre devenu souverain. — Sa vie, ses aventures, ses violences. — Transformation du héros barbare.

La Serbie de Kara-George ! Ce mot n'est pas tout à fait exact. Le commandement suprême acquis par tant de services au vainqueur de Mischar lui était toujours contesté. L'aristocratie guerrière issue de la révolution ne se résignait point à abdiquer ses pouvoirs. Au moment où le salut de tous réclamait l'unité de vues et d'action, une sorte de féodalité à la manière ottomane essayait de se partager le pays serbe. M. Ranke affirme ici que ces questions étaient indifférentes, que le partage du pays entre les hospodars offrait même des avantages, que chacun d'eux, ayant bien gagné son rang et connaissant à fond sa province, pouvait s'y rendre plus utile, qu'il eût mieux valu enfin conserver cette espèce de fédération aristocratique. Il ajoute seulement qu'une fois la lutte engagée entre les hospodars et le Commandant, l'intérêt de tous exigeait que Kara-George demeurât vainqueur. C'était pourtant ce système de féodalité militaire établi alors chez les Turcs qui avait paralysé leur action et permis aux Serbes de maintenir leur indépendance. Comment Kara-George, avec des

troupes peu nombreuses, avait-il pu battre des armées de 30, de 40,000 hommes? Parce que l'unité de direction manquait aux milices turques, parce que chaque pacha défendait son pachalik sans concerter ses mouvements avec ceux du pacha voisin, tandis que le commandant des Serbes, dominant les dissensions intestines par l'énergie de son caractère, savait, aux heures décisives, lancer la Serbie entière sur l'ennemi. L'unité de direction avait sauvé l'indépendance nationale; en voulant détruire cette unité, quelques services qu'ils eussent rendus auparavant, les hospodars jaloux de Kara-George commettaient un crime envers la patrie.

Et il est bien certain qu'ils voulaient la détruire. S'ils appelaient les Russes à leur secours, ce n'était pas seulement pour être plus forts contre les Turcs, c'était pour substituer le protectorat du tsar au commandement de Kara-George. Le tsar était loin, Kara-George était près. Le tsar ne gênerait pas leur action; Kara-George visait à la souveraineté. Déjà, dans la *skouptchina* du printemps de 1810, Jacob Nenadovitch avait engagé la lutte. Il était venu à l'assemblée avec une escorte de momkes bien plus forte qu'à l'ordinaire, environ 600 hommes qui allaient criant par les rues : « Nous voulons l'empereur! » Dans les discussions de la *skouptchina*, Jacob Nenadovitch s'emporta contre Mladen et Miloje avec une violence extrême. C'étaient, on l'a vu, des hommes dévoués à Kara-George, mais des hommes peu estimables avec l'esprit le mieux doué. Mladen présidait le sénat; renverser le président du sénat, n'était-ce pas ébranler Kara-George? Kara-George répondit simplement : « Si Mladen a mal agi, prends sa place et fais mieux. » Puis,

se tournant vers les momkes : « Vous voulez l'empereur, moi aussi. » Nenadovitch était donc devenu président du sénat, et Kara-George, obéissant au vœu des hospodars, avait sollicité pour la Serbie le secours de l'armée russe. Cette *skouptchina*, où ses adversaires espéraient lui porter un grand coup, n'avait fait que montrer chez lui, au lieu des emportements d'autrefois, le calme et l'impartialité d'un souverain. La guerre avait recommencé, Kara-George avait grandi encore, et les intrigues de Nenadovitch avaient été comme emportées dans le flot des émotions publiques.

Cependant la conspiration des hospodars contre le chef suprême poursuivait ses trames dans l'ombre. Nous ne disons rien de trop, il y avait une conspiration. Diminuer le pouvoir de Kara-George par les moyens légaux, c'est-à-dire par quelque décision de la *skouptchina* que ratifieraient les sénateurs, puis, le chef de la Schoumadia une fois mis au même rang que les divers chefs des deux autres provinces, se débarrasser de lui par un coup de main, tel était le plan des conjurés. Les hospodars avaient des partisans à Belgrade : Mladen au contraire y avait excité bien des haines ; il serait facile de soulever le peuple contre lui, et dans la confusion de l'émeute on renverserait Kara-George. Assurément, même sans être averti, Kara-George était de force à déjouer le complot. Mais un singulier hasard lui découvrit tout. Un jour, au camp, il visitait un des héros de la guerre, le pope Lucas Lazarevitch, qu'une grave blessure retenait dans sa tente. Après lui avoir demandé de ses nouvelles, il lui dit en plaisantant, à la manière d'une contre-vérité : « Ainsi soit châtié quiconque ne fait pas son devoir ! »

Lucas Lazarevitch s'était laissé entraîner dans la conjuration par désir de jouer un rôle, car il était aussi glorieux que brave; il crut que tout était découvert. Éprouva-t-il un remords en se rappelant qu'il avait été autrefois l'ami de celui qu'il voulait trahir? Était-ce simplement la crainte et la honte de la défaite? Bref, il demanda pardon et révéla ce qu'il savait. Quelques jours après, arrive au camp le secrétaire particulier de Milan Obrenovitch, l'un des hospodars; Kara-George ne tarde pas à le gagner et lui arrache les secrets de son maître.

Plus de doute, partant plus d'hésitation; il fallait agir. Une occasion se présenta. On était au printemps de l'année 1811, et la *skouptchina* allait se rassembler. Les trois principaux hospodars, Milenko, Pierre Dobrinjatz, Jacob Nenadovitch, n'y parurent point: les deux premiers parce qu'ils attendaient l'arrivée des Russes, le troisième pour ne pas se séparer de ses amis. Kara-George profita de cette circonstance pour accomplir un coup d'autorité sans bruit, sans violence, de la façon la plus simple, et toutefois avec une précision mathématique. Il fit voter par la *skouptchina* deux articles de lois qui changeaient l'État de fond en comble, et substituaient une monarchie administrative à la féodalité militaire. La première décision avait pour but de soustraire les voïvodes ou chefs inférieurs à la domination des hospodars et de les mettre directement en rapport avec le chef suprême. La seconde modifiait le rôle du sénat et y séparait les fonctions administratives des fonctions judiciaires. Il y avait parmi les sénateurs un petit nombre d'hommes qui n'étaient pas mêlés aux rivalités politiques; Kara-George leur confia le soin de rendre la justice; les autres,

les hommes d'action, étaient chargés des grandes affaires du pays. La guerre, les relations étrangères, l'intérieur, les finances, le culte, l'instruction publique, tous les intérêts de la communauté, se trouvaient donc attribués à des administrateurs (*popetschiteli*), c'est-à-dire à des ministres. Le chef-d'œuvre de cette combinaison, c'est que Kara-George, en son impartialité, plaçait dans ce ministère les trois hommes qui avaient juré sa perte. Auprès de Mladem, de Sima Marcovitch, de Dosithée Obradovitch, amis dévoués du chef suprême, devaient figurer ses ennemis implacables, Jacob Nenadovitch, Pierre Dobrinjatz et Milenko. S'ils acceptaient, ils cessaient d'être dangereux, étant éloignés du cercle d'action où avait grandi leur pouvoir; s'ils refusaient, s'ils voulaient garder leur poste dans les provinces et y ressaisir l'autorité sur les voïvodes, ils tombaient sous le coup d'une troisième loi qui sanctionnait les deux premières en punissant de l'exil quiconque ne se soumettrait pas aux décisions de la *skouptchina*. Les voïvodes, dont le rôle s'agrandissait aux dépens des hospodars, avaient voté ces lois avec enthousiasme. Il faut ajouter que Kara-George ne courait aucun risque en confiant des ministères à ses ennemis, puisque le ministère de la guerre, celui qui dominait tous les autres, était aux mains de Mladen. Voilà, certes, des scènes bien orientales. Condamnés à être les ministres de leur ennemi ou à subir une déchéance complète, les hospodars ne pouvaient pas même échapper par la révolte à cette alternative; ceux qu'en d'autres circonstances ils eussent appelés aux armes, les voïvodes affranchis, avaient prévu le cas, et d'avance prononcé leur bannissement.

Ces mesures si originales et si hardies venaient à peine d'être votées que les trois hospodars arrivèrent à Belgrade. On a dit qu'ils pouvaient encore prendre les armes et tenir Kara-George en échec; n'y avait-il pas dans la ville bien des gens que l'administration de Mladen avait irrités? N'étaient-ils pas assurés de l'appui de Véliko, le terrible haïdouk, le héros sauvage à qui toute discipline était odieuse, et que ces réformes inquiétaient[1]? Il faut bien pourtant que la résistance leur ait paru impossible, puisqu'ils ne tentèrent rien. Jacob Nenadovich se soumit le premier. Esprit souple et politique, il comprit que la transformation du pays était irrévocable, il accepta ses fonctions au sénat, et même quelque temps après il mariait son fils à la fille de Mladen. Hier encore adversaire déclaré de Kara-George, il s'attacha désormais à sa fortune, aussi utile désormais à son chef qu'il avait été redoutable à son rival. C'était là une vraie conquête pour le dictateur. Une conquête plus facile à prévoir fut celle de Véliko; de l'or, des honneurs, des témoignages d'amitié, il n'en fallut pas davantage pour détourner sa colère. Kara-George l'appelait son fils. « Tu m'es plus cher, disait-il, que mon premier-né Alexa, » et il lui rendit son voïvodat de Bania, qu'il avait perdu l'année précédente aux heures néfastes de la guerre. Comme on craignait pourtant cette

1. Véliko, d'abord simple voïvode, était devenu hospodar dans les districts du sud-est; véritable haïdouk, impatient de toute règle et de toute domination, il se croyait trop assuré de son pouvoir pour craindre l'autorité croissante de Kara-George. Il était donc demeuré étranger aux conspirations des autres hospodars jusqu'au moment où les votes de la *skouptchina* lui parurent une menace.

nature mobile, impétueuse, on jugea prudent de le tenir éloigné de Belgrade tant que l'ordre nouveau ne serait pas définitivement constitué. La ruse joue un grand rôle chez les peuples enfants. Un courrier arriva un jour à bride abattue annonçant que le pacha de Nisch venait d'envahir la Bania. C'était un coup de théâtre arrangé par Mladen. Aussitôt le haïdouk partit avec ses momkes, impatient de prendre une revanche et de défendre son domaine. De ces hospodars si redoutés, deux seuls restaient encore, Pierre Dobrinjatz et Milenko. Pouvaient-ils résister au vainqueur? Un des hommes les plus riches de Belgrade, Stéfan Schivkovitch, ennemi acharné de Mladen, les poussait à la révolte. « — Et des soldats, répondaient-ils. — Nous et nos momkes, n'est-ce pas assez? disait Stéfan Schivkovitch. Attaquons la maison de Mladen; le peuple de la ville, qui le déteste, se lèvera au premier coup de feu, et les gens de la campagne accourront pour piller. » Les autres, accablés par le découragement, prétendaient qu'ils n'avaient pas même de munitions pour engager la lutte. Schivkovitch sort, rassemble tout ce qu'il peut, du plomb, de la poudre, et en fait porter deux grands sacs; il expose son plan, il n'attend qu'un signe... Les deux chefs écoutaient sans répondre. Assis devant la cheminée, sombres, mornes, ils remuaient le charbon avec la pelle[1].

Trop politiques pour suivre aveuglément les conseils de la haine, peut-être Milenko et Dobrinjatz ajour-

1. On n'invente pas de tels détails; évidemment c'est Schivkovitch lui-même qui a dû les raconter. M. Vouk Stefanovitch les a recueillis, et des notes du consciencieux annaliste ils ont passé dans le récit de M. Ranke.

et à Dobrinjatz cette nomination de sénateurs-administrateurs qui leur enlevait le commandement de leurs provinces. Ils refusèrent, demandant qu'il leur fût permis de retourner chez eux et d'y vivre en simples particuliers. Kara-George avait répondu d'avance aux deux hospodars en leur posant cette alternative dont nous parlions tout à l'heure : ministres ou exilés. Ni Milenko ni Dobrinjatz ne pouvaient demeurer des citoyens obscurs en des provinces accoutumées à subir leur domination. Pour de tels hommes et en de telles circonstances, le refus d'entrer au sénat équivalait à une menace d'hostilités pour l'avenir. On leur appliqua aussitôt, comme à des rebelles, le décret de la *skouptchina*. « Choisissez, leur dit-on, voici l'Autriche, la Turquie, la Valachie, la Russie; où voulez-vous aller? » Ils choisirent la Russie. Une escorte de cosaques et de troupes serbes les conduisit à la frontière.

Le bannissement des deux hospodars n'eut pas lieu tout à fait sans résistance; leurs partisans se soulevèrent, et Kara-George fut obligé d'envoyer des troupes de Belgrade pour les soumettre. Ce commencement de guerre civile, après tout, ne faisait que justifier les mesures du dictateur. Il était clair que Milenko et Dobrinjatz, une fois revenus dans leurs districts, auraient divisé un pays qui avait besoin de toutes ses forces. On voit paraître ici, et dans une attitude extraordinaire, le personnage qui bientôt remplira toute cette histoire, l'homme qui, tour à tour bienfaisant et terrible, aussi rusé que hardi, politique sans scrupule, soldat indomptable, libérateur à la main de fer, attirera pendant un demi-siècle tous

les regards de l'Orient. La province de Rudnik, dans la Schoumadia, avait pour hospodar un certain Milan Obrenovitch, esprit modéré, un peu timide, soutenu surtout par son demi-frère Milosch[1]. Milan Obrenovitch, qui faisait cause commune avec les ennemis de Kara-George, était mort à la fin de l'année 1810, et même le bruit avait couru qu'il avait péri empoisonné. Milosch, héritier de son pouvoir, avait été atteint, comme les autres chefs de la féodalité militaire, par les votes de la *skouptchina* du printemps de 1811. Tous les voïvodes qui lui étaient soumis jusque-là, Mutap, Lazare, Arsénije, Lomo, devenaient ses pairs. Aussi, apprenant que Milenko et Dobrinjatz venaient d'arriver à Belgrade après les votes de la *skouptchina*, il leur adressa un message pour les exciter à la lutte. « Résistez, disait-il, rassemblez vos amis, j'arrive avec mes troupes. » Les événements avaient marché plus vite que la lettre de Milosch; ce ne fut pas à Dobrinjatz et à Milenko, c'est à Mladen qu'elle fut remise; les deux hospodars venaient d'être chassés de la Serbie. Quelques jours plus tard, les amis des hospodars s'agitaient dans le district de Poscharevatz, et Milosch était au milieu d'eux. Kara-George s'y rend de sa personne, les tient tous en échec, et, faisant Milosch prisonnier, le ramène à Belgrade pour être jugé comme rebelle.

1. On verra par la suite de ces études que Milan et Milosch étaient fils de la même mère, mais non du même père. Milosch n'avait pas le droit de s'appeler Obrenovitch, c'est-à-dire fils d'Obren; il était fils d'un pauvre valet de ferme nommé Théodore. C'est pour remplacer son frère Milan dans l'hospodorat de Rudnik que le fils du valet de ferme prit ce nom d'Obrenovitch, devenu aujourd'hui le nom d'une dynastie.

L'affaire fut conduite avec une extrême douceur. Milosch était jeune, il n'était pas aussi puissant que les Nenadovitch et les Véliko, les Milenko et les Dobrinjatz; il s'était couvert de gloire en plus d'une rencontre; pourquoi ne pas ménager un tel homme et se l'attacher par la reconnaissance? D'ailleurs il paraît bien que Milosch, avec ses qualités et ses défauts, avait déjà inspiré la plus ardente sympathie au peuple serbe. C'est lui-même qui le déclara en répondant aux questions de ses juges. On lui demandait s'il reconnaissait comme son œuvre la lettre adressée aux hospodars : « Oui, dit-il, c'est moi qui l'ai écrite, et je sais que Mladen est devant moi, et je sais aussi que vous ne me condamnerez point, parce que le peuple m'aime. » Nous devons ces détails à un écrivain slave, M. Fédor Possart, et il faut le remercier d'avoir noté un épisode qui jette, dès le début, un jour très-vif sur toute l'histoire de Milosch [1]. S'il n'avait pas à cette date la puissance matérielle qui venait d'être brisée aux mains des hospodars, il avait cette force qu'on ne détruit guère, la sympathie nationale. Ce défi, *vous ne me condamnerez pas*, nul n'osa le relever. Il le soutint pourtant jusqu'au bout avec une obstination hautaine. Mladen lui suggérait des excuses; on voulait qu'il désavouât cette missive, qu'il en rejetât la faute sur un secrétaire infidèle, qu'il accusât au moins de sa rébellion tel ou tel personnage puni comme chef de complot. « Non, disait-il, c'est moi qui ai tout fait. » Mladen se

1. *Das Leben des fürsten Milosch und seine Kriege. Nach serbischen Originalquellen bearbeitet*, von P. A. Fedor Constantin Possart. Stuttgard, 1838.

contenta de lui adresser une réprimande et des exhortations. Le langage de l'habile orateur parut toucher Milosch, il promit de rester toujours fidèle à Kara-George et au sénat. Étrange apparition, prologue bizarre des tragédies qui rempliront l'histoire de Serbie au dix-neuvième siècle! Comment ne pas rappeler que ces deux hommes, placés ici face à face au moment où se fonde la principauté, y seront un jour les chefs de deux dynasties rivales? Comment ne pas dire d'avance que Milosch devra répondre devant l'histoire du meurtre de Kara-George, et que le fils de Kara-George, après avoir régné seize ans, sera cité en justice pour avoir soudoyé les assassins du fils de Milosch?

Écartons pourtant ces visions sanglantes. Nous sommes en 1811, la principauté de Serbie vient d'affermir ses bases. Après tant de luttes et tant de périls, quand les dissensions intestines étaient aussi menaçantes pour elle que les agressions extérieures, l'unité de commandement lui assure désormais les moyens de vivre et de grandir. Tous les adversaires du vainqueur de Mischar sont chassés ou soumis, Kara-George a substitué la monarchie au système féodal, et de cette monarchie c'est bien lui qui est le chef. Le sénat, les voïvodes, le peuple, sont dévoués à Kara-George, libérateur du pays et gardien de son indépendance.

C'est le moment de rassembler les traits épars de cette physionomie puissante. George Petrovitch, surnommé Kara-George, était né de 1760 à 1770 au petit village de Vischevtzi, dans le district de Kragoujevatz. Il était tout jeune encore quand son père, un paysan nommé Petroni, alla s'établir plus haut dans la montagne, au bourg de

Topola. Ce bourg est désigné le plus souvent comme le lieu de sa naissance; c'est à Topola qu'il avait grandi, qu'il était devenu homme, c'est à Topola qu'il repose aujourd'hui dans la petite église solitaire et sombre[1]. Il avait une vingtaine d'années lorsque les Autrichiens, en 1787, soulevèrent les raïas de la Serbie contre leurs oppresseurs. Au premier appel, avant même que les Autrichiens fussent arrivés, Kara-George avait pris les armes; compromis, menacé, il fut obligé de fuir. Il se dirigea vers la frontière allemande, emportant tout ce qu'il pouvait soustraire à la vengeance de l'ennemi, emmenant même ses troupeaux, et forçant son père à l'accompagner. Le vieillard ne se résignait guère à s'expatrier de la sorte; mais comment résister à cette volonté impérieuse? Quand ils arrivèrent aux bords de la Savé : « Mon fils, je t'en conjure, disait le vieux raïa, ne va point en Allemagne, ne quitte point ton pays, nous nous soumettrons, et on nous pardonnera. » George fut inflexible. « Pars donc seul, reprend le vieillard, moi je reste. » On hésite à raconter ce qui suit. George savait bien que les rebelles

1. M. Kanitz a donné une intéressante description de Topola et des constructions qui rappellent les souvenirs de Kara-George. De hautes murailles flanquées de tours enferment le domaine qui fut jadis l'humble demeure de Petroni. Ce château fort était la résidence favorite du prince Alexandre Kara-Georgevitch. Derrière le château, sur le penchant de la montagne, s'élève l'école du bourg avec la petite église où reposent les cendres de celui qui fonda la principauté de Serbie. La porte est basse, la nef resserrée, et le jour ne s'y introduit que par d'étroites fenêtres. A gauche en entrant, on voit plusieurs tombeaux ornés d'emblèmes princiers et couverts d'inscriptions : ce sont les sépultures des membres de la famille. De l'autre côté, en face, une plaque de marbre rouge toute simple, toute nue, indique l'endroit où est enseveli Kara-George.

ne pouvaient compter sur la clémence des Turcs, il vit son père torturé, empalé. « Te livrer à ces bourreaux ! s'écria-t-il, mieux vaut te donner la mort tout de suite. » Et, armant son pistolet, il fit feu. Pour atténuer cette horrible scène, quelques écrivains, entre autres M. Fedor Possart, ont prétendu que la victime était non pas son père, mais son beau-père. M. de Lamartine, dans son *Voyage en Orient*, a éprouvé aussi le besoin de mêler quelque chose d'humain à cette exaltation contre nature; il montre Kara-George « se mettant à genoux devant le vieillard et lui demandant sa bénédiction » avant de le frapper de mort. Ces atténuations, inspirées par un sentiment si naturel, ne feraient en réalité que rendre l'acte plus odieux. Supposez que le vieillard soit non le père de Kara-George, mais simplement un allié; l'espèce de folie qui a emporté le malheureux hors des lois de la nature n'a plus ni cause ni excuse. Supposez qu'il ait eu le temps de regarder son crime en face, de se le faire pardonner d'avance, de recevoir d'avance la bénédiction de sa victime; Kara-George n'est plus qu'un personnage de théâtre, ce n'est pas le héros sauvage qui se révèle à nous dès le premier jour avec toutes les furies de haine, d'épouvante et d'horreur que l'oppression ottomane a déchaînées en lui.

Oui, la haine de l'Ottoman, et une haine bien empreinte du caractère slave, la haine née de l'horreur et de l'épouvante dans une âme naturellement pacifique, voilà l'inspiration de Kara-George. Ami de la paix, animé surtout d'un profond sentiment du juste, si une de ces deux choses subissait quelque atteinte, s'il le croyait du moins avec ou sans raison, il entrait en des

colères aveugles. M. Fédor Possart en cite un exemple singulier. Quand sa sœur se maria, il lui donna pour dot entre autres objets rustiques un certain nombre de ruches d'abeilles; il avait choisi lui-même celles qu'il destinait à sa sœur et celles qu'il voulait se réserver, car il tenait beaucoup à ses ruches, étant maître expert en tout ce qui concerne la vie agricole. La mère, pour favoriser sa fille, profite d'un instant où George n'est plus là et modifie le triage à sa guise; George a tout vu, il s'emporte, et, prenant une des ruches, il en coiffe la tête de sa mère, après quoi, confus de sa violence, mais toujours grondant, il va se cacher dans la forêt. Heureusement la pauvre femme en fut quitte pour quelques piqûres d'abeilles. « Ah! s'écriait-elle en se dégageant, le vilain George! le vilain noir! » M. Possart affirme que le surnom de George (*Tserni-George*, *Kara-George*) est venu de là. Il ajoute, et ce détail nous plaît davantage, que la bonne mère racontait volontiers cette histoire, riant la première des étranges brusqueries de son fils et faisant le plus grand éloge de sa droiture. On devine déjà le personnage qui, devenu prince de Serbie, sera pour ses amis, pour son frère même, un si terrible justicier.

De 1787 à 1804, depuis la première révolte que soutenait l'Autriche jusqu'à la grande insurrection contre les dahis, les aventures de Kara-George se résument en quelques mots. Après l'affreux épisode de sa fuite en Allemagne, il avait repassé le Danube avec les corps francs. Il s'y distingua comme sous-officier, puis, irrité de certaine injustice du colonel Mihaljevitch, il quitta l'armée, gagna les montagnes et se fit haïdouk. Bientôt cependant, réconcilié avec Mihaljevitch, il reprend son

poste, et à la paix de Sistova (1791) il s'établit en Autriche. Le futur prince des Serbes, en vrai fils de la Schoumadia, eut beau être un excellent garde forestier dans les forêts allemandes, les forêts natales le rappelaient, la Schoumadia redemandait son enfant. Il revient; le voilà pâtre, le voilà éleveur et marchand de porcs. Bientôt les dahis veulent exterminer les Serbes... On sait le reste.

Pendant les grandes luttes que nous avons racontées, tout révélait en lui un homme extraordinaire. Il était taciturne et méditatif avec une promptitude d'action sans pareille. M. de Lamartine, qui a recueilli à Belgrade d'intéressants souvenirs complétés par les notes d'un autre voyageur français, M. Alphonse de Caraman, écrit ces mots sur Kara-George : « Quand il n'était animé ni par le vin, ni par les coups de fusil, ni par la contradiction dans les conseils, on le voyait souvent rester une journée entière sans proférer une parole. » Et il ajoute : « Presque tous les hommes qui ont fait ou qui sont destinés à faire de grandes choses sont avares de paroles. Leur entretien est avec eux-mêmes plus qu'avec les autres; ils se nourrissent de leurs propres pensées, et c'est dans ces entretiens intimes qu'ils puisent cette énergie d'intelligence et d'action qui constitue les hommes forts : Napoléon ne devint causeur que quand son sort fut accompli et quand sa fortune fut à son déclin [1]. » M. Ranke avait dit quelque chose de semblable avec des détails plus expressifs encore. « On le voyait, dit-il, assis

1. Lamartine, *Voyage en Orient*. Voyez dans l'édition de 1859 le chapitre intitulé *Notes sur la Serbie*.

pendant des journées entières, silencieux, pensif, et mangeant le bout de ses ongles. » Devenu prince, il resta aussi simple qu'à l'époque où il conduisait les troupeaux de porcs dans les forêts de la Schoumadia. Dès qu'il était libre de quitter Belgrade, il retournait au village, et reprenait sa vie de paysan. Ses momkes se transformaient en valets de charrue, il labourait avec eux, ou bien, armé de la pioche et de la serpe, de la pelle et de la faux, il creusait les fossés, taillait les arbres, fauchait les prés, endiguait les torrents. Dans un pays si longtemps étouffé par la barbarie musulmane, les cultivateurs ont besoin de savoir plus d'un métier; le prince des Serbes avait la main à tout. C'est en cerclant un tonneau qu'il gâta un jour je ne sais quelle décoration russe attachée à son vêtement. A Belgrade, comme à Topola, il portait toujours le même costume de paysan serbe, le pantalon bleu, la courte pelisse flottante, le bonnet de martre noire. Sa fille, la fille du prince, allait puiser de l'eau à la fontaine avec les femmes du village. Chez lui comme chez les siens, on retrouvait en toute chose les instincts de la race agricole, l'amour du travail, la vie sobre, l'attachement à la terre et aussi une certaine cupidité. Il aimait l'argent non pas comme un politique, en vue des plans dont il faut préparer le succès; il l'aimait à la façon du paysan, comme le prix de ses sueurs et le gage d'acquisitions nouvelles. L'homme de guerre caché sous l'homme du sillon n'éclatait qu'en pleine lutte. Alors la transformation était complète. Quelle fougue! quels bonds prodigieux! Le lion au repos, qui tout à coup hérisse sa crinière et s'élance, inspire moins d'effroi. N'étant pas de ceux que fascine la gloire des armes, il se battait

avec rage comme un homme qui défend sa vie et n'a point de merci à espérer. Ses combinaisons étaient simples et hardies. Il excellait surtout à entraîner ses bandes; à la suite de Kara-George, les plus timides se relevaient. Ces formes de langage usées chez nous depuis longtemps, *la victoire le suit, la victoire l'accompagne*, offraient un sens réel à la vive imagination des Serbes. Dans les situations les plus désespérées, sitôt que paraissait Kara-George, on se croyait sûr de vaincre. Le plus souvent il descendait de cheval et combattait à pied pour être absolument libre de ses mouvements. Sa haute taille, qui pouvait le désigner aux coups, le signalait encore plus à l'épouvante de l'ennemi. Kara-George est là! disaient les Turcs, et la défiance se glissait parmi eux. C'est ainsi que, dans les pesmas héroïques, les pachas, les vizirs, le sultan même, pâlissaient devant Marko, *le fils de roi*.

Une chose extraordinaire, c'est que ce géant terrible se soit plié si vite aux exigences de la politique. Il ne dédaignait pas les affaires, et, bien qu'il ne sût pas lire, il avait l'instinct des travaux de chancellerie. Son grand amour du juste lui servait d'instruction. Il ne paraît pas qu'il ait profité du désordre général pour augmenter ses pouvoirs sans nécessité; il laissait les contestations particulières suivre leur cours, abandonnant la décision à qui de droit. Il avait raison de se défier de ses colères; plus d'une fois, quand les choses le touchaient directement, on vit en lui le justicier barbare prendre la place du souverain. C'était bien l'homme qui, en 1804, avait dénoncé son impétueuse nature aux knèzes réunis, alors que ceux-ci l'obligèrent à prendre le commandement. « Quand l'iniquité m'irrite, avait-il dit, je frappe, je tue. » Et les

knèzes avaient répliqué : « Dans l'état où nous sommes, il nous faut une main ferme. » Il eût mieux valu cependant, pour l'honneur de son nom et le repos de sa mémoire, que le prince n'eût jamais fait office de bourreau. Son frère ayant mérité la mort pour un crime des plus odieux, on assure qu'il le pendit à la porte de sa maison avec le licou de son cheval. « Violence contre nature, dit très-bien M. Possart; mais ceux qui la reprochent si amèrement à Kara-George oublient-ils que ce frère était un scélérat, et que, confiant dans l'impunité, il était devenu le fléau de la nation? » Le prince lui avait pardonné plusieurs fois, il s'était laissé toucher par les larmes et les supplications de sa mère. Pouvait-il se contenir plus longtemps le jour où un Serbe vint lui dire : — Ton frère a violé ma fille, c'est pour des infamies pareilles que nous avons chassé les Turcs? — Pouvait-il, le libérateur, le gardien de l'indépendance, avec le caractère que nous lui connaissons, pouvait-il ne pas entrer dans une de ces colères rouges qui lui faisaient dire à lui-même : Je frappe et je tue.

En somme, les barbaries de Kara-George attestaient un grand fonds d'équité, une droiture inflexible. Ce qu'on peut lui reprocher de plus grave, c'est la crédulité avec laquelle il écoutait les dénonciations, les rapports insidieux, et se laissait, comme on dit, monter la tête; grande marque de faiblesse, et plus commune qu'on ne pense, même chez les hommes du plus rare esprit, surtout disposition funeste chez un chef d'État. Il suffisait d'un trait perfide pour le mettre hors de lui; il oubliait alors que le premier devoir de la justice est d'écouter la défense de l'accusé. C'est ainsi que, sur une délation, il

frappa de mort le knèze Théodosi, un de ceux qui l'avaient appelé au commandement des Serbes. Quand il reconnaissait son erreur, et cela ne tardait guère, il pleurait comme un enfant. « Que Dieu punisse, s'écriait-il, celui qui m'a poussé à mal faire ! » Personne n'était moins opiniâtre, c'est avec candeur qu'il avouait ses fautes. Enclin à des explosions de fureur, il ignorait les pensées de haine et de vengeance; dès qu'il avait pardonné, il oubliait tout. Ces fureurs mêmes devenaient moins fréquentes et moins graves à mesure qu'il s'élevait en dignité; le barbare se transformait au sentiment de la responsabilité souveraine. En rassemblant, d'après les témoins les plus divers, les traits de cette physionomie étrange, je me rappelle un mot de M. Michelet, qui appelle Gustave-Adolphe un *bon géant;* c'était aussi un *bon géant* que ce terrible Kara-George. On a vu avec quels ménagements il accomplit cette révolution intérieure qui substituait l'unité à la division, le régime monarchique au régime féodal. Il ne tenait qu'à Dobrinjatz et à Milenko de retrouver une des premières places dans l'État transformé; avec sa loyale et confiante nature, Kara-George n'eût pas tardé à s'en faire des amis, comme il avait gagné Nenadovitch et Véliko. Il est impossible, en un mot, de ne pas discerner ici un fait évident au milieu des rapports contradictoires, c'est que d'année en année le héros sauvage se rendait plus digne et plus capable d'exercer une souveraineté régulière.

Comment donc cette virile préparation a-t-elle abouti à une catastrophe lamentable? En 1811, Kara-George était devenu le prince des Serbes; deux ans plus tard, il fuit devant les Turcs, et se sauve en Autriche. Ah! ne

nous hâtons pas de jeter l'injure au désespéré qui n'a pas su mourir. Si jamais le découragement eut une excuse, ce fut en ces heures tragiques. Entre les deux dates que nous venons de rappeler, il y a le traité de Bucharest (1812), et le traité de Bucharest, c'est la Serbie livrée aux Turcs avec la plus cruelle indifférence. Pour mener à bien la lutte inégale dont nous avons retracé les principaux épisodes, les Serbes avaient invoqué tour à tour l'Autriche, la France, la Russie. Faute de mieux, une neutralité bienveillante leur suffisait, et, en ce qui concerne Kara-George, on a vu qu'il se serait contenté de l'appui moral de Saint-Pétersbourg; mais le traité de Bucharest est toute une révolution dans l'Europe orientale. La Russie, qui se prépare à une lutte à mort contre Napoléon, a besoin de l'alliance des Turcs, et, pour acheter cette alliance, elle abandonne au sultan la Moldavie, la Valachie, c'est-à-dire tous les intérêts chrétiens en Orient, y compris la cause serbe. A cet héroïque petit peuple que depuis six ans on encourageait à la révolte, le traité de Bucharest disait : « Soumettez-vous aux Turcs; » et, s'il ne disait pas expressément aux Turcs : « Faites des Serbes ce qu'il vous plaira, » du moins il leur laissait le champ libre, puisque les promesses faites aux Serbes, promesses bien générales et bien vagues, n'étaient point garanties par les Russes. Sinistre épisode perdu dans les cataclysmes de 1813! tandis que de Moscou à Leipzig, et de Leipzig à Montmirail, l'Europe du nord et de l'ouest était le théâtre de luttes gigantesques, là-bas, loin des regards du monde, la petite Serbie, enfermée dans un champ clos avec l'empire des sultans et déjà frappée au cœur par cet aban-

don de toute sympathie, allait succomber sous la masse énorme qu'elle avait un instant soulevée. Il faut considérer ces choses de plus près avant de juger les hommes dont l'épouvante et le désespoir ont brisé l'énergie. Si nous sommes obligés de condamner le chef qui a failli à sa tâche, nous saurons aussi que le peuple serbe n'en paraît que plus digne d'intérêt, puisque du fond de cet abîme il a fait surgir un nouveau libérateur. En cette sombre année 1813, le héros qui occupe la scène n'est plus le vainqueur de Mischar, le «bon géant,» premier fondateur de la principauté, c'est le peuple serbe lui-même, le peuple obstiné, indomptable, qui cherche partout son prince dans la mêlée sanglante et pousse ces grandes clameurs par la voix de ses poëtes : « Kara-George, Kara-George, où es-tu? Où es-tu, insensé Kara-George? Tu ne vois donc pas que les Turcs envahissent ton pays? »

TROISIÈME PARTIE

LA FUITE DE KARA-GEORGE ET L'AVÉNEMENT DE MILOSCH OBRENOVITCH

I

Le traité de Bucharest. — Les Serbes restent seuls en face de l'empire ottoman. — La Noël de 1812. — Invasion de la Serbie par les Turcs. — Désarroi du gouvernement. — Mort du haïdouk Véliko. — Fuite du Prince.

Le 28 mai 1812 est une date funeste dans les annales de la Serbie; c'est ce jour-là que fut signé, entre la Russie et la Porte ottomane, un traité qui rendait au sultan les provinces danubiennes. La Moldavie et la Valachie, excepté un territoire peu important limité par le Pruth, passaient du protectorat de Saint-Pétersbourg sous la domination de Constantinople; les Serbes, encouragés depuis six ans dans leur lutte héroïque, étaient abandonnés aux Turcs. Nous avons indiqué déjà ces résultats généraux du traité de Bucharest, nous avons fait pressentir que la principauté de Serbie, après tant d'énergiques efforts, allait être étouffée, obscurément étouffée, sans même obtenir de l'Occident un regard

d'attention, un signe de sympathie, au milieu des collisions immenses qui bouleversaient l'Europe. Il faut considérer ces choses de plus près, car elles peuvent seules nous expliquer des catastrophes qui ont frappé le monde de surprise. Nous touchons à une heure décisive dans l'histoire que nous avons entrepris de raconter. Pendant cinq ou six années, de 1812 à 1817, de tragiques figures vont occuper la scène; on dirait un drame de Shakspeare. Amis d'abord, séparés ensuite par des nécessités violentes, Kara-George et Milosch nous apparaissent ici comme en champ clos. Voici les deux libérateurs du peuple serbe, deux pâtres, deux héros, tous deux sortis des montagnes de la Schoumadia, tous deux fondateurs de dynasties nationales; or, telle est l'horrible complication des événements, que l'un des deux pourra être accusé d'avoir tué l'autre afin de sauver son pays. Eh bien! ces complications meurtrières, ces tragédies lugubres, dont le contre-coup à cinquante ans de distance ensanglantait récemment le parc de Topchidéré, tout cela remonte à la crise amenée par le traité de Bucharest.

Pour peu qu'on ait le cœur français et qu'on partage les sympathies de notre siècle à l'égard des races opprimées, on éprouve un singulier embarras en racontant les guerres qui ont préparé l'indépendance nationale de la Serbie. Chaque fois que Napoléon est vainqueur des Russes, chaque fois qu'il les menace, après Austerlitz, après Iéna et Friedland, la Turquie devient plus menaçante aussi à l'égard des Serbes. Vainqueur à Iéna, maître de la Prusse, tout prêt à marcher contre la Russie, Napoléon écrivait à Sélim III de son camp de Posen le 1er décembre 1806 : « La Prusse, qui s'était liguée avec

la Russie, a disparu; j'ai détruit ses armées, et je suis maître de ses places fortes. Mes armées sont sur la Vistule, et Varsovie est en mon pouvoir. La Pologne prussienne et russe se lève pour reconquérir son indépendance, c'est le moment de reconquérir la tienne... N'accorde pas aux Serviens les concessions qu'ils te demandent les armes à la main. Fais marcher tes troupes sur Choczim; tu n'as plus rien à craindre de la Russie. » Ces paroles qui résument si vivement la situation : « tu n'as plus rien à craindre de la Russie, n'accorde rien aux Serbes, » la Turquie les a entendues plus d'une fois depuis 1806; chaque victoire nouvelle de la France fournissait aux Turcs l'occasion de reprendre la lutte contre les bandes de Kara-George. En 1812, cette même situation produit des résultats tout nouveaux; la politique de Napoléon, qui jusque-là ne nuisait qu'aux malheureux Serbes, va nuire et aux Serbes et à Napoléon lui-même. La France, au commencement de 1812, avec ses préparatifs gigantesques, est si menaçante pour la Russie, que la Russie s'empresse de faire la paix avec les Turcs et de leur abandonner ses conquêtes. Voilà donc la Turquie plus libre que jamais de rassembler ses forces pour écraser les raïas insurgés; nous disions bien que chaque déploiement de la puissance française est fatal à ce petit peuple serbe, dont la cause est si belle et le courage si digne d'intérêt. Seulement ce ne sera pas Napoléon qui profitera cette fois du répit que le tsar est forcé d'accorder au sultan; le sultan n'est plus l'allié de Napoléon, il assistera en simple spectateur à la lutte qui va bouleverser l'Europe.

Au milieu de ces complications si contraires à nos

idées présentes, on se prend à regretter que Napoléon n'ait pas conçu le dessein d'enlever à la Russie le protectorat des chrétiens opprimés d'Orient. Ce n'était pas faute de connaître la situation des choses ; il avait bien deviné le péril devenu aujourd'hui si manifeste, il pressentait bien quel parti les Russes pourraient tirer de ces revendications d'indépendance faites par des peuples de même race ou de même religion. N'est-ce pas lui qui, le 26 mars 1811, faisait écrire par M. de Champagny, ministre des relations extérieures, à M. le comte Otto, notre ambassadeur à Vienne : « Une souveraineté établie en Servie exalterait les prétentions et les espérances de 20 millions de Grecs, depuis l'Albanie jusqu'à Constantinople, qui à cause de leur religion ne peuvent se rallier qu'à la Russie ; l'empire turc serait blessé au cœur? » Le meilleur moyen d'empêcher ces 20 millions d'hommes de se rallier à la Russie, c'était de leur donner satisfaction ; un Sélim, un Mahmoud, sous l'inspiration de la pensée française, étaient dignes de comprendre cette politique. En obligeant la Turquie, au nom de son intérêt même, à se montrer juste pour les chrétiens, en donnant à tous les opprimés de l'Europe orientale cette protection puissante et désintéressée que Kara-George avait sollicitée pour les Serbes, Napoléon eût porté aux Russes des coups plus terribles que ceux dont il les menaçait en 1811.

Prenons garde cependant ; il y aurait de l'injustice à estimer les choses d'autrefois d'après nos idées d'aujourd'hui. Tous les gouvernements qui se sont succédé depuis l'empire, bien que recueillant les inspirations meilleures de l'esprit public, ont porté néanmoins dans

ces périlleux problèmes une certaine hésitation, ou, si on l'aime mieux, une prudence très-circonspecte, puisque c'est de nos jours seulement que les vrais principes ont été consacrés dans le traité de Paris. « Jusqu'en 1856, disait récemment M. Saint-Marc Girardin, l'Europe, dans tous les traités qu'elle faisait avec la Turquie, ne songeait guère aux chrétiens d'Orient. La Russie seule y avait pensé pour s'assurer un droit d'intervention en Orient. La France, sous la restauration et sous la monarchie de 1830, prit dans l'opinion publique des inspirations plus avisées et plus généreuses. Elle comprit qu'il y avait en Orient deux forces et deux causes : la force turque sur son déclin, la force chrétienne en train de renaître, et surtout elle comprit qu'il fallait au besoin soutenir ces deux forces l'une contre l'autre, afin d'empêcher que la Russie ne les détruisît l'une par l'autre... La guerre de Crimée et le traité de Paris de 1856 ont été le triomphe hardi et éclatant de cette politique qui était chère à l'opinion publique sous la restauration et sous la monarchie de 1830. » Ces idées, préparées par l'opinion libérale et justifiées par un demi-siècle d'expérience, ces idées, qui étaient mûres en 1856, auraient paru bien chimériques cinquante ans plus tôt à l'adversaire des idéologues. Ce puissant et positif esprit avait beau s'élever à des prévisions de l'avenir qui tenaient du prodige, ce n'étaient pas des résultats à longue échéance qui pouvaient le préoccuper beaucoup dans les luttes terribles où se décidait le sort de la France. Pour lui, comme pour ses ennemis ou ses alliés, l'intérêt immédiat était la règle souveraine. C'est pour détacher immédiatement la Russie de toute communauté d'action avec l'Angleterre que Na-

poléon en 1808 lui sacrifiait la Turquie; c'est pour détacher immédiatement la Turquie de son antique alliance avec nous que le tsar en 1812 abandonnait au sultan ces provinces danubiennes auxquelles il tenait tant, la Valachie tout entière, la Moldavie jusqu'au Pruth, et cessait de protéger la Serbie de Kara-George; c'est pour reprendre immédiatement ses frontières que Mahmoud aidait le tsar, son ennemi, à se soustraire aux coups de Napoléon, l'allié et l'ami de Sélim. A quelque point de vue qu'on se place, on ne peut s'étonner que de 1806 à 1812 la France n'ait pas suivi la politique plus haute dont elle a pris l'initiative en 1856.

La seule chose dont il y ait lieu d'être surpris, et cette fois la surprise est profonde, c'est que Napoléon, en préparant la guerre de Russie, ait pu se faire illusion au point de compter sur la fidélité de l'empire ottoman. Il se fiait, nous le savons, à ce prodigieux déploiement de forces qui étonnait le monde, à cette *revue européenne*, comme on l'a nommée, qu'il allait passer à Dresde avant de franchir le Niémen, et quand il entraînait bon gré mal gré la plus grande partie de l'Allemagne dans cette expédition aventureuse, il lui semblait impossible que la Turquie songeât à se détacher de son alliance. N'était-ce pas lui cependant qui, par la convention d'Erfurth, avait dépouillé la Turquie de ses provinces danubiennes pour en faire don à la Russie? N'était-ce pas lui qui, à la chute de Sélim, avait tout à coup changé de dispositions à l'égard des sultans et enivré l'esprit d'Alexandre par la perspective d'un partage de l'empire turc? Ayant fourni de telles armes à la défiance du divan de Constantinople, il devait au moins réparer sa faute, rassurer les esprits,

raffermir l'alliance ébranlée. Non : soit confiance absolue dans l'hostilité irréconciliable des sultans et des tsars, soit secret dédain pour cette Turquie dont il connaissait la faiblesse, ce génie, qui d'ordinaire pensait à tout, oublia de disputer l'alliance turque aux intrigues européennes.

Il paraît bien que la diplomatie française resta presque inactive en Orient pendant les premiers mois de l'année 1812. On sait quel fut alors le rôle de Bernadotte; M. Thiers l'a indiqué avec la précision supérieure de son esprit, et plus récemment des documents suédois ont mis en pleine lumière les perfides combinaisons de l'ancien soldat de la France devenu prince royal de Suède[1]. Le roi de Prusse, indigné de ces manœuvres, avait averti la France de veiller sur Bernadotte; avertissement inutile, tant Napoléon se croyait assuré de la Turquie. La diplomatie russe, au contraire, déployait une activité impatiente. Des négociations préparées par les agents de Bernadotte entre la Russie et la Turquie avaient commencé à Bucharest; la Porte, on le pense bien, mettait à profit les embarras du tsar, et voulait lui faire payer cher ce traité de paix si ardemment désiré. De là bien des discussions entre les deux négociateurs, le général Kutusof pour le tsar, Démétrius Morusi pour le sultan.

1. Voyez dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er novembre 1855 les curieux renseignements empruntés par M. Geffroy aux *Souvenirs de l'histoire contemporaine de la Suède*, de M. Bergman. L'étude de M. Geffroy, complétée par les documents des archives du ministère des affaires étrangères à Paris, est intitulée *Bernadotte et la politique suédoise en* 1812. C'est au point de vue des affaires de Suède une histoire de ce traité de Bucharest, que nous interrogerons à notre tour au point de vue des affaires d'Orient.

Au mois d'avril 1812, Alexandre, pressé d'en finir, résolut de brusquer les choses. Il chargea un envoyé spécial, un homme de l'esprit le plus brillant et le plus énergique, l'amiral Tchitchakof, de séduire la Turquie par des concessions ou de la dominer par la force. L'amiral était autorisé à reconnaître le Pruth comme frontière des deux empires, c'est-à-dire à se contenter de la Bessarabie, à livrer la plus grande partie de la Moldavie avec la Valachie tout entière. Si la Turquie résistait encore, il devait « fondre sur elle, s'emparer peut-être de Constantinople, et revenir ensuite avec ou sans les Turcs se jeter ou sur l'empire français par Laybach ou sur l'armée française par Lemberg et Varsovie [1]. » Quelques semaines après, le traité était signé. Que faisait cependant le général Andréossi, envoyé par Napoléon auprès de Mahmoud? Au mois de juin, quand il ne manquait plus au traité que la ratification des souverains, le général

1. M. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XIII, p. 494. — Au moment où Alexandre donnait ces instructions à l'amiral Tchitchakof, Napoléon, plein de confiance, écrivait au prince de Neufchâtel : « Mon cousin, faites connaître au prince d'Eckmühl que je suppose que les Russes se garderont bien de faire aucun mouvement, qu'ils ne peuvent pas ignorer que la Prusse, l'Autriche *et probablement la Suède* sont avec moi, que les *hostilités recommençant en Turquie, les Turcs feront de nouveaux efforts, que le sultan lui-même va se rendre à l'armée*, et que tout cela paraît de nature à ne pas les engager à me braver facilement... » *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXIII, p. 349. — Et quatre mois plus tard, le 22 juillet 1812, quand le traité de paix entre les Russes et les Turcs était déjà ratifié par le tsar, Napoléon n'écrivait-il pas encore de Gloubokoïé à M. Maret, duc de Bassano, ministre des relations extérieures, à Vilna : « Faites envoyer par la confédération de Varsovie une ambassade de trois membres en Turquie, qu'elle parte sans délai pour faire part de la confédération et

Andréossi était à Laybach, attendant les instructions du maître. « S'il fût arrivé à ce moment, dit M. Schlosser, il aurait pu encore empêcher le sultan de donner sa signature [1]. »

Mahmoud, en effet, était fort irrité contre son représentant à Bucharest; c'était Démétrius Morusi, prémier drogman de la Porte, qui avait conduit les négociations, tandis que son frère Paganotti le remplaçait à Constantinople. Souples, rusés, ambitieux, on les soupçonnait l'un et l'autre de viser à la dignité d'hospodars. Mahmoud, qui voulait profiter des circonstances pour reprendre jusqu'à la Bessarabie, considéra comme honteux un traité qui lui enlevait un morceau du pays moldave; il crut, à tort ou à raison, que Démétrius et Paganotti avaient trahi les intérêts de la Turquie afin de se ménager des protecteurs à Saint-Pétersbourg. Les deux frères, auteurs du traité de Bucharest, furent étranglés par son ordre. Mahmoud se

demander la garantie de la Turquie. Vous sentez combien cette démarche est importante; je l'ai toujours eue dans ma tête, et je ne sais comment j'ai oublié jusqu'à présent de vous donner des ordres. Faites en sorte que cette députation, avec une lettre de la confédération pour le grand-seigneur, parte avant huit jours et arrive à tire-d'aile à Constantinople. » *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXIV, p. 89. — Napoléon savait à cette date qu'il y avait un traité de paix entre la Russie et la Turquie, mais que le sultan refusait de le ratifier; ce refus entretenait sa confiance. Il est probable pourtant que cette confiance ne tarda point à être ébranlée, puisqu'il écrivait huit jours après : « Je ne comprends rien aux affaires de Turquie. » 27 juillet 1812. *Correspondance*, t. XXIV, p. 103.

1. *Geschichte des achtzehnten Jahrunderts und des neunzehnten bis zum Sturz des französischen Kaiserreichs*. Heidelberg, 1848, t. VII, p. 802.

décida pourtant à ratifier, au commencement de l'automne, le traité signé le 28 mai. Napoléon ne connut ce traité qu'à Moscou, quinze jours après l'incendie de la ville. Le 30 septembre, il écrivait à son ministre des relations extérieures ce billet d'une brièveté significative : « Monsieur le duc de Bassano, je vous envoie le traité entre la Russie et la Porte qu'on a trouvé ici dans les journaux de Moscou. Il paraît que vous ne l'avez pas encore reçu de Constantinople, car vous ne me l'avez pas envoyé [1].

Voilà, en quelques mots, l'histoire du traité de Bucharest, et c'est ainsi que les grandes luttes européennes allaient avoir leur contre-coup sur l'obscur théâtre de Belgrade; les Serbes de Kara-George restaient seuls en face des soldats irrités de Mahmoud.

Assurément l'œuvre du 28 mai 1812 a eu de bien autres conséquences. De même que la Russie, par d'habiles concessions à la Suède, s'était affranchie de tout embarras sur la Baltique, elle s'était dégagée sur le Danube par l'abandon des chrétiens d'Orient; libre de tous côtés, maîtresse de toutes ses forces, elle pouvait résister à la formidable invasion de l'empereur; les troupes qui jusqu'en septembre avaient gardé les contrées du Danube n'étaient-elles pas réunies deux mois plus tard à celles qui poursuivirent nos héroïques régiments dans les glaces de la Bérésina (23-26 novembre)? Supposez le traité de Bucharest déchiré par Mahmoud sous l'influence de la diplomatie française, qui sait si les destins de la guerre n'eussent

1. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXIV, p. 234.

pas été changés? C'est précisément Tchitchakof qui, remontant du sud-est au nord pour rallier les armées russes, allait enserrer les nôtres dans un cercle de feu; culbuté par Oudinot, il brûla en se sauvant le pont qui servait à notre retraite. Ce fut le commencement du désastre. Certes, en présence de telles catastrophes, au milieu de telles émotions, les affaires de Serbie sont bien peu de chose, et c'est à peine si l'histoire a le temps de les signaler. Eh bien! c'est cela même qui rend la situation plus tragique; l'Europe entière est en feu, d'immenses intérêts sont aux prises sur une scène gigantesque, et là, dans un coin de l'Orient, loin de tous les regards, privé de toute sympathie[1], le petit peuple serbe, enfermé dans une sorte de champ clos avec l'empire des sultans, va décider, une fois pour toutes, s'il doit vivre ou mourir.

Tout ce que l'histoire offre ici de douloureusement tragique ne doit pas, nous le savons, être imputé à la Russie. C'était bien le droit des Russes, en un tel péril, de rassembler leurs forces pour se défendre. Il faut re-

1. Exceptons, bien entendu, les hommes qui connaissaient l'Orient. M. Pouqueville, alors consul-général de France à Janina, écrivait quelques années après, dans son *Histoire de la régénération de la Grèce :* « Le traité de Bucharest avait promis l'oubli du passé aux Serviens, qu'une puissance étrangère avait soutenus pendant douze ans contre ce qu'elle appelait alors *l'autorité illégitime du sultan*, tant la morale des cabinets est flexible, et qu'elle abandonnait au moment où ils n'étaient plus utiles à sa politique, en leur recommandant de se soumettre au sultan. Des cœurs ulcérés ne se calment pas avec des manifestes... » *Histoire de la régénération de la Grèce, comprenant le précis des événements depuis* 1740 *jusqu'en* 1824, par F.-C.-H.-L. Pouqueville, ancien consul général de France auprès d'Ali, pacha de Janina, 1824, t. Ier, p. 398-399.

connaître pourtant que le tsar Alexandre, en laissant à eux-mêmes les héros dont il avait longtemps exalté le patriotisme à son profit, aurait pu les couvrir plus efficacement de sa protection. S'il leur retirait sa main, il leur devait sa parole. L'article 8 du traité de Bucharest contenait des stipulations pour les Serbes, « à qui serait remise l'administration intérieure de leur pays. » Ils se soumettraient au sultan, et le passé serait oublié. C'était là un résultat considérable, a-t-on dit; le nom des Serbes se trouvait inscrit pour la première fois dans un traité de la Porte avec une puissance étrangère, une puissance étrangère stipulait pour des sujets de la Turquie avec la Turquie elle-même. Les choses sont moins belles quand on y regarde de près. N'est-il pas évident que la Russie, dans l'impatience de conclure, avait surtout songé à ses intérêts propres en rédigeant cette clause? Elle s'assurait un moyen de reprendre, à la première occasion, une espèce de protectorat moral, elle s'attribuait un droit ou un prétexte d'intervention dans l'avenir; quant au présent, elle s'inquiétait peu de savoir quelle serait la situation des Serbes.

M. Léopold Ranke, si favorable à la politique russe en Orient, est obligé de reconnaître que les promesses du traité étaient une pure phraséologie. Rien de net, rien de précis, des stipulations vagues et contradictoires, voilà l'art. 8 du traité de Bucharest. Quel est le sens de ces mots: « Les Serbes se soumettront aux Turcs? » Que vaut cet engagement : « L'administration intérieure du pays sera remise aux mains des Serbes? » — Si les Serbes doivent se soumettre, diront les politiques de Constantinople, les voilà obligés de nous livrer toutes les forteresses, tous

les camps retranchés, du sud au nord et de l'est à l'ouest; sans cela point de soumission. — Si l'administration intérieure du pays nous appartient, diront les hommes de la Schoumadia, comment pourrons-nous exercer ce droit, comment pourrons-nous seulement respirer et vivre, ayant à côté de nous, au-dessus de nous, cette perpétuelle menace? Ceux qui occuperont les forteresses, ne sont-ce pas ces janissaires que nous avons chassés et qui vont revenir plus furieux, ayant leur défaite à venger?

Kara-George avait bien vu quelles pouvaient être les interprétations favorables ou funestes de l'art. 8. Il envoya une députation à Constantinople pour régler immédiatement l'affaire; les janissaires, une fois remis en possession des forteresses, il eût été trop difficile de les en déloger. Les députés serbes comptaient beaucoup sur l'intervention de Démétrius Morusi, le négociateur de Bucharest, esprit modéré, bienveillant, et qui, chacun le soupçonnait tout bas, avait peut-être intérêt à se faire bien venir des Russes. Hélas! ils arrivèrent le jour même où Démétrius était étranglé, par ordre de Mahmoud, avec son frère Paganotti.

La colère du roi est terrible; la colère de Mahmoud, en de telles circonstances, avait pour les envoyés de Kara-George une signification doublement effrayante. La réponse qu'ils allaient chercher était facile à pressentir. Les Serbes se déclaraient prêts à payer un tribut au sultan et à recevoir un pacha avec un certain nombre d'hommes dans la forteresse de Belgrade. Ils offraient aussi en cas de guerre, mais dans ce cas-là seulement, de laisser occuper les autres forteresses

par les troupes ottomanes; en temps de paix, les Serbes seuls auraient le droit de les garder. L'administration du pays, comme cela était convenu, resterait indépendante des Turcs. Ces propositions paraissaient fort équitables et tout à fait conformes à l'esprit du traité; on ne voulut même pas en prendre connaissance à Constantinople. Depuis que l'amiral Tchitchakof avait emmené l'armée russe du Danube, le Divan avait repris ses allures arrogantes. Qu'étaient-ce que ces raïas révoltés pour oser traiter directement avec le grand-seigneur? Ils furent renvoyés à Kurchid-Pacha, qui, deux années auparavant, leur avait fait tant de mal, et qui, chargé d'en finir cette fois avec l'insurrection de Serbie, avait été précisément pour cela promu à la dignité la plus haute. En passant par la ville de Nisch pour se rendre à Constantinople, les députés de Kara-George y avaient vu Kurchid, qui les avait accueillis avec bienveillance. Quand ils le revirent, ses dispositions étaient bien changées : il venait d'être nommé grand-vizir et avait reçu pour le règlement des affaires de Serbie des instructions qu'il est facile de deviner. Kurchid refusa de répondre aux questions des Serbes; il leur fut dit seulement qu'une conférence aurait lieu à Nisch dans le courant du mois de janvier, et qu'ils connaîtraient alors la décision du sultan.

Tout cela se passait un peu avant la Noël de 1812; quelques semaines après, au mois de janvier 1813, les députés serbes retournèrent à Nisch, où le commissaire de la Porte, Tschélébi-Effendi leur signifiait l'interprétation du traité de Bucharest. La Turquie ne réclamait pas seulement toutes les forteresses, elle exigeait la re-

mise de toutes les armes, de toutes les munitions de guerre. Les Turcs chassés par l'insurrection devaient être réintégrés dans leurs domaines, occuper de nouveau les villes et les palankes. Tel était, selon le commissaire turc, le sens exact du traité; voilà ce qu'avaient voulu les deux empereurs. « Kara-George, disait-il, a confié aux Russes le soin de stipuler pour les Serbes; il tiendra sa parole, et, s'il y a des mécontents, libre à eux de partir. »

Accepter de telles conditions, c'était se remettre la tête basse sous le joug d'autrefois si glorieusement brisé. Les députés se retirèrent, et aussitôt des troupes turques en grand nombre prirent position sur la frontière de Serbie. Ces troupes étaient dirigées en même temps contre un certain Molla, qui se disait pacha de Widdin, et qui, établi dans cette ville, prétendait se soustraire à l'autorité du sultan. Molla, se voyant menacé, proposa aux Serbes de marcher avec eux, comme fera plus tard l'odieux Ali de Janina avec ses anciennes victimes, les Souliotes et les Albanais. Il voulait même leur livrer la forteresse de Widdin. Soit que la Russie, comme on l'affirme, eût recommandé à Kara-George de redoubler de prudence, de se tenir immobile, de ne fournir aux Turcs aucun prétexte de violer la paix, soit que le bon sens naturel du prince des Serbes lui eût donné ce conseil, la Serbie se garda bien d'accepter les offres de l'aventurier. Une nouvelle conférence fut demandée à Tschélébi-Effendi. Kara-George consentit à l'occupation des forteresses par les Turcs, mais il soutint énergiquement que le traité ne pouvait exiger ni le désarmement des Serbes, ni la réintégration des janis-

saires. Il semblait que de part et d'autre on fût sur le point de s'entendre. Tschélébi-Effendi, homme grave, diplomate expérimenté, disait que dans sa longue carrière il avait mené à bonne fin plus d'une affaire épineuse, et qu'il espérait bien dénouer pacifiquement celle-là. Était-ce une parole hypocrite, ou bien fut-il déconcerté lui-même par la marche des événements? Il serait difficile de le dire. Une chose certaine, c'est que la seule réponse aux propositions de Kara-George fut l'ordre donné à Kurchid-Pacha d'envahir le pays serbe et de soumettre les rebelles.

Et comment pouvait-on compter, de la part des Turcs, sur une interprétation équitable du traité de Bucharest? Tout favorisait la politique de Mahmoud : il avait repris la Moldavie et la Valachie; il était maître du pachalick de Widdin; les villes saintes d'Arabie, tombées au pouvoir des wahabites, venaient de lui être restituées, et les clefs avaient été apportées solennellement à Constantinople; en outre, il avait été rassuré du côté des Russes, car on apprenait, à ce moment-là même, que Napoléon les avait battus à Lutzen (2 mai 1813). Quelles plaintes d'ailleurs pouvait élever la Russie, à supposer qu'elle eût le temps de surveiller les événements du Danube? Au point de vue où se plaçait la diplomatie ottomane, c'était la Serbie qui refusait d'obéir au traité de Bucharest, c'était Mahmoud qui obligeait Kara-George à respecter la signature du tsar. L'occasion était bonne pour dompter les raïas et rétablir l'ancien ordre de choses.

La guerre s'annonça terrible, guerre de tout un empire contre une de ses provinces. Se rappelle-t-on les

épisodes de 1806, alors qu'un pacha de Bosnie, croyant au-dessous de sa dignité de marcher en personne contre les Serbes, s'était fait remplacer par son lieutenant? Cette fois, M. Ranke a très-justement signalé ce contraste, cette fois, c'est le grand vizir en personne, c'est Kurchid-Pacha qui se porte contre les bandes de Kara-George avec toutes les forces de la Turquie. S'il faut en croire plusieurs indices, cette guerre toute locale faisait partie de certaines combinaisons qui la rattachaient aux grandes affaires de l'Europe. Le représentant de Napoléon à Constantinople, le général Andréossi, affirme dans ses *Souvenirs* que la Turquie en 1813, malgré le traité de Bucharest, était beaucoup moins engagée qu'on ne le croyait avec les puissances alliées contre la France. Il n'eut pas grand'peine, dit-il, à faire prévaloir des plans conformes aux instructions qu'il avait reçues. Quels plans? quelles instructions? Le général est très-discret là-dessus. Toutefois, en rapprochant des documents turcs certaines paroles de l'ambassadeur français, M. Ranke incline à croire que la Turquie, d'accord avec la France, voulait empêcher l'Autriche de se joindre à la coalition européenne contre l'empereur. D'une part, le général Andréossi raconte que l'Angleterre semait des causes de mésintelligence entre la Turquie et la Perse, afin d'occuper les Turcs en Orient, et qu'il entretenait, lui, une correspondance avec Mirza-Chéfi, premier ministre de Perse, afin de déjouer ces intrigues. D'autre part, il résulte des documents turcs, il résulte surtout de l'opinion répandue alors à Constantinople, que la Turquie voulait constituer sur ses frontières du nord-ouest, c'est-à-dire en Bosnie, en Serbie,

une force militaire assez imposante pour inquiéter le gouvernement autrichien. Ces détails, qui ont leur intérêt pour l'histoire générale, sont d'une aussi grande valeur au point de vue du sujet qui nous occupe. On comprend mieux, par ces rapprochements, l'importance de la guerre qui se prépare, le danger qui menace les Serbes, et toutes les catastrophes qui vont suivre. Historien français de ce vaillant peuple de Serbie, nous avions bien raison tout à l'heure de déplorer les complications funestes qui font tourner contre les héros de ce récit tout ce qui profite à la France.

Les Serbes étaient donc seuls en face de toutes les forces de l'empire. A la première annonce des mouvements de l'armée turque, Kara-George ordonna des prières publiques dans toutes les églises. Comment ne pas se rappeler ici le roi Lazare à la veille de la journée de Kossovo? Partout les églises étaient pleines; devant la foule ardente et recueillie, après que les moines eurent dit les prières qui invoquent le Dieu des victoires, un pope lut à haute voix le manifeste adressé par le prince à tous les voïvodes.

Kara-George, dans ce manifeste rappelait l'histoire des neuf dernières années : pour quelles raisons le pays s'était soulevé contre les Turcs, au prix de quels sacrifices on avait brisé ce joug odieux, chacun se battant, non pour soi, mais pour sa religion, pour son pays, pour ses enfants; puis venait une explication assez singulière de la nouvelle crise, explication curieuse surtout par le soin que mettait Kara-George à ne pas confondre Mahmoud avec les janissaires. Les chrétiens, di-

sait-il, avaient trouvé un protecteur; un traité de paix, signé par le tsar de Saint-Pétersbourg avait défendu aux Turcs de rentrer dans les villes et les palankes du pays serbe. Le tsar de Constantinople y avait consenti volontiers; mais les anciens tyrans des villes et des palankes, les spahis, les janissaires, prétendaient y rentrer en vainqueurs, au mépris des volontés de leur maître. Pour cela, ils avaient résolu de couper la tête à tous les Serbes depuis l'âge de sept ans, d'emmener en captivité les femmes, les petits enfants, d'en faire des Turcs, et de peupler tous les districts de la Serbie avec des hommes d'une autre race. « Qu'avons-nous à craindre? ajoutait Kara-George. Ne sont-ce pas les mêmes hommes que nous avons vaincus dès le premier jour, alors que nous ne pouvions leur opposer que notre résolution et notre courage? Aujourd'hui nous avons 150 pièces de campagne, 7 forteresses solidement construites, 40 redoutes, que les Turcs n'ont jamais pu nous prendre en y versant des flots de sang, et, malgré nos pertes, nous sommes plus nombreux qu'autrefois; nos frères des contrées voisines ont doublé l'armée serbe. Nous pouvons résister dix ans sans recevoir aucun secours, six mois pourtant ne s'écouleront pas avant que nos alliés reviennent. » Ensuite le prince entonnait à son tour la prière au nom de la communauté nationale et la terminait par ces mots : « O Dieu! mets la force et le courage au cœur de tous les enfants de la Serbie. — O Dieu! brise la puissance de nos ennemis qui viennent anéantir la vraie foi. Amen! amen! amen! » Chacun se prépara, chacun fit sa provision d'armes, de vêtements; chacun prit une double paire

d'*opanaks*[1], et se rendit au poste qui lui était assigné.

Kara-George avait eu d'abord la pensée de raser les redoutes établies sur les frontières, de concentrer ses forces dans la Schoumadia, de transformer ses montagnes natales, avec leurs forêts, leurs rochers, leurs précipices, en une forteresse inexpugnable, et d'y écraser les assaillants. C'était demander un grand sacrifice aux voïvodes, dont les domaines situés à l'est ou à l'ouest, vers la Bosnie ou la Bulgarie, allaient être immédiatement la proie des Turcs. Mladen surtout, l'intéressé Mladen l'en détourna. Le prince eut la faiblesse de céder : faute grave, car le changement accompli par Kara-George dans la constitution de l'État avait surtout pour but de substituer l'unité d'action à l'éparpillement des forces du pays; si l'on voulait procéder comme par le passé dans la conduite de la guerre, il eût mieux valu ne pas se priver des ressources qui avaient tant contribué alors aux victoires des Serbes. Ces ressources puissantes, c'était le prestige de ces vétérans de la guerre nationale, un Nénadovitch, un Dobrinjatz, un Milenko, c'étaient l'entrain et l'ardeur qu'ils communiquaient autour d'eux. Si leurs prétentions entières étaient souvent un embarras, ils rachetaient cela aux jours de grand péril : maîtres de leurs provinces, ils en tenaient le peuple dans leurs mains, pour ainsi dire, et le lançaient contre l'ennemi. Renoncer à de tels chefs et conserver l'ancienne tactique, c'était une contradiction absurde;

1. Sandales en cuir grossier de couleur rouge, fixées autour de la jambe par une lanière, et qui forment la chaussure des paysans serbes et turcs.

la supériorité d'un système nouveau pouvait seule justifier la révolution qui avait donné le commandement suprême au prince des Serbes. Mladen n'était dévoué à Kara-George que pour mieux servir ses propres intérêts; on le vit bien en 1813. L'opinion publique a raison de condamner son souvenir : le rusé Mladen, avec son esprit, sa souplesse, sa parole prestigieuse, était le mauvais génie du « bon géant. »

Voilà donc les forces guerrières de ce petit peuple disséminées encore et exposées à être battues en détail. On a adopté, comme autrefois, les trois points de défense aux trois extrémités du triangle; c'est sur le Danube au nord, sur la Morava au sud-est, sur la Drina au sud-ouest, que les Serbes vont essayer de tenir tête aux armées de Kurchid-Pacha. Seulement les grands défenseurs de ces frontières ne sont plus là; des hommes nouveaux les remplacent, braves soldats, à coup sûr, mais qui n'ont pas encore l'ascendant moral, la gloire des souvenirs, cette flamme où s'allume le courage de tous. Un seul des anciens hospodars, le haïdouk Véliko, est à son poste sur le Danube. Kara-George s'est établi à Jagodina, dans le centre même du pays, afin de se porter plus aisément d'une frontière à l'autre, suivant les besoins de la lutte.

La première attaque des Turcs se porta sur Véliko. On dit que Kurchid-Pacha, voulant frapper un grand coup et jeter l'effroi parmi les Serbes, avait choisi le haïdouk réputé invincible. C'était un terrible homme en effet, un batailleur sauvage, aimant la guerre pour la guerre, avide de victoire et de butin. Un jour, des Russes lui disaient : « Pourquoi garder ce nom de haïdouk? ne sais-tu

pas que cela veut dire un brigand? — Oui certes, répondit-il, un haïdouk, un brigand, et je serais bien fâché qu'il y en eût un plus grand que moi. » Il disait vrai : la guerre pour lui c'était le pillage; mais quelle générosité chez le bandit! Dès qu'une riche proie était tombée dans ses mains, il avait hâte de la partager. « Quand je suis bien pourvu, disait-il, je donne ce que je possède; quand je n'ai rien, malheur à qui me refuse! » Il lui convenait peu de commander à des soldats qui venaient de quitter la charrue, il n'aimait que ses *momkes*, ses *bekjares*, des gens qui, comme lui, étaient accoutumés à vivre au milieu de la poudre et des balles. Il s'était séparé de sa femme parce qu'elle ne prenait pas de ses *momkes* le même soin que de lui-même. Pour garder un défilé, enlever un convoi, écraser l'ennemi dans une embûche, frapper de terreur des troupes dix fois plus nombreuses que les siennes, les mettre en fuite ou les traverser au galop, pour faire en un mot toute sorte de coups de mains et de témérités, il n'y avait pas deux haïdouks comme Véliko. On allait voir cette fois s'il était capable de soutenir un grand choc en des conditions plus régulières. Le haïdouk était enfermé dans les murailles de Négotin par 18,000 assaillants; chaque jour, chaque nuit, il se jetait sur eux, leur tuait quelques hommes et rentrait au galop. Ces sorties, rapides comme l'éclair, avaient fini par éclaircir les rangs des Turcs, tant elles étaient multipliées. Véliko, de son côté, laissait chaque fois plus d'un vaillant compagnon sur le champ de mort. Il fallut que le haïdouk demandât des secours à Kara-George, pendant que les Turcs en demandaient à Kurchid-Pacha. Les Turcs n'attendirent pas

longtemps : le grand-vizir s'y porta de sa personne avec des renforts considérables. Alors commença un siége en règle ; des officiers turcs, formés par les ingénieurs français, connaissaient l'art d'enlacer une place forte dans un réseau de mines et de tranchées. Abrités sous la terre, les Turcs approchaient toujours, et bientôt l'artillerie renversa les tours, l'une après l'autre. Une seule restait encore, celle ou demeurait Véliko; elle tomba aussi sous les boulets. Le haïdouk ne perdit pas courage; il logeait dans les caves, et c'est là qu'on préparait de nouvelles munitions. Tous les objets de plomb et d'étain servaient à fondre des balles; quand le plomb et l'étain manquèrent, on prit des pièces d'argent. Pendant cette défense acharnée, Véliko ne cessait d'appeler Kara-George à son secours, et nous qui lisons ces détails nous ne pouvons nous empêcher de dire, avec les chantres des *pesmas :* Où es-tu donc, Kara-George?

Kara-George avait eu quelque peine à constituer sa réserve à Jagodina; il ne voulut pas se dégarnir, et puisque Mladen avait conseillé de défendre les frontières, c'est à Mladen qu'il transmit le soin de fournir des renforts à Véliko. Premier indice d'un grand désarroi : Kara-George n'a pas su faire prédominer son plan de campagne, et il y revient timidement par des moyens détournés. Mladen, qui songeait à lui-même beaucoup plus qu'à l'intérêt commun, était en outre fort jaloux de l'héroïque renom du haïdouk. « A lui de s'arranger comme il pourra! disait-il. Chaque jour, à sa table, il a dix ou douze chanteurs qui célèbrent sa gloire; est-ce qu'on célèbre la mienne, à moi? Qu'il se tire donc d'affaire, ce héros! » Véliko, dans son impatience, dit alors

un mot terrible, un mot qui jette un jour sinistre sur la situation ; il demanda au sénat les secours qui lui étaient refusés, et annonça qu'à la *skouptchina* des fêtes de Noël il demanderait « comment et par qui était gouverné le pays serbe. » C'était révéler à tous que Kara-George, déconcerté, désespéré, n'était déjà plus rien. Le sénat fit un effort et envoya aux assiégés de Négotin un navire chargé de munitions. Le navire arriva trop tard. Un matin que Véliko, faisant sa ronde sur les remparts, surveillait la réparation d'un retranchement endommagé par l'ennemi, un canonnier turc le reconnut et visa. Le haïdouk reçut le boulet en pleine poitrine ; il tomba coupé en deux. Ses derniers mots furent : « Tenez ferme (*dize se*). » Les momkes recouvrirent de paille les tronçons sanglants du corps et l'ensevelirent dans l'église, au tomber de la nuit.

« La mort de Véliko, dit M. Ranke, fut le commencement de la déroute. » S'il avait reçu les renforts qu'il demandait, il aurait pu longtemps encore défendre la frontière ; obligé même de battre en retraite, on l'aurait vu porter la résistance ailleurs et tenir bon jusqu'au bout. Ses momkes, prévoyant un *sauve qui peut*, essayède cacher aux troupes la perte qu'elles venaient de faire ; mais comment expliquer l'absence d'un tel homme ? Comment persuader aux défenseurs de la place que Véliko vivait encore et qu'il n'était point sur la brèche ? Cinq jours après, la garnison prenait la fuite. A Bersa-Palanka, à Gross-Ostrova, à Kladovo, qui avaient coûté tant de sang dans les premières guerres, la panique fut la même. Le voïvode de Kladovo, Schivko Constantinovitch, un des protégés de Mladen, s'enfuit avec ses sol-

dats, abandonnant la ville à la fureur des Turcs. Il y eut là des scènes atroces : les hommes étaient empalés, les enfants noyés dans l'eau bouillante, en dérision du baptême. La terreur était si grande que les escadrons de Kurchid n'eurent pas à livrer bataille ; en quelques jours, comme l'inondation que rien n'arrête, ils eurent couvert toute la province de la Morava, c'est-à-dire toute la Serbie orientale. A l'ouest, le désastre ne fut pas moins rapide. C'était le knèze Sina, encore un des favoris de Mladen, qui avait le commandement de la Koloubara ; tous les voïvodes réunis sous ses ordres voulaient arrêter l'ennemi sur la frontière, l'armée demandait à se battre : le knèze Sina restait comme frappé de paralysie. Vainement, sur plusieurs points, des chefs résolus à mourir se défendaient avec une poignée d'hommes et donnaient à la nation de nouveaux exemples d'héroïsme, ceux qui avaient en main les grandes ressources se refusaient à leur venir en aide. C'est ainsi que Milosch Obrenovitch, Stojan Stoupitch et le prota Nenadovitch, neveu de l'ancien hospodar, se maintinrent pendant quinze jours derrière les redoutes de Ravanj. Enfermé dans son camp, sous la forteresse de Schabatz, Sina recevait leurs messages, entendait leurs cris de détresse et demeurait immobile. Chose étrange, jamais, depuis neuf ans, l'unité de commandement n'avait été plus complète, et c'est à ce moment que chacun des dépositaires de ce pouvoir établi pour le salut de tous semble ne songer qu'à soi.

Que fait donc Kara-George ? On le cherche partout, on ne le trouve pas. Autrefois, quand il n'avait que le titre de *Commandant des Serbes*, il se portait d'un bout de la Serbie à l'autre, réparant les fautes de ses lieutenants et

faisant face à tous les périls. Il est le prince aujourd'hui, il a accepté le poids de la responsabilité souveraine; que fait-il? La Morava est au pouvoir des Turcs, la Koloubara est envahie; est-ce dans la Schoumadia, comme aux jours de l'insurrection de 1804, que le héros de Mischar prépare la résistance suprême? Non, c'est ce poids même de la responsabilité qui l'écrase. L'héroïque chef de bandes n'était pas fait pour la souveraineté. Déconcerté, éperdu, il veut et ne veut pas, il s'avance et retourne en arrière. Le 2 octobre (jusque-là on ne saurait dire ce qu'il a fait), il va visiter le camp des hommes de la Schoumadia vers l'endroit où la Morava se jette dans le Danube, et il exhorte le voïvode Voulé Jlitch, commandant des troupes serbes, à garder ce poste jusqu'à la dernière extrémité; le soir même, il est de retour à Belgrade, et le lendemain il franchit la frontière. Le prince des Serbes, emportant ses trésors et abandonnant son peuple à la merci des Turcs, est allé chercher un refuge en Autriche.

II

Détresse des Serbes. — Appel à Milosch. — Conception hardie du jeune chef. — Il se soumet aux Turcs et se fait donner, au nom du sultan, le commandement du peuple qu'il veut sauver. — L'insurrection de Hadschi-Prodan étouffée par Milosch. — Barbarie des vainqueurs. — Fureurs croissantes. — Supplices de Belgrade. — Milosch lui-même est menacé.

Le prince Michel Obrenovitch III, celui-là même qui est tombé sous les balles des assassins, le 10 juin 1868, dans le parc de Topchidéré, écrivait, il y a vingt ans,

dans un curieux livre publié à Paris : « Si Kara-George n'avait pas fui, sa gloire serait sans tache et resplendirait dans les annales de la Serbie comme le soleil dans un ciel sans nuages[1]. » C'est le résumé de cette douloureuse histoire. Que la Serbie de 1813, livrée aux Turcs par le traité de Bucharest, enveloppée par toutes les forces de l'empire ottoman, ait dû succomber dans cette lutte inégale, qu'elle ait été forcée de se rendre, de mettre bas les armes, de plier de nouveau sous un joug exécré, la violence des événements le voulait ainsi. Après tout, quelle que fût l'horreur de la catastrophe, elle laissait subsister des souvenirs de gloire qui aiguillonneraient un jour le désir d'une revanche. Un seul homme dans la nation serbe ne pouvait ni fuir ni se rendre, un seul était tellement lié par les souvenirs du passé et par les nécessités du présent, qu'il n'avait pas le droit de compter sur les réparations de l'avenir. Son devoir était de se faire tuer. Kara-George, tombé sur le champ de bataille pour la défense du pays qui l'avait nommé prince, léguait un nom de plus à la tradition des Douschan et des Lazare; une telle mort en 1813 était l'unique couronnement d'une telle vie. Quel malheur pour Kara-George, quel malheur aussi pour le peuple serbe, que le rude chef de bandes n'ait pas compris ce devoir! Combien de tragédies, combien de haines, de fureurs, de représailles sanglantes eussent été épargnées à l'histoire de ce vaillant peuple, si le vainqueur de Mischar avait péri au bord de la Morava, comme le

1. *Milosch Obrenovitch* ou *Coup d'œil sur l'histoire de la Serbie, de* 1813 *à* 1839. par le prince Michel Milosch Obrenovitch; in-8. Paris, 1850.

prince Lazare à Kossovo! Prononcées par le malheureux prince qui devait être la dernière victime de ces violences, les paroles que nous citions tout à l'heure acquièrent aujourd'hui un intérêt plus dramatique, et nous redisons avec lui, ajoutant à cette expression de son regret un sens douloureux qu'il ne pouvait soupçonner : « Si Kara-George n'avait pas fui, sa gloire resplendirait dans les annales de la Serbie comme le soleil dans un ciel sans nuages! »

Est-ce à dire pourtant que l'historien de Kara-George ait le droit d'imputer au caractère même des Slaves les tristes scènes de déroute où un peuple si fier jusque-là semble tout à coup s'abandonner lui-même? M. Ranke, malgré ses sympathies pour les Serbes, se laisse reprendre ici par les sentiments de dédain que la race germanique professe à l'égard des nations slaves. C'est un orgueil propre à l'Allemagne, surtout à l'Allemagne prussienne, de croire à sa prééminence morale sur les races étrangères, et cet orgueil prend un caractère particulier quand il s'agit des Slaves; on dirait que les puritains de la Prusse espèrent justifier par là les iniquités dont ils sont les complices envers la Pologne. Partout où le Germain est en contact avec le Slave, le Slave, disent-ils, doit s'effacer devant le Germain, comme les qualités superficielles s'effacent devant les vertus solides. Au Slave les apparences trompeuses, les élans qui ne durent pas; aux Allemands le travail, la constance, en un mot la moralité! N'y a-t-il pas quelque chose de ce préjugé hautain dans le récit de Léopold Ranke, lorsqu'il s'écrie, à propos de la fuite de Kara-George et de la déroute des Serbes : « Ce n'est pas ici le terrain où s'épanouit la

force morale qui fait que l'homme tient tête à l'infortune et offre sa vie en sacrifice avec la pleine conscience de la sacrifier inutilement, c'est-à-dire pour l'honneur. Cet élément supérieur manque à l'histoire que nous racontons[1]. » A cette parole amère, et d'autant plus cruelle que l'auteur se montre d'ordinaire plus bienveillant pour les Serbes, les Serbes avaient répondu d'avance par la voix des poëtes populaires. Un des chants récemment recueillis par le chancelier du consulat de France à Belgrade, et qui remonte aux événements de 1813, exprime avec autant de naïveté que de force la protestation de la conscience nationale :

« La vila pousse des cris du sommet du Roudnik au-dessus de l'Iacenitza, le mince ruisseau; elle appelle George Petrovitch à Topola, dans la plaine : « Insensé George Petrovitch, où es-tu en ce jour ? Puisses-tu n'être nulle part ! Si tu bois du vin à la Méhana, puisse ce vin s'écouler sur toi de blessures[2] ! Si tu es couché au lit près de ta femme, puisse ta femme rester veuve ! Tu ne vois donc pas (ah ! fusses-tu privé de la vue !) que les Turcs ont envahi ton pays ? » Et George lui répond : « Tais-toi, vila que la peste étouffe ! Tant que j'aurai Véliko sur le Timok et Milosch à Ravanj, tant que Lazare Montap occupera le fort

1. Ranke, *Die Serbische Revolution*, 2e édit., Berlin, 1844, un vol., p. 249.

2. M. Auguste Dozon met ici en note : « Forte ellipse, facile, mais longue à suppléer. » On devine aisément les pensées tumultueuses qui agitent la vila du poëte ; ne pouvant s'expliquer l'inaction de Kara-George, elle évoque des idées qu'elle écarte aussitôt. «—Es-tu quelque part? Non, puisses-tu être mort ! — Es-tu en train de boire? Non, ce n'est pas le vin qui doit couler aujourd'hui ; que ce soit plutôt le sang de tes blessures ! — Es-tu paisiblement couché dans ton lit? Non, si ta femme est auprès de toi, qu'elle soit auprès d'un trépassé ! »

retranchement de Déligrad, je ne crains ni tsar[1] ni vizir. » La vila reprend alors : « Fuis, George, malheur à ta mère ! Véliko a succombé sur le Timok, Milosch a été battu à Ravanj, et pour Montap, les Turcs l'ont enfermé dans le fort retranchement de Déligrad, puis ils se sont avancés vers la Morava, ont traversé la rivière à son embouchure, et déjà les voici à Godomine. George, ils couvrent la plaine de Godomine, cheval contre cheval, guerrier contre guerrier; leurs étendards sont comme les nuages, leurs tentes comme les blanches brebis, et les lances de guerre sont semblables à une noire forêt. N'espère en personne, George, personne ne peut te secourir; mais charge mulets et chevaux, sur les mulets place tes nombreuses richesses, sur tes chevaux du drap non taillé, et retire-toi, George, dans la Sirmie, terre plate[2]. »

« Quand George Petrovitch eut entendu ces paroles, les larmes coulèrent de son blanc visage; il frappa de la main son genou, et le drap neuf éclata au genou et les bagues d'or à ses doigts. « Malheur à moi ! s'écria-t-il. Dieu clément ! moi que les Turcs ont pris vivant, lorsque j'avais tant de voïvodes ! » Puis il charge chevaux et mulets et passe dans la Sirmie, terre plate. Lorsqu'il eut traversé l'eau, il se retourna du côté de son pays : « Dieu te conserve, terre de la Schoumadia ! Si Dieu et la fortune des braves le permettent, un an ne se passera point sans que de nouveau je te visite, ô mon pays ! » Puis George rentra dans la Sirmie.

« Les Turcs alors s'emparèrent du pays et y commirent des

1. On sait que les Serbes donnent le nom de *tsar* au sultan des Turcs comme à l'empereur de Russie.

2. Ainsi, c'est la villa elle-même, la *sœur en Dieu*, qui a engagé Kara-George à emporter ses richesses sur la terre autrichienne. On voit quel était encore le respect de l'opinion pour le prince fugitif; les appels que le pays lui adresse, mêlés de regrets et de reproches, renferment aussi l'excuse de sa conduite. Cette pièce est évidemment de l'année 1814 ou du commencement de 1815, c'est-à-dire du temps où l'irritation populaire poussait Milosch à une levée d'armes : il y avait un an que Kara-George avait abandonné son poste.

violences, faisant captives les sveltes Schoumadiennes, mettant à mort les jeunes Schoumadiens. S'il eût été donné à quelqu'un d'être là et d'entendre les gémissements de douleur, et les hurlements des loups dans la montagne, et les chants des Turcs dans les villages !...

« Ainsi fut-il pendant une année, et la moitié de la suivante aussi s'écoula. Alors la vila des bords de la Save s'écria de nouveau, appelant George Petrovitch : « Où es-tu, George ? Puisses-tu n'être nulle part ! Ne sais-tu pas que l'an dernier tu as fait vœu de revoir la Schoumadia et ta blanche maison à Topola ? Si tu voyais ce qu'est devenue ta maison, pillée, consumée par le feu ! Si tu voyais comme ton église est ruinée, tes vignes sans culture, tes chemins défoncés et tes pieuses fondations abattues !

« — Ma sœur en Dieu, vila de la Save, répond George Petrovitch, salue de ma part ma Schoumadia et mon parrain le knèze Milosch. Qu'il poursuive les Turcs par les villages, je lui enverrai assez de poudre, et de plomb, et de pierres tranchantes de Silistrie. Pour moi, je m'en vais vers le tsar des Moscovites pour le servir pendant une année, et peut-être me renverra-t-il là-bas pour que je visite la terre de la Schoumadia et à Topola ma blanche maison [1]. »

C'est ainsi que le peuple serbe, par la voix de ses rapsodes, protestait contre la fuite de Kara-George; c'est ainsi que, résolu à se venger, il consacrait son nouveau prince à la place du prince fugitif. Touchante obstination de la reconnaissance et du respect au milieu des reproches les plus vifs! C'est Kara-George lui-même qui désigne ici Milosch comme le sauveur de la patrie. « Ma sœur en Dieu, vila de la Save, salue de ma part mon parrain le knèze Milosch ; qu'il poursuive les Turcs

1. *Poésies populaires serbes traduites sur les originaux*, par M. Auguste Dozon, chancelier du consulat général de France à Belgrade; Paris, 1 vol., 1859, p. 218-220.

par les villages! Je lui enverrai de la poudre et du plomb, et des pierres tranchantes de Silistrie. »

Quel est donc ce knèze Milosch à qui Kara-George repentant confie la continuation de son œuvre, et que porte si haut la clameur populaire? Nous l'avons déjà rencontré dans cette histoire. A Ouschitzé, pendant la guerre de 1809, en 1811 dans les luttes de Kara-George avec les hospodars, tout récemment enfin sur les redoutes de Ravanj, nous avons vu quelle était son audace et quels sentiments il inspirait aux Serbes. « Le peuple m'aime, on ne me condamnera pas, » disait-il à Mladen, qui pensait l'effrayer par des menaces. Kara-George l'aimait aussi pour son courage, et le poétique interprète du pays traduit la chose à sa manière en faisant dire à Kara-George que Milosch est son parrain. Le parrain, c'est le lieutenant, celui qui remplace le père auprès du nouveau-né. Ce chant naïf, expression des désirs de tous, établit donc ici une sorte de succession directe de Kara-George à Misloch Obrenovitch. Kara-George nous abandonne, respect à l'homme qui nous sauva jadis, et puissent des jours meilleurs le ramener en sa blanche maison! Milosch se lève à sa place, salut et gloire à Milosch! — Tel est le résumé du poëme. On va voir si le parrain de Kara-George était à la haueur des devoirs que lui imposaient ces terribles circonstances.

Milosch a environ trente-trois ans au moment où la Serbie entière, en proie aux violences des Turcs, n'a plus d'espoir qu'en lui. Il était né vers 1780 au petit village de Dobrinja dans le district d'Ouschitzé [1]. Son

1. Dobrinja est situé à mi-côte des montagnes du sud, au bord d'un cours d'eau qui se jette dans la Morava serbe.

père, nommé Tescha, c'est-à-dire Théodore, était un pauvre valet de ferme. La femme de Tescha, veuve d'un assez riche paysan appelé Obren, du village de Brousnitza, avait eu trois enfants de ce premier lit, deux fils et une fille; mariée en secondes noces au pauvre Tescha, elle lui donna trois fils, dont l'aîné fut Milosch; les deux autres, qu'on retrouvera dans la suite de ce récit, se nommaient Jovan et Éphrem. Milosch était bien jeune encore lorsque son père mourut. Sa mère Vichgna était dans la plus complète indigence, car elle n'avait rien de son premier mari, la fortune d'Obren ayant passé à ses enfants, principalement à l'aîné, Milan Obrenovitch. Milosch et ses deux frères, dès qu'ils furent assez grands pour cela, gagnèrent leur vie en gardant les troupeaux de porcs chez les paysans des environs. Bientôt Milosch entra au service de son demi-frère Milan, fils d'Obren, et il y resta jusqu'à l'insurrection de 1804. Milan, dont la fortune s'était accrue, avait pris un des premiers rangs parmi les Serbes de son district; Milosch, son bras droit pendant la lutte, profita des pouvoirs que la force des circonstances attribuait à son frère, et y fut tout naturellement associé. Hardi et intelligent comme il était, animé d'un génie inculte qui éclatait en toute occasion, il n'eût point tardé à se faire sa place; l'autorité de Milan, qui le mettait en relief, abrégea pour lui les épreuves. C'est ainsi qu'en 1811, après la mort de Milan, l'ancien gardeur de porcs se trouva placé au rang des hospodars. Ayant hérité du pouvoir de son frère, pouvoir qu'il avait conquis d'ailleurs par des actions héroïques, il trouva tout naturel aussi de perpétuer le nom qui avait secondé sa fortune. Milosch, fils de Tescha,

s'appela donc Milosch, fils d'Obren[1]. Au moment où la fuite de Kara-George livre la Serbie aux Turcs, Milosch Obrenovitch n'est encore connu que par son courage; mais Kara-George aussi et beaucoup de ceux qui se sont sauvés en Autriche étaient des héros d'intrépidité. Si le découragement est partout, si les chefs ont fui, si l'armée n'est plus, que pourra faire Milosch?

C'est aux premiers jours du mois d'octobre 1813 que se passent ces lamentables scènes. Milosch était au camp de Schabatz sous le commandement du knèze Sina Markovitch; il allait, avec 2 ou 3,000 hommes se porter au-devant de l'ennemi, quand on apprit que le prince des Serbes avait pris la fuite, et que les Turcs entraient à Belgrade. A cette nouvelle, ce fut un sauve qui peut général; les troupes se dispersèrent, les voïvodes coururent à la frontière d'Autriche. Milosch resta seul ou à peu près. Monté sur son cheval, il errait le long de la Save, entre Belgrade et Schabatz, quand un des hommes qui s'étaient illustrés dans la guerre de l'indépendance, l'ancien hospodar Jacob Nenadovitch, déjà réfugié en Autriche, revint sur ses pas en toute hâte pour l'entraîner avec lui. Toutes les instances furent vaines. « Écoute, frère, lui dit Milosch, je ne quitterai pas ma terre na-

1. Milosch n'a pas renoncé au nom de son père, le pauvre valet de charrue; dans ses actes officiels, le nom de Théodorovitch est associé au nom d'Obrenovitch. Quand le vœu national lui décerna le titre de *kniaze* ou prince des Serbes, au mois de novembre 1817, il fut proclamé sous ces deux noms. L'*Almanach de Gotha* le désigne toujours de cette manière : *le prince Milosch* Ier *Theodorovitch Obrenovitch*. C'est bien pourtant le nom d'Obren qui a effacé l'autre; dans le langage courant, comme dans le style de l'histoire, la famille de Milosch est la famille des Obrenovitch.

tale, car je ne saurais où aller. M'enfuirai-je donc en un pays étranger pour y chercher un asile, tandis que les Turcs emmèneront en esclavage ma vieille mère, ma femme, mes enfants, et les vendront comme des moutons? Non, Dieu m'en garde! Je retourne dans mon district, et j'accepte d'avance le sort réservé aux autres, quel qu'il soit. Combien de mes braves frères ont péri sous mes yeux! N'est-il pas juste que je meure avec eux[1]! » Il retourna dans ses montagnes, où l'invasion turque n'avait point encore pénétré; quelques hommes résolus, guerriers et paysans, se réunissent autour de lui. Pour être plus libre de ses mouvements, il avait envoyé sa femme et ses enfants au couvent de Saint-Nicolas, sous la garde d'un bon vieillard, l'archimandrite Hadschi-Athanase, son parrain. La forteresse d'Ouschitzé lui offrait un abri; il s'y cantonne, prêt à recommencer la lutte, impatient de fournir un centre à la résistance, dans le cas où le peuple serbe se relèverait de cette panique. Tentative inutile! les Turcs arrivaient le fer et le feu à la main, pillant ou détruisant tout, outrageant les femmes, massacrant les enfants. C'était le cri qui courait de montagne en montagne, et les horreurs commises à Kladovo n'autorisaient que trop les rumeurs effrayantes. Est-ce que les compagnons de Milosch pouvaient rester à leur poste pendant que leurs familles étaient exposées à la brutalité de l'ennemi? Tous partirent, et voilà Milosch abandonné des soldats comme il a été abandonné des chefs. Ses soldats, au moins, ne l'avaient quitté que pour mourir ailleurs.

1. Nous donnons ici les paroles mêmes citées en français par le prince Michel. — *Milosch Obrenovitch*, Paris, 1850, p. 35-36.

Cependant les Turcs eux-mêmes, grâce à l'influence relativement humaine de Kurchid-Pacha, étaient comme effrayés de leur victoire. Ils comprenaient bien qu'on n'extermine pas un peuple, surtout un peuple qui pendant neuf ans a produit des légions de héros et tenu en échec tout un empire. Après avoir dispersé les troupes serbes, ils songeaient à pacifier les campagnes, à rassurer les esprits. Kurchid fit demander à Milosch s'il voulait l'aider à ce travail d'apaisement, lui promettant pour cela de le nommer knèze et chef de district, comme il l'était naguère sous Kara-George. Milosch avait le génie du politique autant que l'intrépidité du soldat; ce fut pour lui un trait de lumière, il vit que là était le salut du présent et de l'avenir. L'accord fut bientôt fait. C'était Ali-Aga, chef des gardes de Kurchid, qui avait négocié cette alliance; Milosch alla le trouver dans le village de Takovo, et déposa ses armes à ses pieds. Ali-Aga ne prit que le cimeterre en signe d'hommage; il lui laissa son pistolet, son fusil, son poignard, et le nomma sur-le-champ oberknèze de la région de Roudnik.

Aussitôt Milosch se mit à l'œuvre, allant porter de village en village des paroles de paix et d'espoir. Quelques jours après, Ali-Aga le présentait au grand-vizir, qui le recevait avec honneur et confirmait sa dignité. Les mêmes honneurs et des pouvoirs plus grands encore lui étaient conférés par Soliman, ancien pacha de Bosnie, à qui le grand-vizir, avant de rètourner à Constantinople, avait confié le pachalik de Belgrade. « Voici mon fils adoptif, disait Soliman aux personnages de sa cour en leur présentant Milosch; il est sage et doux aujourd'hui, mais plus d'une fois, s'il faut dire la vérité, j'ai dû fuir au ga-

lop pour éviter ses coups. Récemment encore, à Ravanj, il me fracassait le bras. » Puis, montrant à Milosch la cicatrice de sa main droite : « Tiens, mon fils, reconnais-tu la place? C'est bien là que tes dents ont mordu. » — Milosch répondit avec ce mélange d'adresse et de courtoisie qui est un des traits de la diplomatie orientale : « Cette main, je la couvrirai d'or. » Et Soliman, agrandissant l'autorité du knèze, lui attribuait non-seulement la contrée de Roudnik, mais les districts de Poschega et de Kragoujevatz; il lui donnait en outre deux riches pistolets et un beau cheval arabe.

Étranges aventures après de telles catastrophes! Tous les anciens chefs du peuple serbe sont internés dans les forteresses autrichiennes, Kara-George à Gratz, Mladen à Buck; Jacob Nenadovitch, Vouitza, Sina, Leonti, sont surveillés de près, tous seront conduits bientôt en Bessarabie sur la demande du cabinet russe. Pendant ce temps, Milosch Obrenovitch est le fils adoptif du pacha de Belgrade, et, associé au gouvernement des Turcs, il est chargé d'imposer aux Serbes la résignation!

On devine déjà quels arguments ces circonstances extraordinaires pourront fournir un jour à la haine de ses ennemis. Qu'on y prenne garde toutefois : nous ne sommes pas ici dans notre monde, où les événements même les plus compliqués ont toujours quelque chose de simple et de facile à prévoir; nous sommes en Orient, dans un Orient presque barbare, dans un Orient à la fois chrétien et turc, chrétien par les croyances et turc par les idées; en outre, d'effroyables nécessités pèsent sur ce peuple et l'obligent à prendre un masque. Les jours sont passés où la lutte à ciel ouvert enthousiasmait

toute une nation; voici l'heure où l'opprimé n'a plus que la ruse à son service. Il faut se soumettre, et non pas se soumettre en silence; il faut avoir à la bouche les paroles souriantes qui endormiront le maître détesté. Kara-George, avec ses emportements sauvages, n'eût jamais pu se façonner à cette diplomatie; Milosch, avec son esprit rusé, sa vue perçante, sa conception rapide, sa souplesse diabolique, est maître de sa colère, comme il est affranchi de tout scrupule. On dirait que les Serbes le comprennent à demi-mot. Malheur à ceux qui ne le comprendraient pas! Il a son but; quand le moment sera venu d'y marcher, il le dira. En attendant, il garde un dépôt que le hasard lui a remis, mais dont il sent bien qu'il doit compte à l'avenir; l'administration de la Serbie par les Serbes, ce principe vaguement posé par le traité de Bucharest, ce principe que les Turcs se trouvent obligés de reconnaître en sa personne sans le déclarer franchement, il veut le protéger à force de ruse et de patience, aussi longtemps que les circonstances le permettront. S'il parvient à le sauver, ce sera la semence de l'arbre sous lequel s'abritera un jour l'indépendance nationale.—Patience donc! faisons-nous tout petits, ayons l'air d'oublier, et toutefois ne cessons pas d'avoir l'œil et l'oreille au guet. L'œuvre que nous avons mis neuf ans à construire s'est écroulée en un jour, il faut tout recommencer depuis la base. Quand la roue pesante du chariot a détruit un palais de fourmis, les fourmis se remettent au travail; soyons la fourmi laborieuse qui répare ses désastres dans l'ombre. — Telles étaient les pensées de Milosch aux meilleurs instants de sa méditation ardente.

Que d'autres sentiments aient pu s'y mêler, nous ne le nierons point. Comment s'étonner qu'une ambition moins désintéressée ait séduit plus d'une fois cette énergique nature? Bien habile d'ailleurs qui saurait débrouiller les intentions et les mobiles dans un génie aussi complexe, en des circonstances aussi tragiques, au milieu d'excitations si bien faites pour troubler les têtes les plus fortes! Ce n'est pas un héros des races libres et des âges cultivés que nous avons sous les yeux; c'est un héros sauvage, subtil, élevé à l'école de la servitude, exalté par dix années de lutte, poursuivant un but qui semble inaccessible. Sa gloire est d'avoir osé poursuivre ce but quand tout le monde y renonçait. Laissons-le donc modifier ses vues suivant les nécessités de sa tactique, et parce que son intérêt s'accorde avec le cause dont il est le soutien, gardons-nous de méconnaître les services extraordinaires qu'il a rendus. Prétendre le juger comme on juge un Cromwell, s'indigner de ne pas rencontrer ici un Washington, c'est une puérilité. Brutus jouait la stupidité pour cacher ses desseins, Lorenzaccio faisait le mélancolique et le débauché pour mieux frapper son coup; Milosch s'est fait l'esclave, l'agent, parfois même le bourreau des Turcs, afin de préparer dans la suite l'affranchissement des Serbes.

Au surplus, dans le détail si compliqué des événements qui remplissent cette période, il y a deux traits qui dominent tout : contre les impatients qui se lèvent avant l'heure et fournissent des prétextes aux représailles des Ottomans, Milosch est inflexible; mais, dès que la mesure est comble, c'est lui qui jette le cri de guerre, c'est lui qui, organisant la révolte

d'après un plan tout nouveau, mêlant la ruse à l'audace, vrai renard, vrai lion, assure la victoire d'un peuple désarmé sur les escadrons de Mahmoud. N'y a-t-il pas là une suite de circonstances qui révèle chez le héros sauvage des principes nettement conçus et logiquement enchaînés?

Nous avons parlé de la patience de Milosch et de la patience des Serbes; il faut reconnaître qu'elle était mise à de rudes épreuves. Les troupes turques inondaient le pays; avec les spahis et les janissaires étaient revenus les anciens habitants turcs, les maîtres des villes et des palankes, ceux qu'on avait chassés en 1804; on devine quelles vengeances ils exercèrent sur un peuple vaincu. Chassés des villes à leur tour, et condamnés à la glèbe, les paysans étaient écrasés d'impôts, de réquisitions, de contributions de guerre, que les soldats turcs allaient réclamer le cimeterre au poing. On les obligeait de travailler aux fortifications, on leur prenait leurs armes; une terreur sombre les enveloppait. Porter un objet qui pouvait tenter la cupidité des Turcs, c'était s'exposer à la mort. La femme de Milosch elle-même, la femme du knèze de Roudnik mettait ses habits rustiques les plus grossiers quand le surveillant turc, avec son escorte, devait inspecter son humble demeure de Brousnitza. Au danger perpétuel de la situation se joignaient de perpétuels outrages. Il était manifeste que des occasions de révolte pouvaient naître à tout instant, il était manifeste aussi que la moindre révolte aurait amené l'extermination des Serbes.

La pensée constante de Milosch était d'intervenir à propos, d'étouffer les étincelles, de prévenir l'in-

cendie. Vers la fin de l'automne 1814, un fonctionnaire turc et un ancien voïvode serbe, tous deux accompagnés de leurs gens, se rencontrent au couvent de Ternava. Ils venaient y chercher un abri contre la peste, qui sévissait alors en Serbie. L'ancien voïvode s'était soumis aux Turcs, attendant comme Milosch, mais avec moins de patience, le moment de se venger. Un jour qu'il se promenait dans la campagne avec le fonctionnaire ottoman, les deux escortes se prirent de querelle en l'absence de leurs maîtres, et les Serbes, que secondaient les moines, eurent bientôt garrotté leurs adversaires. C'était l'étincelle dont nous parlions tout à l'heure. Le feu gagne de proche en proche, et voilà le voïvode, qui ne demandait pas mieux, à la tête d'une insurrection. Hadschi-Prodan, — c'est son nom, — se hâte d'avertir Milosch, et le conjure de prendre le commandement des Serbes comme Kara-George en 1804. Que se passa-t-il dans l'esprit de Milosch? Lui seul aurait pu le dire. Il est clair toutefois que son hésitation ne fut pas longue. Examinant d'un coup d'œil les chances de la situation, il vit qu'une révolte si peu préparée serait la ruine des Serbes; son devoir était d'étouffer l'insurrection au plus vite.

Il commence par prévenir le pacha de Belgrade. Un de ses amis, le pope Simon, va le trouver de sa part, lui raconte ce qui se passe, et lui donne l'assurance que tout sera réprimé. « Je te remercie, mon fils, lui écrit Soliman en le comblant d'amitiés; mon lieutenant part avec mes troupes, il faut te joindre à lui pour dompter les rebelles. Ceux qui se rendront à toi, ceux que tu ramèneras à la soumission et à la fidélité,

pas un cheveu ne tombera de leurs têtes. » Sans perdre une heure, et n'oubliant pas d'emmener avec lui le mousselin de Poschega, qui rendra témoignage de son zèle, Milosch court bride abattue vers tous les lieux où s'agitent ses anciens compagnons de guerre. Bas les armes! c'est Milosch qui l'ordonne. Et souple, insinuant, il prend tous les tons pour les convaincre, tantôt la gravité du commandement, tantôt la familiarité moqueuse. Quand les Turcs ne peuvent l'entendre : « Êtes-vous fous! dit-il aux Serbes ; si l'heure était venue de briser nos chaînes, n'est-ce pas moi qui le saurais le premier? » Les chefs se soumettent, les esprits s'apaisent, Hadschi-Prodan s'enfuit ; ces flammes folles qui ne pouvaient qu'incendier le pays sont étouffées en un instant. Sur un point seulement les insurgés tiennent bon ; Milosch les attaque au tomber de la nuit, et ne réussit pas à les déloger. N'importe, l'attaque a produit son effet. Les hardis jeunes hommes étaient résolus à se faire tuer par les Turcs; quand ils voient que Milosch est sérieusement contre eux, ils se dispersent avant le lever du jour.

Voilà la première des insurrections arrêtées par Milosch au profit des Turcs, voilà aussi le premier chef d'accusation qui le désignera aux vengeances populaires, quand son despotisme et ses cruautés auront soulevé tant d'ennemis. Lui, Milosch, le chef des Serbes, le parrain, le lieutenant de Kara-George, lui que Kara-George avait chargé de continuer son œuvre, il a tiré avec les Turcs sur les nobles enfants de la Serbie! C'est ainsi qu'on parlera en 1839. A vingt-cinq ans de distance, au milieu des passions furieuses, il est facile de dénaturer les choses. Les témoins de 1814 tenaient

un autre langage. Écoutons un chroniqueur dont la naïveté même garantit l'impartialité. « Dans cette insurrection, dit M. Fedor Possart, Milosch s'est acquis honneur et confiance non-seulement auprès de Soliman-Pacha, mais auprès du peuple serbe : auprès de Soliman-Pacha, parce que, loin de se joindre aux insurgés, il est resté fidèle à ses engagements et a rétabli la paix; auprès du peuple serbe, parce qu'il l'a préservé du pillage, de la servitude, de la mort, parce qu'il a su le contenir et le sauver [1]. »

Étouffer l'insurrection d'Hadschi-Prodan, c'était assurément le premier devoir de Milosch au nom du salut commun; un autre devoir était d'arracher à la fureur des Turcs les imprudents qui s'étaient compromis, et d'après de nombreux témoignages, il paraît bien que sur ce point aussi Milosch n'a pas failli à son rôle. Protecteur naturel des Serbes, il opposait son autorité, ses services, les promesses du pacha de Belgrade, aux rigueurs des agents turcs; si l'ascendant moral n'obtenait rien, il employait la ruse. C'est lui qui sauva la belle-fille d'Hadschi-Prodan en lui faisant revêtir des habits d'homme. Mais comment un seul homme aurait-il suffi à pareille tâche? Il eût fallu se multiplier, intervenir partout, être partout à la fois. En promettant à Milosch d'accorder la vie sauve à ceux qui se soumettraient, Soliman avait donné aux chefs de ses troupes des instructions toutes différentes. Les Turcs firent main basse sur un grand nombre des hommes les plus importants du pays; mais il faut repro-

1. *Das Leben des Fürsten Milosch und seine Kriege, nach Serbischen Originalquellen bearbeitet*, von P.-A. Fedor Constantin Possart; 1 vol. Stuttgart, 1838, p. 30-31.

duire ici la douloureuse et touchante naïveté des chroniques locales :

« Quand le lieutenant du pacha de Belgrade entra dans Jagodina, les gens du pays vinrent à sa rencontre et lui fournirent les provisions de bouche ; ces démarches ne le touchèrent point. Là aussi, comme à Kragoujevatz, il s'empara de tous les hommes notables et les fit charger de fers. Quelques jours après, il partit avec ses troupes, emmena tous ses prisonniers au nombre de 115, les conduisit enchaînés à Belgrade et les emprisonna dans une des tours. Aussitôt que l'insurrection fut entièrement apaisée et la tranquillité rétablie, on les fit sortir de prison (c'était le jour de Saint-Sava, la veille de Noël); on les décapita aux quatre portes de la ville, et on décora de leurs têtes les murailles de Belgrade. Le supérieur du couvent de Ternava, ainsi que 36 hommes dont les noms sont inconnus, furent empalés vivants. A ceux que Soliman-Pacha fit décapiter ou empaler dans Belgrade, si l'on ajoute ceux qui furent tués çà et là dans les districts, il y eut au moins 300 Serbes qui périrent en cette occasion, et c'étaient presque tous de jeunes hommes... Milosch était profondément consterné de voir que Soliman-Pacha avait violé sa parole, qu'il l'avait trompé, qu'il avait mis à mort les rebelles, après que lui, Milosch, les avait décidés à se rendre sur des promesses loyalement faites et loyalement acceptées. Il en vint donc à faire les raisonnements que voici : « Cet homme ne tient pas sa parole, il n'y a rien à faire avec lui. S'il commet aujourd'hui une telle déloyauté, s'il fait périr tant d'hommes sans se soucier de ce qu'il a dit, puis-je être assuré que demain il n'agira pas de même avec moi ? » Telles étaient les pensées de Milosch [1]. »

Et ces supplices de Belgrade n'étaient que le prélude d'un système de terreur. La révolte d'Hadschi-Prodan avait prouvé que tous les Serbes n'étaient pas encore

1. *Das Leben des Fürsten Milosch*, p. 29 et suiv.

désarmés; où donc cachaient-ils ces armes qu'ils avaient retrouvées si aisément? Une perquisition acharnée commença sur tous les points. On inventait les plus odieuses tortures pour obliger les Serbes à parler. Un homme qui cachait, disait-on, une cuirasse et deux pistolets fut traversé d'une broche et mis sur un brasier; ceux-ci eurent les os rompus à coups de bâton; ceux-là, les pieds et les poings liés, étaient suspendus horizontalement, puis on chargeait leurs corps de pierres énormes de manière à leur briser les reins; des femmes étaient emprisonnées dans des sacs jusqu'au menton, et les bourreaux, leur ouvrant la bouche, y soufflaient de la cendre au point de les étouffer. « On commit encore, ajoutent les chroniques, bien d'autres atrocités; nous les savons, mais nous ne voulons pas les dire. »

Nul n'était épargné. Un ancien voïvode, Stanoje Glavasch, qui s'était soumis comme Milosch, et comme lui avait contribué à disperser l'insurrection, fut décapité par ordre de Soliman. Milosch se trouvait à Belgrade quand le trophée sanglant y fut apporté. « Knèze, lui dit un des sicaires du pacha, as-tu vu la tête de Glavasch? C'est ton tour maintenant. » Milosch se contenta de répondre : « Il y a longtemps que j'ai mis ma tête dans la muselière; celle que je porte n'est pas à moi [1]. » Il voulait dire qu'il avait fait le sacrifice de sa vie, que l'ancien Milosch n'existait plus, et que celui qui était encore de-

1. Le prince Michel, en racontant ce fait, traduit ainsi : *il y a longtemps que j'ai mis ma tête dans le sac*, et il dit en note que cette expression *mettre sa tête dans le sac*, signifie en langue serbe, *être résolu à mourir*. M. le docteur Cunibert, ancien médecin en chef au service du gouvernement serbe, donne une explication qui me paraît plus pré-

bout se devait tout entier à son peuple. Que de hardis projets dans cette résignation apparente! Il était évident que ses jours étaient comptés; le pacha le retenait à Belgrade, et c'est en vain que Milosch demandait avec prières la permission de retourner dans sa province. Heureusement le rusé Serbe savait à quel homme il avait affaire; dès la fin de l'insurrection, il avait racheté une soixantaine de prisonniers serbes pour une somme de plus de 100 piastres. « Je veux acquitter ma dette, dit-il simplement au pacha; j'irai chercher la somme que je t'ai promise, et je te la rapporterai. La somme est considérable; pour me la procurer, il faut vendre bon nombre de bœufs et de porcs; moi seul je puis faire cela. Laisse-moi donc partir. » La cupidité du pacha fut plus forte que sa cruauté. Milosch partit à cheval; quelques jours après, il était dans ses montagnes de Roudnik au milieu d'une bande de Serbes tous résignés jusque-là, mais tous résolus désormais à vivre et à mourir en haïdouks plutôt que de subir encore l'exécrable joug des vainqueurs.

cise. « Les Turcs, dit-il, jettent la tête des suppliciés dans une muselière à cheval, pour la porter à l'endroit où elle doit être exposée. De là le proverbe : *la tête d'un tel n'est pas loin de la muselière.* « *Essai historique sur les révolutions et l'indépendance de la Serbie*, Leipzig, 1855, page 87.

III

Soulèvement de Milosch. — *Le berceau de la liberté serbe.* — Printemps de 1815. — Guerre de coups de main. — Prise du retranchement de Poscharevatz. — *Tu seras prince de ce pays !* — Conditions de la paix. Milosch, oberknèze des Serbes au nom du sultan.

A mi-côte des montagnes de Roudnik, au-dessus de la vallée et du village de Tsernuscha, s'élèvent deux maisons agrestes assez semblables aux chalets de la Suisse. La forêt épaisse et sombre qui commence à quelque distance des bâtiments couvre la montagne jusqu'au faîte. Devant, sur les pentes qui conduisent doucement à la plaine, s'étendent des champs et des vergers. Le voyageur autrichien que nous avons souvent cité, M. Kanitz, a visité récemment ces lieux qu'il appelle le *berceau de la liberté serbe* [1]. Après avoir décrit la maison où habitait Milosch, l'installation intérieure, la salle de famille, la petite chambre et le prie-Dieu de la princesse de Serbie, il termine par ses paroles : « Je n'ai pas quitté sans émotion la demeure modeste qui vit germer et mûrir dans l'âme impénétrable du knèze de 1815 les révolutions d'où est née la délivrance des Serbes. Les cris de la nation écrasée ont retenti jusque sous les ombrages bienfaisants de ces pommiers, qui bien des fois à cette époque abritèrent l'inflexible knèze et ses compagnons. C'est de Tsernuscha que Milosch, en ce mémorable di-

1. *An der Wiege der Serbischen Freiheit.* Kanitz, *Serbien*, Leipzig, 1868, p. 55-58.

manche des Rameaux, s'est rendu à l'église de Takovo, et il n'est revenu dans le paisible bourg qu'après de rudes combats, vainqueur et prince de la Serbie délivrée! Aujourd'hui les maisons bien construites, les champs bien entretenus, l'aisance qui brille partout à Tsernuscha, témoignent de la protection particulière que la seconde patrie des Obrenovitch doit au souvenir reconnaissant de la famille régnante. »

C'est là en effet que Milosch arrive au galop de son cheval après avoir échappé aux mauvais desseins du pacha. Que trouve-t-il en sa maison? Le fait est significatif; il trouve un certain nombre de Serbes qui avaient pris part à la révolte d'Hadschi-Prodan, et qui s'étaient soumis sur son invitation. Maintenant qu'il était impossible de se soumettre plus longtemps, ils venaient tous à Milosch, comme à leur chef naturel. Milosch accepte le commandement, l'insurrection se prépare dans l'ombre, les grands jours de 1804 vont recommencer.

D'abord, c'est un trait de chevalerie orientale qu'il ne faut pas négliger dans une histoire où tant d'actes barbares ont entaché souvent la plus juste des causes, Milosch tient à se dégager des liens qui l'unissent aux Turcs. Soit affection, soit politique, il était devenu le frère adoptif (*probratime*) du musselim de Roudnik, nommé Aschin-Beg, et tous deux s'étaient promis de se prévenir, si quelque danger les menaçait l'un ou l'autre. C'était au printemps de l'année 1815. Le samedi, veille du dimanche des Rameaux, Milosch va trouver son *frère* Aschin-Beg, le fait monter à cheval, et l'emmène jusqu'à l'extrémité du district. A ce moment-là même, les insurgés, plus impatients que Milosch, frappaient dejà les Turcs partout où ils les

rencontraient, dans l'ombre, dans les embuscades, en brigands plus qu'en soldats, souvent même après qu'ils s'étaient rendus et qu'on leur avait promis la vie sauve. Le *frère* de Milosch eût été mis en pièces, si Milosch ne l'eût conduit lui même à la frontière du district.

Le lendemain, dimanche des Rameaux, — ce jour est fameux dans les annales serbes, — Milosch se rend à Takovo, où il a convoqué les gens d'alentour. L'assemblée a lieu dans l'église. Tous, même les vieillards, demandent la guerre, et supplient Milosch d'être leur chef. « Je le serai, dit Milosch, si vous jurez de m'obéir et de rester toujours dévoués les uns aux autres. » Des acclamations redoublées lui répondent; il retourne alors dans sa maison de Tsernuscha, prend ses armes, son costume, sa bannière de voïvode, et revient à Takovo. Tous les visages rayonnaient. « Guerre! guerre au Turcs! criaient des milliers de voix, Milosch est avec nous! » Et la bannière du chef est plantée dans le sol. Comme les choses parlaient ici à l'imagination des Serbes! C'est à Takovo que Milosch, après la fuite de Kara-George, avait déposé ses armes aux pieds du lieutenant de Kurchid, c'est à Takovo qu'il les reprenait au milieu d'un peuple électrisé. Voilà donc le commandement rétabli, la décision est irrévocable, la guerre commence.

Ce fut d'abord une guerre de coups de main. Des messagers étaient partis au galop portant la grande nouvelle sur tous les points du district. « Mort aux Turcs! Milosch est avec nous. » Les forêts, les rochers, les tavernes, avaient gardé les armes vainement cherchées par l'ennemi; en quelques heures, voilà des bandes toutes prêtes. Celui qui a deux pistolets en donne un à son compagnon.

Aux extrémités de la province de Roudnik, des retranchements sont élevés à la hâte; sans trop circonscrire la lutte, il faut faire du district de Milosch un vaste camp où l'insurrection se concentre et s'affermisse. La bannière du knèze flottant sur ces montagnes attirera de l'est et de l'ouest ceux qui hésitent encore. Le lieutenant du pacha de Belgrade avait essayé d'arrêter ces travaux; à la tête d'une armée de 10,000 hommes, il s'était jeté dans les vallées de Roudnik, et les bandes serbes, dispersées par des forces supérieures, avaient passé tout à coup de l'enthousiasme au désespoir. Parmi ces malheureux, les uns parlaient de se rendre aux Turcs, bien plus de marcher avec eux, de combattre la révolte, de rétablir la paix, de gagner enfin la bienveillance des oppresseurs afin de sauver leurs femmes et leurs enfants; les autres répondaient : « Tout est perdu, c'est folie de compter sur la pitié des Turcs, il ne nous reste plus qu'à fuir dans les montagnes et à y mourir en haïdouks après avoir tué les Turcs un à un, chaque jour, chaque nuit, sans trêve ni relâche... — Et nos femmes ? et nos enfants? Les Turcs se vengeront sur eux... — Tuons-les donc nous-mêmes. »

Pendant que ces délibérations horribles avaient lieu dans plus d'un village, Milosch redoublait d'activité pour organiser la résistance. A l'heure la plus critique, il reçut un renfort inespéré; un simple artisan de la Schoumadia, homme jusque-là débonnaire et pacifique, exalté sans doute par les horreurs dont il avait été le témoin, déploya tout à coup une ardeur extraordinaire, rassembla des bandes et amena un millier d'hommes à Milosch. Il s'appelait Jean Dobratscha. Les découragés reprirent du cœur,

l'ennemi fut harcelé de nouveau; on appelait, on attendait d'autres soulèvements, si bien que le chef turc, craignant d'être cerné dans les montagnes de Roudnik, se dirigea vers la vallée de la Morava, traversa le fleuve, et prit position sur la rive droite. Rien ne favorisait mieux les projets de Milosch; il courut dans la direction de l'ennemi, et, pour lui ôter le temps de réparer sa faute, se fortifia solidement sur la rive gauche, résolu à lui disputer le passage. Les Turcs essayèrent bien de jeter quelques bataillons au-delà du fleuve sur les points qui semblaient mal gardés, mais alors commençait la terrible guerre des haïdouks; chaque rocher, chaque touffe d'arbres cachait un *Freyschütz* invisible. On se croyait en sûreté, tout à coup sifflait une balle, et un cadavre roulait sur le sol. Les paysans, les moines, les enfants et les femmes, chacun combattait à sa manière. Que de corps morts furent charriés par la Morava sous les yeux des Turcs épouvantés!

Tandis que les forces de l'ennemi étaient ainsi tenues en échec sur les bords de la Morava, les appels de Milosch ne retentissaient pas en vain au delà du territoire de Roudnik. Il y eut des soulèvements au nord et à l'ouest, du côté de Belgrade et de Valjévo. Les spahis, pour arrêter le mouvement, voulurent former un camp retranché à égale distance de ces deux villes, à Palesch, sur la rive droite de la Koloubara; Milosch, instruit de ce projet, y court aussitôt avec ses meilleures troupes, met les spahis en fuite, et leur prend un canon. Voilà un commencement d'artillerie au service des insurgés. La nouvelle de cette victoire traverse le Danube; du Banat, de la Sirmie, de toutes les

contrées autrichiennes où s'étaient réfugiés les compagnons de Kara-George, les anciens voïvodes viennent rejoindre Milosch et reprendre le commandement de leurs districts. Ce n'étaient tout à l'heure que des bandes irrégulières, maintenant c'est une armée. Une bataille se prépare sous les retranchements de Ljoubitz, une bataille qui durera plus d'un jour; les Turcs, d'abord vainqueurs, ne réussissent pourtant pas à déloger les Serbes, et bientôt, effrayés de cette résistance, ils décampent pendant la nuit. Milosch les poursuit le sabre au poing, leur tue un grand nombre d'hommes, fait un large butin d'armes et de munitions. Il n'oublie pas toutefois que dans une telle entreprise, dans une lutte si disproportionnée, la politique doit venir en aide à la valeur guerrière. Demain peut-être ne sera-t-il pas conduit à traiter avec ceux qu'il combat? Épouvanter l'ennemi par la vigueur de ses coups, c'est le premier devoir du chef; il complétera son œuvre en lui inspirant du respect. Les témoignages des Turcs autant que les chroniques serbes ont célébré ici la générosité du vainqueur; il prit le plus grand soin des blessés, les fit conduire en sûreté dans les villes voisines, empêchant que des représailles ne fussent exercées par les hommes dont les familles avaient subi les violences des musulmans. Les Turcs ayant déjà repris possession de ces contrées, il y avait bien des femmes parmi les prisonniers. « Ils nous ont traitées, disaient-elles, comme des mères, comme des sœurs. C'est une belle religion, celle qui inspire de tels sentiments. »

Le plus formidable des retranchements élevés par les Turcs dès le début de l'insurrection était celui de Pos-

charévatz. C'est là qu'il fallait frapper les grands coups. Milosch prévoyait que l'affaire serait chaude; il rassembla les principaux chefs et leur dit : « Si l'un de vous croit l'entreprise au-dessus de nos forces, il en est temps encore, qu'il retourne chez lui. Une fois la lutte engagée, que chacun marche à la tête de ses hommes. Quiconque lâcherait pied, chef ou soldat, mourrait de ma main. » Tous restèrent, et l'assaut commença. Quatre lignes de remparts protégeaient l'enceinte; il fallut cinq jours pour les rompre. De part et d'autre, l'acharnement était le même. On se battait corps à corps, à la pointe du poigard, avec les ongles, avec les dents. La lutte fut terrible, surtout à la quatrième ligne, qui enveloppait l'église et la mosquée; les deux bâtiments furent pris, repris, envahis de nouveau, et la vigueur de la défense égalait l'impétuosité de l'attaque. Enfin les Turcs cédèrent. Le chef demanda une conférence avec Dimitri, le secrétaire de Milosch, qu'il avait connu à Belgrade. « Affirme-nous dit-il, que c'est bien Milosch en personne, Milosch le knèze du sultan, qui dirige l'attaque; nous ne résisterons pas à Milosch. » Milosch se montra, et leur permit de quitter avec honneur la forteresse qu'ils avaient si vaillamment défendue. Il leur laissa leurs armes avec une petite quantité de poudre pour chacun, ne gardant que les canons et les munitions de guerre.

Après cela, il n'eut qu'à se présenter devant les remparts de Karanovatz, la dernière des places fortes occupées par les Turcs dans le territoire de la Schoumadia; la garnison se rendit sans coup férir, à la condition de se rendre à Milosch. Milosch laissa partir les troupes avec les honneurs de la guerre, et comme leur chef était lieutenant d'Adem-

Pacha, commandant de Novipasar, à qui l'unissaient des relations d'amitié, il lui donna quelques présents pour son ancien ami. En même temps il lui exposait avec adresse et courtoisie les motifs qui l'avaient obligé à prendre les armes. «Qu'Adem sache tout cela de ma part, ajoutait-il, et prie-le en mon nom de ne pas molester les Serbes.» Adem fut charmé de cette marque de déférence donnée par un homme que la renommée populaire élevait déjà si haut; il s'empressa de le remercier à la manière orientale, et lui envoya ces deux vers demeurés célèbres dans la poésie serbe : « Élève-toi, ô ban! au-dessus des rameaux du peuplier! Achève de faucher tes prés, mais prends garde que la pluie ne vienne gâter ta récolte. »

Cependant deux grandes armées étaient en marche contre l'insurrection serbe: l'une arrivait de Roumélie et d'Albanie sous le commandement de Maraschli-Ali, l'autre arrivait de Bosnie sous la conduite de Kurchid-Pacha. Un des pachas de Bosnie, Ali de Niktschitch, avait pris les devants avec une partie des troupes et déjà passé le Drina. Milosch, tout enflammé de ses victoires, court à sa rencontre et le met en fuite à Douplia. Ali, fait prisonnier par les Serbes, avait été dépouillé de ses armes, de ses richesses, insignes du commandement; Milosch, toujours aussi courtois que redoutable dans ses rapports avec les officiers ottomans, le reçoit comme un ami sous sa tente, lui offre le tabac et le café, lui rend ses armes, ses insignes, y ajoute des dons précieux, un cheval arabe, une pelisse, une bourse de 500 piastres. Terrifié et séduit tout ensemble, Ali ne put s'empêcher de lui dire: « Garde-toi bien de prêter l'o-

reille aux agents des puissances étrangères, tu seras prince et seigneur de ce pays.»

Ainsi, quelque opinion qu'on se fasse de ce politique barbare, il est impossible de penser ici aux sorcières de Shakspeare troublant la tête d'un ambitieux vulgaire et le poussant au crime avec ces mots : «Tu seras roi ! » C'est la voix même des circonstances, c'est le cri de la nécessité qui éclate, puisque cette même promesse est proférée par tous, amis et ennemis, compagnons de bataille et adversaires vaincus. Cette ambition, qui jouera sans doute un grand rôle dans la carrière de Milosch Obrenovitch, ce n'est pas une lâche ivresse qui l'allume, elle est étroitement liée au salut de la patrie, elle est justifiée par des entreprises héroïques, et, si les combinaisons qui doivent la faire triompher un jour supposent une diplomatie singulièrement rusée, elles exigent aussi chez celui qui les a soutenues jusqu'au bout des vertus dignes d'éloge, la patience, la constance, en un mot une force d'âme peu commune.

Ali-Pacha, en prenant congé du knèze des Serbes, était retourné auprès de Kurchid et lui avait parlé avec enthousiasme de la puissance du génie de Milosch, des grandes destinées que lui réservait l'avenir; ne valait-il pas mieux s'entendre avec un tel homme que d'en faire un ennemi irréconciliable? Il est à peu près certain que ces conseils trouvèrent un esprit bien préparé à les accueillir, puisque Kurchid s'empressa de faire à Milosch des propositions de paix, et qu'à ce moment-là même l'autre chef d'armée envoyé contre les Serbes, Maraschli-Ali, lui adressait des offres toutes semblables. Les affaires générales de l'Europe étaient devenues plus propices à

la cause des chrétiens d'Orient. Toutcela se passait, nous l'avons dit, au printemps de l'année 1815; or, tandis que Milosch replantait de sa main victorieuse le drapeau tombé des mains de Kara-George, des Serbes s'étaient rendus à Vienne pour se plaindre au congrès de la violation du traité de 1812. « Qu'est-ce donc que cette guerre que vous faites aux Serbes? — dit un jour le ministre de Russie à l'ambassadeur ottoman. — Est-ce que la paix n'a pas été signée à Bucharest[1]? » Ces paroles devaient donner à réfléchir. En même temps une agitation extraordinaire allait s'exaltant de jour en jour chez les sujets chrétiens de la Porte. Bien que la Turquie eût abandonné Napoléon en 1812, ils considéraient sa chute comme la défaite de la monarchie ottomane; la prépondérance du tsar en Europe leur faisait croire que l'heure de la délivrance était proche. Dès qu'on sut que le prisonnier de l'île d'Elbe était de retour aux Tuileries, ils votèrent un emprunt de 2 millions pour aider la Russie contre la France. « La porte, dit M. Pouqueville, ne pouvait ignorer les trames de ses sujets chrétiens[2]. » Ce n'était pas le moment de pousser à bout les Serbes. Kurchid-Pacha et Maraschli-Ali arrivaient donc animés d'intentions pacifiques; s'ils étaient accompagnés de forces considérables, c'était pour traiter de haut avec les Serbes et ne point amoin-

1. Ranke, *Die serbische Revolution*, p. 278.

2. « Cet emprunt spontané fut ouvert à Janina, à Castoria, à Serés, à Andrinople et à Constantinople en 1815. S'il ne fut pas rempli, c'est que la campagne des Russes n'eut lieu que pour accourir au secours du vainqueur. » Pouqueville, *Histoire de la régénération de la Grèce*. Paris 1824, t. Ier, p. 431.

drir l'autorité du sultan. La ruse aussi, on le verra, faisait partie de leurs combinaisons.

Milosch, sollicité à la fois par Kurchid et par Maraschli-Ali, résolut de les voir tous les deux et de choisir pour négociateur de la paix celui qui offrirait les meilleures conditions. Il y avait une rivalité ancienne entre les deux vizirs, rivalité envenimée de nouveau par le règlement des affaires de Serbie; Milosch n'était pas homme à négliger de tels avantages. Il se rendit d'abord auprès de Kurchid en son camp de la Drina. Quelques-uns de ses voïvodes l'accompagnaient; mais quoi! se livrer ainsi aux Turcs, lui dont la mort eût anéanti les espérances des Serbes! Milosch comptait sur son étoile, il se confiait aussi dans la parole de ceux qui l'avaient appelé. Il faut avouer, dit un homme qui a vécu longtemps au milieu des Ottomans et des Serbes, — il faut avouer que, malgré leurs excès, les délhis et autres aventuriers turcs observent religieusement leur parole; ils se feraient couper en morceaux plutôt que de trahir un homme qui aurait accepté leur protection. Or le général des délhis, Ali-Aga, était venu à sa rencontre et lui avait dit: « Sois sans crainte, je te protégerai; si tu ne te mets pas d'accord avec le pacha, je te reconduirai sain et sauf hors du camp[1]. » Le knèze des Serbes arrive donc, et Kurchid, voyant un personnage de taille moyenne, corps souple, fine moustache: « Est-ce bien toi, Milosch? lui dit-il. — Oui, c'est bien moi. — Quoi!

1. Le docteur Cunibert, ancien médecin en chef au service du gouvernement serbe. Voyez son *Essai historique sur les révolutions et l'indépendance de la Serbie*; Leipzig, 1835, t. Ier, p. 121.

Milosch à Ljoubitch! Milosch à Poscharévatz! Milosch à Douplia! Milosch partout! Je l'aurais cru un géant.» Il lui demande alors pourquoi il s'est soulevé, étant knèze de Roudnik par l'autorité du sultan. Milosch dépeint dans les termes les plus vifs l'horrible tyrannie du pacha de Belgrade; si les Serbes ont eu recours à la force, c'est que, circonvenus de tous côtés, ils n'avaient aucun autre moyen de faire parvenir leurs plaintes à Constantinople. «Eh bien! dit Kurchid, que les Serbes livrent leurs armes, ils seront traités comme les sujets turcs, ils seront soumis aux mêmes lois, ils seront libres de s'habiller comme ils voudront, les règlements qui déterminent le costume des raïas seront déchirés pour eux, et un pacha plus humain remplacera Soliman à Belgrade.» On pense bien que Milosch demandait autre chose. Il feint pourtant de consentir, car il devine au langage et à l'attitude de Kurchid que le vizir l'a attiré dans son camp pour l'y retenir captif. Ce n'était pas trop de sa souplesse et de sa fermeté pour se tirer de ce mauvais pas. Vainement assure-t-il qu'il veut porter ces propositions aux Serbes, et que lui seul pourra les faire accepter; Kurchid prétend le garder auprès de lui afin de régler les points en litige; est-ce que Dimitri, le secrétaire du knèze, et les voïvodes de sa suite ne suffiront pas à transmettre ce message aux insurgés? Ce conflit de ruse et de mauvais desseins ne dura pas moins de quatre jours. Milosch réussit enfin, non sans peine, et grâce à l'énergique loyauté du chef des délhis, à quitter le camp turc.

Irait-il maintenant trouver Maraschli-Ali, qui lui donnait rendez-vous dans son camp, sur la frontière orientale? Il venait de courir un grave danger auprès de

Kurchid, un des hommes les plus respectés de son pays, et Maraschli était un personnage fort suspect que les Turcs eux-mêmes surnommaient le *tendeur de piéges* (*dubaradji*). Il ne crut pas cependant qu'il lui fût permis d'hésiter. Sa vie fût-elle menacée, un chef a des devoirs à remplir. Les inquiétudes et les colères que les Serbes avaient manifestées pendant son séjour au camp du vizir, la joie qui avait éclaté à son retour, tout cela prouvait bien que la nation veillait, qu'elle était résolue à poursuivre son œuvre, que le succès de l'insurrection ne tenait plus à un seul homme. Il comptait d'ailleurs sur la haine de Maraschli pour Kurchid; évidemment Maraschli tiendrait à honneur d'enlever à Kurchid le règlement des affaires de Serbie, et par conséquent de s'entendre avec Milosch.

Le hardi knèze se rend donc auprès du *tendeur de piéges*. Maraschli le reçoit avec faveur, lui offre la pipe et le café, signe d'amitié bien rare d'un Turc à un raïa, puis dès les premiers mots, avec une libéralité joyeusement familière : « Les Serbes, dit-il, veulent garder leurs armes; qu'importe, du moment qu'ils seront les sujets loyaux du sultan? Gardez vos pistolets; portez même, si vous pouvez, des canons à la ceinture. Qu'à cela ne tienne! si cela dépendait de moi, je vous mettrais tous en selle sur des chevaux arabes, et je vous donnerais à tous pour vêtement des fourrures de zibeline. » Ces propos se tenaient, bien entendu, après que Milosch avait expliqué les motifs de sa révolte et fait ses protestations de fidélité. « Etes-vous les sujets soumis de l'invincible, très-puissant et très-clément padischa? » avait demandé le vice-roi, et par trois fois, selon l'éti-

quette, Milosch avait répondu solennellement : « Nous le sommes. » On s'entendit bien vite sur les préliminaires de paix : il fut convenu que Milosch, dont les compagnons occupaient la frontière, ferait retirer ses troupes, qu'une partie de l'armée de Maraschli, 7 ou 8,000 hommes, irait camper aux environs de Belgrade, et que des députés seraient envoyés à Constantinople pour obtenir, sur la recommandation du vice-roi, les garanties réclamées par les Serbes. Toutes ces négociations, dont les chroniques locales ont conservé le détail, s'accomplirent heureusement. Milosch retourna dans l'intérieur du pays pour faire cesser les hostilités, les Turcs s'avancèrent vers Belgrade, les députés, soutenus par la diplomatie russe, obtinrent du divan tout ce qui avait été convenu ; enfin, quelques mois après, Maraschli et Milosch, réunis de nouveau à Belgrade, établissaient la loi qui devait régir la nouvelle Serbie.

Quelle était cette loi ? Les Serbes passaient de la condition de raïas à la condition d'hommes libres. Traités comme sujets turcs, ils étaient cependant protégés contre les Turcs par des magistrats de leur race et de leur religion. Dans toutes les forteresses, un knèze siégeait comme juge à côté du musselim. Les contestations entre chrétiens étaient jugées par le knèze, les contestations entre un chrétien et un Turc étaient jugées par le knèze et le musselim réunis. Le pacha et les knèzes déterminaient l'impôt qui incombait aux chrétiens ; la *skouptchina* en fixait la répartition par districts, et des employés serbes étaient chargés de le percevoir. Un tribunal suprême, composé uniquement de Serbes, devait siéger à Belgrade et juger en appel les causes importantes ; à ce tribunal,

nommé aussi *chancellerie*, appartenait en outre la haute administration des affaires publiques. Si un Serbe était condamné à mort, il était déféré au pacha, qui pouvait seul faire appliquer la peine ou prononcer la grâce. Enfin, comme chaque district avait son *knèze*, chaque village avait son *kmète*. Bref, sauf le rôle supérieur du pacha de Belgrade, représentant du padischa de Constantinople, c'était, dans ses traits essentiels, la vieille constitution nationale conservée à travers des siècles de servitude et réorganisée naguère sous Kara-George.

Ainsi finit l'insurrection de Milosch Obrenovitch. Si on se rappelle ce qu'était devenue la Serbie au printemps de 1815, si l'on songe que cette transformation presque miraculeuse a été l'œuvre de quelques mois, il est impossible de refuser son admiration à l'homme qui, suppléant aux ressources matérielles par l'énergie du caractère, à force de courage, de constance, d'habileté, a sauvé un peuple condamné à mort.

IV

Maraschli-Ali, le *tendeur de pièges*, veut se débarrasser de Milosch. — Il lui suscite des ennemis parmi les Serbes. — Conspiration de Pierre Moller. — Intrigues de l'archevêque Mélentie. — Énergie de Milosch. — Pierre Moller est exécuté. — L'archevêque mis hors la loi est assassiné. — Complications horribles. — Retour de Kara-George. — Sa mort tragique. — Rôle de Milosch dans ce terrible drame.

Est-ce à dire que tout soit fini? Non, certes. Ici commence un duel entre ces deux hommes, Maraschli-Ali,

vice-roi de Belgrade [1], et Milosch, l'oberknèze des Serbes. Ce n'est pas sans raison que les Turcs appelaient Maraschli un *tendeur de piéges*. Maraschli, qui s'est hâté d'apaiser les Serbes, ne songe qu'à leur retirer une à une toutes ses concessions. Milosch a bien deviné son jeu, et, ne l'eût-il pas deviné, il avait, lui aussi, ses *pensées de derrrière:* il voulait adroitement, peu à peu, sans lutte ni fracas, à l'aide des garanties obtenues en obtenir de nouvelles, jusqu'à l'heure où il serait assez fort pour briser les derniers anneaux de la chaîne et constituer la Serbie indépendante. On voyait bien des pachas s'affranchir de la souveraineté de Constantinople sans autre droit que celui de l'épée, sans autre mobile que l'ambition personnelle; un chef chrétien qui ne tenterait pas la même aventure pour le salut de ses frères serait un lâche ou un traître. Voilà donc la lutte engagée, Maraschli essayant de ramener les Serbes sous le joug, Milosch résolu à conquérir pied à pied le sol de la patrie. La guerre à main armée est finie, la guerre des ruses va s'ouvrir. Qui sera le plus fin, de Maraschli ou de Milosch? qui tendra le mieux ses piéges? qui saura le mieux éviter l'embûche ou la rompre?

L'ordre était rétabli; le paysan était retourné à ses troupeaux, le laboureur à sa charrue. Était-il possible cependant qu'après une guerre de montagnes si vive, si acharnée, les bandes fussent dispersées tout à coup? Il y avait toujours des haïdouks, et non plus des héros barbares, mais de vrais bandits. Les chrétiens en souffraient

1. Maraschli-Ali était arrivé en Serbie, avec le titre de vice-roi, *rouméli-valessi*.

autant que les Turcs. Le moment est bon pour Maraschli de demander à Milosch le désarmement des Serbes. Si le nombre des brigands s'accroît, c'est que l'occasion tente le paysan, c'est qu'il a perdu l'habitude du travail; ses armes le perdent, il faut les lui enlever au plus vite pour qu'il reprenne la pelle et la pioche. Tout cela était dit par le pacha tantôt avec bonhomie, tantôt avec une insistance singulière. Il y eut même à ce sujet des ordres formels venus de Constantinople. Milosch employait aussi tous les tons, opposant à la bonhomie rusée une indifférence souriante, aux injonctions impérieuses une fermeté inflexible. «Désarmer les Serbes! disait-il, c'est impossible; ils n'y consentiront jamais. Plutôt que de se livrer ainsi à la discrétion des Turcs, ils affronteront les périls d'une nouvelle guerre. Nous avons ta promesse, cette promesse qui a mis fin aux hostilités... Je t'en prie, ne reviens plus sur ce sujet, dont je ne puis entendre parler qu'avec douleur. C'est à toi d'éclairer les ministres du padischa; conseille-leur de renoncer à un projet qui entraînerait d'effroyables calamités.»

Que fit Maraschli? Tant que Milosch aurait sur les hommes de sa race une sorte de souveraineté, le désarmement des raïas, il le voyait bien, serait chose impraticable. Il fallait donc supplanter ce chef incommode. Son jeu était de diviser les Serbes, d'envenimer les jalousies, de mettre aux prises les ambitions rivales; il se trouverait bien un personnage qui, pour obtenir l'appui des Turcs contre Milosch, consentirait au désarmement. Parmi les hommes qui étaient ou se croyaient en mesure de disputer la prééminence à Milosch, deux surtout se faisaient déjà remarquer par des prétentions singulières,

l'archevêque Mélentie et le voïvode Pierre Moller. Pierre Moller était brave, hardi, intelligent; il savait lire et écrire, chose rare à cette date chez les hommes de son pays, et n'avait pas besoin, comme Milosch, d'avoir toujours un secrétaire à ses côtés. En outre, il parlait le turc comme le serbe; sans secrétaire, sans interprète, il avait en plus d'une circonstance conduit à bien des négociations difficiles. Milosch lui-même, frappé de son mérite, lui avait fait attribuer la présidence de la chancellerie serbe à Belgrade. L'archevêque Mélentie ne se recommandait guère que par sa dignité sacerdotale: débauché, cupide, sournois, lâchement et vulgairement ambitieux, il avait conçu l'étrange idée de transformer un jour la Serbie en une sorte de principauté ecclésiastique comme celle du vladika de Montenegro. L'archevêque et le président de la chancellerie serbe, chacun de son côté, s'étaient déjà ménagé des intelligences auprès de Maraschli-Ali; l'un et l'autre avaient laissé entrevoir qu'ils pourraient faire ce que refusait Milosch.

Il s'en fallait bien toutefois que leurs chances fussent les mêmes, bien qu'ils eussent les mêmes visées. Si Milosch avait disparu de la scène, Pierre Moller aurait immédiatement pris sa place, tant les services qu'il avait rendus, les qualités dont il faisait preuve, le désignaient avant tous les autres chefs à la confiance du peuple serbe. L'archevêque, qui connaissait l'infériorité de ses titres, résolut d'écarter à la fois et Milosch et Moller en les perdant l'un par l'autre. Averti des menées de Pierre Moller auprès du pacha de Belgrade, il en fournit les preuves à Milosch, sans cesser pour cela de poursuivre ses propres intrigues.

La punition de Moller ne se fit pas attendre; à la *skouptchina* du printemps de 1816, tous les knèzes étant réunis, Milosch accusa Moller de conspirer avec Maraschli-Ali contre l'indépendance des Serbes. La discussion fut terrible, les passions les plus violentes étaient en jeu. «Tu mens, Milosch!» criait Moller, et Milosch, pièces en main, prouvait que le président de la chancellerie serbe avait promis de désarmer la nation, si on lui en laissait prendre le commandement; après quoi, s'adressant aux knèzes, il ajoutait : «Frères, j'ai été jusqu'ici votre chef, désormais ce sera Moller. Pour moi, je me retire.» A ces mots, les partisans de Milosch, c'est-à-dire presque tous les membres de l'assemblée, se jettent sur Moller, le renversent, lui lient les pieds et les mains. Moller avait pourtant un certain nombre s'amis dans la *skouptchina;* pas un n'osa le défendre. On signa, séance tenante, une adresse à Maraschli-Ali pour demander le supplice du condamné. Le pacha, malgré ses relations avec Moller, n'eut garde de s'opposer à la sentence; ce n'était pas sur lui que devait retomber le sang du supplicié, si une réaction venait à se produire; il y avait là un germe de divisions et de haines qui pouvait servir plus tard sa politique.

L'archevêque Mélentie était un de ceux qui avaient signé la condamnation de Moller et réclamé le plus vivement l'exécution de la peine. Une fois débarrassé de ce rival, il osa conspirer contre Milosch ; il avait promis à Maraschli la tête du terrible knèze, et s'était engagé à opérer le désarmement du pays. Milosch l'apprit bientôt, car il se savait environné d'embûches, et il avait à ses ordres une police toujours en éveil. Un jour que l'arche-

vêque s'était rendu dans la province de Schabatz, où l'attirait quelque ténébreux dessein, il le suivit avec un certain nombre de knèzes, décidés comme lui à couper court aux intrigues du prélat. Arrivé dans la ville, il rassemble les notables, des dignitaires de l'église, parmi lesquels deux archimandrites justement vénérés; l'archevêque est jugé par cette espèce de sainte-vehme sans se douter même qu'il est accusé, il est déclaré traître à la patrie et condamné à mort. La condamnation a été prononcée à l'unanimité des suffrages.

Mais ce n'est pas tout que de porter une sentence; qui en ordonnera l'exécution? Livrer l'archevêque à Maraschli-Ali, c'est impossible; Maraschli ne consentira jamais à frapper un homme qui peut lui rendre tant de services. D'ailleurs, l'archevêque tient ses pouvoirs d'un firman de Constantinople; le sultan a seul le droit de ratifier contre lui une sentence capitale, et cette sentence, une fois que les motifs en seront connus, ne fera que signaler l'archevêque à la bienveillance de Mahmoud. Faudra-t-il donc que les juges serbes fassent eux-mêmes exécuter leur verdict? Les conventions récentes s'y opposent, ce serait violer le traité de paix et attirer de nouveaux orages. Ainsi de tous côtés la justice leur échappe. Un seul moyen reste encore, un moyen odieux, l'assassinat. Nous sommes ici en pleine barbarie; reconnaissons cependant que, si l'accusé avait pu se défendre et discuter les charges portées contre lui, cette barbarie pourrait invoquer l'excuse des temps, l'excuse de la fatalité tragique sous laquelle gémissait le peuple serbe. Le meurtrier, en de telles circonstances, est bien plus un bourreau qu'un assassin. Il s'appelait Marco Stitaratz. Son dévouement à Milosch

était féroce et aveugle ; pendant l'insurrection de 1815, commis à la garde de la famille du knèze, il avait juré à la femme de son maître, à la noble et fière Lioubitza, de l'égorger, elle et ses enfants, plutôt que de les laisser tomber vivants entre les mains des Turcs. Il reçut l'ordre d'attendre l'archevêque dans une forêt qu'il allait traverser, de le tuer, de lui enlever son cheval et ses bagages, afin que le meurtre du prélat pût être attribué à quelque bandit de la montagne; surtout on lui recommanda de ne point toucher aux gens de sa suite. Vaines précautions ! Ce n'est pas impunément que la justice à recours au poignard d'un sicaire; Stitaratz s'enivra dans un cabaret de la route pendant que l'archevêque passait paisiblement. A peine réveillé, il le poursuivit jusqu'à Schabatz, pénétra dans son logis, et là, encore aveuglé par l'ivresse, il massacra non-seulement la victime désignée, mais deux jeunes prêtres qui l'accompagnaient [1].

La vigueur de ces deux actes, la condamnation de Pierre Moller, la mise hors la loi de l'archevêque Mélentie, montrait que Milosch était résolu à écarter de son chemin quiconque viendrait déranger ses combinaisons dans la lutte secrète engagée contre Maraschli-Ali.

Un épisode inattendu va mettre cette résolution de Milosch à une épreuve bien autrement redoutable. Si

1. J'emprunte ces détails à M. le docteur Cunibert, qui a interrogé directement les témoins du drame, et qui donne ici d'indispensables compléments à la chronique de M. Poserat comme à la savante composition de M. Ranke.

l'exécution du président de la chancellerie et l'assassinat de l'archevêque ont fourni plus tard des armes perfides aux adversaires de Milosch, devenu prince des Serbes, qu'est-ce que cela pourtant auprès du meurtre de Kara-George ? Kara-George mis à mort par Milosch ! le libérateur de 1804 assassiné par le libérateur de 1815 ! Ce souvenir ou plutôt cette légende horrible (car on va voir combien les faits ont été dénaturés par la passion) pèse encore aujourd'hui sur la conscience du peuple serbe.

Esi-il donc vrai que Milosch Obrenovitch ait fait tuer le vainqueur de Mischar, celui qui le premier, après tant de labeurs et de luttes gigantesques, avait relevé la couronne de Douschan ? Il l'a fait, disent les uns ; cette tache de sang ne s'effacera point. Il avait le droit et le devoir de le faire, disent les autres ; la raison d'État l'absout, il fallait sauver l'indépendance du pays compromise par une ambition aveugle. Voilà l'accusation, et voilà la défense. Un jour, vingt-deux ans plus tard, on verra l'accusation se dresser au milieu des émotions les plus tragiques sous les traits d'une veuve implacable comme la vengeance ; c'est elle qui précipitera la chute de Milosch le libérateur devenu Milosch le despote. Quant à la défense, défense si douloureuse encore, puisqu'elle admet le fait du meurtre, elle n'a pas cessé d'avoir cours parmi les Serbes. On m'assure qu'en ce moment même à Belgrade des personnes considérables n'hésitent pas à dire que « l'entreprise de Kara-George perdait le pays, que ce n'est point la faute de Milosch si l'obstination du prince déchu et le salut de la cause commune l'ont obligé de frapper. » Heureusement une troisième opi-

nion s'est produite, et c'est précisément celle-là que doit consacrer l'impartiale histoire. Pour moi, après avoir lu tout ce qui a été écrit de part et d'autre sur ce lamentable épisode, après avoir pesé les assertions contraires, après avoir examiné sous quelles influences les faits ont été constatés et les jugements rendus, je m'en rapporte à l'homme qui commence son récit par ces paroles : « Arrivé en Serbie peu de temps après cet événement, je me suis efforcé de pénétrer les causes qui l'ont produit, les circonstances qui l'ont accompagné, » et qui le termine par ce loyal défi : « Les faits que je viens de raconter avec la plus scrupuleuse exactitude ont eu beaucoup de témoins; quelques-uns vivent encore et sont aux affaires sous le gouvernement du fils de Kara-George. Je ne redoute pas qu'aucun d'eux puisse me démentir. » Ainsi parlait le Dr Cunibert en 1855, alors que le prince Alexandre Kara-Georgevitch occupait le trône de Serbie [1].

Voici les faits en quelques mots. Le duel politique engagé dès les premiers mois de l'année 1816 entre Milosch et Maraschli se poursuivait au milieu d'une certaine agitation. Maraschli ne manquait aucune occasion de

1. *Essai historique sur les révolutions et l'indépendance de la Serbie*, par le docteur Barthélemy-Sylvestre Cunibert, ancien médecin en chef au service du gouvernement serbe, 2 vol., Leipzig 1855.—M. Gervinus, si malveillant pour les Serbes, si injuste pour Milosch, a pourtant adopté le récit du docteur Cunibert, en ce qui concerne le meurtre de Kara-George. Voyez, dans son *Histoire du dix-neuvième siècle*, les deux volumes intitulés *Insurrection et régénération de la Grèce*. Une traduction française faite avec beaucoup de soin a été publiée par MM. J.-F. Minnsen et Léonidas Sgouta; 2 vol., Paris 1863.

serrer le frein des raïas, en évitant toutefois de les faire cabrer; Milosch entretenait l'esprit public, tout en exhortant ses frères à la patience. Maraschli voulait humilier les Serbes par mille mesures de détail et peu à peu les ramener à leur ancienne condition; Milosch arrêtait le pacha pied à pied, ou bien, opposant la ruse à la ruse, il le dénonçait à Constantinople. Plus d'une fois des Serbes, accusés de révolte et jugés par les autorités musulmanes en violation des traités, avaient été décapités dans la forteresse de Belgrade. Milosch se contenta d'envoyer des députés au divan pour faire renouveler avec plus de précision les engagements de la Porte. On ne pouvait se montrer ni plus doux, ni plus opiniâtre. Toute l'année 1816 se passa au milieu de ces conflits, chacun des adversaires épiant l'heure de se démasquer tout à fait. Une fausse démarche, un mouvement trop prompt en de telles circonstances, c'était la ruine de Milosch et de son peuple. Or, au printemps de 1817, on apprend tout à coup que le fugitif de 1813, Kara-George, vient d'arriver en Serbie.

C'était le moment où se formaient d'un bout à l'autre de l'empire ottoman ces *hétairies* d'où allait sortir la révolution grecque. Les chefs du mouvement avaient décidé que le premier signal serait donné par les Serbes, et que toutes les populations chrétiennes se lèveraient aussitôt. L'un d'eux, Georgakis, était allé trouver Kara-George en Bessarabie pour lui offrir le commandement de l'insurrection. L'espoir de prendre une revanche, la pensée que les Russes favorisaient les hétairies; peut-être aussi, qui sait? le désir d'enlever à Milosch l'autorité que son ancien sujet avait si vigoureusement

conquise, tous ces sentiments le décidèrent. Pouvait-il hésiter longtemps, l'homme aux explosions soudaines, ayant son ambition à satisfaire et sa honte à venger? Georgakis le conduisit d'abord à Jassy. Là, Kara-George vit un de ces agents que la Russie met volontiers en avant sauf à les désavouer ensuite, et, persuadé de plus en plus qu'il répondait à un appel du tsar, il passa le Danube[1]. Le voilà chez un de ses anciens compagnons d'armes, l'ex-voïvode Vouitza, dans le bourg d'Adzagna, près de Smederevo.

A cette nouvelle, on devine quelles pensées tumultueuses assaillirent l'esprit de Milosch. Maraschli, saisissant l'occasion de sévir, envoyait déjà un millier de janissaires arrêter l'hôte de Vouitza. Si Kara-George tombe entre leurs mains, on accusera Milosch de ne pas avoir protégé l'homme dont le souvenir est toujours si glorieux parmi les Serbes. S'il veut le défendre, les mécontents, réprimés à grand'peine, vont accourir de toutes parts; c'est la guerre qui recommence, et quelle guerre, juste ciel! quand la Serbie, à bout d'efforts, épuisée d'hommes et d'argent, ne peut se relever que par la constance de sa politique. De gré ou de force, il faut que Kara-George s'éloigne. Milosch mande Vouitza, et lui signifie impérieusement ses ordres : il décidera Kara-George à partir; si Kara-George s'y refuse, il le fera enchaîner et transporter au delà du Danube. Le lendemain, il montait à cheval avec ses momkes, avec les

1. Sur le rôle de Georgakis et des agents russes en toute cette affaire, voyez Gervinus *Insurrection et régénération de la Grèce*, t. Ier, p. 149-150, traduction française de MM. J. F. Minnsen et Léonidas Sgouta.

knèzes du pays, voulant surveiller ce qui se passait à Smederevo, et intervenir, s'il était nécessaire, entre le peuple serbe et les soldats de Maraschli. A ce moment-là même arrivent deux pandours de Vouitza portant la tête de Kara-George. Vouitza écrivait à Milosch que Kara-George serait tombé aux mains des janissaires, qu'il serait mort dans les supplices, qu'une lutte désastreuse était imminente, et que, ne pouvant décider son hôte à fuir, il l'avait frappé pendant son sommeil. Tragiques enchaînements de la destinée ! Kara-George aussi avait tué son père pour empêcher qu'il ne fût torturé par les Turcs.

Milosch avait-il pressenti ce qu'une telle aventure lui vaudrait un jour de haine et d'outrages? Sa douleur fut profonde. Sa femme, la généreuse Lioubitza, qui professait un culte pour tous les héros de la cause nationale, prit dans ses mains la tête du prince des Serbes, la couvrit de ses baisers et de ses larmes. Milosch fit ensevelir son corps avec beaucoup de solennité dans l'église de Topola, tandis que le trophée sanglant réclamé par Maraschli était envoyé à Constantinople et exposé à la porte du sérail. Les Turcs eurent l'indignité d'y mettre cette inscription : *tête du fameux chef de bandits serbes nommé Kara-George*. O honte! la tête du vainqueur de Mischar, du premier libérateur de son pays, exposée avec injure dans le même lieu où cinq ans plus tard la populace de Constantinople ira regarder la tête du plus odieux des tyrans, Ali-Tébélen, pacha de Janina[1] !

1. Pouqueville, *Histoire de la Régénération de la Grèce*, t. III, p. 381.

C'est au mois de juin 1817 qu'eut lieu cette tragédie. Cinq mois après, le 6 novembre, une grande assemblée nationale composée des prélats, des knèzes, des kmètes, des notables de tous les districts, conférait à Milosch le titre de *kniaze* ou prince des Serbes avec le droit d'hérédité dans sa famille. Ceux qui lui ont imputé le meurtre de Kara-George auraient dû se rappeler ce vote unanime des représentants de la nation serbe. C'est plus tard seulement, en des circonstances toutes différentes, après que le despotisme de Milosch eut provoqué tant de haines, c'est dans les luttes politiques de la cité, que ces affreux souvenirs furent envenimés et défigurés par la passion. Les témoins, les juges immédiats, avaient compris l'événement dans sa fatalité à la fois si simple et si terrible. Certes, quelques services que Milosch eût rendus depuis deux ans, il n'y avait pas de nom plus populaire en Serbie que le nom de Kara-George ; toutefois, dans l'impression profonde que causa cette catastrophe, un retour involontaire sur le passé se mêla aux regrets et aux larmes. On disait : pourquoi ne s'est-il pas fait tuer en 1813 ? pourquoi n'est-il pas mort sur la brèche ? pourquoi s'est-il réfugié sur la terre étrangère, laissant la patrie en proie à la fureur des Turcs ? On sentait mieux alors ce qu'on devait à l'homme qui n'avait pas désespéré, et la nation, déjà délivrée à demi, — sans s'inquiéter de savoir si cela convenait ou non au sultan de Constantinople, — proclamait prince héréditaire des Serbes Milosch Théodorovitch Obrenovitch. Ainsi l'examen des circonstances, le rapprochement des dates, les témoignages les plus sûrs, les enquêtes les plus attentives, tout confirme le récit que nous venons de faire et les conséquences qui

en résultent. Non, le sang de l'imprudente victime ne doit pas retomber sur les Obrenovitch; non, le prince Michel ne pensait pas au meurtre de Kara-George lorsqu'en 1850, dans son apologie de Milosch, il écrivait loyalement ces mots : « Mon père a commis de grandes fautes. »

QUATRIÈME PARTIE

MILOSCH OBRENOVITCH, PRINCE DES SERBES

I

Milosch nommé prince des Serbes par les représentants du pays. (Novembre 1817.) — Réformes de Milosch. — Sa politique extérieure. — Ses négociations avec le divan de Constantinople (1820). — Son rôle dans la révolution hellénique (1821). — La cause grecque et la cause serbe. — Milosch est bien le représentant de sa race.

« Oui, mon père a commis de grandes fautes pendant son règne de vingt-cinq ans. Il a des vices plus qu'un homme n'en a d'ordinaire : c'est possible ;... mais le prince Milosch est un grand homme, il s'est placé au rang des plus célèbres héros de notre histoire ancienne et moderne, et il n'est pas moins habile politique qu'administrateur intelligent. » Ce jugement que le prince Michel publiait en 1850, c'est-à-dire du vivant même de son père, l'histoire impartiale ne peut que le confirmer. A vrai dire, c'est le programme des tableaux que nous avons encore à peindre.

Lorsque le prince Michel parle des fautes que le prince Milosch a commises pendant un règne de vingt-

cinq ans, il n'y a rien là qui nous surprenne : se croire infaillible, même sur un trône d'Orient, serait une prétention sotte que condamnerait la politique aussi bien que le bon goût. Il sied d'être modeste quand on est responsable, et partout de nos jours, proclamée ou non dans une charte, la responsabilité est de droit commun. Quant aux vices que le prince Michel consent à reconnaître chez son père, sans croire pour cela manquer de respect à l'illustre vieillard, quant à ces vices plus grands ou plus nombreux qu'un homme n'en a d'ordinaire, j'imagine que le prince Michel n'avait pas exactement pesé la valeur de ses paroles ; il voulait dire sans doute les emportements d'un génie inculte obligé de recourir aux ruses et aux violences du despotisme pour consolider l'affranchissement de son pays. Tel nous allons trouver Milosch, rusé, violent, tournant ou brisant les obstacles, procédant à une œuvre libératrice avec les allures d'un despote oriental, se faisant presque Turc pour arracher la Serbie aux Turcs, mais avec cela puisant dans sa patriotique ambition les conseils d'une politique profonde et les talents d'un organisateur consommé. Sur ce point même, nous pouvons en dire plus que le prince Michel. Quand le fils de Milosch écrivait les paroles que nous venons de citer, le fondateur de la dynastie des Obrenovitch avait été renversé du trône par une révolution ; quelques années après, en 1858, une révolution nouvelle détrônait le fils de Kara-George, et la nation entière rappelait le libérateur de 1815. Cet élan unanime des Serbes ne contenait-il pas l'absolution de l'ancien despote et la reconnaissance éclatante des services qu'il avait rendus ? Nous n'avons donc qu'à suivre les

indications des événements pour faire en toute sûreté la part du bien et celle du mal.

La carrière politique de Milosch se divise en quatre périodes. La première commence en 1813, au moment où Kara-George abandonne son poste, et finit en 1817, alors que la Serbie, sauvée de la ruine, arrachée à la mort par le dévouement et le génie du vainqueur de Poscharévatz, lui décerne une sorte de principauté idéale; je veux dire une principauté qui n'existe que dans le cœur des Serbes, puisque la Turquie ne la reconnaît pas encore. De 1817 à 1830, c'est la seconde période. En 1817, les représentants de la Serbie ont donné à Milosch le titre de *kniaze;* en 1830, la Turquie confirme ce titre et le déclare héréditaire dans la famille des Obrenovitch. La troisième période, qui s'ouvre à cette date, se termine par la révolution de 1839; Milosch, précipité du trône, a pour successeur un de ses fils, le jeune prince Michel, qui bientôt lui-même, victime de ressentiments implacables et d'intrigues ténébreuses, est remplacé par le fils de Kara-George, Alexandre Kara-Georgevitch. Enfin, après les seize années du gouvernement du prince Alexandre, le vieux Milosch, à soixante-dix-huit ans, est rappelé de l'exil en 1858; avouant ses fautes, promettant de meilleurs jours, il revient, au milieu des acclamations populaires, prendre en ses mains vigoureuses les affaires de la nation serbe, et meurt deux ans plus tard (1860) sur le trône qu'il a fondé.

C'est la seconde de ces périodes que nous avons à raconter. Dans les pages qui précèdent, on a vu, de 1813 à 1817, éclater la figure extraordinaire de l'ancien porcher de la Schoumadia. D'abord soumis aux vain-

queurs, car son premier devoir est d'empêcher l'anéantissement de la patrie, il protége les Serbes en les contenant; puis, quand ce rôle est devenu impossible, quand il faut recommencer la lutte ou périr, il appelle la nation aux armes, se jette sur les Turcs, tantôt comme un chef de haïdouks, tantôt comme un général consommé, leur tue des milliers d'hommes, les frappe d'épouvante, les refoule dans les forteresses, finit par leur imposer la paix, et, dégageant le pays, obtient pour les Serbes le droit de vivre à leur guise, première condition de l'affranchissement complet qu'il ne cessera de poursuivre. Il y a désormais deux peuples en Serbie: — d'un côté les milices turques, occupant les principales villes et surtout les forteresses; — de l'autre la nation serbe, qui reprend possession d'elle-même du Danube aux Balkans et de la frontière bosniaque à la frontière bulgare. Les Turcs ont pour chef le pacha de Belgrade, vice-roi du sultan Mahmoud; le chef de la nation serbe est Milosch. Milosch n'était d'abord que le knèze d'une province, reconnu et même institué comme tel par le gouvernement turc; au mois de novembre 1817, les évêques, les knèzes, les kmètes, pour affermir son autorité dans la lutte qu'il soutient tous les jours contre le vice-roi de Belgrade, lui confèrent d'une voix unanime le titre de *kniaze*, c'est-à-dire de prince des Serbes. Ce vote du mois de novembre 1817 n'avait encore qu'une force morale, c'était une désignation et un vœu plutôt qu'une proclamation définitive; treize ans après, le titre idéal est devenu un titre réel, la principauté de Serbie est consacrée par un *hatti-chérif* de Mahmoud, la transmission du pouvoir est assurée aux héritiers de Milosch Théodoro-

vitch Obrenovitch, et dans toutes les églises du pays serbe les cloches, condamnées au silence depuis la fuite de Kara-George, éclatent en joyeuses volées. Comment la principauté morale de 1817 est-elle devenue en 1830 une principauté effective? Voilà ce qu'il faut mettre en lumière.

Si le vote du mois de novembre 1817 ne donnait qu'un titre moral à Milosch Obrenovitch, prince des Serbes, ce titre aux mains d'un tel homme devenait immédiatement une force. Maraschli-Ali, toujours occupé à reprendre aux Serbes les concessions qu'il avait été obligé de leur faire, savait désormais que Milosch avait derrière lui tout un peuple. Le *tendeur de piéges*[1] toutefois ne se découragea point; il y avait encore parmi les Serbes tant d'intérêts troublés, tant de causes de dissension, c'est-à-dire tant de moyens de créer des embarras à Milosch et d'intervenir à propos pour tout bouleverser! C'est précisément sur ces désordres intérieurs que se porta tout d'abord l'activité du prince.

D'énergiques et promptes mesures supprimèrent le brigandage. Protéger les labeurs du paysan et empêcher les bandits de déshonorer ce nom de *haïdouk* illustré dans les guerres nationales, c'était d'un seul coup servir deux fois la Serbie. — D'autres abus qui semblaient consacrés aussi par une pratique séculaire furent déracinés avec la même vigueur. On cite au premier rang le vestige le plus

1. C'était, on l'a vu précédemment, le nom que les Turcs donnaient au rusé Maraschli.

odieux et le plus tenace de l'antique barbarie, le rapt des jeunes filles. Lorsqu'un jeune homme, désirant épouser une jeune fille riche, pressentait un refus des parents, il rassemblait ses compagnons, préparait une embuscade, et enlevait la malheureuse enfant quelquefois plus morte que vive. Souvent, pour s'assurer sa proie, le ravisseur ne reculait devant aucun attentat. On trouvait toujours des prêtres avilis qui prêtaient leur ministère à ces violences, et, dans une vue d'intérêt sordide, célébraient le mariage malgré les protestations de la victime. Milosch décida que tout auteur ou complice d'un tel crime serait puni de mort; quant au prêtre, il était suspendu de ses fonctions et condamné en outre à une peine corporelle.

Cette législation nouvelle exigeait un changement dans l'administration de la justice. Pour la pleine efficacité des lois qui devaient réformer les Serbes, c'était au prince des Serbes, et non au pacha de Belgrade, d'en poursuivre l'application. Milosch s'attribua donc, au nom de l'intérêt commun, ce droit de prononcer la peine capitale que les traités récents avaient réservé au pacha. Il augmenta aussi les attributions du tribunal suprême, qui, sous le titre de *grand tribunal national* (*veliki-narodni-soud*), devint une sorte de conseil d'état. Du haut en bas de l'échelle, l'administration intérieure et l'administration judiciaire furent solidement organisées. Le pays, selon les traditions séculaires, avait été divisé de nouveau en provinces et en districts; dans chaque chef-lieu de province, Milosch établit un oberknèze et un tribunal provincial, dans chaque district un knèze, dans chaque village un kmète. En réprimant le brigandage et les rapts, il avait voulu enlever aux Turcs tout prétexte de s'immiscer dans

les affaires du peuple serbe; en assurant par ses officiers civils l'équitable répartition de l'impôt et par ses magistrats le prompt règlement des procès, il délivrait ses compatriotes de la justice musulmane. Même dans les contestations entre chrétiens et Turcs, le mussélim n'avait plus de rôle à jouer; cité devant le tribunal ottoman, le chrétien faisait défaut, et le Turc était bien obligé de s'adresser au tribunal serbe. Enfin, grâce aux vigilantes mesures de Milosch, les Serbes n'avaient plus à subir aucun joug, ni le joug de la loi turque, ni le joug des milices musulmanes. Spahis et janissaires, naguère encore accoutumés à piller les habitants des villages, n'obtenaient plus rien qu'en payant; à la moindre menace, un signal éclatait, et les Serbes accouraient de tous côtés. On vit parfois des populations entières, la faux ou le bâton à la main, conduire aux autorités turques des pillards déjà énergiquement châtiés, et comme ces autorités avaient ordre de ne pas provoquer de soulèvement, il fallait bien que la justice suivît son cours.

Ainsi, dès les premières années de ce gouvernement issu de la volonté populaire, le prince des Serbes, non reconnu par Mahmoud, avait assuré l'indépendance de la Serbie sous les yeux mêmes du lieutenant de Mahmoud. On devine aisément la fureur concentrée de Maraschli-Ali; sentant qu'il n'était pas de force à lutter contre Milosch, il méditait de sinistres desseins. Milosch, au contraire, plus actif que jamais, poursuivant son but sans se cacher, concevait chaque jour des ambitions nouvelles. Il voulait que l'indépendance de fait acquise au pays serbe fût confirmée par une décision du sultan. L'article 8 du traité de Bucharest contenait sur ce point des

promesses qui n'étaient pas encore réalisées; Milosch ne l'oubliait pas, et, sans se hâter d'invoquer un acte dont le souvenir irritait le sultan, il se réservait de faire retentir ce nom à l'heure décisive comme une menace vengeresse.

Au printemps de l'année 1820, il envoya deux députés à Constantinople pour obtenir de la Porte la nomination d'un commissaire impérial chargé de régler définitivement l'indépendance des Serbes. Milosch était si confiant dans la justice de sa cause, qu'il fit demander au pacha de Belgrade des lettres de recommandation pour ses députés. «N'y compte pas, répondit Maraschli-Ali; je ne me mêle plus de tes affaires. C'est en vain d'ailleurs que tu t'adresses à Constantinople. Puisque nos concessions ne font qu'augmenter les exigences des Serbes, la Porte est résolue à ne plus se montrer si généreuse.» En même temps, le pacha ourdissait une conspiration pour se débarrasser de Milosch : il annonça aux chefs des milices turques, janissaires et spahis, que le prince des Serbes, non content d'avoir obtenu tant de priviléges interdits aux raïas, avait formé le projet de leur enlever leurs fiefs militaires, de les dépouiller de tous leurs biens, de chasser tous les Turcs du pachalik de Belgrade. Était-on sûr qu'un tel homme n'arracherait pas au divan quelque faveur nouvelle? Le plus court était d'en finir avec lui. Les négociations pendantes devant amener Milosch à Belgrade, les spahis convinrent de l'assassiner le jour où il entrerait dans la ville. Les dispositions étaient prises, les rôles distribués; si le complot échoua, c'est que Milosch fut prévenu. Des Turcs plus ou moins initiés à la conspiration eurent peur des

conséquences terribles qu'elle pouvait entraîner, et en donnèrent avis au prince des Serbes.

Le commissaire impérial qui apportait la réponse du divan venait d'arriver en Serbie. — Partout, sur l'ordre de Milosch, on lui fit un accueil empressé. Le prince lui-même courut à sa rencontre, l'accompagna une partie de la route, et promit de le rejoindre à Belgrade. C'était le moment que les spahis attendaient pour assassiner leur ennemi. Milosch, averti à temps, s'établit aux environs de la ville avec une petite armée; outre les knèzes et les kmètes qui l'escortaient par honneur, un grand nombre de Serbes étaient accourus en armes pour défendre sa vie, qu'on disait menacée. Maraschli, un peu inquiet, le fit prier de ne pas introduire une telle foule dans les murs de Belgrade; comment loger et nourrir un si grand nombre d'hôtes sur lesquels on ne comptait pas? Milosch répondit simplement: «J'entrerai avec mon escorte ou je n'entrerai point.» C'était dire au pacha que ses complots lui étaient connus. Alors le pacha eut peur. Des rapports bien exagérés lui affirmaient que l'escorte de Milosch montait à 10,000 hommes; il craignit que les Serbes, irrités de ses mauvais desseins et y voyant une cause de guerre, ne vinssent mettre le feu à Belgrade. Maraschli n'était plus si pressé de voir arriver Milosch. On convint que son frère Jovan le remplacerait. Ce fut donc Jovan qui, accompagné de 200 knèzes, entendit chez le pacha la lecture du firman impérial. Aux regards sinistres des Turcs, à l'accueil équivoque du pacha, ils virent bien que le danger était sérieux pour Milosch, s'il fût entré sans défiance.

Les dispositions du firman se résumaient ainsi: 1° le

commissaire impérial, d'accord avec les knèzes, fixera le tribut payable à la Porte; 2° il n'y aura plus de mussélims que dans les forteresses de la frontière autrichienne, tout le reste du pays sera enlevé à leur juridiction; 3° Milosch aura le titre de premier knèze, les Serbes demeureront comme leurs ancêtres les raïas du sultan, et seront tenus de fournir le nécessaire aux troupes impériales, soit qu'elles traversent le pays, soit qu'elles tiennent garnison dans les forteresses; 4° ce firman ne sera remis aux Serbes qu'à la condition pour eux de déclarer par écrit qu'ils sont satisfaits, et renoncent à toute autre prétention dans l'avenir. — Jovan et les knèzes n'ayant pas qualité pour accepter de telles conditions, il fallut que le commissaire turc vînt trouver Milosch à Topchidéré. Dès que le prince des Serbes eut entendu les dernières lignes, il dit sans hésiter : « Je remercie le sultan de ses concessions; quant à déclarer que nous sommes satisfaits, et que nous ne demanderons plus rien, je ne le puis. Un peuple a toujours le droit de faire connaître ses vœux à Dieu et à son souverain; il est étrange et cruel de vouloir qu'il y renonce. » — Le commissaire turc ayant demandé alors quelles étaient les exigences des Serbes : « Ils supplient, répondit Milosch d'une voix ferme, qu'on leur accorde les droits stipulés par le traité de Bucharest. »

Le moment était venu où le traité de Bucharest, d'abord si fatal aux Serbes, allait leur rendre de grands services. En 1812, quand l'Europe entière était engagée en de gigantesques conflits, les Serbes avaient été comme livrés par les diplomates russes aux ressentiments de la Turquie. On a vu que les droits stipulés pour eux à cette

époque n'étaient assurés par aucune garantie immédiate, et que l'interprétation d'une clause fort équivoque avait amené une lutte où la Serbie aurait pu disparaître. Maintenant le peuple serbe avait surmonté ce péril grâce à l'énergie de Milosch, l'Europe était tranquille, la politique russe veillait sur les contrées du Danube; l'application des principes formulés à Bucharest n'était plus réservée comme en 1812 aux commissaires de Constantinople, et quand Milosch invoquait tout à coup le traité dont la Turquie avait si longtemps violé les prescriptions, ce nom devait retentir comme une menace. Le commissaire turc en demeura immobile de stupeur; on eût dit que la foudre l'avait frappé. Un appel au traité de Bucharest! un appel à la protection de la Russie! C'était par un *ultimatum* de cette nature que Milosch répondait aux libéralités du sultan. Confondu, atterré, le diplomate ottoman remonta à cheval, et partit pour Belgrade sans même prendre congé de Milosch. Quelques jours après, affectant de craindre pour ses jours s'il traversait la Serbie, il descendit le Danube, et gagna Constantinople par la mer Noire.

Est-ce à dire que Milosch fût sérieusement disposé à invoquer le secours des Russes? On retrouve ici un trait singulier que nous avons déjà rencontré dans l'histoire des Serbes au moyen âge, et qui reparaît de nos jours dans leur politique. Comme tous les peuples qui ont subi de grands désastres et qui sont encore environnés de périls, les Serbes ont un rare instinct de ce qui convient à leur fortune. Qu'on l'appelle comme on voudra, esprit politique, esprit de ruse et de savoir-faire, c'est l'arme de ceux qui ont leur vie à défendre. Les Serbes au moyen

âge se servaient des Byzantins contre les Occidentaux et des Occidentaux contre les Byzantins; au dix-neuvième siècle, ils se servent des Russes contre les Turcs, comme ils se serviraient à l'occasion des Turcs eux-mêmes contre les Russes. Ils ont leur but et ils y marchent, prenant pour cela tous les secours que la destinée leur présente, s'appuyant à gauche, s'appuyant à droite, avançant toujours. Ils savent très-bien que les sympathies des Russes pour la cause serbe ne sont pas des sympathies désintéressées; ils en profitent et ils s'en défient. Est-ce ingratitude? Nullement, c'est prudence et désir de ne pas être dupes. Ces dispositions si curieuses, finesse, souplesse, circonspection et prévoyance continuelles, éclatent dans la politique étrangère de Milosch. A ce point de vue, le prince des Serbes était bien le représentant de sa race.

Un an après les événements que nous venons de raconter, la révolution grecque mettait l'Europe entière en émoi (1821). Quelle occasion pour Milosch d'arracher au sultan les concessions qu'on lui refuse! Quelle occasion aussi de complaire à la Russie, de reconnaître les services qu'elle a rendus aux Serbes dans la première guerre de l'indépendance, d'en mériter de nouveaux pour l'avenir! Les hétairies helléniques, sous l'influence de la diplomatie russe, pressaient Milosch de donner le signal; on voulait que la Serbie, la Valachie, la Moldavie, tout le nord de l'empire enfin entreprît une insurrection formidable pendant que la Grèce se lèverait. Milosch examina la question de sang-froid, pesa le pour et le contre, essaya de pénétrer l'avenir, cherchant quelles seraient les conséquences de sa résolution; le bon sens lui dit que la cause des Grecs n'était pas celle des Serbes,

Chose digne de remarque, un paysan illettré, un homme qui ne savait l'histoire de son pays que par les traditions des moines et les chants des poëtes populaires, arrivait d'instinct à certaines vues que confirme la science la plus exacte. Qu'étaient-ce que les Grecs aux yeux de Milosch? Les ennemis des Serbes. Si la révolution grecque réalisait ses espérances, on verrait renaître un empire d'Orient, un empire qui regarderait la Serbie comme une de ses provinces, et deviendrait pour elle plus redoutable que la Turquie elle-même. Les Grecs n'étaient-ils pas, il y a cinq cents ans, les adversaires opiniâtres, les surveillants jaloux de la famille serbe? Ne sont-ce pas les Cantacuzène qui ont arrêté l'œuvre civilisatrice de Douschan? Ne sont-ce pas eux qui, dès le quatorzième siècle, quatre-vingts ans avant la prise de Constantinople, appelaient les Turcs sur le sol européen pour tenir en échec *le tsar de Macédoine aimant le Christ?* La différence de religion entre les Turcs et les Serbes, jadis cause de tant de malheurs pour les raïas foulés aux pieds du musulman, tourne aujourd'hui au profit des Serbes; mieux leur vaut, dans l'état actuel de l'Europe, avoir à s'entendre avec les Turcs qu'avec une puissance de même religion. La Turquie est obligée à des ménagements envers ses sujets chrétiens; un empire grec n'aurait à leur égard que des prétentions hautaines. Est-ce que les Grecs n'ont pas toujours affecté de méconnaître les efforts des Serbes, de les mépriser comme des barbares? Il s'agit, bien entendu, des hommes du Fanar, de l'aristocratie brouillonne et intrigante; rien n'égale leur arrogance quand ils parlent des Serbes. Un Serbe, un Bulgare, c'est même chose à leurs yeux, et on sait quel est leur dédain pour

ces rudes et honnêtes populations de la Bulgarie. Serbes et Bulgares, en 1821, paraissaient aux Grecs des instruments tout prêts pour l'accomplissement de leurs desseins. On lancerait ces barbares comme une avant-garde, puis on verrait à quoi se décider, selon la tournure que prendraient les choses. Tel était le plan de 1821, le plan de ces princes du Fanar qui représentaient les intérêts grecs et la politique russe dans les provinces roumaines du Danube. Quand la véritable révolution grecque sera conduite par des héros, les choses changeront d'aspect; dans la première phase, les intrigues russes dominent tout, et c'est au milieu de ces intrigues que le prince Ypsilanti écrivit à Milosch pour le pousser à la révolte. Que fit Milosch? Il resta fidèle au sultan.

Les historiens qui ont accusé Milosch d'avoir trahi en cette circonstance la cause de la civilisation chrétienne ne me semblent pas avoir une juste idée des complications sans nombre de la question orientale. Les défenseurs du prince des Serbes n'ont pas de peine à le justifier. Outre les raisons qu'on vient de voir, on doit rappeler encore deux choses décisives, d'un côté la situation particulière de l'Autriche, de l'autre les négociations engagées entre la Porte et le prince des Serbes.

L'Autriche, Milosch ne l'ignorait point, était singulièrement inquiète du mouvement de la Grèce, derrière lequel elle voyait s'agiter l'ambition moscovite; le soulèvement des Serbes, si Milosch eût consenti à en donner le signal, aurait entraîné les Serbes autrichiens, et de là des conflits inextricables où la Serbie, ayant tout à craindre, alliés et adversaires, ne pouvait que recevoir de mortelles blessures. Quant aux négociations pendantes avec

le divan, il y avait là aussi de graves avertissements pour Milosch. Après son refus d'accepter comme définitives les concessions partielles de Mahmoud, après cette scène si curieuse où le prince des Serbes, avec autant de courtoisie que de fermeté, avait invoqué subitement les stipulations du traité de Bucharest, il avait dû envoyer à Constantinople une députation nombreuse composée des principaux knèzes et chargée d'exprimer au sultan les vœux unanimes du pays. Or, l'insurrection de la Grèce ayant éclaté pendant que les députés de Milosch étaient en instance auprès du divan, leur position était devenue terriblement critique. Un firman de Mahmoud venait d'opposer aux projets de l'hétairie hellénique toutes les passions du fanatisme turc; déchaînée, ivre de fureur, la populace de Constantinople ne respectait rien. Les hôtels des ambassadeurs étrangers n'étaient plus des refuges. Le Fanar surtout, résidence des princes grecs, se trouvait exposé au derniers périls. C'est de ce côté que demeuraient les députés serbes. Attaqués dans leur logis, sauvés à grand'peine par des janissaires commis à leur garde, ils furent conduits au patriarcat grec, et, le patriarcat ayant été à son tour assailli par l'émeute, on finit par les enfermer dans le sérail. — Enfermer, c'est le mot propre. Les députés de Milosch n'étaient plus les représentants de la nation serbe; captifs dans leur prison splendide, gardés comme des otages, ils apprenaient chaque jour les massacres des chrétiens, et se demandaient s'ils n'étaient pas condamnés au même sort. Que Milosch donnât la moindre preuve de connivence avec les hétairies, les députés serbes, élite de la nation, étaient immédiatement sacrifiés.

Voilà sans doute des considérations qui suffiraient à

expliquer la conduite du prince des Serbes, son refus très-net de participer à l'insurrection de la Grèce, sa politique non pas seulement de neutralité, mais de fidélité à la Turquie, pendant que l'Europe entière prenait feu pour les klephtes et les pallicares. Eh bien! il y avait chez Milosch un mobile qui prévalait sur tous les autres, et je ne mets pas en doute que les conceptions de son esprit ne fussent en cela parfaitement d'accord avec l'instinct populaire; ce mobile, c'était le désir de mener à bien les affaires de la Serbie par les moyens directs, de faire triompher sa cause sous son propre drapeau et non sous le drapeau d'une nation rivale. Son attachement à la Turquie ne signifiait pas autre chose. « La Turquie, semble dire le rusé politique, est notre sphère d'action; restons en Turquie pour profiter des fautes de la Turquie. Notre chemin est tracé; notre but est devant nous, le jour n'est pas loin où la Serbie aura reconquis son indépendance; ce serait folie de tout compromettre en allant courir les aventures. » Je ne sais s'il ajoutait dès lors que, la succession de l'empire ottoman pouvant s'ouvrir un jour, la Serbie n'avait qu'à grandir sur son propre terrain pour en recueillir sa légitime part. Il est certain du moins que ces idées lui sont venues par la suite, et nous croyons qu'aujourd'hui encore elles sont la préoccupation discrète, mais constante, de la politique serbe. Pourquoi donc Milosch en 1821 eût-il embrassé la cause de l'hellénisme? A chacun suffit sa tâche, comme à chaque jour suffit sa peine. L'Europe orientale est un vaste échiquier où sont engagées des parties très-diverses; il faut jouer serré, si l'on ne veut pas être dupe. L'attitude que la Serbie a gardée dans cette crise mémorable me paraît faire honneur à la politique

étrangère de celui que le vœu national appelait déjà Milosch Obrenovitch, prince des Serbes.

II

Gouvernement intérieur. — Despotisme de Milosch. — Conspiration. — Révoltes et plébiscites. — Prise d'armes du diacre Miloé. — Mort du diacre. — Insurrection du Serbe Tcharápitch et du Grec Mirko. — Les supplices de Kragoujévatz.

Il est impossible d'accorder les mêmes éloges à sa politique intérieure. C'est le despotisme que Milosch a établi dans le pays serbe, et trop souvent despotisme à la turque. La violence, l'arbitraire, d'incroyables excès de pouvoir, des monopoles révoltants, des exactions monstrueuses, voilà ce que présente à nos regards son administration. Ces violences ont excité des insurrections redoutables, et l'Europe a retenti des clameurs que des témoins indignés proféraient contre le tyran. C'est à ces invectives que répondait le prince Michel lorsque, tombé du trône sous le poids des ressentiments soulevés par Milosch, et avant d'y remonter pour y périr d'une mort tragique, il écrivait du fond de l'exil en 1850 : « Oui, mon père a commis de grandes fautes. »

Comment donc ces fautes, comment ces crimes, qu'il est impossible de dissimuler, ont-ils pu être supportés aussi longtemps par une nation généreuse et fière qui venait de se retremper dans les plus héroïques épreuves? Comment a-t-on pu les oublier plus tard ? et comment expliquer l'enthousiasme de la Serbie lorsque le vieux despote, après vingt ans d'exil, fut rappelé au pouvoir

par les acclamations populaires? C'est que le despotisme de Milosch, au moment même où il paraissait le plus intolérable, était, je ne dirai pas justifié (il n'y a pas de justification pour de telles violences), mais rendu moins odieux par la situation et les besoins du pays. Milosch était véritablement l'homme nécessaire, et dans ses plus âpres fureurs il n'a jamais failli au rôle que lui assignait la destinée de ses compatriotes. Tyran jaloux, emporté, intraitable, oui, assurément, mais toujours tyran au service de l'indépendance nationale, voilà Milosch. L'unité de commandement était une question de vie ou de mort pour un État que menaçaient encore tant de périls; il brisa d'une main de fer tous ceux qui lui disputaient une parcelle de son autorité. A la dynastie qu'il fondait comme la sauvegarde de la patrie il fallait de grandes ressources en argent pour accomplir son œuvre; il s'empara du commerce et gagna des millions. Dieu nous préserve de chercher des excuses au despotisme! Il faut reconnaître cependant que la puissance et les trésors de Milosch ne furent entre ses mains que des moyens de reconstituer la Serbie, de relever après cinq cents ans de servitude le royaume de Douschan et de Lazare. Ses ennemis même lui doivent cette louange, qu'il a toujours confondu son intérêt propre avec l'intérêt de la patrie. Diabolique habileté, disent les uns; loyale inspiration, disent les autres. Qu'on explique le fait comme on pourra, on ne saurait le révoquer en doute. Voilà pourquoi les Serbes ont tant pardonné au premier des Obrenovitch.

Pour nous, observateur attentif et désintéressé, au moment ou nous résumons sur le prince Milosch tant de témoignages divers, nous ne pouvons nous empêcher de

regretter que ce génie plein de ressources ait demandé à la terreur ce que lui eût accordé la confiance. Assurément ce serait chose puérile de porter nos délicatesses libérales dans l'histoire d'un peuple à peine échappé de la barbarie; cependant, si on se rappelle la beauté morale des poésies serbes, cet idéal de justice, cette fleur de dévouement, tous ces caractères d'une race pure et saine, on ne peut croire que le sentiment du droit ait fait défaut dans cette société inculte. Puisque les Serbes ont oublié la tyrannie de Milosch en faveur de son patriotisme, avec quelle loyauté ils eussent soutenu le prince sorti de leurs rangs, s'il avait respecté les vieilles institutions communales!

La grande faute de Milosch, c'est sa défiance de son peuple et de lui-même; il a cru qu'il avait besoin de confisquer toutes les franchises, de niveler tous les pouvoirs, afin d'asseoir plus solidement sa souveraineté, et il a manqué une merveilleuse occasion d'opposer la culture chétienne à la tradition musulmane, c'est-à-dire la liberté à la servitude, la fécondité à l'inertie. Milosch à la tête de la Serbie, telle qu'il l'a organisée, ressemble trop à un pacha gouvernant son pachalik. D'abord, on l'a vu plus haut, voulant établir l'ordre au plus vite et enlever tout prétexte à l'intervention ottomane, il réorganise le pays sur le plan des coutumes séculaires. Il est le kniaze, le prince des Serbes; au-dessous de lui sont les oberknèzes, puis les knèzes, puis les kmètes, hiérarchie naturelle qui, du chef-lieu de province jusqu'au moindre village, maintient la justice et l'ordre, par conséquent la liberté. Bientôt cependant il trouve la distance trop faible entre le prince et

les oberknèzes. Ce nom même de knèze lui déplaît, comme renfermant une idée de commandement distinct, de souveraineté indépendante : les knèzes ne seront plus que des agents rétribués par lui, qu'il institue ou révoque à sa guise. Il les appelle des capitaines, des surveillants. En un mot, les influences locales doivent disparaître pour ne laisser debout que la volonté du chef. Or, si la dictature offrait de réels avantages dans la situation incertaine que les événements avaient faite au peuple serbe, combien de périls elle pouvait entraîner ! La dictature, qui fournit le moyen de concentrer les forces matérielles, détruit souvent la première des forces, l'union des cœurs, le dévoûment de tous à une même cause. Qu'arriva-t-il en effet ? Les knèzes, respectés par le prince, eussent été son plus ferme appui ; inquiétés, menacés, ou plutôt dépossédés à demi, ils murmurèrent, et le pacha de Belgrade n'eut point de peine à les soulever contre l'usurpateur.

Maraschli-Ali surveillait toujours Milosch, attentif à profiter de ses fautes. Cette fois le *tendeur de piéges* n'eut pas à faire preuve d'invention, le piége avait été préparé par le kniaze en personne. Au printemps de l'année 1821, les deux hommes les plus puissants et les plus riches de la Serbie après Milosch, Marko Abdullah et Stéphan Dobrinjatz, ourdirent une conspiration dont le but était le renversement du prince des Serbes. Maraschli n'avait eu qu'à leur rappeler ce qu'ils étaient naguère encore et à leur montrer ce qu'ils pouvaient redevenir. « Est-ce bien vous, leur disait-il, qui vous laissez dépouiller de la sorte ? Levez-vous, réclamez vos droits les armes à la main, tous les knèzes vous suivront. » Il

leur promettait aussi l'appui des Turcs et la bienveillance du sultan. Marko Abdullah était oberknèze de la province de Poscharévatz, Stéphan Dobrinjatz occupait le même rang dans la province de Poretch. Si la conspiration eût éclaté à temps, elle eût pu causer de grands embarras à Milosch et de grands périls à la Serbie ; c'était la guerre civile en présence des Turcs, qui ne cessaient de guetter leur proie. Heureusement un jeune chef, Milko, au lieu de céder aux suggestions des deux oberknèzes, leur reprocha de tels desseins comme un parricide, puis, montant à cheval, partit au galop pour tout révéler au prince. Les conspirateurs essayèrent vainement de le faire assassiner sur la route; il essuya des coups de feu sans recevoir de blessures graves, dispersa les assaillants, et arriva bride abattue à Kragoujevatz, où demeurait Milosch. C'était le 25 mars 1821. Le lendemain, les conspirateurs entraient en campagne; en même temps le pacha de Belgrade faisait savoir à Milosch que le peuple s'était soulevé contre lui dans les provinces de Poscharévatz, et l'invitait à n'en concevoir aucune inquiétude; il se chargeait, lui, Maraschli-Ali, d'envoyer ses troupes contre les insurgés et de rétablir l'ordre. En réalité, c'était la garnison turque de Belgrade qui allait soutenir les oberknèzes contre le prince. « Toi-même, répondit simplement Milosch, ne prends aucun souci ; je savais la conspiration avant toi, et je suffirai à tout. » La lutte ne fut pas longue; abandonnés de leurs soldats, repoussés par le peuple, qu'ils prétendaient soulever, les knèzes rebelles furent obligés de fuir sans avoir combattu. Ils tombèrent plus tard aux mains de Milosch, et subirent un interrogatoire; on sut alors

avec quelle adresse Maraschli avait exploité les fautes du gouvernement de Milosch pour jeter dans le peuple serbe un levain de divisions et de haines.

Cette première insurrection n'offrait rien d'inquiétant en apparence, puisqu'elle avait fait éclater une fois de plus l'attachement de la nation au prince qu'elle s'était choisi. Le danger, c'était l'exemple, c'était l'avertissement donné aux mécontents et aux ambitieux qu'ils pourraient, un jour ou l'autre, trouver assistance chez les Turcs; c'était aussi, à un point de vue tout différent, l'espèce d'encouragement fourni à Milosch, qui, assuré de la sympathie populaire, allait poursuivre sans scrupule la transformation dictatoriale du pays.

Les écrivains qui essayent de justifier Milosch ne peuvent retenir les aveux les plus étranges au milieu de leurs apologies. On nous révélera, par exemple, que le prince des Serbes avait commandité le commerce des bestiaux, le commerce du sel, et qu'il y gagna des sommes immenses. Est-il croyable qu'il ait ignoré les ruses et la rapacité de ses agents ? Peut-on admettre qu'il fût simplement coupable d'incurie, alors que des plaintes si amères s'élevaient contre lui de toutes parts ? Un voyageur très favorable aux Serbes et qui n'a jamais parlé des Obrenovitch qu'avec une sympathie respectueuse, le docte, le bienveillant M. Kanitz, a recueilli tout récemment une opinion bien grave sur les actes de déloyauté que Milosch, marchand de sel, imposait à Milosch prince des Serbes. On a dit que l'habileté ou la vertu du kniaze avait été de confondre son intérêt particulier avec l'intérêt de son peuple; si ce qu'on rapporte est vrai, il se serait donné en cette circonstance un fâcheux démenti.

Voici le fait : un savant géologue allemand, M. le baron de Herder, étant venu sur l'invitation du prince explorer le territoire montueux de la Serbie, y aurait découvert une mine de sel, et le prince aurait exigé que cette découverte fût tenue absolument secrète, que personne n'en sût rien, que le géologue l'oubliât lui-même. Pourquoi ? Parce que le prince avait des capitaux considérables engagés dans l'exploitation de mines de sel en Moldavie, en Valachie, et que la découverte du baron de Herder, faisant baisser les prix, aurait compromis ses affaires. Singulier et prosaïque épisode ! Faut-il donc que nous rencontrions les comédies de l'argent même dans ce monde à demi barbare ! On aimerait mieux sans doute les passions héroïques, fussent-elles violentes et quelquefois sauvages. Défions-nous pourtant de ces vœux, il ne faut pas évoquer les tragédies dans une société où la passion est si forte, la loi si faible, où la vie de l'homme compte pour si peu.

Le mal engendre toujours le mal. Si le prince Milosch n'avait pas détruit au profit de son despotisme la juste et inoffensive autorité des knèzes, il n'aurait pas procuré à Maraschli-Ali le moyen de fomenter contre lui des conspirations, et ces conspirations à leur tour n'auraient pas fourni de nouveaux prétextes au despotisme de Milosch. Maraschli était mort peu de temps après l'échec de Marko Abdullah et de Stéphan Dobrinjatz ; il était mort, nous assure-t-on, de douleur et de honte en voyant toutes ses manœuvres échouer, et ses rivaux d'influence à Constantinople triompher de ses déconvenues. Ce *tendeur de piéges*, pendant six années de luttes et d'intrigues, n'avait pas empêché Milosch d'affermir de

plus en plus le pouvoir qu'il tenait des Serbes. Le successeur de Maraschli-Ali, Abd-ul-Rhaïm, était un homme intègre, absolument incapable des perfidies savantes de Maraschli, mais résolu à contenir Milosch. Que Milosch prît le titre de prince des Serbes, qu'il re-représentât les Serbes auprès du pacha de Belgrade, qu'il se chargeât de rassembler les contributions pour les lui remettre, rien de mieux ; si le *prince des Serbes*, par un acte quelconque, prétendait consacrer cette principauté nominale que la Turquie ne reconnaissait point, Abd-ul-Rhaïm avait juré de ne pas le souffrir, et on pense bien qu'alors le parti des mécontents pouvait lui fournir un point d'appui. La situation était donc singulièrement critique pour Milosch. Surveillé de près par les Turcs, exposé dans l'intérieur du pays à des inimitiés violentes, revêtu d'un titre de confiance que l'enthousiasme avait donné au libérateur, mais que des colères trop souvent justifiées pouvaient retirer au despote, Milosch, pendant les années qui suivent la mort de Maraschli, ne semble occupé qu'à fortifier son pouvoir. C'est pour cela qu'il veut être riche, sans cesser un instant de veiller sur les grands intérêts du pays et de le façonner à une certaine civilisation.

Pour faire exactement la part du bien et celle du mal dans l'œuvre si compliquée du politique barbare, il faudrait s'attacher à ses pas, entrer dans ses conseils, assister à ses études. Jusque-là, il avait surtout agi, soit par les armes, soit par la diplomatie et la ruse ; condamné à une sorte d'immobilité par l'attitude d'Abd-ul-Rhaïm, il se mit à étudier avec passion. Le fils du valet de ferme, l'ancien gardeur de troupeaux, était absolument illet-

tré; il se fit lire des livres d'histoire et de géographie, des traités d'économie politique, sans parler des meilleurs journaux de Paris, de Londres, de Vienne, de Berlin, de Saint-Pétersbourg, que des interprètes lui traduisaient chaque matin. Sa mémoire était prodigieuse. Il eut bientôt une idée exacte de l'Europe, de la force et de la richesse des diverses nations, de leurs relations politiques et commerciales. Kara-George n'avait été qu'un chef de clan; l'intelligence ardente et ambitieuse de Milosch s'accoutumait à concevoir le rôle d'un chef d'État. De savants voyageurs qui le visitèrent à cette date s'attendaient à voir un *prince-paysan*, comme dit M. Thouvenel; ils furent si étonnés de l'étendue de ses connaissances et de la justesse de ses raisonnements sur les principaux événements de l'Europe, qu'ils attribuèrent à une feinte, à une vue secrète de sa politique, sa réputation de personnage illettré. On ne voulait pas croire qu'un homme, si bien instruit de tant de choses, ne sût ni lire ni écrire. Voilà certes un bon emploi des loisirs que le pacha de Belgrade faisait au prince des Serbes. Le malheur, c'est que, son ambition augmentant avec son savoir, comme sa défiance grandissait avec ses dangers, le despotique patron de la cause nationale s'engageait de plus en plus dans un système funeste.

Il faut se rappeler tout cela, si l'on veut comprendre deux symptômes contradictoires qui se produisent, de 1817 à 1830, dans l'histoire de la Serbie : d'une part, tant de conspirations, tant de révoltes des Serbes contre le prince qu'ils ont librement élu; de l'autre, les victoires continuelles de Milosch sur ses *sujets* révoltés, l'affermis-

sement toujours plus marqué de son pouvoir, enfin sa réélection, sa consécration par des plébiscites nouveaux en toute circonstance décisive.

Plusieurs de ces révoltes ressemblèrent à un commencement de guerre civile. Telle fut par exemple la levée d'armes de Miloé *le diacre*. Miloé était entré tout jeune dans les ordres, avait reçu le diaconat, puis s'était affranchi des liens du sacerdoce, avait pris part à toutes les guerres de Kara-George, à toutes les batailles de Milosch, et se livrait depuis 1815 au commerce des bestiaux. Ses affaires le mettant chaque jour en contact avec les gens de la campagne, il avait eu mainte occasion d'entendre leurs plaintes au sujet de l'impôt et des corvées. N'accusait-on pas Milosch de gagner tous les ans une somme considérable sur la collection du tribut qu'il était chargé de remettre au pacha[1]? Miloé crut que le peuple tout entier n'attendait qu'une occasion et un chef pour secouer un joug intolérable. Il organisa la révolte et en prit le commandement.

Notons ici en passant, car ce fait explique bien des choses, que tous les adversaires de Milosch étaient obligés de s'adresser aux Turcs, de compter sur les Turcs, de faire alliance avec les hommes que Milosch espérait bien un jour ou l'autre expulser à jamais du pays serbe. Miloé

1. Un des apologistes de Milosch, M. le docteur Cunibert, raconte expressément, sans toutefois en tirer un sujet de blâme, que Milosch obligeait les Serbes à lui payer en monnaie autrichienne l'impôt destiné à la Turquie, tandis qu'il avait bien soin de le payer, lui, en monnaie turque. Or, la monnaie turque valant un peu moins que la monnaie autrichienne correspondante, cette simple opération assurait à Milosch un bénéfice annuel de 300,000 francs.

le diacre vit le pacha de Belgrade et lui demanda son appui. Abd-ul-Rhaïm était trop avisé pour s'engager dans une telle affaire; l'offre du diacre n'était pas moins insensée qu'odieuse. La présence des Turcs parmi les soldats de Miloé eût aussitôt poussé sous les drapeaux de Milosch l'immense majorité des Serbes; c'était la guerre nationale qui recommençait, la guerre de la Serbie contre la Porte, au moment où l'insurrection de la Grèce causait de si vives inquiétudes à Constantinople. Quoi! Milosch avait refusé son concours au prince Ypsilanti, et le représentant de la Turquie à Belgrade aurait obligé le prince des Serbes à devenir malgré lui l'auxiliaire de la révolution hellénique! Abd-ul-Rhaïm n'avait qu'un rôle à jouer, rester neutre et observer les événements. C'est ce qu'il fit.

Le diacre avait réussi à rassembler une armée de 5,000 hommes. Ces bandes portèrent l'effroi sur plusieurs points; il y eut des actes de vengeance, des scènes de pillage; la maison de Jovan, le frère du prince, fut saccagée à Poscharevatz, et sa femme, poursuivie par les assassins, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Les insurgés croyaient que tout le pays allait se soulever au premier appel; dès qu'ils surent que Milosch arrivait avec ses knèzes et que la Serbie défendait son chef, l'armée du diacre se débanda en partie; le reste fut écrasé à Oplénatz. Les villages d'où étaient sortis les pillards eurent à subir de sanglantes représailles. Koussatka, la résidence du diacre, fut saccagée de fond en comble. Lui-même, on le cherchait partout, mais en vain. Était-il tombé dans quelque rencontre? avait-il réussi à passer la frontière? Enfin on le découvrit au

fond d'une caverne où il se cachait misérablement, après s'être longtemps traîné dans les bois, blessé à la cuisse, dévoré par la fièvre et par la faim. Il fut conduit à Batotchina, où Milosch passait en revue les milices nationales qui venaient de châtier l'insurrection. Comme sa blessure l'empêchait de marcher, le prince le fit monter à cheval, et le présenta aux milices. Après avoir remercié les Serbes d'avoir si promptement répondu à son appel et si vigoureusement agi : « Voici l'homme, ajouta-t-il, qui m'a forcé de vous arracher à vos travaux. Je le remets en votre pouvoir. Traitez-le comme vous l'entendrez. Vous êtes libre de disposer de ses jours. » Un cri de vengeance s'éleva de tous les rangs, les fusils s'abaissèrent, et le diacre tomba foudroyé.

Aux mécontentements que pouvait exciter l'administration de Milosch s'ajoutaient les colères des Grecs et de leurs partisans. De fanatiques esprits se persuadèrent que Milosch empêchait seul les Serbes de soutenir la révolution hellénique. Si un accident le faisait disparaître de la scène, quelle fortune pour les héros de la Morée! Cet accident heureux, on pouvait le préparer. Les pensées vont vite quand des passions, même généreuses et nobles, sont irritées par le sophisme en des âmes sans scrupule. Tuer le despote Milosch, n'était-ce pas servir la cause de la Grèce chrétienne, cette cause qui transportait d'enthousiasme toute l'Europe libérale? Les deux personnages qui s'attribuèrent ici le rôle d'Harmodius et d'Aristogiton étaient un Serbe et un Grec. Le Serbe, nommé George Tcharapitch, avait pris part à la révolte du diacre, et après la déroute d'Oplénatz s'était réfugié en Hongrie, dans le banat de Témesvar. Le Grec était

un certain Mirko, neveu du métropolitain Agatangel, qui, venu en Serbie avec son oncle, y était demeuré après le départ du prélat, retenu, disent les chroniques, par la folle passion que lui inspirait la femme de l'un des juges du tribunal. Lié d'amitié avec un certain nombre de ses compatriotes établis comme lui à Belgrade, il tramait un complot contre Milosch quand la police du prince découvrit tout : Mirko s'enfuit aussitôt avec la femme qu'il avait séduite, et chercha un asile dans le banat, où il trouva George Tcharapitch.

Les deux ennemis de Milosch s'empressèrent de mettre en commun leurs désirs de vengeance. Une conspiration fut bientôt organisée. Ils avaient laissé à Belgrade deux de leurs compagnons, partisans exaltés de la cause grecque, qui avaient juré une haine implacable au prince des Serbes; c'étaient Michel Vélisaliévitch et Pierre Radonatchitch, anciens maîtres d'école en Sirmie, qui faisaient maintenant le commerce de la charcuterie à Belgrade. Ils établirent secrètement des relations avec tous les partisans de la Grèce, avec tous les agents des hétairies; les affaires mêmes de leur négoce, ce commerce de la chair de porc qui tient une si grande place dans les contrées du Danube, leur donnaient pour cela mille occasions favorables. Ils rédigèrent des proclamations qui faisaient appel aux passions viles avec une violence sans égale. C'était une liste de proscription. Les têtes les plus hautes étaient mises à prix, et les promesses étaient de nature à tenter les sicaires : 50,000 sequins d'or en pension annuelle à qui apporterait la tête de Milosch, 20,000 pour celle de Jovan, 20,000 pour celle d'Éphrem, 5,000 pour

Vouitza, beau-frère du prince, et les principaux knèzes.

La conspiration grandissait dans l'ombre. Au mois de mars 1826, George Tcharapitch crut les choses assez avancées pour que sa présence fût nécessaire en Serbie. Il y rentra avec son frère et un Grec ami de Mirko. Ils avaient donné rendez-vous à leurs partisans dans les ruines d'un vieux château-fort à la cime du mont Avala. La police autrichienne, très-attentive à toutes les manœuvres des agents grecs, prévint aussitôt le pacha de Belgrade, lui signalant même les principaux affiliés de Mirko et de Tcharapitch. Le pacha, qui connaissait déjà par l'émeute précédente le caractère hellénique de ces agitations, découvrit tout à Milosch. Avec un homme tel que le prince des Serbes, la répression devait être prompte et terrible. Michel Vélisaliévitch fut arrêté à Belgrade et conduit à Kragoujevatz pour y être jugé; on avait trouvé chez lui les proclamations qui mettaient à prix la tête du prince. En même temps, une escouade de pandours commandés par deux knèzes attaquait les conjurés dans les ruines d'Avala. Tcharapitch et son frère périrent en combattant, les autres furent pris et livrés à la justice serbe. On saisit en outre plusieurs affiliés sur divers points du territoire. Quelques semaines après, tous les complices, au nombre de vingt-trois, comparurent devant une sorte de cour martiale composée de knèzes et de kmètes. Vélisaliévitch, Radonatchitch, un troisième encore, échappèrent à la mort comme sujets étrangers; mais ils subirent une peine cruelle : ils eurent les mains et la langue coupées. Les autres furent condamnés au dernier supplice, avec cette circonstance infamante que leurs cadavres resteraient exposés sur la roue.

L'exécution eut lieu sur la grande place de Kragoujevatz. Horrible souvenir! Kragoujevatz, la vraie ville serbe, qui est à Belgrade ce que Moscou est à Saint-Pétersbourg, Kragoujevatz, aujourd'hui célèbre par sa fonderie de canons, ses arsenaux, son activité militaire, a de sombres légendes en ses annales. C'est là, dans une merveilleuse position stratégique, au milieu d'un vaste camp retranché que protége une ceinture de montagnes, c'est là que Milosch avait établi son centre d'action à l'époque où, considéré à l'étranger comme un vizir du sultan, il tendait sans relâche à réaliser son titre national, il voulait devenir véritablement le prince de la Serbie indépendante. C'est le berceau de la Serbie nouvelle, — hélas! un berceau sanglant, autour duquel ont flotté longtemps de funèbres images. Comment oublier surtout les exécutions du mois d'avril 1826? Ces mutilés à qui les bourreaux avaient coupé la langue et les mains, les hétairistes les promenaient dans les contrées du Danube, en Autriche, à Vienne, étalant ce douloureux spectacle aux yeux des peuples et disant : Voilà comment Milosch traite les amis des Grecs! Il y avait là pourtant une équivoque et un mensonge. Mettez à part la barbarie du supplice, Milosch ne faisait que se défendre et défendre la cause, bien précieuse aussi, que lui avaient confiée les événements. Ce n'étaient pas les amis des Grecs, c'étaient les ennemis des Serbes que la justice serbe avait frappés.

III

Succès de la diplomatie de Milosch. — Garanties restituées aux serbes. — La convention d'Akermann (septembre 1826). — Ratification du tsar (octobre 1826). — Joie du peuple. — La *Skouptchina* du 15 janvier 1827. — Une séance parlementaire en Serbie. — Discours de Milosch. — Nouveau serment du peuple au prince des serbes. — Vie privée de Milosch. — Visite d'un officier prussien à la cour de Poscharévatz (1829). — Dîner patriarcal. — La famille du prince. — La princesse Lioubitza.

Les conspirations dirigées contre Milosch ne l'empêchaient pas de poursuivre sa tâche. La question pendante depuis 1812 entre les Serbes et l'empire ottoman, c'est-à-dire l'application de l'article 8 du traité de Bucharest, cette question qui avait déjà traversé tant de phases diverses, fait couler tant de sang, causé tant de catastrophes, cette question qui avait assuré le pouvoir à Milosch et justifié même son despotisme aux yeux du plus grand nombre de ses compatriotes, était toujours l'objet de sa sollicitude.

Les députés serbes envoyés à Constantinople en 1820 pour le règlement de cette affaire étaient toujours retenus au sérail : on a vu que Mahmoud, effrayé de l'insurrection hellénique, les gardait en otage afin de contenir Milosch. Milosch disait lui-même : « J'ai les bras liés tant que mes plus fidèles serviteurs, les premiers enfants de la Serbie, sont *dans la gueule du lion.* » Il est donc impossible de méconnaître l'action du prince des Serbes quand on voit, vers la fin de mars 1826, le représentant de la Russie à Constantinople adres-

ser un ultimatum à la Turquie au sujet de l'application du traité de Bucharest. Il y avait eu un changement de règne en Russie ; au doux et indolent Alexandre avait succédé un prince ambitieux, plein d'ardeur et d'énergie. Les démarches décisives que l'empereur Alexandre ajournait sans cesse, Nicolas s'empressa de les faire. Dans la note émanée de son cabinet, le tsar menaçait la Turquie de cesser toute relation diplomatique et d'en venir aux hostilités, si l'on ne faisait droit aux réclamations suivantes: 1° que les troupes turques eussent à évacuer sans délai les principautés de Valachie et de Modalvie, et que l'on se hâtât de rétablir les choses comme elles étaient avant 1821 ; 2° qu'une commission turque fût envoyée dans un lieu du territoire russe qui serait fixé par la Russie, où l'on réglerait toutes les contestations qui avaient surgi sur l'interprétation du traité de Bucharest; 3° qu'on mît en liberté les députés serbes jusque-là gardés comme otages et retenus prisonniers dans l'enceinte du sérail.

C'était une sommation impérieuse. Quelle que fût la fierté de Mahmoud, il consentit à tout; bien plus, malgré les habitudes temporisatrices de la diplomatie ottomane, le divan de Constantinople s'exécuta immédiatement. Les députés serbes, captifs depuis six ans sous les murs du sérail, furent mis en liberté; des commissaires turcs se rendirent à Akermann, lieu désigné par le cabinet russe pour la conférence qui devait fixer l'interprétation du traité de 1812 et régler le sort de la Serbie.

On ne ne s'expliquerait point de la part du sultan Mahmoud une aussi prompte déférence aux volontés du tsar, si l'on négligeait de dire dans quelles circonstances

s'était produit l'ultimatum moscovite. C'était le moment où Mahmoud, accomplissant un projet conçu depuis le renversement et le meurtre de Sélim III, préparait la destruction des janissaires. Trois mois plus tard, en juin 1826, cette milice orgueilleuse était annéantie. Pour frapper un coup si hardi, le sultan avait besoin de la paix. C'est ainsi que, dès les premiers jours d'avril, le divan s'était empressé de donner satisfaction aux Russes. Les commissaires des deux gouvernements, s'étant réunis à Akermann, signèrent, le 25 septembre 1826, une convention dont nous citerons seulement l'article 5, relatif au sujet qui nous occupe.

« La Sublime-Porte, désirant donner à la cour impériale de Russie une preuve de ses dispositions amicales et de zèle à la rigoureuse exécution du traité de Bucharest, remplira aussi les clauses indiquées par l'article 8 dudit traité concernant les Serbes, sujets *ab antiquo* de l'empire ottoman, auquel ils payent un tribut annuel qui leur donne droit aux faveurs du sultan et à sa magnanimité. La Sublime-Porte prendra, d'accord avec les députés serbes, les mesures nécessaires pour régulariser convenablement et confirmer la concession des priviléges principaux stipulés par ce traité, qui serviront à la Serbie de juste récompense pour sa fidélité passée, en même temps qu'ils seront un gage pour sa fidélité dans l'avenir envers l'empire ottoman.

« Les hautes parties contractantes, ainsi qu'il a été déclaré dans l'acte particulier annexé et conclu entre les plénipotentiaires respectifs, ont reconnu nécessaire de fixer un terme de dix-huit mois pour les conférences relatives à cet objet, après quoi les déterminations prises sur les points précités, d'accord avec la députation serbe à Constantinople, seront consignées en détail dans un firman confirmé par un hatti-chérif, qui sera prêt pour être mis à exécution dans le plus bref délai possible, et dans tous les cas non au delà du terme précité de dix-huit mois. Le firman devra être communiqué à la cour impériale de Russie,

et alors il sera considéré comme partie intégrante de cette convention. »

On voit que cet article 5 promettait un acte particulier concernant la Serbie; c'était une stipulation de droits et de franchises qui devait être formulée d'accord avec les députés de Milosch, par conséquent sous l'influence du gouvernement national de Kragoujevatz, puis consacrée par un firman de Constantinople et communiquée à la Russie pour faire partie intégrante de la convention d'Akermann. Voici cet acte, une des premières victoires diplomatiques de Milosch, une victoire qui justifie bien sa politique à la fois circonspecte et résolue. A ceux qui lui reprochent d'avoir trahi la cause chrétienne en Orient par son attitude dans la révolution hellénique, le prince des Serbes pouvait répondre, la convention d'Akermann à la main, qu'avant toute chose, comme c'était son devoir, il avait travaillé pour sa patrie. A ceux qui trouvaient l'autorité du dictateur trop jalouse et trop envahissante, il pouvait dire : « Voilà ce que j'ai fait ! ne regrettez donc ni ce que vous m'avez donné, ni ce que je vous ai pris. Je vous le rends au centuple. » L'acte particulier de la convention d'Akermann était rédigé en ces termes :

« La Sublime-Porte, mue par le seul désir de remplir religieusement les conditions de l'article 8 du traité de Bucharest, et ayant déjà permis aux envoyés de la Serbie à Constantinople de présenter les demandes nécessaires pour établir le bien-être et la tranquillité de cette nation, ces députés ont manifesté dans leur pétition quelques désirs de leurs nationaux relativement à la liberté des cultes, au choix de leurs employés, à l'indépendance de leur administration intérieure, à la cession des districts qui ont été séparés de la Serbie, à la réunion en une seule somme

des différentes contributions, à l'administration des fiefs militaires turcs et des biens que les musulmans possèdent en Serbie, sous condition d'en payer les revenus avec les charges respectives, à la liberté du commerce, à la permission à accorder à leurs négociants de voyager dans tout l'empire ottoman avec des passe-ports serbes, à la faculté d'instituer des hôpitaux, des écoles, des typographies, enfin à la défense aux musulmans de s'établir en Serbie, excepté dans les garnisons nécessaires à la garde des citadelles.

« Pendant que l'on discutait ces réclamations, des obstacles imprévus vinrent en empêcher la conclusion. Cependant la Sublime-Porte, ayant maintenant la ferme intention d'accorder à la nation serbe les concessions stipulées par l'article 8 du traité de Bucharest, s'occupera, d'accord avec les députés serbes, de régler les demandes précitées de cette fidèle nation, comme toutes les autres qui pourront lui être faites par ladite députation, pourvu qu'elles ne soient pas en opposition avec les devoirs qui incombent aux sujets de l'empire ottoman. La Sublime-Porte communiquera à la cour impériale de Russie tout ce qu'elle aura fait pour l'exécution de l'article 8 du traité de Bucharest, ainsi que le firman décoré du hatti-chérif qui consacrera les priviléges précités.

« A cet effet, nous, soussignés, plénipotentiaires de l'empereur et padischah de toutes les Russies, en vertu de souverains pleins pouvoirs, et d'accord avec les plénipotentiaires musulmans, nous avons fixé et déterminé les conditions ci-dessus mentionnées relativement aux affaires de la nation serbe, en conséquence de l'article 5 de la convention signée en huit articles à Akermann par nous et les plénipotentiaires ottomans pour la garantie et la confirmation du traité de Bucharest. »

Les plénipotentiaires russes qui avaient signé cette stipulation en faveur des Serbes étaient M. de Ribeaupierre et M. de Voronzof. Trois semaines après, le 14 octobre 1826, le tsar Nicolas ratifiait la convention, et bientôt un courrier du cabinet de Saint-Pétersbourg

portait à Milosch la nouvelle officielle de ce qui avait été conclu à Akermann.

La joie publique fut immense. Le prince s'empressa de réunir l'assemblée nationale pour lui faire part d'un résultat si heureux. C'était en même temps une occasion de justifier sa dictature et d'apaiser les parties hostiles. Ne devait-il pas des explications à son peuple ?

La *skouptchina* eut lieu le 15 janvier 1827 dans l'église de Kragoujevatz. Les hauts dignitaires du clergé, l'évêque d'Ouschitzé, plusieurs archimandrites et archiprêtres, les knèzes des provinces et des districts, les kmètes principaux, un grand nombre de députés élus par le peuple, emplissaient la vaste nef. Après le service divin, Milosch prit place sur une espèce de trône. Il avait composé et dicté une allocution en vue de la solennité; comme il ne savait pas lire, ce fut son secrétaire Dimitri Davidovitch qui en donna lecture à l'assemblée. Le document est digne d'attention. Rien de plus curieux que ce mélange de formes parlementaires et de familiarité rustique, de hauteur et de candeur. Le prince sait ce qu'il a fait de grand, et il en parle avec fierté; il sait aussi que de plaintes il a soulevées, et, se justifiant d'après les nécessités de la situation, il promet naïvement un avenir meilleur à ses sujets. Un des écrivains qui nous ont conservé ce discours, M. Fedor Possart, dont les récits ont quelque chose de la simplicité des chroniques, nous a transmis en même temps les impressions de l'assemblée[1]. Nous avons

1. *Das Leben des Fürsten Milosch und seine Kriege, nach serbischen original Quellen bearbeitet*, von P. A. Fedor Possart. 1 vol.; Stutgart 1838.

là toute une séance, une séance solennelle et populaire des *skouptchinas* de la nouvelle Serbie.

Le prince s'adresse d'abord au *révérendissime* évêque d'Ouschitzé, aux *révérends* archimandrites et archiprêtres, aux *nobles* knèzes, aux *très-vénérés* kmètes, aux députés du peuple qu'il appelle *mes chers frères*; puis il évoque en peu de mots les horribles souvenirs de 1813 et de 1814, *alors que l'exécrable Soliman-Pacha, comme un vampire, suçait le sang de la Serbie, empalait les hommes, égorgeait les femmes et les enfants.* Assurément résister à de telles violences était le premier, le plus urgent des devoirs; le second, qui ne pressait pas moins, était de rentrer en grâce auprès du sultan et de sauver la race serbe. « Les souverains d'Europe n'aiment pas les révoltés, ajoutait l'orateur; c'est pourquoi, ne voulant que le bien de notre peuple, ne visant qu'à lui procurer une organisation tutélaire, je me suis jeté aux genoux du sultan, et lui ai demandé grâce. Combien de fois dans nos réunions, quand nous mangions et buvions ensemble, combien de fois même dans nos batailles contre les Turcs, vous m'avez entendu prier Dieu d'adoucir le cœur du sultan, notre empereur, d'ouvrir son âme à la pitié!... Il y a six ans, nous avons envoyé à Constantinople une députation pour s'entendre avec notre empereur sur les droits que réclame notre pays; sur ces entrefaites éclata la révolution de Valachie et de Grèce, qui ajourna les négociations. L'empereur Alexandre avec le temps nous aurait obtenu satisfaction, si le Très-Haut ne l'eût appelé dans l'éternité. Il fit du moins ce qu'il put. Sur son lit de mort, dans son testament, le tsar magnanime recommanda expressément à son successeur et frère l'empereur

Nicolas, aujourd'hui chef glorieux des Russes, de nous soutenir auprès du sultan, comme lui-même, l'auguste défunt (que sa mémoire soit éternelle)! nous avait soutenus pendant son règne. »

Ici, dit le chroniqueur, toute l'assemblée cria par trois fois : « Que Dieu reçoive son âme! que sa mémoire soit éternelle! »

L'orateur reprit ensuite : « Aussitôt que l'empereur Nicolas fut monté sur le puissant trône de Russie, il pressa le sultan de terminer nos affaires au plus vite, et aujourd'hui je m'estime heureux, chers frères, de vous apporter cette heureuse nouvelle : le sultan s'est laissé fléchir, le sultan a signé avec le tsar Nicolas le traité qui consacre les droits réclamés par nous et qui va placer la Serbie parmi les nations européennes. » Ici Davidovitch donna lecture des articles de la convention d'Akermann relatifs à la Serbie. « Vous voyez, frères, reprenait l'orateur, vous voyez que le temps est proche où notre pays aura sa place parmi les États, et jouira de tous les biens que procurent ces grandes choses, liberté religieuse [1], liberté commerciale, établissement d'une législation régulière, instruction et civilisation du peuple. Hier encore, le Serbe n'était qu'un

1. La liberté religieuse, au point de vue serbe, signifiait alors deux choses très-particulières et très-précises : 1° les évêques seraient non plus des Grecs envoyés de Constantinople par le patriarche, mais des Serbes choisis par l'église serbe et agréés du patriarche. On sait que ces évêques, venus de Turquie, étaient pour les Serbes des fonctionnaires ottomans beaucoup plus que des prélats chrétiens ; 2° les églises feraient librement sonner leurs cloches, ces cloches odieuses aux musulmans, et que les Serbes depuis 1812 avaient dû enfouir sous terre pour les sauver du fanatisme turc.

esclave étranger au sein de l'empire ottoman ; à dater d'aujourd'hui, il peut respirer à pleins poumons : sa tête, son avoir, sa maison, ses domestiques, ne dépendent plus d'un caprice, le voilà maître chez lui. Ce n'est pas là une conquête médiocre. »

Et comment, parti de si bas, est-on arrivé si haut? Milosch se rend ici un témoignage que l'histoire est obligée de confirmer. Cette victoire a coûté onze années d'efforts, de labeurs, de dépenses, d'anxiétés continuelles. Oui, que de frais et quelles craintes! Que de ressources à mettre en jeu, que d'insurrections à dompter! Au moment de toucher le but, il se sent tourmenté d'appréhensions nouvelles: il craint les désordres qui le forceront encore à sévir, il craint l'inexpérience de ce peuple, qui, n'ayant plus d'ennemis extérieurs à combattre, se tournera contre ses chefs, obéissant à son insu aux suggestions perfides de ceux qui veulent le perdre. « Avez-vous oublié ces jours sombres où nous n'avions pas même un semblant de liberté, où nous gémissions dans l'esclavage, où le peuple entier disait : Ah! s'il y avait ici quelqu'un pour arrêter cette effusion de sang et nous recommander à la clémence du padischah! Eh bien! même à cette époque, combien de gens fomentaient des troubles, semaient dans le peuple des discours séditieux, allaient criant partout que j'étais avide de domination, que mon gouvernement était despotique, que mes exigences au sujet des impôts étaient impitoyables? Que de fois aussi on m'a reproché d'avoir mis à mort les factieux! Dites pourtant, vous qui le savez, dites quel était le but de ces hommes! Voulaient-ils nous donner la paix et le bien-être ou nous précipiter dans l'abîme? Qu'est-

ce que les émeutes de ces derniers temps ont valu au pays? Qu'ont produit l'insurrection du diacre, celle de Tcharapitch, celle d'Abdullah et de Dobrinjatz? La perte d'un grand nombre d'âmes, la guerre civile, des haines fratricides, des maisons incendiées, des familles détruites, une honte éternelle à notre nom. Ceux qui me reprochent des châtiments infligés aux factieux, savent-ils ce qu'exigent de nous les deux cours impériales, Turquie et Russie? Savent-ils que ces deux cours exigent de nous l'ordre, la paix, et nous défendent toute révolte? Et ceux qui prétendent que nulle somme d'argent ne peut me rassasier, ont-ils fait le compte de tout ce qui nous est nécessaire pour nous délivrer du joug des Turcs, pour payer nos employés et ceux de la Porte? Ont-ils songé à tout ce qu'il nous a fallu d'épargnes pour mener à bien nos négociations avec le sultan et revendiquer nos droits? ont-ils compris que des millions n'y suffiraient pas? Si nous n'avions épargné depuis longtemps, il nous serait presque impossible aujourd'hui de poursuivre les négociations pendantes. »

Après cette apologie éloquente et habile, Milosch exhortait ses sujets à la concorde; il leur demandait aussi un supplément d'efforts et de patience jusqu'au jour où la Serbie aurait reconquis ses droits, car il serait honteux de tout perdre au moment de tout gagner. « Pour moi, disait-il, ma conscience me rend ce témoignage que j'ai rempli mon devoir dans la mesure de mes forces et selon ce qu'ordonnaient les circonstances publiques. J'ai offert ma vie en sacrifice, j'ai méprisé la mort, je me suis exposé à vos injustes reproches; j'en ai eu le cœur déchiré, et cependant je vous ai pardonné tout, ne songeant qu'à

établir solidement les droits de mon pays, à les établir pour des siècles et à vous rendre heureux. J'ai réussi, je touche le but, et je remercie Dieu de cette grâce immense, de ce don inestimable. Voilà ce que j'ai fait; à vous désormais de maintenir mon œuvre... Un gouvernement faible et lâche remettrait tout en question et en péril; c'est en faisant régner une justice inflexible que le prince remplira son devoir, ce devoir dont il doit compte au peuple, aux deux empereurs, à Dieu et à sa conscience. Ma conscience et le témoignage de mes actions connues du monde entier, voilà le prix de mes labeurs et de mes peines. Le monde les connaît et nos fils les connaîtront comme la génération présente. » Des acclamations éclatèrent; l'assemblée exprima ses remercîments au prince, et les membres de la *skouptchina* se séparèrent aux cris de: «Vive le hospodar! vive le sultan! vive l'empereur de Russie! »

Le lendemain, 16 janvier 1827, les membres de la *skouptchina* rédigèrent une adresse au sultan pour le supplier de confirmer à Milosch Obrenovitch le titre de prince de Serbie, que les Serbes lui avaient décerné depuis dix ans. En même temps, ils exprimaient le désir que le sultan permît désormais à un Serbe d'occuper dans l'église nationale le siége métropolitain. Le 17, le tribunal suprême, chargé de rédiger une nouvelle formule de serment de fidélité à Milosch Obrenovitch, convoqua l'assemblée devant la grande église de Kragoujévatz; la formule fut prononcée à haute voix, et chacun prêta serment. Elle se terminait par ces mots : « En renouvelant les serments de 1817 et de 1826, tous, d'un même cœur et d'une seule voix, nous vous nommons notre hospodar,

notre prince, pour nous et nos enfants de génération en génération; tous aussi, pour nous et pour ceux qui viendront après nous, nous vous jurons, à vous, à vos frères, à vos enfants, à toute votre famille, de vous rester constamment et loyalement fidèles. »

Ces divers actes, hommages de remercîment, serments de fidélité, furent remis au prince par l'oberknèze de Poscharévatz; il les reçut, les plaça sur sa tête découverte, selon la coutume serbe, puis appela l'un après l'autre les membres de l'assemblée et les embrassa tous en tenant toujours à la main les actes qui consacraient une fois de plus sa mission souveraine.

On vient de voir le prince Milosch dans l'exercice de cette souveraineté particulière que nous avons essayé de décrire, on vient de le voir sur le théâtre de la vie publique et en face de son peuple; c'est le moment d'introduire ici des informations très-précieuses qui achèvent la peinture du personnage. Après l'homme public, l'homme privé. N'êtes-vous pas curieux de savoir comment il a organisé sa vie de chaque jour, ce politique chargé de si grands intérêts, entouré de tant de périls, qui parle en chrétien et agit trop souvent comme un Turc?

M. Thouvenel, après un voyage dans les contrées danubiennes, écrivait en 1839 : « La Russie, l'Angleterre et l'Autriche ont depuis quelque temps placé des consuls à Belgrade; la France vient aussi d'y envoyer un agent : Milosch est donc enfin reconnu souverain par la diplomatie! J'ai vivement regretté de ne pouvoir pousser jusqu'à Kragoujévatz pour rendre une visite à ce prince paysan; j'aurais voulu me former une opinion sur les ré-

formes qu'il a entreprises avec tant d'audace[1]. » Dix années avant M. Thouvenel, c'est-à-dire peu de temps après les scènes que nous venons de raconter, un officier prussien, M. Otto de Pirch, avait fait le voyage de Serbie pour étudier spécialement la transformation de ce pays entre les mains de Milosch. Il était bien décidé à voir le prince paysan, dans quelque endroit qu'il se trouvât. On lui avait donné à Semlin toutes les indications; on lui avait dit de s'adresser à Dimitri Davidovitch, le premier secrétaire, homme très-affable, parlant plusieurs langues, et qui s'empresserait de l'introduire. Milosch avait deux résidences à cette date : Kragoujévatz, siège principal de son gouvernement, et Poscharévatz, où il passait l'automne avec sa famille. C'est à Poscharévatz qu'il était installé quand M. de Pirch alla lui rendre visite au mois d'octobre 1829.

Voici la ville riante et bien tenue, la demeure du prince avec son toit couvert de tuiles rouges; les maisons des knèzes et de quelques négociants lui donnent tout d'abord une physionomie. On se sent en pays civilisé. Ce n'est plus la barbarie ottomane. A l'horizon, au delà des forêts de la Morava, se dressent les montagnes de Roudnik, dont les cimes commencent à se couvrir de neige. Le voyageur se fait conduire à la chancellerie, chez M. Dimitri Davidovitch. Quelques heures après, il était présenté à Milosch ainsi qu'aux personnes de son entourage, ses compagnons d'armes et ses ministres; le lendemain, il dînait à sa table. Rien de plus simple que

1. Voyez dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mars 1839, *la Hongrie*, par M. Édouard Thouvenel, p. 801.

le *konak* du prince des Serbes : on appelle *konak* (du mot serbe *konakonati*, habiter, passer la nuit) toute demeure un peu considérable; mais c'est surtout aux demeures princières que ce terme est réservé. De hautes palissades entourent l'espace où s'élèvent les diverses constructions qui composent la *cour* du souverain; on touche ici à l'origine des locutions dont le sens a subi tant de métamorphoses. Dans la première cour est le bâtiment principal, le *palais*, construit en bois, avec un étage, où se trouve du côté de la façade la grande salle hospitalière (*tscherdake*), une des particularités de la maison serbe. C'est là véritablement le foyer, le centre de la vie commune. Derrière ce bâtiment s'élève une construction neuve, massive, distribuée à l'européenne et destinée au service. Dans une seconde cour sont placées la chancellerie (un simple rez-de-chaussée en bois), les écuries et la poudrière, tout cela très-propre, très-bien tenu, avec une double porte devant le *konak* et une sentinelle auprès de la poudrière. — Mais les présentations sont faites; l'heure du repas va sonner; laissons la parole à l'hôte du prince Milosch et de la princesse Lioubitza.

« La princesse Lioubitza, qui paraît avoir une quarantaine d'années, est encore d'une beauté rare. Ses traits expriment une grande résolution, mais sans aucune dureté. Son attitude est noble et naturelle. Ses vêtements sont encore plus simples que ceux des autres femmes de la ville; une riche fourrure, un diamant dans ses cheveux, voilà les seules choses qui la distinguent. Tout son extérieur révèle une digne et active ménagère; sans dissimuler toutefois ni le haut rang qu'elle occupe, ni les indices d'une âme peu commune. C'est elle qui dirige tous les travaux domestiques; elle tisse, elle file, elle surveille la cuisine, elle prend aussi une grande part à l'éducation et à l'in-

struction de ses enfants, saisissant par ce moyen toutes les occasions de compléter la sienne propre. Elle est allée souvent à Semlin, où sa fille aînée est mariée à un négociant, et aux bains hongrois de Méhadia. C'est là qu'elle a vu les coutumes de la vie européenne sans renoncer à la simplicité de son existence antérieure.

« L'union du prince et de la princesse remonte au temps où Milosch faisait la guerre pour son frère aîné, Milan Obrenovitch. Elle lui fut une vaillante compagne en ces jours de terreur où les hommes étaient perpétuellement menacés des derniers supplices, les femmes des derniers outrages. Contrainte de changer de toit chaque jour, ayant à défendre sans cesse son honneur, c'est alors qu'elle apprit à guider un cheval et à manier des pistolets...

« Lorsque Davidovitch m'eut présenté à la princesse, elle me dit en langue serbe : « Soyez le bienvenu! nous sommes charmés que vous soyez venu visiter la Serbie. Avez-vous encore une mère, un père, qui se réjouiront de votre retour? » Ensuite je fus présenté à la fille cadette, Jelisaveta. C'est une jeune fille de dix-huit ans, bien élevée, avec un certain vernis d'éducation européenne; elle parle italien et joue du piano. On vante sa douleur, son esprit juste, son intelligence ouverte et prompte à mettre à profit les leçons de ses maîtres. Les deux fils du prince, Milan et Michel, étaient aussi de la fête, deux enfants encore, l'un de douze ans, l'autre de sept. L'aîné, dont une constitution maladive a retardé le développement, commence à peine à prendre son essor; le plus jeune est un bel enfant plein de grâce et de vivacité. Ils ont un précepteur qui leur apprend le latin et le serbe, ainsi que les éléments des sciences. Leurs jeux sont ceux de tous les enfants; à la tête de leurs camarades de Poscharévatz, au son du tambour, ils imitent les exercices militaires qui ont eu lieu dernièrement dans la ville. Le prince a deux frères, le hospodar Jovan, oberknèze de Brousnitza, et le hospodar Ephrem, oberknèze de Schabatz.

« Vers onze heures, la cloche sonna le dîner. Tous les convives se rassemblèrent dans la *tscherdake;* c'est le vestibule du premier étage dans la partie principale de l'édifice. Les domes-

tiques apportèrent de quoi se laver les mains, puis on passa dans une salle à manger très-simple, où le couvert était mis à l'européenne. « Vous allez voir un repas tout patriarcal, » me dit Davidovitch au moment où nous passions le seuil de la pièce, et certes il disait vrai.

« Le prince se plaça debout à l'extrémité supérieure de la table. Chacun se découvrit, le petit Michel prononça la prière. Puis la princesse présenta au prince un verre de rakija ; alors le prince prononça une courte allocution, exprimant des vœux pour les personnes présentes et pour tout le peuple serbe. Après cela, on prit place. Le prince s'assit au bout de la table sur un haut siége en forme de trône ; à ses côtés étaient les deux petits princes. J'étais à la droite de l'aîné, et j'avais près de moi Davidovitch. A la gauche du plus jeune étaient l'archimandrite et le hospodar Vaso. Les autres convives venaient ensuite. La princesse et sa fille se tenaient debout, à droite et à gauche du prince; j'étais si surpris de les voir rester en dehors de la table que j'osais à peine m'asseoir. Pendant le repas, elles servirent le prince et ses deux fils; ainsi le veut la vieille coutume serbe. Depuis que la princesse est la femme de Milosch, elle n'a pas encore pris son repas une seule fois à la même table que son mari. Toutefois, dans beaucoup de maisons serbes, notamment chez les frères du prince, cette coutume n'est plus observée si rigoureusement. Je compris alors ce que Davidovitch m'avait annoncé en entrant dans la salle à manger.

« Quand tous les convives furent assis, chacun d'eux tour à tour vida un verre de rakija en prononçant quelques paroles en l'honneur du prince et de son peuple.

« Le linge de table est aussi beau que chez nous. On mange dans des assiettes de zinc, la porcelaine en cas d'accident étant difficile à remplacer; on se sert de couteaux et de fourchettes d'argent façonnés à Vienne, qui portent le nom du prince. Chacun avait devant soi une coupe d'argent où étaient gravées les armes du prince et de beaux verres en cristal. Une seconde table était dressée dans le coin de la salle. On y apporta le potage. La princesse remplit les assiettes, puis servit elle-même le prince et envoya servir les autres convives. Mademoiselle Je-

Risavetà servait ses frères et l'archimandrite; elle servait aussi d'autres personnes, si quelque chose venait à manquer...

« La conversation fut vive et joyeuse. Tous y prirent part sans oublier un seul instant le rang du prince. Pendant le cours du dîner, la princesse s'approcha de la table et se mêla plus d'une fois à l'entretien. Le prince m'interrogea sur les institutions financières de mon pays, particulièrement sur l'organisation agricole, et à la manière dont il faisait ses questions on voyait combien ce sujet l'intéressait. Il parla ensuite de la guerre. On me demanda des détails sur quelques-unes des batailles de Napoléon; il y a des traductions serbes des livres qui racontent ces grandes luttes. Le prince était surtout curieux de connaître par mes descriptions la personne et l'extérieur du maréchal Blücher. On parla aussi des anciennes guerres entre la Prusse et l'Autriche. Je dis au prince qu'au matin de la bataille de Poscharewatz il avait employé pour électriser ses soldats le même moyen dont Frédéric le Grand s'était servi avant la bataille de Leuthen, en ordonnant à ceux qui n'auraient pas confiance en eux-mêmes de quitter l'armée avant le combat et de s'en retourner chez eux. Il répondit simplement : C'est la seule chose à faire. Il me fit ensuite le récit le plus attachant des fatigues, des privations de toute sorte qu'il avait endurées pendant ses guerres. Il n'y eut pas un seul instant du repas qui ne dût offrir à un étranger l'intérêt le plus vif. Et que tout cela était naturel! quelle simplicité! quelle franchise! On se sentait véritablement au milieu de ces hommes qui ont vu tant de choses, pris part à tant de combats, éprouvé tant de souffrances[1].... »

Cette image de la vie patriarcale de Milosch appartenait à notre tableau. Elle ajoute quelques traits indispensables à ceux que nous connaissons déjà, et nous

1. *Reise in Serbien im Spätherbst* 1829, von Otto von Pirch, premier-lieutenant im Königlich preuszischen ersten Garde-Regiment. 2 vol. Berlin, 1830, t. 1er, p. 145-155.

permet de saisir avec plus de vérité cette physionomie complexe. M. de Pirch décrit ensuite la vie quotidienne du prince, ses habitudes de travail, ses rapports avec ses secrétaires, les règlements de sa chancellerie, le rôle à la fois soumis et dévoué de la princesse Lioubitza auprès de son époux. Douze ans plus tard, un voyageur français visitera le *konak* de Milosch à Belgrade. Il n'y trouvera plus le prince des Serbes, renversé par une révolution; mais il y verra son fils, le prince Michel, et, auprès du jeune souverain entouré d'embûches, la mère vigilante, la compagne du héros exilé, qui, avec ses traits rigides, son expression rêveuse et austère, son regard où s'allume la flamme, ses cheveux gris tressés de rubans noirs, ses vêtements sombres ornés de quelques dentelles, lui donnera l'idée d'une religieuse plutôt que d'une princesse régnante[1].

A ces tableaux tracés en 1829 par M. de Pirch, en 1841 par M. Blanqui, faut-il ajouter quelques détails plus expressifs encore? La femme qui, selon la coutume orientale, servait si humblement son époux, la princesse qui ressemblait à une religieuse, a montré plus d'une fois en face de Milosch une énergie sauvage où se peint bien cette civilisation chrétienne tout imprégnée de barbarie. Il ne suffit pas de dire avec M. de Pirch que la princesse Lioubitza, obligée de se défendre des Turcs en des jours de terreur, avait appris à guider un cheval et à manier un pistolet; on raconte en Serbie que Lioubitza savait aussi défendre contre Milosch lui-même l'honneur

1. *Voyage en Bulgarie pendant l'année 1841*, par M. Blanqui, membre de l'Institut de France. 1 vol. Paris, 1843, p. 69.

du foyer conjugal. Milosch, comme Kara-George, avait d'ardentes passions; si la tradition est exacte, la princesse, en plus d'une circonstance, n'aurait point hésité à se faire justice elle-même. Elle montait à cheval, allait droit à la maîtresse de son mari, et lui brûlait la cervelle. Milosch, qui respectait sa femme comme une héroïne, ne se révoltait pas contre ce terrible rappel à l'ordre. Il était subjugué par le dévouement dont elle lui donnait tant de preuves, il jouissait de l'affection qu'elle inspirait au peuple serbe, et savait bien que sa présence était pour lui une protection. Au bout de quelque temps, assure-t-on, si le désordre reparaissait, la même justice se dressait aussitôt, toujours inflexible et sanglante.

IV

Lenteurs de Mahmoud à exécuter la convention d'Akermann. — La Russie déclare la guerre à la Turquie, 26 avril 1828. — Prise de Varna, 14 octobre. — Campagne de 1829. — Les Russes au delà des Balkans. — Effroi de la diplomatie. — Paix d'Andrinople, 14 septembre 1829. — La politique de Milosch : affaiblissement et maintien de l'empire ottoman. — Conséquences de la paix d'Andrinople. — Embarras de Milosch, entre les ennemis et les protecteurs de la Serbie. — Il déjoue toutes les combinaisons hostiles. — Investiture de Milosch Obrenovitch, prince héréditaire des Serbes, au nom du sultan Mahmoud. — La journée du 30 novembre 1830.

On a vu la joie des Serbes en cette *skouptchina* de 1827 où Milosch fit connaître à son peuple les avantages que lui promettait la convention d'Akermann. Malheureusement, si en tout pays promettre et tenir sont deux, cela était surtout vrai de la Turquie aux prises avec ses su-

jets chrétiens. Dans ce travail de décomposition qui commençait dès lors à menacer la monarchie ottomane, on comprend que le gouvernement de Mahmoud ne se hâtait point de s'exécuter. Des circonstances nouvelles pouvaient modifier les engagements. Gagner du temps, c'était immense. On en gagna si bien, que rien n'était fait au bout d'un an. Tout était réglé cependant, les députés serbes et les diplomates russes avaient formulé les conditions que la Turquie acceptait, il n'y manquait plus que la signature de Mahmoud. Mahmoud demeurait sourd aux réquisitions les plus vives. Il fallut que le tsar Nicolas prît un parti décisif, sous peine de se résigner à un affront; ces perpétuels ajournements indiquaient trop bien un mépris déclaré de la convention d'Akermann.

La Russie avait, en outre, certains autres griefs plus ou moins fondés quand elle déclara la guerre à la Turquie. Les Serbes n'étaient pas seuls en cause; il s'agissait aussi de la Moldavie, de la Valachie, de la Grèce, des souffrances infligées aux sujets chrétiens du sultan, des entraves apportées à la navigation russe. Il faut avouer d'ailleurs que la Russie n'était pas fâchée d'avoir une cause de guerre contre les Turcs précisément en ce moment-là; elle se serait contentée d'un prétexte. Deux événements très-graves, la destruction des janissaires (15 juin 1826) et la destruction de la flotte égyptienne à Navarin (20 octobre 1827), avaient ébranlé les forces de l'empire ottoman. Les réformes de Mahmoud n'avaient pas encore porté leurs fruits, et, pour ne parler que du système militaire, l'armée nouvelle n'était point organisée.

C'est le 26 avril 1828 que la Russie déclara la guerre à la Turquie. L'extrême modération du manifeste du

tsar fit ressortir plus vivement les violences de langage auxquelles se livra le sultan. Mahmoud jetait l'injure à toutes les puissances chrétiennes, surtout à l'Angleterre et à la France, qui avaient signé le protocole de Londres en faveur des Grecs et pris part à la bataille de Navarin. Toutes ces circonstances réunies favorisaient singulièrement la politique russe. Le tsar pourtant n'eut pas à se féliciter du début de la guerre. L'armée, qui sous le commandement du comte Wittgenstein avait franchi le Pruth, le 7 mai, perdit un temps précieux dans les principautés roumaines. Le tsar était au quartier général avec un brillant entourage d'hommes d'État et de ministres étrangers; on eût dit une expédition diplomatique. L'Europe surveillait l'adversaire de la monarchie ottomane, et de là peut-être les lenteurs de sa marche. Ajoutez à ces causes de retard l'insuffisance militaire du général en chef. Les Russes ne passèrent le Danube qu'au bout d'un mois, comme s'ils voulaient laisser aux Turcs le temps de rassembler toutes leurs forces. Ils prirent ensuite plusieurs des petites forteresses qui défendent le fleuve; mais, arrêtés devant Silistrie et Schumla, ils y essuyèrent des pertes considérables. Leur gain unique dans cette campagne fut la prise de Varna, qui, attaquée par terre et par mer, se rendit le 14 octobre avec une garnison de 7,000 hommes; il est vrai que la garnison était commandée par un traître, Joussouf-Pacha, et que l'or des Russes en cette circonstance fit plus que leurs canons. Le général Paskiévitch fut plus heureux en Perse; il s'empara de plusieurs forteresses importantes, et s'établit solidement sur les côtes orientales de la mer Noire.

L'année suivante amena des résultats plus décisifs. Le tsar était resté à Saint-Pétersbourg, et le commandement en chef avait été donné au comte Diebitsch, général habile et résolu. Le 11 juin 1829, Diebitsch battit le grand-vizir Reschid-Pacha dans les plaines de Koulevtcha; le 29, Silistrie, assiégée depuis sept semaines, fut obligée de capituler; aussitôt les vainqueurs, laissant un corps d'observation devant Schumla, s'engagèrent hardiment dans les défilés des Balkans, franchirent l'énorme rempart qui les séparait de la Roumélie, débouchèrent le 20 août dans la plaine, et s'installèrent à Andrinople, dont la garnison venait de se rendre. Déjà les troupes de Diebistch s'avançaient jusqu'à Tschorlu, jusqu'à Rodosto, et menaçaient Constantinople, tandis que l'escadre de l'amiral Greigh s'emparait des petits ports de guerre au sud de Varna. «Il semblait, dit un historien allemand, que les derniers jours de l'empire turc fussent arrivés. La diplomatie était en proie à de mortelles angoisses. On attendait à chaque instant la grande nouvelle, l'occupation de Constantinople par les Russes[1]. »

Cependant Diebitsch pouvait payer cher sa témérité; il ne lui restait plus que 20,000 hommes, et il était menacé à dos par l'armée du grand-vizir, sur son flanc droit par le pacha de Scutari, Mustapha, qui, après de longs retards, se décidait enfin à marcher avec une trentaine de mille hommes. Et puis l'Angleterre était là, jalouse, défiante, toute prête à sauver la Turquie après avoir tendu la main aux Grecs : l'amiral Gordon avait l'ordre

1. Wilhelm Muller, *Geschichte der neuesten Zeit* 1816-1866, *mit besonderer Berücksichtigung Deutschland*. 1. vol., Stuttgard. 1867.

de forcer les Dardanelles avec la flotte anglaise dès que les Russes paraîtraient sous les murs de Constantinople. Encore quelques semaines, et tout pouvait changer de face. Si le grand-vizir ne perdait pas de temps, si le pacha de Scutari faisait son devoir, l'armée russe pouvait être anéantie. Diebitsch parla plus haut que jamais, et comme s'il avait 100,000 hommes sous ses drapeaux. Ce hardi langage, les efforts redoublés de la diplomatie, la crainte d'une catastrophe, firent reculer Mahmoud; les négociations s'ouvrirent à Andrinople, et la paix fut signée le 14 septembre.

La Russie rendait aux Turcs toutes les forteresses qu'elle leur avait prises en Europe; elle restituait même en Asie la forteresse de Kars, et ne gardait qu'un petit nombre de points fortifiés sur la mer Noire; en échange, elle obtenait tout ce qu'elle avait exigé en Europe, l'indépendance presque complète des hospodars de Moldavie et de Valachie, leur investiture à vie, la liberté du commerce, l'entrée du Bosphore et du passage des Dardanelles, enfin l'adhésion de la Turquie au protocole de Londres en faveur de la Grèce. C'était un coup terrible porté au prestige du padischah; mais c'était en même temps le maintien de l'empire turc, protégé désormais par la diplomatie européenne contre l'ambition moscovite.

L'affaiblissement et le maintien de la Turquie, tel était aussi le programme de la politique de Milosch. Pendant ces deux années de lutte, Milosch, sans renoncer à la neutralité que sa situation particulière lui impose rend aux Russes des services signalés. En 1828, il empêche les Bosniaques de traverser la Serbie pour aller rejoindre le théâtre de la guerre; en 1829, il se sert de

l'amitié qu'il a inspirée au pacha de Scutari pour le déterminer à ne pas conduire trop tôt ses 30,000 Albanais au secours du grand-vizir[1]. Est-ce à dire que Milosch désirât le triomphe complet des Turcs? Non certes. M. de Pirch, qui a visité le prince des Serbes au moment où le traité d'Andrinople venait d'être signé, nous donne là-dessus des détails précis que confirment tous les témoignages. «Le prince, dit-il, me parla en termes excellents, avec circonspection et dignité, de la politique des grandes puissances, de la modération de la Russie, du noble rôle de la Prusse en cette affaire[2]. C'est chose digne de remarque, comme les Serbes voient clair dans le traité d'Andrinople, le trouvant bien autrement utile à leur cause que ne l'eût été la prise de Constantinople. Le partage de la Turquie d'Europe entre les puissances chrétiennes eût été pour les Serbes l'événement le plus funeste, il eût ruiné leur indépendance[3].» Affaiblir assez la Turquie pour qu'elle ait besoin de ménager les Serbes, la maintenir assez pour que la Russie ne prenne point sa place; en d'autres termes, si l'empire ottoman est destiné à périr, prolonger du moins son existence jus-

1. Mustapha, pacha de Scutari ou Skodra, était d'origine serbe. Il était le chef de la vieille famille des Bouchatli, issue, assure-t-on, des premiers souverains de la Serbie. On a déjà vu que certaines familles serbes, surtout dans l'aristocratie bosniaque et albanaise, acceptèrent la religion des vainqueurs pour conserver leur rang.

2. M. de Pirch ne dit pas quel a été le rôle de la Prusse; Milosch fait allusion au général de Müfling, représentant du cabinet de Berlin au quartier général d'Andrinople, qui s'entremit avec le plus grand zèle pour arrêter la guerre et empêcher les Russes d'entrer à Constantinople.

3. *Reise in Serbien*, von Otto von Pirch, t. Ier, p. 155.

qu'au jour où les Serbes pourront revendiquer leur part de l'héritage et reconstituer l'ancienne Serbie de l'Adriatique à la mer Noire, telle était la conception instinctive de Milosch, telle est encore la généreuse espérance du peuple serbe.

Dès qu'on sut en Serbie la conclusion de la paix d'Andrinople, il y eut une explosion de joie enthousiaste. On courait aux églises pour remercier Dieu. Tous les travaux furent suspendus pendant trois jours. Des banquets homériques réunissaient les habitants de chaque village ; on buvait à la santé du prince Milosch, à la prospérité du tsar Nicolas, à l'avenir de la famille serbe. Et qu'on ne se représente pas ici cette joie équivoque et stérile qui est propre aux lendemains de certaines révolutions, c'était une joie féconde. Le travail interrompu trois jours prit tout à coup un merveilleux élan. La Serbie n'avait pas de routes praticables aux voitures, on n'y pouvait voyager qu'à pied ou à cheval ; c'était une des principales causes de la misère du peuple, un des plus grands obstacles aux progrès de la civilisation. Les routes dont le pays serbe est aujourd'hui sillonné, les routes de village à village qui ont développé l'agriculture, facilité le commerce, donné l'aisance au paysan, datent presque toutes, chose touchante, de ce joyeux élan d'espérance qui salua le traité d'Andrinople[1].

Les Russes, qui se souvenaient de la convention d'Akermann, ne voulurent pas quitter Andrinople avant

1. J'emprunte ces curieux détails au docteur Cunibert. — *Essai sur les révolutions et l'indépendance de la Serbie.* Leipzig 1855, t. Ier, p. 296.

que certaines clauses du traité n'eussent été mises à exécution par la Porte. Au nombre de ces clauses était l'engagement pris par le sultan d'expédier aux Serbes le hatti-chérif qui consacrait leur émancipation. Le traité avait été signé le 14 septembre 1829; le 29 du même mois le hatti-chérif arriva en Serbie.

Mais cet acte si important qui constituait enfin une Serbie nouvelle avec toute sorte de droits et de franchises, une Serbie maîtresse chez elle à la condition de payer l'impôt, une Serbie libre de pratiquer sa religion, de construire des églises, de fonder des hôpitaux, des écoles, des typographies, des postes aux lettres, de choisir ses évêques, sauf l'obligation pour eux de recevoir leur investiture du patriarche grec de Constantinople, une Serbie enfin ayant le pouvoir de nommer, d'instituer elle-même tous ses fonctionnaires, — cet acte, dis-je, ne faisait pas mention du prince Milosch Obrenovitch. Était-ce un piége tendu au peuple serbe? Voulait-on lui indiquer par là qu'il n'était attaché par aucun lien définitif au fondateur de son indépendance? Avait-on l'espérance secrète de le rejeter un jour dans l'anarchie? Oui, tout porte à le croire, et, ce qu'il y a de plus triste à dire, c'est que la Russie et la Turquie, sans s'être concertées, étaient animées en cela de sentiments analogues. La Turquie ne voulait pas constituer une dynastie nationale à Belgrade, dans l'espoir qu'il lui serait possible un jour de reprendre pied chez les raïas; la Russie ne le voulait pas davantage, dans la crainte que les Serbes ne pussent un jour se suffire à eux-mêmes. On raconte que dans une discussion assez vive entre les députés serbes et les commissaires russes au sujet de la délimitation des fron-

tières de la Serbie, un knèze ayant dit que les Russes auraient bien pu profiter des négociations d'Andrinople pour assurer aux Serbes l'entière possession de leur pays, un diplomate russe ne put retenir ces paroles : « Eh ! si les Serbes n'avaient plus rien à désirer, ils oublieraient bientôt qu'ils sont les sujets de la Porte et les obligés de la Russie. » Ce diplomate était M. de Kotzebue, le fils de l'écrivain allemand assassiné à Mannheim en 1819, qui était à Andrinople l'ami et le confident du général Diebitsch. C'était certainement un des principes de la politique russe que le jeune diplomate avait livré en s'exprimant ainsi, et combien d'autres symptômes depuis quarante ans ont confirmé cet aveu !

Eh bien ! Milosch dérangera les combinaisons équivoques de la Russie comme il triomphera du mauvais vouloir de la Porte. Malgré ses protecteurs comme malgré ses ennemis, il portera officiellement ce titre de prince des Serbes que lui a décerné le vœu de ses frères. Comment gagne-t-il cette victoire ? Oh ! d'une façon peu héroïque. Son secrétaire Dimitri, qui est allé à Constantinople avec la députation des knèzes pour régler les détails du traité, demande instamment qne Milosch Obrenovitch, prince des Serbes, reçoive son investiture des mains du sultan Mahmoud. Les bonnes raisons ne manquent pas ; l'indifférence ou plutôt l'hostilité secrète des Russes est un argument que le secrétaire du prince n'oublie point de faire valoir. Peine perdue ! le divan s'obstine à ne rien entendre. Enfin, d'après certains indices, le négociateur comprend que l'heure est venue de produire l'argument irrésistible. Le tré-

ser du prince des Serbes était assez bien pourvu. Les prix furent débattus et fixés. Le sultan exigea, pour sa part, un cadeau de cinq cent mille piastres en pièces d'or. On devine, dit un homme très-initié aux affaires du prince Milosch [1], quelles sommes il fallut donner aux conseillers, aux ministres, aux uhlémas, à tous ceux qui pouvaient faire réussir ou échouer l'entreprise. Le chef qui voulait conquérir à tout prix la liberté du peuple serbe savait bien à quels ennemis il avait affaire quand il se préoccupait de grossir son épargne. Il les avait vaincus par les armes, dominés par la ruse; il ne lui répugna point de leur payer la rançon de sa propre gloire et de l'indépendance de son pays.

Les députés étaient revenus de Constantinople, le 25 septembre 1830, avec le hatti-chérif qui réglait les affaires de Serbie, et le *bérat* ou diplôme impérial qui donnait l'investiture au prince. Les deux pièces devaient être remises à Milosch par le pacha et le mollah de Belgrade aprés lecture publique.

Milosch voulut que cette lecture fût une fête nationale; elle fut fixée au 30 novembre, « anniversaire de la prise de Belgrade par Kara-George en 1806, et jour de Saint-André, protecteur de la Serbie sous ses anciens rois. » Des représentants de toutes les communes y furent convoqués. Le 29, Milosch, qui depuis dix ans n'avait pas mis le pied dans la ville, y fit son entrée avec un splendide cortége au milieu des acclamations populaires. Des soldats serbes occupaient les portes, gardées jusque-là

1. C'est encore le docteur Cunibert, médecin et confident de Milosch en de graves circonstances, qui nous fournit ce détail.

par les musulmans. Le lieutenant du pacha était allé au-devant du prince jusqu'à une lieue de Belgrade; après l'avoir complimenté de la part de son maître, il l'accompagna jusqu'au palais, où le fils du vizir l'attendait, et lui tint l'étrier. Jamais pareils honneurs n'avaient été rendus par des fonctionnaires turcs à des raïas, excepté dans les héroïques légendes de *Marko le fils de roi*.

Le lendemain, 30 novembre, une foule immense, accourue de tous les points de la Serbie, se pressait autour d'un vaste pavillon dressé dans la campagne. C'est là que le représentant de Mahmoud, Hussein-Pacha, escorté du mollah, des dignitaires turcs, de tous les musulmans notables, et le prince des Serbes au milieu de ses compagnons allaient entendre lire les pièces revêtues de la *signature sacrée* [1]. La première commençait ainsi :

« Sultan Mahmoud-Khan, fils du sultan Abdul-Amid-Khan, toujours victorieux. Que le contenu soit exécuté!

« Le traité conclu à Andrinople entre ma Sublime Porte et la Russie, portant l'exécution des clauses de la convention d'Akermann, laquelle stipule : que la Porte s'entendra avec la députation serbe à Constantinople pour s'occuper des intérêts de la

1. On sait que ces mots *hatti-chérif* veulent dire *signature sacrée* ou *signature bienheureuse*; cette signature, c'est le nom du sultan tracé de sa propre main ainsi que la formule inscrite immédiatement après : *que le contenu soit exécuté!* Les actes revêtus de cette signature sont des *hattis-chérifs*; les autres, portant le cachet, mais non l'autographe du sultan, s'appellent des *firmans*. Les *hattis-chérifs* sont réputés irrévocables; les *firmans*, qui émanent de la Sublime-Porte, c'est-à-dire du grand-vizir au nom du padischah, peuvent être révoqués.

Serbie, lui accorder la liberté du culte et de l'administration intérieure, l'incorporation des districts détachés, la fixation des impôts, l'administration des propriétés et des fiefs appartenant aux musulmans, la permission de voyager avec leurs propres passeports, la faculté de fonder des hôpitaux, des écoles, des typographies, la défense aux musulmans d'habiter la Serbie (les garnisons des forteresses exceptées), et enfin accorder aux Serbes la permission d'avoir une espèce de représentation à Constantinople, de telle sorte pourtant qu'elle ne porte aucune atteinte à leur qualité de sujet;

« Vu que la nation serbe, ayant donné des preuves de sa fidélité à ma Sublime Porte, est l'objet de mon impériale bienveillance, et que je veux faire droit à ses requêtes d'une manière juste et convenable afin d'augmenter les moyens de sûreté intérieure;

« En conséquence, d'accord avec les députés serbes, a été arrêté ce qui suit :

« 1° Ladite nation aura l'entière liberté de culte dans les églises qui lui appartiennent;

2° Le kniaze Milosch Obrenovitch ici présent, en vertu du diplôme impérial dont il est porteur et en récompense de sa fidélité à ma Sublime-Porte, est confirmé dans la dignité de premier knèze de la nation serbe, et cette dignité restera héréditaire dans sa famille;

3° Il continuera au nom de ma Sublime-Porte à administrer les affaires intérieures du pays, d'accord avec l'assemblée des notables Serbes.... »

Le hatti-chérif de Mahmoud formulait en vingt-quatre articles les droits du peuple serbe, après quoi, s'adressant encore au pacha et au mollah de Belgrade, le sultan ajoutait : « Vous agirez comme je vous l'ordonne; puis, après avoir publié ce noble firman et l'avoir enregistré dans les actes du mékémé de Belgrade, vous le remettrez au kniaze Milosch Obrenovitch, qui doit le garder. On lut ensuite le *bérat* qui donnait l'investiture

à Milosch, *prince actuel de la nation serbe, vrai modèle des nobles chrétiens, dont la sagesse, la probité, le dévouement à la Sublime-Porte, sont connus du monde entier.* Il y était dit que, conformément au hatti-chérif du 29 août 1830, cette dignité de prince des Serbes lui restait assurée à jamais. « Après sa mort, elle passera à son fils aîné, après lui à son petit-fils; elle demeurera perpétuellement dans sa famille. »

Tandis que le secrétaire du pacha lisait ces pièces dans le texte original, les Turcs étaient comme frappés de stupeur. Au contraire, quelle joie, quelles clameurs du côté des Serbes, lorsque Dimitri Davidovitch en donna lecture dans la traduction serbe! Les acclamations redoublèrent au moment où Hussein-Pacha, représentant de Mahmoud, revêtit Milosch, en signe d'investiture, d'un riche manteau brodé d'or et attaché avec des agrafes de brillants. Étrange cérémonie, si glorieuse pour les uns, pour les autres si humiliante et si dure! Pendant que les Turcs, condamnés par le commandeur des croyants, par celui dont la parole est sacrée, s'en retournaient chez eux la tête basse, Milosch, au milieu des transports du peuple serbe, se rendait à l'église de la ville, où le métropolitain, entouré de tout son clergé, le sacrait prince régnant suivant le rituel orthodoxe. Le 30 novembre 1830 est une des dates mémorables de l'histoire d'Orient au dix-neuvième siècle; le spectacle qu'on a vu ce jour-là, c'est la conquête de la Serbie par les Serbes proclamée dans Belgrade même, au nom du sultan Mahmoud, devant les Turcs soumis et consternés.

CINQUIÈME PARTIE

LA CHUTE DU PRINCE MILOSCH

I

La dynastie des Obrenovitch, établie malgré le tsar, est suspecte à Saint-Pétersbourg. — Intrigues russes en Serbie. — Affaire des fortifications de Belgrade. — Arbitrage du tsar Nicolas qui condamne Milosch et maintient les milices turques dans la capitale serbe — Rôle de Milosch dans l'insurrection des Bosniaques. — Les Serbes musulmans et les Serbes chrétiens. — Politique du prince des Serbes entre le tsar et le sultan.

« Vous avez maintenant un prince héréditaire, je vous en fais mon compliment. » C'est par ces paroles que le tsar Nicolas accueillit les députés de Milosch peu de temps après la proclamation du *hatti-chérif* qui consacrait la victoire du prince des Serbes. Était-ce un compliment sincère? Les députés, Abraham Petronicvitch et Zvetko Raïovitch, crurent y voir un accent d'ironie. Un des ministres russes, le conseiller d'État Rodofinik, chef du département asiatique, leur adressa des félicitations du même genre. Une surprise légèrement sardonique et même une incrédulité inquiétante perçaient dans son langage. Tout cela pouvait se tra-

duire ainsi : « Vous triomphez sans nous, vous prétendez vous passer de nous ; prenez garde ! »

Les deux Serbes d'ailleurs reçurent un accueil empressé à Saint-Pétersbourg. On sait combien les Russes s'entendent à séduire leurs hôtes. Comblés de prévenances, couverts de décorations, introduits même dans la noblesse russe par des lettres patentes, Petronievitch et Raïovitch furent complétement sous le charme. Ils oublièrent l'ironie du premier jour, et ne sentirent plus que les caresses. Les diplomates du tsar n'eurent pas de peine à savoir exactement quelles étaient les dispositions du prince des Serbes. On pressentait bien déjà que Milosch ne serait pas un instrument docile aux mains de la Russie, comme les hospodars de Jassy ou de Bucharest ; d'après les confidences involontaires des députés serbes, il fut évident pour les politiques de Saint-Pétersbourg que ce terrible personnage, rusé, actif, ambitieux, jaloux de l'indépendance de son pays, pourrait devenir à l'occasion un ennemi de la politique russe. « Depuis ce moment, dit un homme très-initié aux détails de cette histoire, on le fit surveiller de près, on lui suscita des entraves dans l'intérieur, et on commença à préparer de longue main les moyens de le faire tomber[1]. »

Il serait trop commode aux apologistes du prince Milosch d'expliquer sa chute par la seule hostilité de la Russie. Il faut tenir compte aussi des fautes du despote. Assurément l'histoire doit constater que la Russie a eu

1. Le docteur Cunibert, dont j'ai plusieurs fois invoqué le témoignage. — Voyez *Essai historique sur les révolutions et l'indépendance de la Serbie*, Leipzig 1855, t. II, p. 27.

sa large part dans les catastrophes que nous avons à raconter ; la Russie avait intérêt à la chute de Milosch, et elle a voulu en tirer profit. Prenons garde pourtant : si la Russie a renversé Milosch, Milosch lui a fourni des armes. Justifier le prince des Serbes en accusant la diplomatie moscovite, ce serait provoquer des récriminations toutes prêtes ; car enfin les faits sont là, on connaît les actes du prince, on l'a déjà vu obligé de demander grâce pour son despotisme en vue des services qu'il rendait, et, maintenant qu'il se croit sûr du lendemain, on va voir ce despotisme se donner toute carrière. Nous ne voulons ni absoudre Milosch ni diminuer le rôle de la politique russe. Que le fondateur de la principauté serbe ait ses accusateurs et ses apologistes sur le théâtre où s'est déployé sa force, rien de plus naturel ; pour nous, simples spectateurs à distance, il n'y a ici qu'un intérêt, le désir de connaître la vérité, afin de savoir en même temps quelles sont les vues de la politique russe sur l'Europe orientale.

Un point acquis, ce nous semble, c'est que les Russes, soit à propos du traité d'Akermann, soit au sujet du *hatti-chérif* de 1830, ont voulu servir la cause des Serbes jusqu'à un certain degré, sans permettre à ceux-ci d'aller trop loin. L'établissement de la dynastie des Obrenovitch s'est fait en dehors de leur action, disons plus, malgré eux. Dès le lendemain du jour où Milosch entre à Belgrade en maître, les surveillants dont on nous parlait tout à l'heure, les surveillants russes, arrivent par bataillons. Des surveillants, est-ce dire assez ? Ce sont déjà des censeurs, ce seront demain des rivaux.

On se rappelle que les anciens chefs de la guerre de

l'indépendance, les compagnons de Kara-George, après avoir désespéré comme lui en 1813 et franchi le Danube, avaient trouvé un asile en Russie. Le gouvernement russe les avait installés dans ses provinces méridionales, en Bessarabie surtout, et leur faisait des pensions assez fortes. Le lieu était bien choisi; on pouvait se servir d'eux à l'occasion, en faire des observateurs, des intermédiaires, les lancer au delà du Danube, suivant la marche des événements. Dès que Milosch fut reconnu prince héréditaire des Serbes par le sultan Mahmoud, le cabinet de Saint-Pétersbourg leur fit signifier que l'heure était venue de rentrer en Serbie. La condition politique de la Serbie était désormais assurée; le prince Milosch, à la recommandation du tsar, les recevrait, leur donnerait des emplois. Pourquoi prolonger une émigration sans excuse? Ils rentrèrent donc, oubliant, comme tous les émigrés, que bien des choses nouvelles avaient surgi, que les fonctions actives appartenaient aux hommes qui depuis dix-sept ans avaient porté le poids du jour; ils rentrèrent avec toutes leurs ambitions, étonnés et irrités de ne plus être les premiers dans leur pays.

A leur tête était le vieux Jacob Nenadovitch, un des héros de 1804, un des chefs qui avaient osé disputer la dictature à Kara-George lui-même. Milosch lui donna une maison, des terres, des moulins à Valjévo, chef-lieu de la voïvodie où le vieux héros avait dominé jadis; son fils Éphrem fut chargé du commandement militaire de la province; tous les autres furent accueillis avec la même bienveillance, aucun ne retrouva l'autorité qu'il avait conquise autrefois, ou l'héritage qu'il espérait recueillir. Milosch était décidé à ne point laisser renaître la féodalité des

premiers jours. Il devinait bien d'ailleurs les intentions secrètes de la Russie; ces hôtes qu'on lui envoyait avec tant d'empressement allaient grossir le nombre de ses ennemis. Il fallait les recevoir en souverain, libéralement, sans nulle crainte, mais en maintenant la distance et avec la résolution d'avoir l'œil sur eux. Une preuve que Milosch avait pénétré le plan des Russes, c'est que, malgré leurs instances, il refusa d'ouvrir les portes de la Serbie à la veuve et au fils de Kara-George. Il leur abandonna un riche domaine qu'il possédait en Valachie, leur fit une pension annuelle sur sa cassette, à la condition qu'ils s'interdiraient eux-mêmes toute espérance de retour. C'était soustraire la noble veuve aux intrigues des partis hostiles; c'était aussi s'épargner la nécessité de sévir, en cas de conspiration et de guerre civile, contre un nom glorieux toujours cher au pays. Les événements, on le verra, n'ont que trop justifié les pressentiments et la prudence du prince.

Un épisode d'un autre genre aurait suffi pour avertir Milosch des dispositions malveillantes de la Russie à l'égard de la principauté serbe. On se rappelle que le *hatti-chérif* de 1830 réservait aux Turcs les forteresses de la frontière; le drapeau ottoman ne devait plus flotter que sur ces murailles, considérées comme une propriété de l'empire, puisqu'elles défendaient le pays contre l'étranger. Il avait été stipulé aussi que les fortifications qui n'existaient point avant la guerre de l'indépendance seraient démolies. Belgrade était-elle une forteresse? Si l'on répondait oui, les Turcs avaient le droit d'y rester; dans le cas contraire, ils étaient obligés de partir. Dès le lendemain des scènes que nous avons racontées,

scènes si glorieuses pour les Serbes, si humiliantes pour les Turcs, les vaincus essayèrent de reprendre l'avantage sur ce point à l'aide d'une argumentation effrontément chicanière. — Belgrade est fortifiée, disaient les commissaires ottomans, Belgrade est nécessaire à la défense du Daube; voyez ces palissades et ces fossés. Or il est très-certain que les fortifications de Belgrade avaient été rasées en 1739 à la suite de la guerre entre la Turquie et l'Autriche; le traité de Belgrade, qui avait mis fin à la lutte, en avait fait l'objet d'une stipulation formelle. C'est plus tard seulement, pendant la guerre de l'indépendance, que la ville avait été entourée de fossés et de palissades. Ces travaux de défense devaient donc être démolis; Belgrade n'était plus une forteresse, c'était une ville serbe réservée aux Serbes, à l'exception, bien entendu, de la forteresse proprement dite, laquelle, suivant les déclarations du *hatti-chérif*, appartenait aux garnisons ottomanes. Rien de plus clair assurément; c'est pourtant sur cette équivoque des palissades et des fossés que les Turcs prétendaient reprendre aujourd'hui ce qu'ils avaient accordé hier. Ils soutenaient que les palissades avaient été construites avant la guerre de l'indépendance; ils montraient des lignes, des vestiges de lignes, comme si ces palissades même, eussent-elles existé avant 1804, eussent permis de confondre la ville de Belgrade avec la forteresse de Belgrade.

Les négociations durèrent assez longtemps. La diplomatie turque, lorsqu'il s'agit d'éluder ses engagements, trouve des ressources particulières dans son art de temporiser et de grouper les formules majestueuses. Enfin, le divan proposa aux députés de Milosch de s'en rapporter à

l'arbitrage du tsar Nicolas. Milosch ne pouvait refuser un tel arbitre. Quant au gouvernement turc, il jouait une partie gagnée d'avance; c'était le moment où le cabinet de Saint-Pétersbourg, déjà mécontent de voir les Serbes réussir trop bien et trop vite, comblait le divan de ses prévenances pour l'amener à conclure le traité de Balta-Liman. Le tsar condamna Milosch. Il fut établi que la ville de Belgrade, à titre de forteresse, demeurerait tout entière aux mains des Turcs. Milosch en ressentit une telle fureur qu'il voulait en appeler aux armes. Déjà la lutte était imminente; les Turcs s'étaient retirés dans la forteresse, les canons de la place étaient braqués sur les quartiers de la ville habités par les chrétiens; on voyait les canonniers à leurs pièces, debout, mèche allumée. Un signal du prince eût soulevé toute la Serbie, et nul doute que Belgrade n'eût été emportée d'assaut avant que Mahmoud n'eût envoyé une armée contre les rebelles. Il est vrai que le lendemain c'était une terrible guerre à recommencer. Milosch eut la force d'ajourner sa victoire, afin de la rendre moins sanglante et plus sûre. Il quitta Belgrade et retourna dans sa résidence de Kragoujévatz.

Voilà sous quels auspices commençait la seconde période de son règne. Reconnu prince des Serbes, proclamé chef d'une dynastie par un *hatti-chérif* de Mahmoud, il était obligé de quitter la capitale où venait d'être célébré son couronnement, et c'était la Russie qui, tendant la main aux Turcs, lui infligeait cet échec.

Deux insurrections qui éclatèrent vers le même temps lui causèrent de graves embarras. Deux grandes provinces de l'empire ottoman, l'Albanie et la Bosnie, se sou-

levèrent contre Mahmoud. Le continuateur des réformes de Sélim, l'ami des idées européennes, le destructeur des janissaires était pour les vieux musulmans un ennemi de Mahomet; on l'appelait, comme Sélim, le *sultan giaour*. C'était le *sultan giaour* que les Albanais et les Bosniaques voulaient renverser du trône. Il y avait pourtant une grande différence entre les deux révoltes. Le chef des Albanais, Moustapha, pacha de Skodra, était surtout un ambitieux qui voulait profiter de l'ébranlement de l'empire pour augmenter son pouvoir; la religion n'était pour lui qu'un prétexte. Le chef des Bosniaques, Hussein-Capétan, était au contraire un défenseur convaincu des vieilles mœurs, un héros et un saint. Même contraste dans les circonstances extérieures; Moustapha avait annoncé ses projets hostiles à Mahmoud dès l'année 1829, au moment où les Russes marchaient sur la capitale de l'empire; Hussein-Capétan n'avait soulevé la Bosnie qu'après le traité d'Andrinople. De là les résolutions différentes de Milosch. Si Moustapha-Pacha en 1829 eût agi avec vigueur, l'empire turc était sérieusement menacé; le prince des Serbes, toujours préoccupé des intérêts de la Serbie, se demanda ce que deviendrait sa cause dans le cas où le pacha d'Albanie, après avoir détrôné Mahmoud avec l'aide des Russes, jouerait dans la réorganisation de l'empire un rôle prépondérant. Sollicité par Moustapha de s'associer à ses projets au moins par un secours en argent, il s'engagea à lui fournir une somme de 200,000 piastres. Ce n'était pour lui qu'une tactique, une précaution en vue d'un avenir incertain; au fond, il ne désirait pas la chute de Mahmoud, et on a vu plus haut comment les Serbes appréciaient le traité d'Andrinople,

ce traité qui avait mis fin à la guerre de 1829 en affaiblissant la Turquie sans la détruire. Aussi, lorsque Hussein-Capétan, à la tête de ses Bosniaques, se révolta contre le *sultan giaour*, Milosch n'avait plus à hésiter ; ce sultan giaour attaqué par les musulmans de Bosnie, c'était le sultan à demi européen, le sultan qui consentait aux réformes, celui qui avait rendu aux Serbes une grande part de leur indépendance. La cause de Mahmoud était la cause de la Serbie.

Nous n'avons pas à raconter ici l'insurrection des Bosniaques ; nous devons dire seulement que l'attitude de Milosch contribua singulièrement à la victoire des Turcs, et que cette victoire devint plus tard contre lui un chef d'accusation terrible. Rien de plus injuste pourtant. Il fallait accuser l'histoire, il fallait s'en prendre aux déchirements séculaires de la famille serbe ; était-ce la faute de Milosch, si les fanatiques soldats de Hussein-Capétan, les champions obstinés de l'islamisme, étaient les fils de Douschan et de Lazare ? Il est facile aux détracteurs passionnés de déclamer sur ce texte : « Les Serbes musulmans révoltés contre Mahmoud demandaient asile aux Serbes chrétiens, et les Serbes chrétiens les ont livrés aux Turcs ! Les Serbes musulmans voulaient descendre dans les plaines de Kossovo, venger leurs ancêtres, renverser les successeurs de Murad, et les Serbes chrétiens ont prêté leur appui aux fils de ceux qui ont anéanti l'armée du prince Lazare ! » Certes, une telle complication d'intérêts au sein d'une même race est un spectacle horriblement tragique ; mais à qui donc en revient la responsabilité, sinon aux hommes qui, pour sauver leur vie et leurs biens, ont renié la religion de leurs pères ? On vante la

piété, la sincérité, les brillantes qualités chevaleresques d'Hussein-Capétan; qu'importe? Les Serbes musulmans du dix-neuvième siècle, si respectable que pût être leur attachement à la religion de Mahomet, devaient payer pour les Serbes rénégats du quatorzième siècle.

Maintenons ce point une fois pour toutes; les questions religieuses dans l'Europe orientale sont liées d'une façon indissoluble aux intérêts nationaux. On ne peut pas dire : « Je suis musulman, mais je suis Serbe; vous, hommes de ma race, venez-moi donc en aide. » Surtout il est absurde et révoltant de tenir ce langage, quand on se lève pour rétablir le vieil islamisme, l'islamisme qui opprimait les chrétiens, l'islamisme auquel les Serbes ont dû arracher leur indépendance en sacrifiant des flots de sang. Aussi n'est-ce pas précisément Hussein-Capétan et les siens qui parlaient de la sorte aux Serbes, ce sont les ennemis de Milosch qui plus tard ont exploité tous ces contrastes. Si Hussein avait voulu venger ses ancêtres tombés au quatorzième siècle sur le champ de bataille de Kossovo, il n'avait qu'à reprendre leur antique bannière, la bannière de la civilisation chrétienne, et à faire cause commune avec l'héroïque Serbie de Kara-George et de Milosch.

Il ne faut donc pas reprocher à Milosch le rôle auquel il a dû se décider dans les deux premières crises qui ont signalé le commencement de cette nouvelle période. Dans l'une comme dans l'autre, il s'est conduit en homme de sens, en homme qui, chargé d'une grande cause, doit toujours regarder le but et y marcher résolûment. Parmi les reproches si violents auxquels le prince des Serbes s'est exposé, plût à Dieu qu'il n'y en eût pas eu de plus légitimes!

II

Violences de Milosch.— Conjuration des frères Simitch. — Les fêtes de Krouschevatz. — Insurrection à laquelle prennent part les ministres du prince (janvier 1835). — L'insurrection est vaincue au moment où elle semble victorieuse. — Entrée de Milosch à Kragoujévatz au milieu des acclamations du peuple. — Il promet une charte au pays.

La politique extérieure de Milosch était presque toujours irréprochable ; c'est sa politique intérieure qui a été bien souvent en défaut. Dans ses rapports avec le sultan ou le tsar, et par la suite, on le verra tout à l'heure, avec l'Autriche ou l'Angleterre, il voyait juste et agissait prudemment; à l'égard de ses sujets, il s'est obstiné jusqu'au bout dans les erreurs qui devaient amener une catastrophe.

Sans entrer ici dans les détails, nous dirons que le malheur de Milosch a été de vouloir gouverner seul. L'article 3 du *hatti-chérif* de 1830 lui faisait une loi « d'administrer les affaires de Serbie avec l'assemblée des notables serbes. » S'il avait suivi ce programme, il eût fait une des choses qui pouvaient le mieux séparer la Serbie de l'empire ottoman, et, en accusant son originalité, assurer son indépendance. Singulier incident! C'est le divan de Constantinople qui donne à Milosch des conseils de libéralisme, des conseils dont les Serbes auraient profité au détriment des Turcs, et c'est le prince des Serbes qui s'enfonce bon gré mal gré dans le système ottoman! Bien plus, il n'y a pas même un divan auprès de Milosch, il n'y a pas même

un conseil de hauts fonctionnaires qui puisse éclairer le souverain; Milosch veut être seul.

Que l'assemblée nationale, la *skouptchina*, si influente autrefois, si glorieusement mêlée aux destinées du pays, ait été amoindrie, décimée, réduite à un nombre de membres insignifiant, qu'elle ait inspiré assez de défiance, même en cet état, pour être convoquée seulement de loin en loin et comme par grâce, assurément c'était là un malheur pour la principauté naissante; un malheur plus funeste encore, ce fut, la conduite habituelle du prince avec les fonctionnaires de l'État. « Chez nous, dit un historien allemand, — et je suppose qu'il parle non pas uniquement de l'Allemagne, mais de toute nation civilisée[1],— chez nous, le respect des fonctions publiques et de ceux qui les occupent est une des forces de la communauté sociale; il faut qu'ils soient respectables à tous, au souverain comme au peuple. » Milosch ignorait absolument ce principe. Pour mieux marquer la distance qui le séparait de ses anciens compagnons, le prince-paysan humiliait à plaisir ses plus dévoués serviteurs.

Était-ce chez lui un système? était-ce simplement l'effet de ces colères soudaines qu'il ne savait réprimer? C'était l'un et l'autre à la fois. Le fonctionnaire était soumis comme un esclave à tous les caprices du maître; mal payé, mal traité, tantôt promu sans motif aux rangs supérieurs, tantôt rejeté aussi arbitrairement au plus bas de l'échelle, on eût dit que le prince lui enviait à tout instant cette parcelle de pouvoir dont il avait dû se dessaisir en sa faveur. Pour la moindre faute, le

1. Ranke, *Die Serbische Revolution*. Berlin, 1844, page 342.

fonctionnaire était puni d'une peine infamante; c'étaient des violences directes, des châtiments corporels, et parfois le prince lui-même s'armait du bâton pour frapper le coupable[1]. Un fonctionnaire aimait mieux donner sa fille à un marchand, à un artisan, à un laboureur, qu'à l'un de ses jeunes collègues. Qui donc en de telles conditions pouvait rechercher les fonctions publiques? Les Serbes de Serbie n'y pensaient guère; c'étaient presque tous des Serbes hongrois, c'est-à-dire de ces gens qui, pour un motif ou un autre, n'ayant pas chance de succès dans leur pays, couraient volontiers les aventures.

Qu'arrivait-il? Milosch était seul au centre du pouvoir, mais, hélas! bien autrement seul qu'il ne l'avait désiré. Si l'on excepte un petit nombre d'hommes sincèrement enthousiastes de ses rares qualités et dévoués à sa fortune, le despote n'avait autour de lui que des aventuriers ou des traîtres. On peut affirmer que les dix dernières années du premier règne de Mi-

1. Il s'agissait souvent de fautes graves, c'était une raison de plus pour que le prince déférât le coupable à la justice. Un jour, le secrétaire du tribunal suprême, George Protitch, est prévenu que le prince veut lui parler. Il sort, et à quelques pas du tribunal, dans une galerie exposée à tous les regards, il trouve un des serviteurs de Milosch qui le renverse à terre, lui attache les pieds, les mains, et lui applique la bastonnade. Aux cris poussés par ce malheureux, tous ses collègues accourent. Dans l'intérêt de son maître aussi bien que par compassion pour la victime, Davidovitch supplie le prince de mettre fin à cette exécution barbare : « Tais-toi ! s'écrie Milosch avec fureur, tu ne connais pas mes raisons, » et il le condamne à quelques jours d'arrêt pour s'être mêlé de ce qui ne le regardait point. On sut plus tard que George Protitch, marié à la fille d'un certain Tapolovitch, ami intime du prince, avait déshonoré sa belle-sœur, une toute jeune fille, la joie et l'orgueil de son père.

losch[1] ont vu se produire sous maintes formes une conspiration permanente, conspiration dont la Russie était l'âme, que Milosch pouvait aisément déjouer, qu'il a refoulée à plusieurs reprises, dont il a triomphé même par sa cordialité autant que par sa vigueur, mais à laquelle il a fini par succomber, le poids de ses fautes l'emportant à une heure donnée sur la somme de ses bons services.

Parmi les hommes qui approchaient le plus du souverain, les deux frères Simitch, Stoïan et Alexis, étaient au premier rang. Ce n'est pas de ceux-là qu'on peut dire que Milosch les tenait à distance ; il les aimait au contraire et les avait comblés de biens. Il y avait même entre le prince et Stoïan Simitch ce lien spirituel, cette fraternité élective, qui tient une place si touchante dans les mœurs du peuple serbe. Milosch, après avoir prodigué à Stoïan les preuves de son amitié, après lui avoir donné des titres, des terres, des fonctions importantes, après l'avoir chargé de négociations délicates à Constantinople ou en Russie, avait-il voulu pourtant lui faire sentir que son autorité, à lui, prince des Serbes, dominait tout dans le pays serbe? ou bien était-ce simplement ce despotisme de jour en jour plus jaloux, qui, sans atteindre directement Stoïan Simitch, lui inspirait des craintes pour l'avenir? Je ne trouve pas de réponse précise à ces questions. Une chose certaine, c'est que Stoïan Simitch se sentait mal assuré de ses richesses, et que, mécontent de son peu d'influence, il portait envie aux

1. On verra plus tard qu'après avoir été renversé du trône en 1839 il y a été rappelé en 1858, et qu'il est mort prince de Serbie en 1860.

boyards moldo-valaques. Il avait fait plusieurs fois le voyage de Bucharest. Le consul russe établi dans cette ville n'avait pas eu de peine à lui faire remarquer combien le sort d'un seigneur serbe tel que lui différait de l'existence d'un boyard. A quoi lui servaient ses richesses? Lui assuraient-elles quelque autorité dans le pays? Milosch était seul, Milosch prétendait régler tout. Un boyard au contraire n'était-il pas à peu de chose près l'égal d'un hospodar? Voilà les institutions qu'il fallait donner à la Serbie. Milosch était un révolutionnaire à la manière française, son secrétaire Davidovitch ne songeait qu'à introduire sur les bords du Danube les principes subversifs de l'Occident; le jour où Milosch ferait place à un souverain plus juste, à un prince plus respectueux de tous les droits, — et pourquoi ce prince ne serait-il pas Stoïan Simitch? — on verrait l'aristocratie serbe, cette aristocratie née d'une guerre héroïque, occuper à côté du prince la place qui lui appartient.

Il n'en fallait pas tant pour enflammer l'imagination d'un homme qui avait dit en parlant de Milosch: « Il nous barre le chemin à tous. » Stoïan Simitch répéta aux principaux personnages de la Serbie les propos tenus à Bucharest par le représentant du tsar. Les knèzes des grands districts, des juges du tribunal suprême, des ministres même, des ministres associés chaque jour au travail du prince, furent bientôt affiliés à la conspiration.

Le difficile était de se concerter. Les agens de Milosch faisaient bonne garde; la réunion de tous ces personnages aurait éveillé des soupçons. Correspondre par lettres, faire parler des émissaires, c'était trop dangereux; sous l'œil vigilant du maître, on n'osait se fier à

personne. Une occasion toute naturelle allait fournir un prétexte; on attendit. Vers la fin de l'année 1834, la femme de Stoïan Simitch accoucha d'un enfant que le fils du prince, à titre de parrain du mariage, devait tenir sur les fonts baptismaux. Tel est l'usage serbe; il y a un parrain pour les mariés, et tous les enfants qui naissent du mariage sont de droit ses filleuls. Stoïan Simitch habitait à Krouschevatz, au milieu de ses immenses domaines. En toute autre saison, l'accouchée se serait rendue à la résidence princière; Milosch voulut lui épargner le voyage, il fit partir pour Krouschevatz la princesse Lioubitza et le jeune prince. Les fêtes furent splendides. Sous prétexte de procurer à la princesse une compagnie agréable, Simitch avait convoqué tous les personnages affiliés au complot, Abraham Petronievitch, intendant et premier ministre de Milosch, George Protitch, Miléta Radoïevitch et Milojav Sdanokovitz, membres du tribunal suprême, le capitaine Miloutine, frère du terrible haïdouk Veliko tué sur la brèche de Négotin aux derniers jours du règne de Kara-George. Dans les festins, on buvait à la santé du prince; le soir, quand la princesse et sa suite s'étaient retirées, les conspirateurs se réunissaient dans une salle écartée pour y combiner leur plan.

Les plus violents, Stoïan Simitch et George Protitch, osèrent proposer l'assassinat de Milosch. Tous les autres protestèrent avec véhémence; Miléta Radoïevitch, un de ceux qui combattaient le plus énergiquement le despotisme du prince, alla jusqu'à dire: « Quiconque voudrait attenter à sa vie, quiconque essayerait seulement de le faire abdiquer, me trouverait sur son chemin. »

On convint de préparer une grande manifestation pour

la *skouptchina* qui devait se rassembler au mois de février suivant. Chacun d'ici là (il y avait encore cinq ou six semaines) tâcherait de gagner les députés indécis, une pétition impérieuse se couvrirait de signatures, enfin l'assemblée demanderait à grands cris une constitution qui mettrait fin au régime de l'arbitraire. Si on était bien sûr d'avoir pour soi l'aristocratie rustique et guerrière, celle dont Milosch avait diminué le prestige et arrêté l'essor, on ne se dissimulait pas que le peuple des campagnes était favorable au gouvernement. Afin de gagner la foule, les conjurés mirent sur leur programme certains vœux démagogiques, certaines concessions exagérées et dangereuses qu'ils étaient bien décidés à retirer plus tard, s'ils obtenaient gain de cause ; c'est ainsi qu'ils proposaient non-seulement d'abolir les corvées, de supprimer les droits d'exportation sur le bétail, mais de rendre commun à tous l'usage des forêts, c'est-à-dire de la plus grande partie du pays serbe, sans tenir compte des droits acquis. Le bas peuple serait séduit, et tous ensemble ils imposeraient leur volonté au maître. Si Milosch résistait, on ferait appel aux armes. Chacun des conjurés promettait de soulever son district.

Les fêtes terminées, la princesse reprit la route de Kragoujévatz sans se douter le moins du monde qu'une conspiration si redoutable venait de se tramer sous ses yeux au milieu des toasts et des acclamations. Deux hommes de sa suite, Anastase Buluk-Bachi, le chef des momkes, et Pékéta, courrier du prince, avaient eu occasion de dèviner ce qu'elle ne soupçonnait même pas. Bien des choses leur avaient paru suspectes. Comme ils se communiquaient leurs réflexions à voix basse tout en

chevauchant à une certaine distance de la princesse, le capitaine Miloutine, un des conjurés, qui faisait partie de l'escorte, trouva dans leur attitude quelque chose d'inquiétant. Plusieurs fois il s'était approché d'eux, et la conversation s'était subitement arrêtée. Il se crut découvert, dénoncé, perdu. Alors, brusquant les choses : « Pourquoi tant de mystère? leur dit-il. Je sais de quoi vous parlez, et si je me suis mêlé à la conspiration, c'est pour la révéler au prince. » On pense bien qu'Anastase et Pékéta profitèrent de l'émotion du capitaine pour lui faire dire ce qu'ils ignoraient. Ils feignirent de tout savoir, et bientôt en réalité ils surent tout. Arrivés auprès du prince, ils lui dirent aussitôt et la conspiration et la façon dont ils l'avaient apprise. Miloutine renouvela ses aveux, ajoutant des détails plus circonstanciés, assurant même que George Protitch et Stoïan Simitch étaient résolus à l'assassiner. Le pauvre diable comprit cependant qu'il commettait une infamie; après avoir trahi ses complices, il voulut leur procurer le moyen de se sauver. Rentré chez lui, il écrivit à Simitch que Milosch avait tout découvert.

Cette nouvelle devait précipiter les événements. Au lieu d'attendre la *skouptchina* prochaine, les conjurés s'occupèrent immédiatement de soulever les districts sur lesquels ils comptaient. Tandis que Milojav, Miléta et Stoïan Simitch rassemblaient leurs fidèles, les membres du tribunal suprême qui faisaient partie de la conspiration, surtout George Protitch et Maïstorévitch, enjoignaient aux chefs des milices, par ordre du prince, disaient-ils, de diriger au plus vite tous les hommes disponibles sur Kragoujévatz, l'armée serbe devant s'y con-

centrer pour repousser une invasion turque. La plupart des hommes qui marchaient sur Kragoujévatz ignoraient donc ce qu'ils allaient y faire.

Le 6 janvier 1835, Simitch, Miléta et Abraham Petronievitch, arrivant de divers points de la Serbie, opérèrent leur jonction aux environs de Kragoujévatz à la tête de quelques milliers d'hommes. Là, en face des troupes, le premier ministre de Milosch, Abraham Petronievitch, prononça un réquisitoire de la dernière violence contre le prince son maître. Il accusait à la fois son rôle public et sa vie privée. « Cette délivrance de la Serbie, payée du deuil de tant de familles, était-ce à la nation ou à Milosch tout seul qu'elle devait profiter? La Serbie n'avait fait que changer de tyrans; Milosch s'était substitué au pacha de Belgrade, Milosch accablait le pays de contributions, comme si la terre était son domaine propre et le peuple son esclave. Et quelles mœurs! quelles débauches! Était-il un seul particulier qui fût sûr de mettre sa femme ou sa fille à l'abri des caprices du despote? Ce n'est pas tout : quel dédain des lois religieuses! nul souci des jeûnes, des carêmes. Si Dieu avait frappé les terres de sécheresse pendant deux années, si la grêle avait ravagé les récoltes, c'était la punition que Dieu infligeait au prince infidèle. Voilà, disait Petronievitch, pourquoi Milosch est devenu odieux à tous, à ses amis d'autrefois, à ses plus anciens serviteurs, à sa femme même, la sainte princesse Lioubitza, qui, révoltée de tant de choses iniques, avait approuvé l'insurrection pendant son voyage à Krouschevatz. Tous les amis de la cause serbe devaient donc marcher sans hésitation sur Kragoujévatz; des milliers d'hommes se lé-

vaient pour les y rejoindre. C'est là, au centre même du gouvernement, que la Serbie allait reprendre possession d'elle-même. »

Les milices étaient mal préparées à ce langage ; on hésitait, on murmurait... Alors, changeant de tactique avec une dextérité merveilleuse : « Dieu me garde, s'écrie l'orateur, d'en vouloir personnellement à Milosch ! Ne suis-je pas son compère? Puis-je ignorer ce que je lui dois? Ce n'est pas moi qui me plains, c'est la patrie. Certes, si je n'eusse consulté que mon intérêt, j'aurais mieux fait de me taire, car il se peut bien que je paye de ma vie mon dévoûment à la cause commune; mais je me devais à la Serbie, je me devais aussi au prince qui a fait tant de grandes choses. Milosch n'est pas le coupable; j'accuse les hommes qui l'entourent, j'accuse les conseillers qui abusent de sa confiance pour l'entraîner dans une voie funeste au peuple, funeste à la réputation du prince même. » Réduite à ces termes, la manifestation devait être accueillie par les milices; dès qu'il s'agissait seulement d'adresser au prince des remontrances respectueuses, elles furent prêtes à suivre les conjurés.

Que faisait Milosch, pendant que l'insurrection était aux portes de la capitale? Il se trouvait alors dans sa résidence de Poscharévatz. Apprenant que les milices marchaient de tous côtés sur la ville où étaient les archives et le trésor du gouvernement, il eut tout d'abord un accès de faiblesse qui serait bien extraordinaire chez un tel homme, si on n'y voyait pas la conscience tourmentée du despote. Ses fautes, ses crimes peut-être, se représentèrent à son esprit, effaçant le souvenir des services qu'il avait rendus à ses compatriotes. Il perdit un

instant le sentiment de sa grandeur, et tomba au-dessous de lui-même. Incertain de la fidélité de Voutchitch, ministre de la guerre, qui commandait les troupes de Kragoujévatz, persuadé que Lioubitza elle-même, pendant son séjour auprès de Stoïan Simitch, s'était mise d'accord avec les conjurés, effrayé de voir la Serbie entière se dresser contre lui, il se sentit seul, impuissant, condamné ; il voulut fuir. Il partit en effet, résolu à quitter la Serbie ; il partit sans avoir même une explication avec la compagne de ses jours héroïques, sans prendre congé d'elle, sans dire adieu à ses enfants. Il fallut qu'un des hommes de son escorte, le serdar Kotza, à force d'instances, de supplications, de reproches, au nom de sa gloire, au nom du peuple serbe, l'arrêtât presque malgré lui dans sa fuite, et le ramenât à Poscharévatz.

Une fois revenu, il se releva. Ce fut le Milosch des grandes luttes. Kotza lui avait dit qu'on le trompait, que c'était là un mouvement partiel, qu'il était cher au peuple serbe, que parmi les insurgés eux-mêmes beaucoup reviendraient à lui au premier signal ; il reprit donc le commandement, et bientôt les milices des environs se levaient pour le défendre.

C'était le moment où les insurgés, réunis aux portes de Kragoujévatz, délibéraient sur la conduite à tenir. Fallait-il s'emparer de la ville ? fallait-il envoyer des sicaires à Poscharévatz et faire assassiner le tyran ? Les plus furieux, Simitch entre autres, appuyaient ce dernier parti ; Miléta fit triompher encore une fois les conseils de la modération. Entrer dans la ville avec la permission de ceux qui la défendaient, former une sorte de *skouptchina* tout ensemble armée et paci-

fique, adresser au prince les remontrances unanimes du pays, l'obliger enfin à donner une constitution, tel était le programme. Voutchitch, nous l'avons dit, commandait les troupes de Milosch à Kragoujévatz; bien que suspect au prince et secrètement attiré vers les conjurés, il sut très-bien ce jour-là concilier tous ses devoirs. Il prévint une collision entre les deux armées; les insurgés purent entrer dans Kragoujévatz, à la condition d'occuper une partie de la ville et de n'avoir aucune communication avec les troupes de Voutchitch. Il arrêta ainsi l'insurrection en lui conservant, selon le vœu de Miléta, une sorte de caractère régulier. On avait évité la guerre civile; c'était maintenant au prince à s'entendre avec la nation.

Les chefs rebelles, un peu embarrassés de leur victoire, étaient encore occupés à délibérer tumultueusement, quand Davidovitch, le secrétaire du prince, arrivé à Kragoujévatz et introduit dans le conseil, leur demanda ce qu'ils réclamaient du souverain. Il fut répondu que le pays voulait une constitution politique avec un code de lois civiles et criminelles. « Ce n'est pas l'œuvre d'un jour, répond Davidovitch, voilà longtemps qu'on y travaille; à la prochaine *skouptchina*, dans un mois, le prince publiera un statut organique qui comblera tous les vœux. » Ces paroles ayant été saluées d'acclamations, Davidovitch crut pouvoir conseiller aux chefs de congédier leurs troupes; il leur promettait à ce prix le pardon et l'oubli du passé. Les insurgés s'y refusèrent, on devait le prévoir; ils ne voulaient pas se séparer de leurs troupes tant qu'ils n'auraient pas de ces promesses une garantie assurée. Bien plus, ils deman-

daient que la *skouptchina* fût convoquée immédiatement; mais ils n'étaient plus de force à dicter des conditions. En même temps que leurs milices devenaient chaque jour moins sûres, se plaignant d'avoir été trompées, on voyait arriver les milices de Milosch, et, si l'insurrection eût relevé la tête, elle eût été infailliblement écrasée. Kragoujévatz ne courait plus aucun péril. Un nouveau chef, Pierre Tuzzakovitch, avait pris la place de Voutchitch, qui était allé à Poscharévatz expliquer sa conduite au prince et obtenir son pardon. Milosch accepta les excuses de Voutchitch; quant aux chefs rebelles, ils furent informés que tout serait oublié, s'ils déposaient les armes à la première sommation. Aussitôt les milices de Simitch et de Petronievitch commencèrent à se débander; sans bruit, sans désordre, du soir au matin, des groupes furtifs s'éloignèrent dans toutes les directions. Au lever du jour, l'armée de l'insurrection s'était évanouie.

Tout cela s'était passé dans les premiers jours du mois de janvier 1835; dès le 12, Milosch rentrait à Kragoujévatz au son des cloches lancées à pleine volée et au milieu des salves d'artillerie. La foule poussait des acclamations; ce n'était pas le despote de la veille qu'on saluait ainsi, c'était l'ancien Milosch réconcilié avec son peuple, Milosch averti par de rudes épreuves et qui promettait de gouverner sagement. Quand il descendit de cheval, les chefs des conjurés, qui s'étaient tenus timidement à l'écart, se jetèrent à ses pieds et lui demandèrent pardon. Milosch les releva, les embrassa, les larmes aux yeux, et leur dit avec une simplicité touchante : « Nous avons tous des torts. Moi aussi j'ai

commis bien des fautes. Tâchons de les réparer et pardonnons-nous mutuellement. » Dans la journée, il fit venir auprès de lui les trois chefs principaux, Stoïan Simitch, Abraham Petronievitch, Miléta Radoïevitch, et leur parla comme un père à ses enfants. « Je n'ai jamais méprisé les bons conseils. Au lieu de se livrer contre moi à des démonstrations hostiles, ceux qui n'ont en vue que le bien public auraient dû m'avertir, me montrer en quoi j'avais failli; combattre par système et par orgueil celui que les événements ont placé à la tête de la Serbie, ce ne serait pas faire preuve de dévouement à la cause serbe. » Puis il les invita à venir à l'église et jura sur l'Évangile qu'il leur avait pardonné.

Était-il sincère? Ses ennemis soutiennent encore qu'il savait joindre au prestige du génie une dissimulation diabolique; mais comment ne pas croire à sa sincérité quand on voit sa clémence si parfaitement d'accord avec ses intérêts? Il avait reçu un terrible avertissement, il avait vu de près l'abandon du peuple et l'amertume de l'exil, il se savait en butte aux intrigues de la Russie ; sa conscience lui disait qu'il avait besoin d'obtenir pour lui-même ce qu'il accordait à ses ennemis, le pardon des fautes les plus graves. Calculée ou non, sa clémence était sincère; il ne faut pas oublier que les conjurés de 1835 ont été maintenus par Milosch dans les plus hautes charges de l'État, et que ce sont eux enfin qui l'ont renversé.

III

La *Skouptchina* du 14 février 1835. — Discours du prince. — Finances patriarcales. — Lecture de la Charte constitutionnelle. — Journées d'enthousiasme. — Inconvénients et dangers de la Constitution. — Mécontentement général en Serbie. — Périls extérieurs. — Protestations de la Turquie, de la Russie et de l'Autriche contre la Charte de Milosch. — La diplomatie russe et la diplomatie serbe. — Milosch et l'envoyé du tsar.

Milosch avait promis une charte constitutionnelle qui devait être proclamée à la *skouptchina* de février 1835, trois semaines après les événements que nous venons de raconter; il tint parole. Le 14 février, les députés se réunirent à Kragoujévatz. Le prince avait voulu que ce fût la plus nombreuse, la plus solennelle des assemblées nationales; il y avait convoqué les premiers kmètes de chaque village, un député sur cent familles, des représentants des arts et métiers de chaque ville. Plus de quatre mille personnes avaient répondu à l'appel. Le 14 février était le jour de la Purification; les Serbes choisissent volontiers quelque grande fête de l'église pour inaugurer leurs *skouptchinas*. Après les cérémonies religieuses, on se rassembla dans une vaste prairie où se dressait une sorte de tente destinée au prince, à l'archevêque, aux premiers dignitaires. On y remarquait même Stoïan Simitch, celui qui, un mois auparavant, jurait la mort de Milosch; moins arrogant et plus rusé, Abraham Petronievitch évitait de se montrer à la foule après la honte qu'il venait de subir.

Le prince salua l'assemblée, et donna ordre à Davi-

dovitch de lire le discours qu'il avait dicté. L'orateur expliquait d'abord pourquoi la Serbie n'avait pas encore une constitution. C'est depuis une année seulement que les difficultés entre la Serbie et la Porte au sujet de la délimitation des frontières avaient été aplanies ; depuis une année seulement, la Serbie formait un État. Fallait-il se presser ? fallait-il, par des actes irréfléchis, s'exposer à revenir sur ses pas, et par des paroles imprudentes courir le risque d'avoir à se démentir ? La fondation des États actuels a demandé des siècles ; toujours cependant il faut y ajouter quelque chose : une année pouvait-elle suffire à l'organisation définitive de la Serbie ? « Le peuple serbe, — nous citons les paroles mêmes de Milosch, car ce n'est point assez d'en résumer le sens, — le peuple serbe a plusieurs particularités nationales qu'il faut d'abord tâcher d'adapter à la civilisation et aux lumières de l'Europe, si nous voulons prendre peu à peu une place honorable dans ses rangs. » Le prince abordait ensuite les dispositions générales de la constitution qu'il allait donner à son pays. Ce n'était pas un projet de loi à discuter, c'était une constitution qu'on devait voter, à laquelle on devait prêter serment, et Milosch ne doutait pas de l'assentiment unanime de la nation. « Ce statut vous sera lu ; vous y verrez que les droits généraux de la nation et ceux de chaque particulier sont fixés en détail comme l'humanité le prescrit ; vous y trouverez la liberté personnelle pour chacun, vous y trouverez aussi que chaque Serbe est maître de sa propriété. Nous devons tous prêter serment d'observer ce statut, nous ici présents, aussi bien que le reste de nos frères. Nous devons tous jurer les uns aux autres, — le prince aux au-

torités et à la nation, la nation au prince et aux autorités, — que nous observerons ce statut aussi religieusement que l'Évangile, que nous n'en dévierons pas de la largeur d'un doigt sans le consentement de nous tous et du peuple entier. » Ce discours se terminait enfin par un exposé des arrangements financiers de Milosch, exposé dont le lecteur ne nous reprochera pas sans doute de reproduire ici le texte même, car il peint naïvement la simplicité primitive de la Serbie; quelle image plus fidèle pourrions-nous donner de ce gouvernement à la fois patriarcal et despotique? Si Milosch était un despote, il est curieux de voir quelles entraves il essayait de s'imposer à lui-même. Les hommes chargés comme lui d'organiser un pays où tout est à faire, un pays entouré d'embûches et que les dissensions intérieures peuvent ruiner à jamais, sont quelquefois excusables de céder aux entraînements du pouvoir souverain; Milosch, qui cédera tant de fois et à ces entraînements de situation et aux violences de son caractère, s'efforce du moins de se prémunir contre l'écueil. Un des points les plus périlleux c'était la gestion des finances. Écoutons le prince-paysan.

« J'ai tenu ma promesse d'établir une administration intérieure légale; je passe maintenant à un autre point important de mon discours de l'an dernier, la manière dont les impôts doivent être répartis dans la nation. Le peuple serbe est obligé de faire face aux dépenses suivantes : le tribut du sultan, la liste civile du prince et de sa famille, la solde des employés de l'État et des évêques, les dépenses pour l'entretien des troupes nécessaires à la paix et au bon ordre, les dépenses pour l'entretien des gardes aux frontières qui nous défendent, afin que personne du dehors ne nous surprenne, les dépenses de la poste,

les dépenses pour la construction et l'entretien des lazarets, pour la députation à Constantinople, pour nos agents en d'autres pays, enfin les dépenses accidentelles ou imprévues. Toutes ces dépenses ont été payées jusqu'ici au moyen de revenus très-divers, et la nation serbe est obligée de les acquitter.

« Nous nous sommes efforcés, moi et notre tribunal national, de trouver un moyen qui satisfît à toutes les exigences de la façon la plus commode et la plus juste pour le peuple en même temps que la plus avantageuse pour l'État. Nous avons souvent débattu cette question l'an dernier, et nous différions d'avis. Enfin, il m'a paru que nous ne pouvions mieux arranger les choses qu'en réunissant tous les impôts de la Serbie en une seule somme, laquelle serait perçue en deux termes, à la Saint-George et à la Saint-Démétrius, de telle sorte que chacun eût le temps de s'acquitter d'un terme à l'autre.

« Pour que le peuple ne soit pas tourmenté pour des vétilles, j'ai proposé un seul impôt de trois écus par semestre, sans qu'il lui soit rien demandé de plus pour les contributions établies jusqu'à ce jour, savoir le hratsch, le tschibouk [1], la taxe de l'évêque, l'impôt personnel, la taxe des mariages, celle des moulins et des instruments distillatoires pour l'eau-de-vie, celle pour l'engraissement des porcs au moyen des glands, la dîme du maïs, du blé, de l'orge, des ruches et du vin ; enfin le peuple ne sera plus tenu à des corvées pour les fonctionnaires, excepté pour les constructions faites par le gouvernement et entreprises pour l'utilité générale ; encore le gouvernement payera-t-il ces corvées, au moins aux gens qui y seront occupés tout un jour. Toutefois les villages devront s'entendre entre eux pour la construction des ponts et des chemins.

« Les forêts des villages et leurs pâturages seront désormais un bien commun. Toute la nation paye pour cela des taxes comprises dans l'impôt général ; ce droit payé par tous est la propriété de tous. Dès ce moment, il n'appartient à personne, pas

1. Le hratsch est l'impôt personnel payé en Turquie par tous les raïas mâles de sept ans à soixante-dix ; le tschibouk est le droit de pâturage payé par tête de bétail,

plus à notre gouvernement qu'à un kmète, un fonctionnaire, un marchand, un villageois, de les entourer de palissades, cet enclos ne renfermât-il que dix arbres, ni d'en interdire le libre usage aux gens des autres villages ou districts.

« Si le peuple considère que ces trois écus par semestre remplacent toutes les taxes précédentes, que les honoraires des évêques y sont compris, qu'il n'aura plus d'autres impôts partiels, qu'il gardera désormais, sans en retrancher la dîme, toutes les récoltes que Dieu lui accordera, qu'il pourra jouir des forêts et des pâturages, que toutes corvées pour les fonctionnaires cessent dès à présent, et que le gouvernement payera celles auxquelles on se soumettra pour lui; si, dis-je, le peuple prend en considération ces divers avantages, chacun reconnaîtra, j'espère, que trois écus par tête à chaque semestre représentent bien l'impôt le plus modique qu'on ait jamais payé en Europe. Nous verrons si avec cet impôt il nous est possible de faire face aux dépenses. C'est une expérience à tenter. Au bout de l'année, ce sera le devoir de l'administrateur des finances de nous présenter, à moi, au conseil d'État et à l'assemblée nationale, le compte exact des recettes et des dépenses.

« Afin que cette modique somme de trois écus par semestre soit répartie le plus équitablement possible, et que tous soient contents, les pauvres comme les riches, je vous soumets ici le tableau des hommes mariés et des célibataires, avec l'indication de leur avoir. D'ailleurs, chacun des kmètes sait combien chacun de ses frères avait à payer de dîme. L'impôt sera réparti d'après ces tableaux; ce soin ne regarde pas mon gouvernement, c'est l'affaire des anciens dans chaque communauté. Les kmètes prendront connaissance des tableaux, compareront la dîme de chacun, et, se concertant avec les capitaines et les juges, imposeront chaque frère d'après sa fortune, afin que les pauvres ne puissent se plaindre d'être injustement traités, et ne viennent pas m'accabler de leurs doléances.

« Je vous soumets tous ces détails, mes frères et messieurs, et je souhaite connaître votre opinion... Quand vous aurez prêté serment aux statuts, choisissez parmi vous les frères les plus capables et laissez-leur une procuration comme à vos

représentants, afin que moi et le conseil d'État nous prenions avec eux les mesures ultérieures... Une si grande foule de monde ne peut s'assembler chaque année sans des dépenses considérables; mais des députés tels que je les propose existent dans tous les États représentatifs, et ils nous sont nécessaires. »

Après ce discours du prince, la séance fut levée au milieu des cris d'enthousiasme. Le lendemain, même empressement et même cérémonial. Milosch, accompagné de sa famille, du haut clergé, des dignitaires de l'État, présidait l'assemblée des Serbes dans la vaste prairie. C'était le jour fixé pour la lecture de la charte constitutionnelle. La lecture terminée, l'archevêque lut immédiatement la formule du serment que tous devaient prêter. Milosch jura le premier en répétant mot à mot la formule, puis tous les membres de la *skouptchina* s'écrièrent d'une seule voix: « Au nom de la très-sainte Trinité, nous le jurons. »

Cette séance fut marquée par un incident significatif. Plusieurs des knèzes restés fidèles à Milosch dans la conspiration récente, et qui avaient contribué à le sauver, s'irritaient de voir que les Simitch, les Petronievitch, étaient maintenus dans les fonctions supérieures. « A quoi sert le dévouement, disaient-ils, si les récompenses sont pour les traîtres? » Quand ils aperçurent Stoïan Simitch dans la loge du prince, leur colère s'accrut encore. Ils se réunirent, rassemblèrent les principaux kmètes de leurs districts, et allèrent se placer en face de Milosch, épiant le moment de l'interpeller. Le groupe était nombreux, menaçant; le témoin qui nous raconte la scène déclare que tout d'abord, ne se rendant pas compte de ce mouvement, il redouta quelque chose

de sinistre[1]. On vit bientôt de quoi il s'agissait: Simitch était pâle comme un mort. Si le prince eût permis seulement que la plainte des knèzes fût prononcée, l'élan populaire était si vif, l'enthousiasme de la constitution si unanime, que nulle force humaine n'aurait pu soustraire l'ennemi de Milosch à la vengeance de la foule. Heureusement, dès que Milosch entendit les premiers mots: « O prince, les traîtres qui sont près de toi... » il couvrit leur parole de sa voix retentissante. D'autres essayèrent de parler, ce fut en vain. Le prince étouffa les protestations de ses amis pour sauver le plus perfide de ses adversaires.

Un autre épisode qui ne doit pas être oublié, ce fut la remise à Milosch des présents que lui avait votés la *skouptchina* précédente. Sur la proposition du tribunal suprême et aux acclamations de l'assemblée nationale de 1834, il avait été décidé qu'on offrirait au prince un sabre d'or garni de diamants avec une coupe du même métal. Ces deux objets avaient été exécutés à Vienne avec une rare perfection. Sur la gaîne du sabre on lisait ces mots tracés en pierres précieuses: « A son kniaze Milosch Obrenovitch, la Serbie reconnaissante! » Le 16 février 1835, lendemain du jour où la constitution avait été proclamée, dès que Milosch eut pris place dans la loge qui dominait la foule, les magistrats suprêmes, et parmi eux Miléta Radoïevitch, le plus modéré des chefs de la conspiration récente, lui présentèrent sur des coussins de velours le sabre, la coupe pleine de vin, un pain et du sel. Un discours tout oriental exprimait avec des

1. M. le docteur Cunibert, médecin du prince Milosch.

hyperboles sans fin l'admiration des Serbes, et donnait le sens de ces emblèmes : « Gracieux seigneur, était-il dit, nous apportons à Votre Altesse quatre présents qui répondent aux vôtres, le sel et le pain, le sabre et la coupe: le sel et le pain pour nos prisonniers rachetés et nourris par vous, le sabre pour les armes que vous avez consacrées à la défense de notre pays, la coupe pour ce calice de salut et de bonheur que vous nous avez donné hier... Que l'édifice élevé par vos mains soit aussi durable que les gemmes du sabre et de la coupe, qui n'ont rien à craindre de la faux du temps et des hommes ! Nous nous aimons mutuellement, comme le pain et le sel se marient ensemble, et de même que les gouttes de vin ne sont pas séparées, de même nous ne nous séparerons jamais de vous et de votre haute famille, ni vous et votre famille vous ne vous séparerez de nous. » Après des remercîments dans le même langage, Milosch terminait ainsi : « Nous pouvons tous manquer ; peut-être ai-je fait bien des fautes et en ferai-je encore. Je proteste du moins que mes intentions ont toujours été pures et dirigées vers le bien de la patrie ; elles seront toujours les mêmes. Puissent le pain que je mange et le vin que je bois se changer pour moi en poison, si je manque jamais sciemment aux devoirs que ma condition m'impose ! Gardons toujours nos cœurs unis et confondus dans les mêmes sentiments comme les gouttes de la liqueur qui remplit cette coupe et que je bois à la prospérité de la nation ! »

Une foule immense se pressait dans le champ de la *skouptchina*, aux abords, aux alentours. Outre les quatre mille représentants de la nation, des spectateurs étaient

venus de tous les points de la Serbie. Même des provinces turques on était accouru pour voir Milosch, le terrible Milosch, accordant une constitution à ses sujets. Les Serbes, si disposés à jouir naïvement de leur victoire, étaient donc intéressés à faire éclater leur confiance dans l'avenir. Quand Milosch eut fini de parler, ce furent des tonnerres d'applaudissements; le peuple le souleva dans ses bras et le porta en triomphe jusqu'au palais, au milieu d'acclamations enthousiastes.

Comment ces trois journées d'ivresse patriotique ont-elles produit de si tristes résultats? Comment cette charte, accueillie avec de pareils transports, a-t-elle dû être sitôt mise en pièces? Il suffit d'y jeter les yeux pour comprendre ce revirement subit. La constitution improvisée par Davidovitch était une œuvre occidentale transportée tout à coup, sans transition, sans ménagement, au milieu d'une société encore à demi barbare. Milosch avait dit: « La Serbie a ses particularités nationales qu'il faut tâcher d'adapter à la civilisation de l'Europe. » C'est précisément cela que le législateur serbe avait oublié. Il créait une administration tout d'une pièce sans rapport avec les besoins du pays. Et que de disparates! que de contradictions! Ici, un conseil d'État investi de pouvoirs extraordinaires, qui pouvait devenir à l'occasion le centre d'une oligarchie; là, des institutions démocratiques tout à fait prématurées; bien plus, des appels à je ne sais quel communisme patriarcal d'où le communisme révolutionnaire devait sortir infailliblement. Il fallait régulariser l'ancienne organisation du pays serbe, il fallait faire sortir des vieilles coutumes tous les éléments d'ordre et de liberté qu'elles renfermaient; au

lieu de cela, on crée des ministres, des conseillers d'État, qui bientôt, enflés de leurs titres, voudront représenter sur leur théâtre les scènes parlementaires de l'Occident. Nous étions tout à l'heure en plein monde héroïque ; les héros maintenant vont prêter à rire. Les sublimes paysans de la guerre de l'indépendance deviennent des scribes vulgaires. Ils jouent des parades d'après nos journaux. Qu'ils sont gauches avec leurs habits brodés! on dirait une mascarade. Ce sont surtout les Serbes hongrois, des étrangers après tout, des ouvriers de la dernière heure, qui, voyant la Serbie de Kara-George et de Milosch reprendre possession d'elle-même, prétendent lui donner des leçons de civilisation. Adieu les vieilles mœurs! adieu les coutumes et les costumes! Les soldats des grands jours ne reconnaissaient plus leurs cadets. «A la futaine blanche, aux justaucorps rouges, aux guêtres, à la ceinture bariolée, au fez pourpre, aux sandales légères qui faisaient si bien ressortir la taille svelte de la jeunesse serbe, qui lui donnaient un air si original, on substitua la tunique verte à parements rouges, le pantalon bleu, le shako, les bottes de l'infanterie hongroise, qui gênaient la marche des soldats et les rendaient incapables de soutenir une longue course[1].» Tout cela ne serait rien et l'histoire ne s'y arrêterait pas, si les questions de costume ne se rattachaient ici à l'esprit même de la constitution nouvelle, à ses prétentions de tout renouveler extérieurement avant d'avoir préparé la transformation intérieure du pays. Qu'on se figure

1. Le docteur Cunibert, *Essai historique sur les révolutions et l'indépendance de la Serbie*, Leipzig 1856, t. II, p. 201-202.

une bureaucratie occidentale installée tout à coup au milieu des forêts de la Schoumadia!

Tandis que la constitution de février 1835 produisait dans les hauts rangs de l'État de si ridicules effets, elle semait dans le bas peuple des germes de trouble et d'anarchie. Ces forêts, ces pâturages des montagnes, dont la constitution faisait un domaine commun, avaient passé des spahis, les anciens maîtres, à des agriculteurs serbes qui avaient payé leurs titres. Il y avait des droits consacrés. Que cette transmission eût été souvent irrégulière, qu'il fût nécessaire de réviser bien des choses, de réformer bien des abus, cela est incontestable; mais dépouiller d'un trait de plume tous les possesseurs légitimes ou illégitimes, lâcher le peuple à travers ces domaines, sous prétexte de communauté fraternelle et patriarcale, c'était donner le signal de la guerre civile. En plus d'un endroit, les propriétés les mieux acquises furent envahies par la plèbe. On vit des villages, attaqués par les villages voisins, être obligés de défendre leur territoire à main armée. Assurément, si la constitution eût été soumise à un examen attentif, et non pas enlevée par surprise au milieu de l'ivresse générale, bien des objections se seraient produites. On s'en aperçut un peu tard.

Le prince sentit bientôt les embarras que lui créait la loi nouvelle. S'il avait voulu en toute sincérité mettre des bornes à son pouvoir afin d'enlever aux ambitieux tout prétexte d'opposition haineuse, Milosch avait agi trop consciencieusement. Les seize membres du conseil d'État étaient à certains égards plus puissants que le prince lui-même. Une fois nommés, ils ne dépendaient

plus que de la *skouptchina*, et comme la *skouptchina* ne se réunissait que deux fois par an, comme ses travaux duraient à peine quelques jours, cette dépendance devait être peu pesante. C'était une sorte de conseil des Dix surveillant de près un doge à peu près réduit à l'impuissance. L'aristocratie en haut, la démagogie en bas, au centre un prince amoindri, telle devait être bientôt la physionomie de l'État, si la constitution avait le temps de produire ses conséquences.

Ces dispositions, si peu favorables au prince, étaient l'œuvre personnelle de Davidovitch, qui, malgré son dévouement à Milosch, redoutant ses caprices despotiques, avait voulu assurer à tous les conseillers de l'État une situation inamovible. Seulement, dira-t-on, comment se fait-il que Milosch ait souscrit à une telle œuvre? Comment un esprit si fin, un politique si rusé, n'a-t-il pas soupçonné le piége? Il n'y a qu'une explication, c'est le trouble même de Milosch au moment d'édicter la loi. On a vu qu'il avait perdu la tête à la nouvelle que la Serbie tout entière marchait sur Kragoujévatz. Il fallait des concessions, il fallait une charte qui rétablît son autorité. Davidovitch profita de la défaillance de son maître, et, chargé d'improviser en quelques jours la loi fondamentale, il songea d'abord à ses propres intérêts. C'est le châtiment des despotes d'être trahis un jour ou l'autre par ceux-là mêmes qui les ont le mieux servis.

Il arriva donc bientôt que tout le monde en Serbie, excepté peut-être les seize conseillers d'État, fut mécontent de la constitution. Milosch avait bien la ressource d'en préparer une autre; il ne paraît pas que son serment l'eût beaucoup gêné. Encore fallait-il quelques

ménagements. On ne pouvait retirer si vite ce qui avait été si solennellement accordé. Le prince espérait sans doute que la nation elle-même demanderait une révision du statut, quand un événement inattendu vint compliquer son embarras. L'Autriche, effrayée de voir un système constitutionnel établi à ses portes, craignant que les idées libérales et démocratiques, si elles s'organisaient en Serbie, ne se répandissent chez les Serbes et les Slaves de son empire, adressa des remontrances officieuses à Milosch. Elle signala même le danger à Saint-Pétersbourg et à Constantinople. En un instant, voilà trois grands empires, Turquie, Russie, Autriche, qui envoient des protestations contre la loi constitutive de la Serbie nouvelle.

Le cabinet russe, qui cherchait un moyen de reprendre la direction de la politique serbe et de déposséder Milosch, saisit avec empressement l'occasion que lui offrait M. de Metternich. Ce n'est point assez dire ; il y mit une sorte de véhémence. Un de ses diplomates, M. le baron de Buchmann, esprit impérieux et hardi, accoutumé à plier les Valaques au gré de son gouvernement, entra en Serbie comme une sorte de vice-roi pour signifier à ces rustres la volonté du tsar. Le prince Milosch était allé au-devant de lui jusqu'à Poscharevatz, et lui avait fait rendre les plus grands honneurs comme au représentant d'une puissance protectrice du peuple serbe. Le baron dédaigna ces marques de déférence, et immédiatement fit subir aux conseillers de Milosch un interrogatoire hautain.

Ce fut un des secrétaires de Milosch, nommé Zizanovitch, qui soutint le premier feu. M. de Buch-

mann avait demandé des explications minutieuses sur les événements de janvier, sur la promulgation du statut, et Zizanovitch avait répondu à tout avec autant de convenance que de précision; le Russe alors prit la parole et formula contre les Serbes une mercuriale de la dernière insolence. Comment osaient-ils se croire une nation indépendante? Ils n'étaient que les raïas de la Porte, qui, sur l'intercession de la Russie, leur avait accordé quelques franchises. Avant de prétendre se constituer en peuple libre, ne devaient-ils pas consulter la Russie, sans laquelle ils n'étaient rien et ne pouvaient rien être? Comment surtout avaient-ils eu l'audace de proclamer ces principes révolutionnaires «que l'Autriche et la Russie avaient toujours combattus, et qu'aucune nation de premier ordre n'aurait osé adopter sans leur consentement?» Il contesta ensuite à Milosch le titre de prince des Serbes, il attaqua l'article qui, conformément au *hatti-chérif* de 1830, fixait la succession à la principauté serbe dans la famille des Obrenovitch. Milosch n'était, selon lui, qu'un lieutenant de Mahmoud, chargé de gouverner le pays serbe au nom de Mahmoud, tant qu'il resterait fidèle à ses devoirs; sa famille ne pouvait prétendre aux droits dont jouissent les familles souveraines des États indépendants. Pourquoi donc cette couronne qui surmontait la bannière serbe? pourquoi ce ministère de la guerre, ce ministère des affaires étrangères, institués par la constitution? Contre quelle puissance la Serbie voulait-elle entrer en campagne? Quels traités voulait-elle conclure? Est-ce qu'elle prétendait combattre pour la liberté du monde avec cette France dont elle adoptait les principes? — Il était évident que

l'envoyé russe voulait du premier coup terrifier les Serbes par la véhémence de son langage; puis, passant de l'insulte à l'ironie: « Quel jour, dit-il, pourrai-je être présenté à leurs excellences les ministres ? »

Zizanovitch était un homme sensé; il répondit froidement, posément: aucune de ces critiques ne l'embarrassa, aucun de ces sarcasmes ne lui fit perdre la vraie mesure des choses. En justifiant Milosch, il protesta toujours de la reconnaissance des Serbes pour la Russie. Cette modération fut prise pour de l'effroi, et le diplomate russe en conclut qu'il pouvait continuer sur ce ton. Il continua en effet avec les ministres, avec Davidovitch, avec Milosch lui-même. Il avait traité Davidovitch comme un factieux, comme un agent de la révolution européenne en Serbie, en le menaçant des colères du tsar; il traita Milosch comme un misérable chef de raïas qui se méprend sur son rôle et qu'il faut rappeler à l'ordre. Sa conduite publique, sa conduite privée, il critiqua tout de la façon la plus sanglante. Il osa lui enjoindre d'éloigner Davidovitch et au contraire de maintenir dans les postes supérieurs les conjurés de Krouschevatz. Reproches, conseils, menaces, rien ne fut épargné au chef des raïas.

Milosch avait écouté en silence; il prit la parole en homme résolu à se contenir, avoua quelques-unes de ses fautes, s'excusa sur son inexpérience et sur la difficulté de sa tâche. « Je ne suis qu'un paysan, disait-il avec son fin sourire; j'aurais bien voulu voir à ma place tant d'illustres personnages, politiques de haut vol, administrateurs consommés, qui méprisent ce que j'ai fait. J'aurais voulu les voir dans un pays bou-

leversé où il fallait tout construire au milieu de la guerre extérieure et des discordes civiles.» Il ajouta noblement qu'il avait pardonné aux conspirateurs de Krouschevatz sans avoir attendu l'injonction de personne, mais que ce pardon du passé ne les protégerait pas dans l'avenir, s'ils conspiraient de nouveau. « Je vois, dit-il, que ces messieurs, de leur côté, ne m'ont pas encore pardonné d'avoir déjoué leurs complots; je les maintiendrai pourtant à leur poste tant qu'ils ne démériteront pas.» Sa parole, si calme d'abord et si humble, allait s'élevant toujours. Le paysan redevenait prince. «J'ignore, disait-il, beaucoup de choses en administration, et je recevrai de grand cœur les conseils des hommes qui s'intéresseront sincèrement à la Serbie; mais si le baron de Buchmann prétendait imposer ses avis comme des ordres, chef de la nation et gardien de ses droits, je les repousserais résolûment.»

L'envoyé russe comprit enfin à quel personnage il avait affaire. Ce paysan, malgré toutes ses fautes, était un homme de génie. C'était vraiment un chef de peuple, un chef qui avait conscience de son rôle et de sa force. Tant qu'il gouvernerait les Serbes, on ne devait pas espérer qu'il se soumettrait aux plans de la politique russe. Il ne restait plus qu'à soulever contre lui les mécontents. Les éléments de succès étaient tout préparés, le feu couvait sous la cendre. Après tout, la constitution de Davidovitch contenait certaines parties excellentes au point de vue russe; il fallait écarter les principes révolutionnaires, conserver ce qui favorisait l'oligarchie, assurer aux amis du tsar les positions inexpugnables, et lier les mains au dictateur afin de le renverser.

IV

Voyage de Milosch à Constantinople. — Ses rapports avec le sultan Mahmoud. — Impressions qu'il reçoit. — Son retour en Serbie. — Nouveau despotisme. — La Constitution de 1835, bien qu'abrogée en fait, continue d'inspirer de vives défiances à l'Autriche et à la Russie. — Maladresse de l'Autriche qui joue le jeu du cabinet de Saint-Pétersbourg. — La France et l'Angleterre attentives aux intrigues russes en Serbie. — Le Consul russe de Bucharest établit ses batteries à la frontière serbe; l'Angleterre envoie un consul à Belgrade. — Mission du prince Dolgorouki auprès de Milosch. — Il s'agit d'arracher à Milosch une Constitution nouvelle qui donnera le pouvoir à ses ennemis. — Lord Palmerston encourage Milosch à la résistance. — Bataille diplomatique à Constantinople. — La Russie l'emporte. — Chute de Milosch.

Le jour où Milosch avait promulgué sa constitution, dans la séance du 14 février 1835, il avait interrogé la *skouptchina* sur l'opportunité de son voyage à Constantinople. Le sultan Mahmoud exprimait le désir de le voir à sa cour; devait-il se rendre à cet appel? «N'y va pas, seigneur, répondirent les députés. Envoie un de tes fils ou un de tes frères, mais n'expose pas tes jours en y allant toi-même. Nous avons besoin de toi. N'y va point.» Milosch était fort perplexe; autour de lui, pour des raisons très-différentes, ses conseillers lui tenaient à peu près le même langage. Les uns redoutaient les embûches du divan; d'autres, comme Davidovitch, sans imputer des projets odieux à Mahmoud, avaient peur que le prestige du chef des Serbes ne reçut quelque atteinte. Au milieu d'une cour somptueuse, dans les splendeurs de l'étiquette ottomane, quelle serait l'attitude du prince-paysan? Davidovitch craignait aussi que Milosch, si fin,

si maître de lui dans les négociations, mais très-expansif avec ceux qui savaient le prendre, ne fit des confidences indiscrètes sur les ressources de la Serbie. La pensée constante du gouvernement de Kragoujévatz avait été de grossir le trésor public ; pour toutes sortes de raisons, il ne fallait pas que la Turquie fût trop exactement informée de l'état des choses, et le prince, dans un élan de fierté patriotique, pouvait se laisser aller à des révélations qu'il eût regrettées plus tard.

Dissuadé par ses amis, Milosch hésitait ; l'hostilité du cabinet russe le décida. Il comprit que cette visite au sultan était nécessaire. Son instinct lui disait qu'il fallait se ménager la bienveillance du suzerain pour mieux résister aux injonctions de ses protecteurs. Que de choses d'ailleurs il pouvait apprendre en ce voyage ! Puis voir Mahmoud en personne, être admis auprès de Mahmoud avec les honneurs princiers, recevoir une consécration nouvelle de ce padischah qui transformait l'Orient, quelle tentation pour un Milosch Obrenovitch ! La politique, la curiosité, un certain orgueil bien légitime, tout le poussait à Constantinople.

Il régla ses affaires, institua une régence à la tête de laquelle il plaça son frère Éphrem et Miléta Radoïkovitch, un de ces conjurés qu'il espérait ramener à lui par une clémence magnanime, puis il partit le 19 juillet 1835. Il avait résolu de se rendre en Turquie par le Danube et la mer Noire. C'est à Vidin, sur le territoire ottoman, qu'il alla s'embarquer. Sa famille, les officiers de sa maison, un grand nombre de knèzes et de kmètes l'accompagnèrent jusqu'à la frontière de Serbie. Partout sur son passage, à Negotin, à Vidin, et dans les ports du Danube

où s'arrêtait le bateau, il trouva l'accueil le plus flatteur. La gloire de son nom éblouissait les imaginations orientales. Les pachas le traitaient en prince. Les chrétiens voulaient voir l'homme qui avait forcé le sultan à reconnaître l'indépendance des Serbes. A Vidin, Hussein-Pacha, le terrible exterminateur des janissaires, un des personnages les plus considérables de la cour de Mahmoud, l'accueillit plusieurs jours avec une somptueuse hospitalité. Issu comme Milosch des derniers rangs du peuple, Hussein- Pacha professait une haute admiration pour le prince des Serbes. A Varna, au moment de prendre la mer, le prince assista au service de l'église grecque; l'évêque, entouré de son clergé et au milieu d'une foule immense de raïas, le reçut au seuil avec le livre des évangiles ouvert et les images sacrées, qu'il baisa respectueusement; ensuite on l'introduisit dans le sanctuaire en chantant les cantiques consacrés pour la réception des souverains.

Arrivé à Constantinople, il fut traité magnifiquement. Un des pachas, qui l'avaient si bien fêté à son passage, avait mis à sa disposition une somptueuse maison de campagne sur les rives du Bosphore. C'est là qu'il descendit. Tous les gens du pacha étaient sur pied; la Porte leur avait adjoint deux banquiers arméniens qui devaient lui servir d'intendants pendant toute la durée de son séjour à Constantinople. Le grand-vizir, les plus hauts dignitaires de l'empire, s'empressèrent de lui faire souhaiter la bienvenue, et sa première audience du sultan fut fixée au 16 août. C'était dans le palais d'été. Mahmoud, assis sur son divan, portait le manteau impérial, le grand cordon du nicham et le fez de cérémonie.

Après les révérences prescrites, Milosch, debout entre le gendre du sultan, Halil-Pacha, et le séraskier-pacha, prononça le discours suivant en langue serbe, qui fut traduit en grec par Abraham Petronievitch, puis du grec en turc par Bogosidi, prince de Samos, le drogman de la Porte:

« Très-puissant monarque! les décrets du Très-Haut me réservaient le bonheur inespéré de paraître en votre présence comme représentant de ma nation. Mon cœur déborde de joie, puisqu'il m'est permis de pouvoir exprimer à Votre Majesté, mon auguste empereur, les sentiments de reconnaissance dont nous sommes pénétrés, mon peuple et moi, pour vos bienfaits. L'esprit de sagesse et de justice dont le Tout-Puissant vous a comblé a su mettre un terme aux querelles, aux dissensions qui affligeaient vos peuples, et fonder des institutions qui font l'admiration de tous les monarques et de tous les peuples civilisés. Votre nom vivra dans l'histoire, glorieux comme celui d'un roi réformateur. Chef de la nation serbe, honoré de la haute confiance et des faveurs de Votre Majesté, je suis venu pour vous prier de recevoir l'expression de notre reconnaissance filiale.

Le sultan répondit avec une dignité affectueuse :

« Sois le bienvenu, ô prince Milosch ! Je reçois avec plaisir de ta bouche l'expression des sentiments des Serbes. Tant que vous ne vous écarterez pas de vos devoirs, j'aurai toujours pour vous les égards paternels qu'un souverain doit à ses vassaux, aux sujets que la Providence lui a confiés; vous aurez toujours part à ma sollicitude impériale. »

Milosch, selon la coutume d'Orient, avait apporté de riches présents à Mahmoud, qui loua la générosité du prince des Serbes. « Ses présents lui ressemblent, aurait dit le padischa; ils sont grands[1]. » Ensuite vinrent les ré-

1. J'emprunte ce détail à M. Ranke: « *Mahmud soll gesagt haben :*

ceptions moins solennelles, les conversations particulières entre le sultan et son hôte, les festins de gala chez les ministres, festins auxquels Mahmoud assistait d'une pièce voisine, non pas comme un surveillant perfide, car on savait qu'il était là, mais en témoin curieux, en observateur qui aimait à connaître son monde. La loi musulmane, si sévèrement gardée par les ulémas, ne permettant pas au commandeur des croyants de s'asseoir à la table de ses sujets, il regrettait ces occasions de juger un homme tel que Milosch. Il le vit, il l'écouta parler dans l'abandon des soupers à l'européenne, et, si nos documents sont exacts, rien n'altéra dans l'esprit du sultan la haute impression que lui avait faite le chef des Serbes. Il le jugeait digne de comprendre ses réformes et de s'y intéresser. Il ne voulut pas laisser à d'autres le soin de lui faire visiter certains établissements qu'il avait créés, l'arsenal, l'atelier des équipements militaires. — Dans l'atelier des équipements, il choisit pour lui-même une paire de bottes, puis il en fit présent au prince ; dans l'arsenal, il lui donna six canons de différents calibres avec l'attelage et tout ce qui compose le service.

Toutes ces prévenances, même les plus simples, avaient leur signification et leur prix, venant du commandeur des croyants et adressées au chef des raïas serbes, à celui qui attirait les regards de tous les chrétiens dans le nord de l'empire. Lorsque Milosch quitta Constantinople, il était comme enivré. Que lui importaient maintenant les

seine Geschenke sind gross wie er selber ist. » — Ranke, *Die Serbische Revolution*, p. 352.

sourdes hostilités du cabinet russe? Mahmoud, il n'en pouvait douter, approuvait sa politique. A peine revenu à Kragoujévatz, il reprit avec une nouvelle énergie la direction des affaires; la Turquie le laissant à peu près libre de faire ce qu'il voudrait pour l'organisation intérieure du pays serbe, à la condition de demeurer un vassal fidèle, il pouvait, à son gré, maintenir ou changer la constitution de 1835. La changer, c'était assurément se tirer d'embarras sur plusieurs points; mais c'était aussi faire acte de dépendance vis-à-vis de la Russie et de l'Autriche, qui en blâmaient si amèrement les principes révolutionnaires. Il préféra la maintenir, provisoirement du moins, jusqu'à ce que le pays lui-même en demandât l'abrogation. En attendant, il en corrigeait les vices par une interprétation sans scrupules. Malheur à celui des conseillers d'État qui se serait prévalu du texte de la charte pour gêner l'administration du dictateur! malheur à celui des conspirateurs de 1835 qui aurait paru oublier un instant la dette contractée envers le prince! Chacun de ses actes semblait dire: « Je vous ai pardonné, je vous ai rendu les fonctions supérieures dont vous aviez abusé contre moi; vous me devez tout, songez-y. »

L'ancien despotisme était donc reconstitué, et comme ce despotisme se conciliait sans peine avec les mesures révolutionnaires qui plaisaient au peuple des campagnes, l'opposition était frappée d'impuissance. Cette opposition, nous le savons bien, était une faction oligarchique fort peu digne d'intérêt, puisqu'elle eût sacrifié la cause serbe à la politique russe, et on la verra plus tard, une fois maîtresse du pouvoir, commettre bien d'autres iniquités que celles dont Milosch était coupable. N'importe! ce

fut le malheur de Milosch, ce fut le malheur de la Serbie, de n'avoir pu écarter les ambitieux légalement, régulièrement, sans une violation presque continuelle de la loi jurée. Le prince fournissait des armes contre lui à ses ennemis de Saint-Pétersbourg.

Terrifiés par la volonté impérieuse de Milosch, deux des anciens conspirateurs se décidèrent à émigrer. En vain occupaient-ils des postes déclarés inamovibles, ce n'était pas au dedans, ils le sentaient bien, c'était du dehors qu'ils pouvaient agir utilement pour leur vengeance. Stoïan Simitch et George Protitch allèrent s'établir à Bucharest, auprès du consul de Russie, au centre des intrigues qui préparaient la chute du prince héréditaire des Serbes.

A dater de ce moment, une lutte diplomatique très-vive, dont le gouvernement de Milosch est le sujet, s'engage sur ce petit théâtre de la Serbie ou dans les contrées environnantes. Les grandes puissances de l'Europe, l'Angleterre et la France, la Russie et l'Autriche, sans parler de la Turquie elle-même, y auront leurs représentants. Au printemps de 1836, l'Autriche envoie un consul à Belgrade; c'est M. Antoine Méanovitch, Croate d'origine, parlant très-bien la langue serbe, mais esprit dédaigneux, caractère hautain, qui blesse Milosch, irrite l'opinion, et compromet les intérêts qu'il devait servir. Que voulait l'Autriche dans cette affaire? Empêcher Milosch de former ce qu'elle appelait un foyer révolutionnaire en Serbie, car ce foyer l'inquiétait pour ses sujets slaves, et en même temps l'empêcher de fournir à la politique russe un prétexte d'intervention. Au point de vue de l'Autriche, rien de plus logique. Seulement c'é-

tait par des conseils, par une action sympathique, non par des menaces, qu'il fallait aider le prince à sortir d'embarras. M. Méanovitch n'était pas l'homme de ce rôle. Aussi l'Autriche, qui avait ici des intérêts tout différents des intérêts russes, va-t-elle être amenée par les fautes de son agent à jouer le jeu des diplomates de Saint-Pétersbourg. D'abord la Russie profite de l'intervention autrichienne pour intervenir à son tour d'une manière plus directe ou du moins plus ostensible qu'elle n'avait fait jusque-là. Le tsar fait remettre à Milosch un projet de constitution, projet habilement conçu pour détruire l'autorité du prince, entretenir l'anarchie, rendre la Russie indispensable aux Serbes, et, comme Milosch repousse un tel présent, le tsar le punit de cette « insolente opiniâtreté, » — telles sont ses expressions mêmes, — en rapprochant de la frontière serbe les batteries dressées contre son gouvernement. Ce n'est plus à Bucharest, c'est à Orsova, par conséquent à quelques lieues de la Serbie, à une petite distance des conspirateurs et des traîtres, que le consul russe, M. Vaschenko, établit son quartier général.

La menace était significative. L'Angleterre et la France, toujours attentives aux menées de la Russie en Orient, comprirent qu'il était temps d'agir. Tandis que la légation française à Constantinople soutenait le dictateur contre l'oligarchie des conjurés de 1835, derrière lesquels on voyait aisément l'influence russe, le cabinet de Londres prit une mesure hardie : il accrédita un consul auprès de Milosch. Le consul autrichien n'avait présenté ses lettres de créance qu'à la Porte ottomane ; le consul anglais présenta les siennes au prince des Ser-

bes. C'était reconnaître hautement l'indépendance de la Serbie, c'était proclamer le droit que possédait son chef de négocier avec les puissances étrangères. Les Turcs, il est vrai, pouvaient s'en offusquer; il est clair toutefois que cette résolution était beaucoup plus hostile au cabinet de Saint-Pétersbourg qu'au divan de Constantinople. Comme l'Autriche, l'Angleterre voulait empêcher la Russie de prendre en main la direction des affaires serbes; mais elle le faisait avec bien autrement de logique et de vigueur.

Le consul anglais accrédité auprès de Milosch était le colonel George Hodges, qui s'était distingué en Portugal à la tête de la légion anglaise au service de don Pedro. Milosch lui fit l'accueil le plus empressé; il hésita pourtant à nouer avec lui des rapports politiques. N'était-ce pas rompre ouvertement avec les Russes, changer de protectorat, courir les aventures? La Russie était si près, l'Angleterre si loin! Il évitait donc de voir trop souvent le colonel, et, tout en accordant à l'homme les témoignages d'une vive sympathie, il tenait le diplomate à distance. Pendant ce temps-là, les intrigues s'agitaient de plus belle. Le consulat russe d'Orsova provoquait les plaintes et les calomnies des mécontents. Il y avait dans ses bureaux un acte d'accusation toujours ouvert où les conspirateurs de 1835 venaient accumuler leurs griefs. Pendant l'été de 1837, Simitch et Protitch allèrent trouver le tsar Nicolas, qui était alors au camp de Vosnessenk, et le supplièrent de mettre fin à l'insupportable tyrannie de Milosch; le tsar répondit qu'il accueillerait volontiers leur requête, si elle portait un certain nombre de signatures. C'était là le difficile;

les conspirateurs étaient plus ardents que nombreux. Cette oligarchie passionnée, qui se donnait hypocritement pour la nation, voulut du moins suppléer au nombre des signatures par l'importance des signataires. Ils entraînèrent même le frère du prince, le faible et ambitieux Éphrem, faisant briller à ses regards la principauté de Serbie. Milosch détrôné, c'était lui que la nation choisirait. Il avait le prestige du nom; il sauverait la dynastie des Obrenovitch, que Milosch perdait par ses violences. Enivré de ces belles promesses, Éphrem était devenu un des chefs de la conspiration, un des instruments du consul d'Orsova. Le consul anglais, qui voyait grandir le danger, souffrait du peu de confiance que lui témoignait Milosch; il tenta de nouveaux efforts pour vaincre sa répugnance, et grâce au médecin du prince, M. le docteur Cunibert, il parvint à se faire écouter. M. Cunibert était un médecin piémontais très-attaché au prince, à sa famille, et jusque-là très en dehors des affaires politiques, mais qui, dans une telle crise, considéra comme un devoir de prendre un rôle actif. Il devint l'intermédiaire du colonel Hodges et du chef des Serbes. Les conjurés venaient de rédiger un réquisitoire violent contre l'administration de Milosch; le colonel Hodges fit proposer au prince de proclamer immédiatement une déclaration de droits très-brève, très-nette, qui couperait court à toutes les clameurs, puis de formuler une charte qui sanctionnerait le droit du peuple par le maintien des *skouptchinas*, et le droit des classes supérieures par l'établissement d'un sénat. La constitution de 1835, sans avoir été formellement abrogée, n'existait plus. Personne n'en voulait; était-ce

une raison pour prolonger cet interrègne des lois fondamentales? « Le temps presse, disait le consul, la conspiration se développe, des événements graves se préparent; suivez nos conseils et appuyez-vous sur l'Angleterre. Si vous ne prenez les devants, si vous ne créez vous-même un sénat dont les droits ne détruiront pas vos prérogatives, le sénat que vos ennemis s'apprêtent à vous imposer sera le maître de la situation. C'est votre ruine inévitable. » On a vu par la suite combien ces exhortations étaient justes. Le colonel Hodges connaissait parfaitement l'état de la Serbie et le plan de cette conspiration permanente organisée à Orsova. Milosch pourtant, quoique très-disposé à croire le consul anglais, hésitait encore. Tous ses conseillers, excepté le docteur Cunibert, se défiaient de l'Europe occidentale. On lui disait que le sentiment public serait froissé par ce changement d'alliance, qu'il fallait se dégager des intrigues de la Russie sans rompre avec elle, que le lien religieux, que les affinités de race, ne permettaient pas aux Serbes d'abandonner un protecteur comme le tsar pour se jeter entre les bras d'une nation si différente. Milosch envoya le docteur Cunibert à Belgrade, où résidait le colonel Hodges. Habile à profiter de toutes les circonstances qui pouvaient servir son pays, il faisait demander au consul anglais une preuve manifeste du bon vouloir et de la puissance de l'Angleterre. L'incident est curieux. Écoutons le récit du docteur.

« Avant de me donner congé, le prince me chargea de présenter ses remercîments au consul anglais pour le vif intérêt qu'il lui témoignait, à lui et à la nation serbe, surtout pour les avis qu'il lui avait donnés. Il ajouta que son désir était de les

suivre en tout point et de se mettre aussitôt à préparer une constitution conforme aux besoins du pays. Il le priait enfin d'interposer ses bons offices auprès d'Éphrem, qui était toujours en quarantaine à Semlin, lui donnant pleins pouvoirs de ménager une réconciliation durable avec lui, de lui promettre un complet oubli du passé et le redressement de tous ses griefs. Il me fit à moi la même recommandation. J'étais chargé en outre de dire au hospodar que, s'il persistait dans ses desseins, Milosch aussi saurait oublier qu'Éphrem était son frère; mais surtout il me recommanda de cultiver l'amitié du colonel Hodges. « Je suis, disait-il, intimement convaincu des bonnes dispositions de l'Angleterre, et d'autant plus disposé à suivre ses conseils qu'ils n'ont d'autre but que le maintien de l'empire ottoman, auquel sont attachées les destinées de ma patrie, les miennes propres, celles de toutes ma famille. »

« Milosch en effet savait très-bien quelles étaient les vues de la Russie dans la question d'Orient. Il savait que, ces vues une fois réalisées, la Serbie perdrait à jamais sa nationalité distincte, par conséquent l'indépendance presque complète dont elle jouissait maintenant, et que lui ou son successeur, quel qu'il fût, irait sans doute finir ses jours dans une forteresse ; mais ces considérations, si puissantes qu'elles fussent, étaient de nulle valeur aux yeux de la nation serbe presque tout entière. Les Serbes croyaient encore que la seule identité de religion et de langage, ainsi qu'un sentiment d'humanité, avait porté la Russie à se mêler des affaires serbes, et qu'ils retomberaient bientôt sous le joug des Turcs, si elle leur retirait sa protection. Ignorant la puissance morale de la politique et de la diplomatie, les Serbes ne croyaient qu'à la force des armes, et malheureusement l'Angleterre et la France étaient trop éloignées de leur pays pour que cette force pût frapper leurs regards.

« Cette opinion de presque tous les notables serbes, me disait Milosch, obligera le kniaze à rester sous la tutelle des Russes, quelle que soit la condition qu'il leur plaira de lui faire, à moins que l'Angleterre ou une des puissances intéressées à la conservation de l'empire ottoman ne parvienne à leur prouver, par quelque fait *palpable*, pour ainsi dire, qu'elles sont en état de les

protéger aussi efficacement que la Russie. C'était, selon lui, le seul moyen de le délivrer des entraves que l'opinion publique, les préjugés et l'inexpérience politique des notables lui imposaient. Libre alors de suivre la route que lui traçait son penchant personnel comme les intérêts de son pays et de sa famille, il aurait saisi la première occasion de se débarrasser du joug de la Russie, qui ne pesait à personne plus qu'à lui.

« Ces remarques, Milosch m'ordonnait de les présenter au consul anglais comme des observations à moi, et d'ajouter que cette preuve *palpable* de sa puissance et de sa bonne volonté, l'Angleterre pouvait la donner aux Serbes en faisant évacuer la ville de Belgrade par les Turcs, qui y étaient restés grâce à l'arbitrage de l'empereur Nicolas. »

La mission du docteur Cunibert auprès du consul anglais ne pouvait échapper à la vigilance du parti russe; quelques semaines après, le cabinet de Saint-Pétersbourg envoyait auprès de Milosch un de ses plus habiles diplomates. C'est le 27 octobre 1837 que le prince Dolgorouki alla trouver le prince des Serbes à Kragoujévatz. Quelle différence entre le prince Dolgorouki et ce baron de Buchmann qui était venu l'année précédente signifier à la Serbie les volontés du tsar! Le nouvel envoyé était aussi courtois, aussi flatteur, aussi insinuant que le premier s'était montré hautain et méprisant. Au fond, les prétentions étaient les mêmes. Le prince Dolgorouki voulait bien reconnaître que son voyage à Kragoujévatz avait dissipé chez lui beaucoup de préventions injustes; la Serbie sous le prince Milosch n'était point ce que disaient ses détracteurs. L'activité du commerce, la prospérité de l'agriculture, le bien-être et le contentement du peuple l'avaient frappé. Il avait vu les écoles ouvertes à la jeunesse, les édifices publics récemment construits,

toutes les marques d'une sollicitude qui faisait honneur au chef de l'état. Évidemment ceux qui accusaient le prince Milosch d'avarice, de monopole, de malversation, étaient des ennemis passionnés, et il se promettait bien d'éclairer à ce sujet la religion de l'empereur. Tout cela pourtant ne suffisait pas; il fallait quelque chose de plus pour détruire la mauvaise opinion que le tsar Nicolas avait conçue du prince Milosch. Que fallait-il donc? Ne plus solliciter l'appui de l'Angleterre, et avant toutes choses établir le sénat promis aux Serbes par le *hatti-chérif* de 1830, établir cette assemblée, ce conseil des notables (peu importe le nom) qui devait gouverner le pays avec Milosch, conseil inamovible, conseil destiné à empêcher le retour du despotisme. — Non-seulement le tsar interprétait à sa manière le *hatti-chérif* de 1830 en réclamant pour la Serbie ce sénat que l'on plaçait d'avance au-dessus du prince, mais il prétendait dicter à Milosch la liste des hommes qui devaient le composer. Ces hommes, est-il besoin de le dire? c'étaient Stoïan Simitch, George Protitch, Abraham Petronievitch, Voutchitch, les conjurés de 1835, les ambitieux dont le consulat russe d'Orsova entretenait les passions; en un mot, tous les chefs de la conspiration nouvelle, de la conspiration permanente qui travaillait ouvertement à la ruine de Milosch.

Milosch déploya la même adresse que le prince Dolgorouki. Il répondit avec autant de courtoisie que de fermeté, tantôt avouant ses fautes, tantôt maintenant son droit, s'appliquant surtout à détromper l'envoyé russe sur le compte de ses protégés. « Croyez-vous donc, disait-il, que ces hommes-là aiment leur pays ou qu'ils

aient des sympathies particulières pour la nation russe? Ni l'un ni l'autre. Ils n'ont qu'une pensée, prendre ma place, se partager la Serbie comme une proie, faire impudemment ce qu'ils m'accusent d'avoir fait, et se venger du chef qui a déjoué leurs mauvais desseins. Pour assouvir leurs fureurs, ils s'adresseraient n'importe à quelle puissance, à L'Autriche, à la France, à l'Angleterre, au Grand-Mogol. Quant au sénat, puis-je constituer à côté de moi un autre pouvoir souverain dans un pays où l'unité d'action est plus nécessaire que partout ailleurs? Je cherche où peut être en tout cela l'intérêt de la Russie. » A cette objection embarrassante, le prince Dolgorouki essayait de répondre en invoquant les engagements du tsar. Le tsar avait promis de faire exécuter le *hatti-chérif* de 1830; or l'article 20 de ce *hatti-chérif* stipulait que le kniaze gouvernerait la Serbie avec une assemblée de notables. Il fallait donc que Milosch consentît à instituer ce sénat, car le tsar Nicolas était trop esclave de sa parole pour céder sur ce point. Et ne valait-il pas mieux que Milosch en prît son parti? Si Milosch résistait encore, la Russie aiderait la Turquie à faire exécuter l'article 20, et ce que le prince des Serbes n'aurait pas accordé librement, il serait obligé de le subir.

La menace était pressante. Milosch semblait réduit à cette alternative : céder en secret ou être vaincu publiquement. Cependant il tenait bon; pourquoi cela? Parce que les avertissements du consul anglais et l'insistance même du prince Dolgorouki lui avaient révélé la vraie situation des choses. La vérité était que la Russie, en portant la question à Constantinople, craignait d'être contrecarrée par la diplomatie occidentale, et qu'elle eût

mieux aimé obtenir sans bruit le consentement de Milosch. — Voilà pourquoi on faisait agir la courtoisie insinuante du prince Dolgorouki après avoir employé inutilement les violences du baron de Buchmann.

Milosch résista aux caresses comme il avait dédaigné les menaces. S'il eût faibli d'ailleurs, la diplomatie anglaise était là pour le soutenir. Quelques semaines après la conférence que nous venons de rapporter, le 15 décembre 1837, lord Palmerston informait le kniaze qu'il avait résolu d'ériger le consulat britannique de Belgrade en consulat général, « le priant d'agréer cette mesure comme une preuve du vif intérêt qu'il prenait au prince et à son pays. » Le ministre ajoutait : « Le colonel Hodges, qui doit son avancement non-seulement à ses mérites personnels, mais aussi à la confiance dont l'honore Votre Altesse, lui fera plus particulièrement connaître les bienveillantes intentions de notre gouvernement. Je la prie d'ajouter foi à ses paroles. » Quelques jours plus tard, par une longue lettre en date du 6 janvier 1838, lord Ponsomby, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, encourageait le prince à repousser les suggestions de la Russie et lui promettait l'appui des puissances qui, voulant le maintien de l'empire ottoman, voulaient aussi que la Serbie, heureuse et libre, disposât elle-même de son administration intérieure.

Heureuse et libre ! C'était là précisément la question soulevée par les adversaires du dictateur, c'était le prétexte dont s'armait la Russie. Sous la rude main d'un Milosch, la Serbie était-elle libre ? pouvait-elle être heureuse ? La conspiration de 1835, les plaintes de tant de personnages fameux, les griefs enregistrés à Orsova par

le consulat russe, l'exil volontaire des hommes chargés des premières fonctions de l'État, ces symptômes et bien d'autres encore ne disaient-ils pas assez haut qu'il fallait mettre un terme aux caprices du despote? Ainsi parlait la diplomatie moscovite, et telle est la question qui occupa la Porte ottomane pendant toute l'année 1838. Le refus opposé par Milosch aux instances du prince Dolgorouki avait en effet transporté le débat de Kragoujévatz à Constantinople. «Accédez à nos demandes, avait dit l'envoyé russe, acceptez notre interprétation du *hatti-chérif* de 1830; sinon, nous aiderons la Turquie à vous l'imposer.» Milosch répondait: «L'interprétation est fausse, je ne puis consentir à un acte qui serait un suicide.» Et il ajoutait à part lui: «La diplomatie européenne me défendra.» Voilà donc la lutte engagée. La diplomatie de l'Europe orientale est contre Milosch, la diplomatie occidentale le protége; à qui restera la victoire?

On vit alors un spectacle extraordinaire, à ce que dit un historien allemand: les gouvernements absolus, Russie, Turquie, Autriche, voulant donner à la Serbie une constitution libérale, tandis que les gouvernements constitutionnels, l'Angleterre et la France, s'efforçaient d'y maintenir le pouvoir absolu. C'est ainsi que M. Léopold Ranke résume la longue bataille diplomatique livrée à Constantinople pendant l'année 1838[1]. Ce fait seul n'aurait-il pas dû avertir l'éminent écrivain? N'est-il pas évident que cette contradiction n'était que dans les

1. «So erlebte mann dass die constitutionellen Staaten sich für den unumschränkten Fürsten, die Selbstherrscher dagegen für eine Beschränkung seiner Macht aussprachen.» Ranke, *Die Serbische Revolution*. Berlin, 1844, page 358.

termes? En réalité, ce que l'Angleterre et la France soutenaient en Serbie, c'était le prince libérateur des Serbes et fondateur d'une société qui pouvait subsister par elle-même; la liberté hypocrite offerte aux sujets de Milosch n'était qu'un moyen de paralyser l'État naissant, d'y étouffer la jeune séve, de prolonger son enfance sous une tutelle intéressée. Or le tuteur ici, c'était le Russe. Grâce à la connivence maladroite de l'Autriche et à l'aveuglement de la Porte, l'influence russe l'emporta. M. de Boutenief déjoua tous les efforts de lord Ponsonby; le *hatti-chérif* signé le 24 décembre 1838 assurait une autorité menaçante aux conspirateurs de 1835.

Est-il nécessaire de raconter en détail les événements qui ont précipité Milosch du trône de Serbie? La catastrophe a eu lieu au mois de juin 1839; dès le mois de décembre 1838, on peut dire que la révolution était faite. Le *hatti-chérif* avait établi à côté du prince un conseil inamovible chargé de le surveiller, de le contrecarrer, de le réduire à l'impuissance, et en même temps il avait supprimé les assemblées nationales. «Ce chef-d'œuvre du libéralisme turco-russe, comme dit spirituellement M. Thouvenel, créait une véritable oligarchie dans le sein d'une démocratie ardente.» Seulement cette démocratie n'avait point encore assez conscience d'elle-même pour résister à l'intrigue qui s'emparait de la chose publique; étonnée, indécise, elle assistait à ce spectacle étrange sans essayer d'y jouer son rôle. Il n'y avait donc que deux ennemis en présence, le prince d'un côté, de l'autre le conseil des dix-sept.

Le *hatti-chérif* accordait bien au prince le droit de choisir lui-même les membres de ce sénat; mais il lui

enjoignait de les prendre parmi les hommes « qui auraient pour eux l'opinion publique à cause des services rendus à la patrie. » C'était désigner les anciens compagnons de Milosch, devenus ses rivaux, les Simitch, les Protitch, les Petronievitch, les Voutchitch, tous les ambitieux qui disaient : Milosch nous barre le chemin. Soit désir d'exécuter loyalement les prescriptions de la Porte, soit embarras de trouver des notables dont la domination pût être justifiée, Milosch avait dû appeler au sénat les personnages qui occupaient en Serbie une situation analogue à celle de sénateur, les anciens membres du tribunal suprême, les dignitaires de la chancellerie, tous ceux qui avaient juré sa perte. Espérait-il les contenir par son action personnelle, ou bien était-ce de sa part une soumission pure et simple? Les questions se pressent dans l'esprit quand on le voit accepter si aisément une position insoutenable. Pourquoi n'essaye-t-il pas d'en appeler au jugement de la nation? Pourquoi du moins ne rejette-t-il pas l'article du *hatti-chérif* qui lui ordonne de se livrer pieds et poings liés à ses plus violents ennemis? N'a-t-il pas le droit d'interpréter selon les règles du bon sens ce langage équivoque et perfide? La vérité est qu'il a perdu la tête, comme aux premiers bruits de l'émeute de 1835. Maintenant encore le souvenir de ses fautes paralyse tout à coup cette intelligence si vive, cette volonté si ferme. Mieux valait pour un tel homme abdiquer tout de suite que de s'exposer à une déchéance; mais il faut bien que le despotisme soit châtié, et ce châtiment, que nous rencontrons ici pour la seconde fois, c'est le trouble, c'est la défaillance de ce vaillant chef qui ne sait ni garder son poste, ni le quitter à propos.

S'il avait compté sur lui-même pour échapper aux embûches de la constitution, cette illusion ne dura guère. Dès le premier jour où il essaye de mettre en jeu la nouvelle machine administrative, il y est pris comme dans un étau. A chaque mouvement, un obstacle l'arrête. Ses ennemis sont là qui disent: non. C'est un *veto* perpétuel, menaçant, irritant. Celui qui faisait tout est réduit à l'inaction. Le voilà enfermé dans le *hatti-chérif* comme un coupable dans une geôle. Que devenir? Il quitte la Serbie sous prétexte d'aller voir son fils malade à Semlin; là, il déclare qu'il ne reviendra occuper son poste qu'après l'apaisement des passions. Il est probable que, s'il eût persisté, cette résolution, quoique tardive, eût produit d'excellents résultats. On murmurait déjà dans les campagnes contre les partisans de la Russie, qui prétendaient dominer le pays serbe. Un manifeste de Milosch aurait soulevé la Schoumadia. Le consul russe, M. Vaschenko, comprit immédiatement le danger; sur son avis, le sénat envoya au prince une députation chargée de lui faire les plus belles promesses et d'implorer son retour. Il consentit, il revint à Belgrade, et dès le lendemain il était de nouveau prisonnier dans son *konak*. Les milices de Milosch, qui tenaient garnison à Kragoujévatz, ayant appris par Jovan, le second frère du prince, les humiliations infligées à leur chef, marchèrent aussitôt sur Belgrade. Le sénat donna ordre à Voutchitch de rassembler les milices environnantes et de disperser les rebelles. La troupe dévouée à Milosch ne formait guère qu'un millier de soldats; Voutchitch court au-devant d'eux avec 5,000 hommes, leur ordonne au nom de Milosch lui-même de mettre bas les armes.

Étonnés, incertains, craignant d'avoir été trompés sur la situation des choses, ils finissent par obéir. Voutchitch, saisissant l'occasion, continue sa marche au pas de course, attaque la ville de Kragoujévatz, défendue par un petit nombre de miliciens, et la réduit après quatre jours de blocus. Les insurgés occupent le siége du gouvernement, ils sont maîtres des archives et du trésor. Apprenant cela, Milosch demande au consul russe si son abdication assurera le trône à son fils. «Il n'y a point de doute, répond M. Vaschenko, la constitution le veut expressément.» C'est le 11 juin 1839 que Voutchitch était revenu à Belgrade, amenant avec lui 150 forcenés chargés de représenter la nation et de vociférer contre le prince; ce fut le 13 que Milosch signa son abdication.

Le prince déchu voulait se réfugier en Hongrie; on craignit que la Hongrie ne voulût se servir de lui contre la Russie, c'est-à-dire contre le parti qui allait gouverner les Serbes pendant la minorité du jeune prince. Déjà le gouverneur de Semlin se préparait à le recevoir avec honneur dès qu'il mettrait le pied sur le sol autrichien. L'escorte chargée de l'accompagner reçut donc l'ordre de le conduire en Valachie. En quittant Belgrade, Milosch dit au colonel Hodges : « Ma chute, toute proportion gardée, n'est pas sans analogie avec celle de Napoléon. Comme le grand empereur, j'ai délivré mon pays par les armes, j'ai assuré son repos par des négociations; on n'a plus besoin de moi, on me chasse[1]. »

1. Voyez *la Hongrie et la Valachie, souvenirs de voyage et notices historiques*, par M. Thouvenel, 1 vol.; Paris 1840, p. 130.

On a dit que des sénateurs avaient voulu le faire condamner à mort et exécuter au moment où les milices de Kragoujévatz se dirigeaient sur Belgrade; on a dit que Voutchitch eut l'indignité de l'accabler d'outrages à l'heure de sa chute; on assure qu'à son départ des forcenés accompagnèrent l'escorte en hurlant des chansons grossières. Il paraît pourtant que, sauf ces misérables incidents, l'attitude du pays fut noble et digne. Une tristesse profonde dominait tous les autres sentiments. La foule était silencieuse et morne. Comment les souvenirs évoqués par Milosch dans ses adieux au colonel Hodges ne se seraient-ils pas représentés à tous les esprits? L'incertitude de l'avenir y ajoutait une valeur nouvelle. Tyrannie pour tyrannie, était-on sûr de ne pas regretter celle du libérateur de 1815? S'il est vrai que Stoïan Simitch ait dit quelques années plus tard : « La Serbie a reculé d'un siècle depuis la chute de Milosch, mais nous nous sommes vengés, » on comprend le morne silence de ceux qui n'avaient point à exercer de vengeances personnelles, ou qui se préoccupaient davantage de l'intérêt public. Que la séparation ait été nécessaire ou non en 1839, il est certain qu'elle fut un déchirement, tant il y avait déjà de solides attaches entre la nation serbe et les Obrenovitch. C'étaient des ennemis de Milosch qui le conduisirent jusqu'à la terre d'exil; à Belgrade, au moment du départ, sur la frontière valaque, à l'heure des derniers adieux, aucun de ceux qui composaient l'escorte, aucun des exécuteurs de la sentence ne put retenir ses larmes.

SIXIÈME PARTIE

LES RÉVOLUTIONS DE 1842 ET DE 1858. — LE PRINCE MICHEL OBRENOVITCH, LE PRINCE KARA-GEORGEVITCH. — LE RETOUR ET LA MORT DE MILOSCH.

Dans la première moitié de notre siècle, l'Orient a vu paraître de tragiques figures dont la grandeur a étonné le monde : sur le trône des sultans, un Sélim, un Mahmoud ; en Égypte, Méhémet-Ali avec son fils Ibrahim ; en Serbie, Kara-George et Milosch. Et s'il s'agit simplement de puissance et d'audace en dehors de toute moralité, ne faut-il pas ajouter à cette liste le génie même de l'ambition et de la ruse, l'odieux Ali de Tébélen, pacha de Janina? De ces personnages, qui à des titres divers ont si vivement frappé les imaginations, plusieurs ont déjà disparu au moment où nous sommes parvenus dans ce récit; Sélim est tombé en 1808 sous les coups des janissaires, irrités de ses réformes ; Kara-George, en 1817, a eu la tête tranchée par un des siens qui voulait le soustraire à la vengeance des Turcs ; Ali de Tébélen, égorgé par les soldats de Mahmoud, a expié en 1822 ses horribles forfaits ; deux

des plus grands, des plus dignes d'intérêt à coup sûr malgré les fautes qu'ils ont commises, Mahmoud et Milosch, quittent la scène presque en même temps. Le 13 juin 1839, à la suite des événements que nous avons racontés, Milosch, prince héréditaire des Serbes, abdique en faveur de son fils; trois semaines après, le 1er juillet, Mahmoud, qui occupait le trône depuis trente et un ans, succombe à la maladie qui le dévorait [1].

Les voilà donc emportés à la fois, celui-ci par une révolution, celui-là par la mort, ces deux hommes si différents que rapprochaient des analogies singulières, et qui, placés dans des camps ennemis, éprouvaient l'un pour l'autre une sorte d'admiration et de respect. Que Milosch, en arrachant à Mahmoud l'indépendance de la Serbie, ait conçu la plus haute idée du padischah devenu son suzerain, il n'y a pas lieu d'en être surpris ; on s'étonnerait davantage que l'altier padischah ait éprouvé des sentiments de sympathie pour l'ancien porcher des forêts serbes, si l'on ne se rappelait quelles épreuves furent infligées à Mahmoud pendant la longue durée de son règne. Le sultan giaour avait vu l'empire ottoman menacé de disparaître au moment même où, d'une volonté si forte, d'une main si terrible, il accomplissait les réformes destinées à en retarder la chute. C'est sous lui qu'avait commencé le

1. Sur la maladie et les derniers instants de Mahmoud, voyez les curieux détails donnés par M. le baron Juchereau de Saint-Denys, ancien ministre de France en Grèce, ancien directeur du génie militaire de l'empire ottoman: *Histoire de l'empire ottoman depuis* 1792 *jusqu'en* 1844. Paris, 1844, t. IV, p. 198-204.

démembrement de l'empire. A Bucharest en 1812, à Andrinople en 1828, à Londres en 1830, ses représentants avaient dû faire des sacrifices immenses pour sauver Constantinople. Tour à tour adversaire ou allié de la Russie et plus menacé peut-être par la protection du tsar que par son hostilité directe, tour à tour défendu par Méhémet-Ali contre une partie de l'Europe ou par une partie de l'Europe contre Méhémet-Ali, le sultan Mahmoud, pendant trente et un ans, avait traversé des situations extrêmes. Que de fois il avait vu s'entr'ouvrir l'abîme ! que de fois il avait paru retrouver le prestige des anciens jours! Un tel homme était fait pour apprécier l'étonnante destinée de Milosch, et l'histoire a le droit de rapprocher ces deux noms à l'heure où ils disparaissent du théâtre qu'ils ont si puissamment agité.

Il y a seulement une différence que ce rapprochement même va faire éclater avec plus de force. Les destinées de Milosch ne sont pas encore finies. Mahmoud est mort, Abdul-Medjid le remplace ; son règne n'est plus qu'un souvenir et un exemple. Tout autre est le sort du prince des Serbes ; renversé par une révolution qui l'exile et met son fils à sa place, renversé une seconde fois, pour ainsi dire, dans la personne de ce fils par une dynastie rivale qui détrône les Obrenovitch, Milosch est toujours là. Éloigné pendant dix-neuf ans du pays qu'il a sauvé, du trône qu'il a élevé, son image est continuellement présente au peuple serbe. La diplomatie européenne croit que la Serbie est engagée désormais en des voies régulières qui chaque jour la séparent davantage de son ancien chef; Milosch

lui-même, dans l'ardeur qui le dévore, semble par moments tourner d'un autre côté son ambition aventureuse. Regardez y de plus près : ni la Serbie n'a renoncé à Milosch, ni Milosch n'a renoncé à la Serbie. Son souvenir domine les événements. Avant qu'une période nouvelle, période de paix, de labeurs, de légalité, succède d'une manière utile aux œuvres puissantes, mais désordonnées, de la dictature des premiers jours, il faut que la réconciliation soit faite entre le dictateur et la nation, il faut que Milosch soit revenu mourir sur son trône. Telle est de 1839 à 1860 l'histoire que nous avons à retracer. Ce sera le dernier de ces tableaux.

I

La Serbie après l'abdication de Milosch (juillet 1839). — Les deux fils du prince déchu, Milan et Michel. — Mort du jeune Milan. — Tactique misérable du parti hostile aux Obrenovitch. — Le droit de l'hérédité dynastique, une des sauvegardes de la Serbie, sacrifié aux passions des factieux. — Élection du prince Michel. — Son gouvernement. — Difficultés de la situation. — L'émeute du 6 mai 1840. — Visite d'un voyageur à la princesse Lioubitza. — Intrigues souterraines. — La vengeance de Voutchitch. — Chute du prince Michel (août 1842). — Destinée tragique.

Milosch ayant abdiqué le 13 juin 1839, son héritier, aux termes du *hatti-chériff* de 1830, était son fils aîné, le prince Milan. Hélas! le prince Milan, dans la fleur de la jeunesse, souffrait d'une maladie qui ne laissait aucune espérance. Ramené de Semlin à Belgrade par sa mère Lioubitza, il occupa sans le savoir le trône d'où son père venait d'être renversé. Milan Obrenovitch II, c'est ainsi qu'on l'appelait, ignora toujours

sa dignité; il ignora même la révolution du mois de juin; la moindre émotion l'aurait tué. Il demandait à voir son père; on lui disait qu'il était en voyage et ne tarderait pas à revenir. Pendant ce temps, une régence instituée par la Porte avait pris le gouvernement. Elle se composait des trois hommes qui avaient le plus contribué à la chute de Milosch : Abraham Petronievitch, Thomas Voutchitch et le frère même du dictateur, le faible et ambitieux Éphrem. Un mois ne s'était pas encore écoulé que le jeune malade expirait dans les bras de sa mère (8 juillet 1839). Il avait à peine vingt et un ans.

A qui revenait le trône? Évidemment au second fils de Milosch, au prince Michel, qui allait accomplir sa seizième année. Ce ne fut pas l'avis des deux régents Voutchitch et Petronievitch. En renversant Milosch, ils avaient voulu enlever le trône à sa famille, et s'étaient arrêtés à contre-cœur devant le *hatti-chérif* de 1830. Le jeune Milan étant mort, n'y avait-il pas moyen d'équivoquer avec le texte du *hatti-chérif?* Le sultan n'avait mentionné que l'ordre de primogéniture, disaient les deux régents; le prince Michel n'avait donc pas de droits à invoquer, et le peuple serbe devait être appelé de nouveau à élire son souverain. Ce fut le signal d'une scission entre les deux régents hostiles aux Obrenovitch et le frère de Milosch; Éphrem comprit enfin qu'on s'était servi de son nom pour détrôner plus aisément le fondateur de la principauté serbe, et qu'il n'avait rien à attendre de ses complices. Leurs promesses n'étaient que des piéges. La seule chose qu'il eût à faire pour réparer sa faute était de défendre le

principe de l'hérédité dans la famille des Obrenovitch ; pour lui et les siens, comme pour la patrie, le salut était là. Malheureusement, sous l'action impatiente de Voutchitch et de Petronievitch, le parti révolutionnaire avait pris les devants. Une commission parcourait les campagnes, afin d'expliquer aux paysans les termes du statut organique ; c'étaient tous des personnages hostiles à la dynastie de Milosch, et ces commentaires de la loi qu'ils portaient de village en village avaient pour but de préparer les esprits à une transformation de la chose publique.

Il y avait parmi eux des hommes très-divisés d'intérêt, mais animés par le même désir de l'inconnu. Écarter les Obrenovitch, c'était ouvrir le champ à tant d'espérances ! Les partisans du fils de Kara-George, les ambitieux qui voulaient fonder une dynastie nouvelle, ceux qui rêvaient je ne sais quelle démocratie en vue de leur intérêt propre, dût la liberté serbe y périr à jamais, étaient associés à cette œuvre ténébreuse. Eurent-ils occasion de se connaître, partant de se défier les uns des autres, ou bien faut-il croire que le nom seul des Obrenovitch, ce nom si cher au peuple des campagnes, opposa aux intrigues des commentateurs de la loi une résistance victorieuse? Une chose certaine, c'est que Voutchitch et Petronievitch n'osèrent pas aller jusqu'au bout de leur pensée. Ils avaient soutenu que le droit de succession n'appartenait qu'au fils aîné du prince, et que, ce fils mourant sans héritier, le droit se trouvait éteint ; tout en maintenant cette doctrine, ils craignirent de heurter le sentiment populaire, et le sénat élut prince des Serbes le jeune Michel, second fils de Milosch.

Quel fut le résultat de cette belle tactique? La ruine de l'une des plus précieuses conquêtes de la nouvelle Serbie, la destruction de ce droit héréditaire arraché à la Porte-Ottomane par la politique de Milosch, et qui préparait, qui assurait pour l'avenir la pleine indépendance du pays. En voyant les Serbes renoncer eux-mêmes à un droit si chèrement acheté, le divan de Constantinople éprouva une joie facile à concevoir. Le jeune prince, conseillé par sa mère, avait beau prendre le titre de Michel Obrenovitch III, ce n'était pas comme héritier de Milosch Obrenovitch, c'était comme élu du sénat qu'il était appelé au trône. Or la victoire que le sénat paraissait remporter en s'attribuant le droit d'élire le souverain était en réalité un désastre pour la Serbie. Les Serbes ayant renoncé eux-mêmes à cette concession d'une principauté héréditaire, la Porte reprenait ses droits; il lui appartenait désormais d'accorder ou de refuser l'investiture aux élus du sénat, et chaque changement de règne lui fournissait une occasion légale de se mêler des affaires de Serbie. La Porte s'empressa donc de confirmer l'élection du prince Michel ; constater solennellement l'élection accomplie par le sénat, c'était constater l'abandon du droit d'hérédité. Il est inutile de dire que le mot de *prince héréditaire* ne se trouve pas dans le *bérat* qui donna l'investiture au prince Michel; une chose plus curieuse à signaler, c'est qu'il n'y est pas même question d'une souveraineté à vie. La déchéance de la Serbie suivait de près la victoire des ennemis de Milosch.

Le prince Michel était encore à Bucharest, auprès de son père exilé, quand un commissaire turc vint lui ap-

porter le diplôme. Milosch refusa d'abord de laisser partir son fils. Était-ce pour lui un moyen de punir son pays? Voulait-il soustraire un enfant aux embûches d'une situation si grave, voulait-il aussi protester contre la suppression de ce principe d'hérédité, l'une des plus sûres garanties de l'indépendance nationale? On devine que tous ces sentiments s'unissaient dans l'âme du prince déchu. Il finit cependant par consentir au départ de son fils. La politique, après tout, ne permet pas qu'on se dessaisisse de son arme, fût-elle à demi rompue. Quand la cognée nous échappe, ce n'est pas le moment de jeter le manche. Le prince Michel se rendit à son poste, et bientôt, accompagné de sa mère, escorté des principaux personnages de la Serbie, il alla recevoir à Constantinople des mains du nouveau sultan Abdul-Medjid son *bérat* d'investiture.

Singulière investiture! on reconnaît ici la main des hommes qui accompagnaient le jeune prince. C'étaient les amis de Voutchitch, de Petronievitch, par conséquent des ennemis de Milosch et de sa famille. Sous prétexte de faire honneur au jeune prince, ils étaient venus à Constantinople pour livrer au divan une partie de ses prérogatives. Abaisser à tout prix la maison des Obrenovitch, tel était le rôle de ces intègres conseillers. Ils n'eurent pas de peine à réussir. La Porte, tout en reconnaissant la majorité du prince, lui imposa deux tuteurs chargés avec lui de la direction des affaires. Pourquoi des tuteurs, si le prince, à peu près du même âge que le jeune sultan, avait été déclaré majeur et apte à ses fonctions? Pourquoi ce triumvirat dont ne parlaient ni le *hatti-chérif* de 1830 ni le statut orga-

nique de 1838? N'était-ce pas au prince qu'il appartenait de choisir ses ministres? La nomination de ces deux tuteurs, de ces deux régents associés au prince, était une véritable usurpation de la Porte. Faut-il ajouter que les deux tuteurs du prince Michel étaient choisis de manière à rendre inévitable une révolution nouvelle, c'est-à-dire un nouvel abaissement de la Serbie sous la main des Ottomans? Les hommes chargés de venir en aide au prince Michel étaient les mêmes qui avaient renversé Milosch, Thomas Voutchitch et Abraham Petronievitch.

De quelles ressources disposait le jeune prince pour faire face à tant de périls? C'était un esprit grave, attentif, naturellement droit et bienveillant. Né en 1823 à Kragoujévatz[1], il avait passé son enfance tantôt dans sa ville natale, où résidait son père, tantôt à Smédérévo, où sa mère aimait à se retirer. Plus tard, confié à un précepteur russe nommé Zoritch, puis en 1837 à un jeune Grec appelé Ranos, il avait mis sérieusement à profit les leçons de ses maîtres. Il allait parcourir l'Europe pour achever son éducation quand son père fut renversé du trône. A vrai dire, c'était encore un enfant. Qu'on se le représente, au mois de mars 1840, arrivant de Constan-

1. L'*Almanach de Gotha* fixe la date de la naissance au 4 septembre 1825; des documents que nous avons lieu de croire plus exacts le font naître deux ans plus tôt, en 1823. Même, selon certains voyageurs, c'est en 1822 que serait né le prince Michel. M. de Pirch, officier prussien qui visita Milosch en 1829, nous dit que son fils Michel avait sept ans à cette date; M. Blanqui, en 1841, l'appelle un jeune homme de dix-neuf ans. Nous adoptons comme plus probable la date de 1823; il est certain en tout cas, malgré l'*Almanach Gotha* et les écrivains qui l'ont suivi, que le prince Michel avait deux ou trois ans en 1825.

tinople à Belgrade et apprenant tout à coup les dispositions de ce *bérat* d'investiture que le divan vient de lui accorder. Les chefs de l'intrigue, c'est-à-dire les ministres mêmes qui l'accompagnaient, lui avaient laissé ignorer les termes du diplôme tant qu'il n'avait pas quitté le sol turc. A peine arrivé en Serbie, il apprend tout, il sait qu'il n'a droit qu'à une souveraineté nominale, et que les ennemis de sa race ont le pouvoir en main. Déjà on vient d'éloigner sa mère. Le voilà seul au milieu des hommes qui veulent le perdre. Si le libérateur de 1815, si le chef à la main de fer a succombé, que fera un enfant sans titre, sans force, sans expérience?

C'est peut-être sa faiblesse même qui l'a sauvé tout d'abord, je dis sa faiblesse politique unie à l'innocence de son âge et à une certaine fermeté de bon sens. Milosch eût été mieux défendu, si le souvenir de ses violences n'eût déconcerté un grand nombre de ses amis en même temps que les remords paralysaient son bras. Rien de pareil chez le prince Michel; sa loyauté, sa candeur, éveillèrent immédiatement les sympathies. Le jeune prince ayant protesté dès le premier jour contre les tuteurs que lui donnait la Porte, la Serbie se leva pour le soutenir.

C'est le 15 mars 1840 qu'il avait fait son entrée à Belgrade; la *skouptchina*, réunie par ses ordres quelques semaines après, dirigea les accusations les plus graves contre les régents : elle demanda qu'ils rendissent leurs comptes, affirmant que 8 millions de piastres manquaient aux caisses de l'Etat; elle demanda aussi que le gouvernement fût transporté de Belgrade à Kragoujévatz, afin d'arracher le prince à l'influence du pacha. C'était dire

que Voutchitch et Petronievitch se mettaient volontiers sous la protection des Turcs pour continuer à assouvir leurs vengeances aux dépens de la cause serbe. Comme dernier vœu, la *skouptchina* réclamait le rappel de Milosch. Sur ce point, le prince Michel répondit que « le retour de son père dépendait de la Porte-Ottomane, non de sa volonté propre. » Il agréa les deux autres demandes, se déclarant tout disposé, en ce qui le concernait, à se conformer aux désirs de l'assemblée. Les régents refusèrent avec hauteur : ils n'avaient pas de comptes à rendre et entendaient maintenir le gouvernement à Belgrade. Dès que cette réponse fut connue, plusieurs milliers d'hommes parurent en armes sous les murs de Belgrade, résolus à obtenir par la force les concessions demandées par l'assemblée du peuple. Le prince, pour les calmer, se porta de sa personne au milieu d'eux, accompagné du métropolitain, du consul russe et d'un commissaire ottoman. Toutes ses paroles furent inutiles. L'émeute bienveillante insista pour l'arracher à ses tuteurs; il fallut qu'il partît pour Kragoujévatz, escorté par la foule qui allait grossissant de village en village. Cet événement qui caractérise si bien la Serbie un an après la chute de Milosch s'appelle l'émeute du 6 mai 1840.

Installé à Kragoujévatz, le jeune prince est au cœur même de la contrée ; paysans et kmètes pourront désormais le défendre. C'est précisément ce que ne voulaient pas ses tuteurs. Obligés de fuir devant l'émeute serbe, Voutchitch et Petronievitch se retirèrent dans la forteresse de Belgrade, d'où ils adressèrent une plainte à Constantinople. C'était le prince Michel, disaient-ils, qui avait provoqué cette révolte pour se soustraire aux

conditions du *bérat* impérial. La Porte envoya aussitôt à Belgrade un commissaire chargé de faire une enquête et de rétablir le gouvernement. C'était un diplomate renommé, Moussa-Effendi, homme de sens et de vigueur; il dut s'incliner devant l'opinion. La *skouptchina*, consultée par lui, déclara que le prince Michel avait agi légalement et demanda l'exil des deux régents. Il y avait là une première revanche contre les usurpations de la Porte. Condamnés par la voix du peuple, ceux-ci quittèrent la Serbie, emmenant une quarantaine de leurs partisans. Où allaient-ils? A Constantinople avec Moussa-Effendi. Nouvel exemple des difficultés sans cesse renaissantes contre lesquelles le jeune État serbe était obligé de se défendre. En 1839, c'était en Russie que les conspirateurs trouvaient un refuge; en 1840, c'est auprès de la Porte. Pressés entre le *protecteur* et le *suzerain*, les Serbes ont eu besoin de la persévérance la plus obstinée, du sens politique le plus droit, pour obtenir l'indépendance qu'ils possèdent aujourd'hui, et préparer leur avenir.

Une fois débarrassé de la surveillance ottomane, le jeune prince, revenu à Belgrade, s'occupa des réformes intérieures. Il avait pour auxiliaires des Serbes autrichiens animés d'intentions excellentes, mais dont les empressements indiscrets firent souvent plus de mal que de bien. C'est le défaut des réformateurs de ne pas tenir compte du temps. On ne transforme pas un peuple à coups de décrets. Encourager l'instruction, rien de mieux; vouloir bon gré mal gré conduire à l'école tous les habitants d'un pays encore à demi sauvage, c'est un zèle excessif et irritant. Bien des bévues semblables étaient commises

chaque jour: Le jeune prince Michel, qui approuvait des idées justes, ne pouvait en surveiller l'exécution. L'inexpérience d'un prince de dix-huit ans donnait beau jeu à des agents prétentieux et brouillons. C'était fort bien fait assurément de travailler à la régénération de l'église, d'assurer au clergé séculier une existence plus digne, d'obliger les popes à ne plus vivre comme autrefois de la vie du paysan et du mercenaire; élever ces pauvres gens pour qu'ils fussent à leur tour les instituteurs du peuple des campagnes, la tentative était digne d'éloges. Rien de mieux encore que d'examiner de près toutes les misères et de calculer toutes les ressources du pays; mais pourquoi compromettre de si bonnes choses par des procédés pédantesques? Pourquoi dresser ce cadastre avec une solennité inquiétante? Pourquoi effrayer le libre paysan des forêts par l'appareil de la statistique? Surtout était-ce le moment d'augmenter l'impôt? Et que dire des financiers qui, pour enrichir le trésor public, ne craignirent pas de modifier, si légèrement que ce fût, la valeur consacrée des monnaies? La plupart des réformes administratives accomplies par les ministres du jeune prince semèrent le mécontentement et la défiance dans les rangs de cette population rustique jusque-là le meilleur appui des Obrenovitch.

Les amis se refroidissant, les ennemis reprenaient de l'assurance. Les exilés de 1840 avaient un certain nombre de partisans qui s'apitoyaient sur leur sort et réclamaient leur grâce. Soit pitié, soit faiblesse, le doux prince Michel les rappela en Serbie. On dit qu'il espéra par cette mesure calmer l'hostilité persistante de la Porte; il ne réussit qu'à introduire au sein de la

place les plus acharnés des hommes qui en faisaient le siége.

Son excuse, c'est en effet cette hostilité de la Porte, hostilité entretenue malgré lui par les personnes qu'il respectait le plus. Une insurrection très-menaçante venait d'éclater en Bulgarie (1841). Les chrétiens de Vidin, de Nissa et des contrées environnantes s'étaient soulevés contre les pachas, en appelant à grands cris leurs frères du pays serbe. La Turquie ne pouvait ignorer que la mère du prince Michel, l'ardente Lioubitza, avait encouragé par tous les moyens la révolte des raïas de Bulgarie, soit qu'elle vît dans cette levée d'armes une occasion de ramener le prince Milosch sur le théâtre des événements, soit que sa ferveur chrétienne ne lui permît pas de rester indifférente aux appels désespérés des Bulgares. Elle voulut même engager son fils dans cette insurrection. Les ministres du prince résistant à cette politique aventureuse, Lioubitza conçut le dessein de les renverser, après quoi, rappelant son mari ou dominant son fils, elle eût mis les forces de la Serbie au service de la révolution bulgare. C'était toute une conspiration. Le frère de la princesse, Gaya Voukomanovitch, était à la tête des conjurés. Les détails nous manquent sur ce singulier épisode ; nous savons seulement que le complot fut découvert et que le prince Michel se trouva sur le point de faire arrêter sa mère afin de protéger ses ministres.

Un voyageur français qui visita Belgrade au lendemain de ces mystérieux événements nous fournit des informations personnelles qui jettent sur la situation une lumière assez vive. Lorsque M. Blanqui, en 1841, entra dans le *konak* du prince Michel, il fut surpris de

trouver « un jeune homme de dix-neuf ans, grand, pâle, timide, dont la contenance trahissait à un très-haut degré l'embarras et l'ennui. » Il parlait peu, s'exprimait lentement et par monosyllabes. « Était-ce défiance de lui-même ou contrainte? ajoute M. Blanqui. Je l'ignore. L'entretien ne fut pas long, et je m'aperçus bientôt que le véritable souverain du pays n'était pas devant moi ; mais il n'était pas loin. Au moment où j'entrais dans le salon du prince, j'avais vu s'ouvrir et se refermer mystérieusement la porte d'un appartement contigu au sien : c'était celui de sa mère la princesse Lioubitza, femme de Milosch. » M. Blanqui avait bien vu; seulement il ne pouvait s'expliquer comme nous l'embarras du jeune prince sous les yeux de sa mère. Il y avait ici autre chose que la timidité d'une âme douce dominée par un génie ardent et résolu; comment ne pas y remarquer avant tout la tristesse du jeune chef, qui, voulant faire son devoir, est obligé de résister à la personne la plus noble, la plus digne d'amour et de respect? On s'explique aisément le sombre ennui du prince Michel quand on le voit entre ses ministres et sa mère : les uns lui affirmant qu'à secourir les Bulgares il perdra la Serbie; l'autre, en son exaltation, lui reprochant la mort des chrétiens bulgares égorgés par les Turcs. Dès qu'il s'agissait des chrétiens d'Orient et de l'oppression musulmane, la princesse Lioubitza était en proie à une fièvre sainte. Écoutons M. Blanqui :

« Cette femme héroïque, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire de la Serbie, me reçut avec une sorte d'effusion pleine de dignité, d'empressement et de curiosité. Elle savait que j'avais pour mission de venir constater la situation des chrétiens de la Bulgarie, et son horreur des Turcs lui faisait supposer

qu'un chrétien comme elle ne pouvait pas avoir moins de haine pour eux. Qu'on se figure une femme de cinquante ans, d'une physionomie martiale, rêveuse et austère, aux traits fortement prononcés, au regard sombre et fier, la tête nue et couronnée par une natte de cheveux gris tressés de petits rubans noirs : telle était la princesse serbe. Ses bras vigoureux étaient découverts jusqu'aux coudes, d'où flottaient, pour tout ornement, des manchettes de dentelle de couleur noire comme le reste de son costume, plutôt d'une religieuse que d'une princesse régnante ; car c'est elle qui régnait en effet ou qui essayait de régner au milieu des périls sous le nom de son fils. Elle me fit un salut plein de grâce et de noblesse, et me pria de m'asseoir auprès d'elle. — Je sais, monsieur, me dit-elle, que vous êtes un Français chargé par votre gouvernement de venir voir ce que les Turcs font ici des chrétiens... Pas ici, reprit-elle, car nous sommes chez nous, et nous ne nous laisserions pas faire. Je suis bien aise de vous voir. Vous allez juger de ce que les barbares ont fait en Bulgarie. Vous ne saurez pas tout, mais vous en verrez assez pour que l'Europe apprenne la vérité. Ah! si tous ces hommes n'étaient pas des femmes, ou s'ils étaient des femmes comme moi, notre religion serait bientôt débarrassée de ses oppresseurs. Vos femmes sont bien heureuses en Europe ! On ne les insulte pas, on ne les outrage pas impunément ; mais est-ce qu'on ne leur parle jamais de ce que souffrent les femmes chrétiennes de l'Orient ? Est-ce que les Serbes ne sont pas vos frères? — Il est impossible de rendre l'expression des traits de cette noble femme et surtout le son de sa voix pendant cette allocution saisissante... La conversation continua sur ce *ton* pendant près d'une heure, et sa ferveur était si vive que je craignis de l'exciter jusqu'à l'exaltation en demeurant plus longtemps. Je lui donnai des nouvelles du prince Milosch, que j'avais vu à Vienne. — *De mon maître*, dit-elle tristement. *Il doit bien s'ennuyer !* — Et elle me congédia avec la majesté bienveillante et naturelle d'une reine [1].

1. *Voyage en Bulgarie pendant l'année* 1841, par M. Blanqui, membre de l'Institut de France ; 1 vol. Paris, 1843, p. 69-71.

Rien de plus noble assurément que cette sympathie de la princesse Lioubitza pour les chrétiens de Bulgarie; il faut reconnaître pourtant que la princesse jouait gros jeu, si des vues politiques se mêlaient à ses généreuses ardeurs. M. Blanqui a-t-il raison de nous la représenter, dans sa résidence de Belgrade, « séparée par une simple cloison de bois des appartements de son fils, qu'elle surveillait d'un regard sombre et triste, comme l'usurpateur du trône de son père? » Des informations précises nous manquent sur ce point délicat; mais certainement, si la femme de Milosch en soutenant les chrétiens bulgares avait songé aux intérêts des Obrenovitch, elle hasardait sur une telle entreprise ou bien la restauration de son mari ou la ruine de son fils. C'était tout ou rien.

Malheureusement on était plus près de la ruine de Michel que du retour de Milosch. La Serbie se désorganisait. A l'inexpérience du chef ajoutez les divisions de sa famille, la méfiance croissante de la nation, les intrigues des anciens régents si imprudemment rappelés, la colère du gouvernement turc, qui accusait les Serbes d'entretenir la révolte des Bulgares, vous comprendrez quels périls menaçaient la jeune principauté. Obligé de se défier de sa mère, le prince ne comptait guère plus sur ses ministres. Il ne pouvait cependant se séparer d'eux quand la Porte lui enjoignait de les destituer; il les conservait donc par point d'honneur, et les ministres continuaient d'exciter le mécontentement du pays par des réformes inopportunes. Il arriva un jour que le sentiment public se trouva d'accord avec la politique ottomane pour demander le changement du ministère. C'est ce moment qu'attendait Voutchich pour

venger sa défaite; celui que la *skouptchina* de 1840 avait chassé comme un traître à la patrie devient en 1842 le représentant de la cause populaire. Il parcourt les districts, excite les plaintes, envenime les griefs, et, sans parler de révolution, provoque un grand rassemblement du peuple qui obligera le prince à renvoyer ses ministres. Changer l'administration il ne demande pas autre chose; qui donc refuserait de le suivre?

On le suivit en effet; le rassemblement populaire eut lieu sur presque tous les points du territoire. Voutchitch était au centre, à Kragoujévatz, avec un certain nombre de canons; ses amis occupaient l'est et l'ouest. A peine informé de ce mouvement, le prince Michel monte à cheval, et à la tête d'un faible détachement se dirige sur Kragoujévatz. Sa mère est auprès de lui. Partout où ils passent, des milices, des paysans, les gens de la montagne, viennent grossir la troupe du prince. Est-ce une foule hostile? Non certes. Amie? Pas tout à fait. C'est surtout une foule curieuse. On apprend chemin faisant que les insurgés ont été battus dans plusieurs districts et que leurs chefs ont passé la frontière. On avance toujours en se recrutant de village en village.

Le prince avait près de 10,000 hommes autour de lui quand il arriva devant Kragoujévatz, où Voutchitch s'était retranché avec 2,000 soldats et de l'artillerie. Voutchitch lui envoie une députation; il mettra bas les armes dès qu'on lui accordera ces trois choses: destitution des ministres, diminution de l'impôt, convocation d'une assemblée nationale. Si Michel eût consenti, les cris de révolte se seraient changés aussitôt en acclamations enthousiastes; c'eût été comme un nouveau règne, un règne débarrassé

de ses entraves et revêtu d'une consécration meilleure. Il ne crut pas que l'honneur lui permît de céder à une requête présentée les armes à la main ; n'avait-il pas d'ailleurs autour de lui une armée populaire accourue pour le soutenir? Cette illusion ne dura guère. Pendant queVoutchitch négociait, ses troupes avaient eu le temps de s'entendre avec les paysans dont se composait l'armée du prince. Au premier coup de feu, les 10,000 hommes se débandèrent, refusant de se battre contre des gens qui défendaient la cause du peuple. Il n'y eut pas de combat, il n'y eut pas de défaite ; ce fut une désertion générale. Le fils de Milosch était parti de Belgrade le 19 août 1842, confiant dans sa cause et assuré de vaincre ; huit jours après, il avait dû se réfugier en Autriche.

C'est une noble et douloureuse figure que celle du prince Michel Obrenovitch III. Jeté par une révolution sur un trône environné d'embûches, condamné à une tâche à laquelle rien ne le prépare, tout jeune, sans expérience, sans instruction, hésitant et timide plutôt par loyauté de conscience que par faiblesse de caractère, il va rejoindre son père en exil avant d'avoir atteint sa vingtième année; puis lorsqu'il a terminé son éducation, lorsque l'enfant est devenu homme, lorsqu'il a parcouru toutes les capitales de l'Europe, étudiant la politique et les lois, lorsqu'il s'est préparé à mieux servir son pays le jour où les circonstances l'y ramèneront, il est rappelé en effet par une révolution nouvelle; il revient en Serbie en même temps que Milosch, lui succède et suit une voie toute différente ; il réforme les institutions barbares, il développe les ressources du pays, il résout

des questions pendantes depuis un demi-siècle, il met la dernière main à l'affranchissement de la Serbie, il oblige les Turcs à quitter les forteresses, et, au momen où il jouit du succès de son œuvre, il tombe frappé à mort par de lâches assassins. A l'heure où finit si tristement le premier règne du prince Michel, nous n'ayons pu résister au désir d'anticiper sur les dates et de marquer en quelques traits le caractère bienfaisant de son second règne. Assurément, du mois de juillet 1839 au mois d'août 1842, le prince Michel n'a déployé aucune des qualités dont il a fait preuve dans la suite ; il en a du moins fourni les indices dans l'épreuve prématurée que le sort lui imposait. On lui a reproché son indécision ; c'était précisément chez un homme de cet âge la preuve d'une droiture naturelle et d'une parfaite honnêteté. Son ignorance l'avait perdu ; c'est par l'étude et la méditation qu'il est devenu, vingt ans plus tard, un des libérateurs du peuple serbe.

II

Avénement d'Alexandre Kara-Georgevitch. — Caractère du nouveau prince. — Conflits diplomatiques. — Rôle du gouvernement serbe dans la guerre de l'Autriche et de la Hongrie en 1848. — Les Serbes et les Magyars. — Un héros serbe au dix-neuvième siècle chanté par les rapsodes populaires.

Dès que le prince Michel eut quitté la Serbie, Voutchitch, prenant le titre de chef militaire de la nation, entra dans Belgrade et organisa un gouvernement provisoire. Il s'était adjoint ses deux amis, les adversaires les plus acharnés de Milosch et de sa famille, Abraham

Petronievitch et Stoïan Simitch. Ce titre de *chef militaire du peuple serbe* annonçait-il l'intention de préparer les voies à une troisième dynastie? C'était sous ce nom que Kara-George, au moment des grandes luttes, avait pris le commandement du pays. Si l'impétueux Voutchitch en eut la pensée, il dut sentir bientôt que cette complication nouvelle avait peu de chance de succès. Mieux valait pour lui-même, comme pour l'accomplissement de ses vengeances, appeler au trône le fils de Kara-George. Les Obrenovitch disparaissant, il n'y avait qu'un Kara-Georgevitch qui pût occuper leur place. C'était ce grand souvenir national qu'on avait mis en avant pour ébranler le prince Michel; la coalition qui avait amené la catastrophe du mois d'août 1842 n'aurait pu réunir ses éléments épars, si l'on ne s'était servi d'un lien comme celui-là pour assembler le faisceau. Bien plus, les conjurés avaient fait sortir de sa retraite la veuve de Kara-George; elle était venue ardente, implacable, accusant Milosch du meurtre de son mari et maudissant la race du meurtrier. Comme il s'agissait de porter le dernier coup aux Obrenovitch dans la personne du prince Michel, rien n'était mieux combiné que cette évocation des vieilles haines et des vieilles calomnies pour frapper les imaginations populaires. Il fallait donc, en dépit des ambitions secrètes de Voutchitch, que l'héritier de Kara-George recueillît bon gré mal gré le bénéfice des événements.

Le prince Alexandre Kara-Georgevitch était un homme de trente-six ans lorsque la révolution de 1842 lui donna le trône de Serbie. Il était né en 1806, pendant ces luttes formidables où son père transformait les bandits en

héros et arrachait les Serbes au joug le plus odieux qui fut jamais. Comment n'avait-il pas gardé la flamme de ces grands jours ? Il n'avait que sept ans, je le sais, lorsque son père avait fui le théâtre de sa gloire ; il avait onze ans lorsque le fondateur de la principauté serbe eut la tête tranchée, et la plus grande partie de sa vie s'était écoulée dans l'exil ; il semble pourtant que de tels souvenirs auraient dû éveiler en lui des ambitions plus hautes. Soit qu'il voulût servir son pays sous les Obrenovitch, soit qu'il aimât mieux réserver son avenir, il aurait dû montrer que le fils de Kara-George comprenait la valeur et les devoirs d'un titre comme celui-là. On ne rencontre chez le prince Alexandre aucune trace de tels sentiments. Certes, nul ne peut lui repocher d'avoir prêté la main au renversement du prince Michel. Tout cela s'est fait en dehors de lui. Est-il bien sûr qu'il ait désiré le pouvoir ? On ne saurait l'affirmer. Les événements l'ont pris par la main, il s'est laissé conduire [1]. Ayant désiré rentrer en Serbie après la chute de Milosch, il avait obtenu sans peine l'agrément du prince Michel, qui l'avait admis auprès de sa personne à titre d'aide de camp ; quelque temps après, il se trouva prince de Serbie. Froideur, indifférence, inertie, tels sont les traits du prince qui allait recueillir à son tour le pesant héritage de Milosch et reprendre les réformes du prince Michel.

Nous serions désolé d'être injuste pour un homme qui,

1. Un témoin des événements, M. le docteur Patzech, très-dévoué, il est vrai, à Michel Obrenovitch, va jusqu'à dire du prince Alexandre : « Il fut élu, emmené et salué prince, sans avoir eu le temps de comprendre parfaitement ce qui se passait. »

pendant une période de seize ans, a dirigé honnêtement les affaires de son pays, a opéré d'utiles réformes, a obtenu plus d'un résultat précieux, et sur qui pèse en ce moment même une accusation capitale. Il faut bien cependant marquer les traits de cette physionomie lorsqu'elle apparaît pour la première fois à la clarté de la vie publique. On la retrouvera jusqu'au dernier jour telle que nous la signalons à cette date. La froideur et l'indifférence du prince Alexandre n'étaient point après tout des conditions trop défavorables, si l'on songe à l'état où se trouvait la Serbie après la révolution de 1842. A la dictature violente de Milosch, l'heure était venue de faire succéder un régime légal et civilisateur. Le prince Michel avec ses nobles instincts l'avait bien compris de la sorte, mais il avait été desservi par des brouillons. La froideur du prince Alexandre le préservera des empressés; il laissera bien des choses s'organiser d'elles-mêmes, il aura des auxiliaires qui imiteront sa réserve, en un mot il gouvernera peu, et jusqu'au jour où la Serbie s'apercevra que ses viriles traditions sont compromises par la somnolence du prince, il aura donné au pays le temps de s'acheminer tout doucement vers la liberté constitutionnelle des États européens. Tel est, si je ne me trompe, le résumé fidèle des seize années pendant lesquelles le prince Alexandre Kara-Georgevitch a occupé le trône de Serbie.

La première année de cette période est remplie par des conflits diplomatiques où la personne du prince Alexandre ne joue qu'un rôle très-secondaire, mais qui jettent un jour assez vif sur la politique russe en Orient. La Russie, on l'a vu, avait contribué à renverser Milosch; c'est

elle pourtant qui parut le plus irritée de la révolution de 1842 et de la chute du prince Michel. Le tsar Nicolas écrivit de sa main au sultan Abdul-Medjid pour protester contre l'élection d'Alexandre Kara-Georgevitch. Comment expliquer cela ? C'est que la Turquie avait concouru à la ruine du prince Michel afin d'écarter la princesse Lioubitza et de consolider la pacification de la Bulgarie. Or, c'étaient là autant d'intérêts moscovites. Si la Russie ne veut pas qu'il y ait dans l'Europe orientale un État assez fort pour se passer de son appui, elle ne veut pas non plus que les causes d'agitation chrétienne au sein de l'empire ottoman disparaissent ou diminuent. La princesse Lioubitza, qui entretenait l'agitation bulgare, servait sans le vouloir les desseins de la Russie, tandis que d'un autre côté le prince Michel, si doux, si timide, pouvait longtemps encore occuper le trône de Serbie sans inquiéter le cabinet de Saint-Pétersbourg.

M. Blanqui, dont le témoignage a ici tant de valeur, puisqu'il a pu interroger les Russes et les Ottomans à la veille de la révolution de 1842, ne nous laisse aucun doute sur ce point. C'est bien le rôle de la princesse Lioubitza dans l'insurrection bulgare qui a excité la colère des Turcs. « Sa main était partout visible, écrit M. Blanqui ; elle avait parcouru la frontière sous différents prétextes pour prêcher la croisade contre les Turcs ; elle attendait d'un mouvement général des chrétiens la restauration de son mari, et en effet lui seul eût été capable de diriger avec succès une telle entreprise. Les Turcs ne s'y sont pas trompés, et cette conviction a dû beaucoup influer sur la politique qu'ils viennent de suivre en Serbie. Pour moi, je considère l'expulsion du prince Michel et de la

famille Obrenovitch comme une garantie que les Turcs ont voulu se donner contre le retour de l'insurrection de 1841. La princesse Lioubitza a cru travailler dans l'intérêt de son époux, et elle a provoqué la chute de son fils. Son absence dispensera les Turcs d'entretenir une armée de 20,000 hommes. Agiter les provinces chrétiennes de l'empire turc, voilà le service que la mère du prince Michel rendait à la Russie, et c'est aussi pour cela que le remplacement du jeune prince devait soulever les protestations de Saint-Pétersbourg.

La Russie soutenait que la chute ou plutôt l'abandon du prince Michel n'avait été qu'une surprise, que la nation n'avait pas été loyalement consultée, qu'il y avait lieu de revenir sur une procédure si fort irrégulière; elle proposait donc de nommer une commission mixte, une commission formée de diplomates russes et ottomans qui jugerait l'administration du prince Michel. Si le jugement était favorable au prince, les deux puissances le replaceraient sur le trône. La Turquie, afin de déjouer les intrigues russes, déclarait s'en tenir aux faits accomplis; l'Autriche l'appuyait avec vigueur, et le conflit prenait déjà des allures inquiétantes quand la diplomatie russe battit en retraite. On convint seulement d'un moyen terme. L'élection du prince Alexandre avait été faite au lendemain de la révolution, dans une *skouptchina* effarée, en présence des vainqueurs et du pacha de Belgrade; on décida que Voutchitch, Petronievitch, Stoïan Simitch, ainsi que le gouverneur de la forteresse, Kiamil-Pacha, s'éloigneraient du territoire serbe, et qu'une élection nouvelle aurait lieu. Ce n'était plus qu'une formalité; le 13 juin 1843, la *skouptchina*, présidée par la commission

mixte, ratifia les événements accomplis dix mois auparavant. Peu de temps après, le prince Kara-Georgevitch reçut de Constantinople son *bérat* d'investiture qui lui conférait la dignité de prince des Serbes comme une fonction révocable au gré du divan de Constantinople, puisqu'elle n'était accordée ni à titre héréditaire, ni même simplement à vie. Quelle série de déchéances pour l'état serbe depuis la chute de Milosch ! La principauté n'existait plus. Le haineux Stoïan Simitch était-il encore disposé à dire : « La Serbie a reculé de cent ans par la chute Milosch, mais nous nous sommes vengés ? »

Si la Serbie, pour se relever peu à peu, avait besoin d'appeler à son aide la politique la plus circonspecte, les graves et tranquilles allures du prince Kara-Georgevitch répondaient bien aux nécessités du moment. Les amis de son gouvernement signalent pourtant autre chose qu'une sagesse timide dans les actes de cette période. De grands événements ayant fourni aux Serbes l'occasion d'agir hors de leurs frontières, le prince Alexandre, disent-ils, n'eut garde de la laisser échapper. Jusqu'en 1848, la Serbie n'avait existé, n'avait donné signe de vie et de force que comme province de l'empire ottoman. Ses révoltes, ses guerres, ses victoires, la constitution de son indépendance, tout cela s'était passé au sein de l'empire; pour la première fois en 1848, elle prit part aux événements du dehors, elle exerça le droit de paix et de guerre en son propre nom, elle fit acte de souveraineté. A quelle occasion? Dans la guerre de l'Autriche contre la Hongrie.

On sait quelles vieilles haines séparent les Slaves et les Magyars. Il y a des Serbes en Hongrie, des Serbes long-

temps opprimés, qui protestaient contre le despotisme des Hongrois, comme les Hongrois protestaient contre le despotisme des Allemands. Si des événements séculaires n'avaient pas introduit les Magyars au cœur même des Slaves du sud, comme un coin au tronc du chêne, les Slaves de l'Autriche et de la Turquie, Tchèques, Esclavons, Croates, Serbes, Bulgares, domineraient aujourd'hui l'Europe orientale; mais les Hongrois sont là depuis mille ans, il est un peu tard pour discuter le droit d'Arpad et de ses compagnons. N'importe, on comprend la colère qui s'empare des Slaves toutes les fois qu'ils songent à cette usurpation de territoire qui brise aujourd'hui leurs mouvements et entrave leurs destinées. Comment donc s'étonner que les Slaves d'Autriche aient saisi avec fureur l'occasion des luttes de 1848 pour se jeter sur l'ennemi? Ce n'était pas la révolution que combattaient les Croates du ban Jellachich, c'était le Magyar détesté. Ces cris de guerre retentirent en Serbie; des bandes s'organisèrent, et le prince Alexandre s'enhardit jusqu'à favoriser le mouvement. Qui sait? n'était-ce pas une occasion de reprendre aux Hongrois la voïvodie serbe? Ne pouvait-on pas espérer du moins que l'Autriche la céderait à ses auxiliaires? Si ce fut une illusion, la pensée était audacieuse, et ce curieux épisode a droit à un souvenir.

L'assemblée nationale de Pesth s'était plainte de la mollesse avec laquelle on réprimait l'insurrection. « Entre la Lisza et le Danube, sur les frontières de la principauté de Serbie, et plus loin, à l'est et à l'ouest, vers la Transylvanie et la Croatie, habite, mêlée à des Magyars, à des Allemands, à des Roumains et à des Croates, une population assez inculte, mais vigoureuse

et guerrière, les Rasciens ou Serbes hongrois[1]. » Ce sont ces Rasciens ou Serbes hongrois qui, au lendemain de notre révolution de février, dès les premiers coups portés à l'Autriche de M. de Metternich, se levèrent contre la Hongrie en réclamant leur indépendance. L'agitation avait commencé au mois d'avril 1848 ; le 13 mai une assemblée nationale serbe fut convoquée à Karlovitz par l'archevêque métropolitain Joseph Raïachitch. Après une délibération sur la place publique, on vota d'enthousiasme les décisions suivantes : rétablissement de la dignité de patriarche conférée à Joseph Raïachitch, rétablissement de la dignité de voïvode conférée au colonel Étienne Schuplikatz, proclamation de l'indépendance des Serbes sous le sceptre de la maison d'Autriche, délimitation de leur territoire sous le titre de voïvodie serbe, union politique de cette voïvodie avec le royaume de Croatie, Slavonie et Dalmatie. Cette déclaration de droits était un appel à des principes que la Hongrie devait respecter, puisqu'elle les réclamait pour elle-même. Les Magyars, croyant voir là une intrigue autrichienne, une manœuvre de la contre-révolution, s'apprêtèrent à répondre par les armes. Un général hongrois chargé de rétablir l'ordre sur le Danube eut l'imprudence de dire à des envoyés de la diète de Karlovitz : « Je ne connais pas de nation serbe sur la carte de Hongrie. » Cette malheureuse parole mit le feu aux poudres. On niait la nation serbe, elle se leva. « Des volontaires, écrit M. Iranyi Daniel, accoururent des confins militaires, et même, —

1. *Histoire politique de la révolution de Hongrie*, par MM. Daniel Iranyi et Charles-Louis Chassin. Paris, 1859, t. Ier, p. 237.

chose fort grave diplomatiquement, — de la principauté de Serbie. »

Les historiens hongrois ne peuvent pardonner aux Serbes de la principauté leur intervention dans les affaires hongroises. Ils oublient que ces affaires hongroises étaient en même temps des affaires serbes. Si la Hongrie a de bonnes raisons pour défendre l'unité de sa constitution politique, les Serbes ont bien le droit de cherchercher à rétablir leur unité nationale. Pourquoi reprocher injurieusement aux Serbes ce que la Hongrie faisait à son point de vue? Pourquoi crier à la trahison, à la déloyauté? Il n'est pas une des invectives des Hongrois contre les Serbes qui n'ait été à cette époque répétée par l'Autriche contre la Hongrie. Si les règles diplomatiques ont été violées, c'est un tort grave sans doute; ces scrupules toutefois ont quelque chose d'étrange, si l'on se rappelle qu'il s'agit d'un temps de révolution, et que chez les Serbes, comme chez les Magyars, la passion nationale avait brisé ses freins. Au surplus, qu'on approuve ou qu'on blâme l'intervention de la principauté serbe dans dans les affaires hongroises de 1848, il est impossible de ne pas attribuer cette politique au prince Kara-Georgevitch, puisque tous ceux qui ont raconté ces événements, amis et adversaires, y reconnaissent sa main. Ce que les uns revendiquent pour lui comme un honneur, les autres le lui reprochent comme un acte déloyal. « Le devoir, dit M. Iranyi, commandait au prince Kara-Georgevitch de garder la plus stricte neutralité. Au contraire, dès l'origine, il *laissa faire;* plus tard, il *agira*. Nous le verrons sans aucun motif avouable, sans déclaration de guerre, expédier un corps d'armée auxi-

liaire aux Serbes insurgés de la Hongrie. En vain le cabinet de Buda-Pesth adressa au prince les réclamations les plus justes contre cette violation flagrante du droit des gens. Le représentant accrédité par la Hongrie près de la Porte-Ottomane protesta-t-il à cet égard à Constantinople? Nous n'avons pas de renseignements positifs sur ce point; mais nous savons que les Serbes de Turquie, envoyés en Hongrie par Kara-Georgevitch, y restèrent jusqu'au moment où on les en chassa par la force des armes [1]. »

Avant d'être chassés, ils firent plus d'une fois trembler les Magyars. On cite surtout, parmi les épisodes de cette guerre, les journées des 18 et 19 août 1848. Attaqués par l'armée hongroise sous les murs de Szent-Tamas, les Serbes repoussèrent l'ennemi avec une vigueur héroïque. Les Hongrois eux-mêmes ont rendu hommage à l'étonnante énergie de ces bandes indisciplinées. M. Iranyi raconte que, manquant de cavalerie pour lutter contre les hussards hongrois, elles y suppléèrent avec une merveilleuse audace. A travers des tourbillons de poussière on voyait tout à coup surgir des milliers d'ennemis montés sur des chariots légers; c'était la cavalerie serbe. « Ils se jetaient sur les avant-postes, les enlevaient, prenaient les vivres, les munitions, les troupeaux et disparaissaient au galop de leurs attelages avant que l'ennemi averti pût les atteindre. »

Est-il vrai que la haine des Serbes pour les Magyars se soit manifestée dans cette guerre par d'atroces barbaries? C'est ce que les Hongrois ont prétendu dès le premier jour, et ce que bien des plumes ont répété; mais un écri-

1. *Histoire politique de la révolution de Hongrie*, t. Ier, p. 343.

vain allemand, fort désintéressé, ce me semble, entre les deux partis, a prononcé une sentence toute différente. J'emprunte cette page à M. Siegfried Kapper, qui a visité les pays serbes au lendemain des guerres de 1848. « Les mémoires des généraux hongrois, les récits des derniers événements de Hongrie contiennent des descriptions sans fin des barbaries commises par les Serbes. C'est la mode aujourd'hui, c'est une manière sûre d'obtenir son brevet d'homme bien pensant, que de rejeter sur les seuls adversaires des Magyars toute les cruautés de cette lutte. Les journaux hongrois des années 1848 et 1849 ont donné le ton ; désormais quiconque traite ce sujet est tenu de glorifier l'humanité, la générosité chevaleresque des Magyars dans la conduite de la guerre et de flétrir la barbarie des Serbes. Comment en faire un crime à des écrivains qui, n'ayant rien vu par eux-mêmes, ont dû se former une opinion d'après les rapports qu'ils ont lus? Mais visitez la Hongrie méridionale, examinez les pays hongrois où ont passé les Serbes, les pays serbes où ont passé les Hongrois, et vous vous sentirez obligé d'annuler un verdict qui menace d'introduire un mensonge dans l'histoire. Je l'atteste, bien que ce soit pour des milliers de gens un article nécessaire de toute profession de foi libérale que de soutenir par serment l'humanité des Magyars, oui, je l'atteste ici et je donnerai mes preuves : du degré d'inhumanité où s'est portée l'armée hongroise dans les provinces serbes, l'Autriche, l'Allemagne, le monde, n'en peuvent avoir l'idée [1]. »

1. *Südslavische Wanderungen*, von Siegfried Kapper, 2 vol. Leipzig 1853, t. II, p. 238-239.

Il faut espérer que ces tristes souvenirs s'évanouiront; les Slaves et les Magyars seront bien obligés de s'entendre, puisqu'ils doivent vivre les uns à côté des autres. Ni la Hongrie ne disparaîtra pour laisser le champ libre aux Slaves de l'Europe orientale, ni les Slaves de l'Europe orientale ne pourront être arrêtés par les succès actuels des Hongrois dans l'accomplissement de leurs destinées. L'histoire cependant ne pouvait rejeter dans l'ombre un épisode qui a fait tant de bruit en Orient, et dont les conséquences dernières ne sont pas encore connues. Terminons du moins ce récit par des circonstances qui en marquent la signification. Si l'union des Serbes de Hongrie et des Serbes de la principauté n'a pas été réalisée par les armes dans la crise de 1848, elle l'a été, on peut le dire, dans l'ordre des sentiments et des idées. Le chef des Serbes était un jeune homme de vingt-six ans, George Stratimirovitch, qui avait servi comme lieutenant dans l'armée autrichienne et qui était accouru au premier appel de ses frères. George Stratimirovitch a aujourd'hui sa place dans la poésie serbe comme les Lazare et les Marko. M. Siegfried Kapper nous a conservé un chant d'une beauté sauvage qui met en scène un Hongrois célèbre, M. Moritz Perczel, et le jeune chef de l'insurrection serbe. Le héros, le vainqueur, on le pense bien, c'est George Stratimirovitch; Moritz Perczel, qui l'a provoqué à une lutte à mort, s'enfuit pour éviter ses coups jusque sous les remparts de la ville. On dirait une scène du xve siècle. Ce poëme et bien d'autres encore inspirés des mêmes événements se chantent, dit M. Kapper, dans tous les pays serbes, en Turquie comme en Autriche, dans la

principauté comme dans la voïvodie. Kara-George, en 1809, avait renoué les liens séculaires entre les Serbes de la principauté et les Serbes de la Bosnie et du Montenegro; Kara-Georgevitch, en 1848, soit qu'il ait laissé faire soit qu'il ait favorisé les corps francs, a renoué aussi les fraternelles relations des Serbes de son pays avec les Serbes du pays des Magyars.

III

La Serbie pendant la guerre de Crimée. — Injonctions du prince Menchikof. — Faiblesse de Kara-Georgewitch. — L'esprit public relève le souverain. — Adresse et fermeté de la politique serbe. — Les droits de la Serbie consacrés par le traité de Paris, 1856. — Gouvernement intérieur. — Fautes du prince. — Suppression des assemblées populaires. — Réveil et colère de l'opinion publique. — La conspiration de 1857. — La loi électorale de 1858. — Le premier acte de l'assemblée est de prononcer la déchéance du prince.

Un autre épisode très-digne d'intérêt sous le règne de Kara-Georgevitch, ce fut l'attitude de la Serbie pendant la guerre de Crimée. On se rappelle la fastueuse ambassade du prince Menchikof à Constantinople, ses allures impérieuses, ses paroles menaçantes; ce n'étaient pas seulement les conseillers d'Abdul-Medjid que le représentant du tsar voulait intimider, il tint la même conduite avec le gouvernement serbe. Le prince Alexandre venait d'appeler au ministère des affaires étrangères un personnage justement estimé, esprit libéral, caractère ferme, l'un des hommes d'État les plus considérables de la Serbie, M. Élia Garachanine. Ce ministère avait été occupé jusque-là par le vieil Abraham Petronievitch,

l'un des auteurs de la révolution de 1842. Petronievitch, également sensible aux séductions des Russes et aux flatteries des Ottomans, ayant tour à tour servi la cour suzeraine et la cour protectrice, ne faisait ombrage ni aux uns ni aux autres. Ce n'est pas lui que le prince Menchikof aurait eu besoin d'intimider. Tout autre était M. Garachanine. Personne à cette date ne représentait mieux ce qu'on appelait le parti national, ce parti qui, indifférent aux questions dynastiques, ne songeait qu'à servir la cause serbe. M. Garachanine, étant venu compléter son éducation politique en Occident, y avait trouvé un accueil empressé; cela seul suffisait pour qu'il eût auprès du gouvernement russe la réputation d'un esprit dangereux. Ces idées occidentales qui font échec aux projets du panslavisme, le cabinet de Saint-Pétersbourg les appelle des idées subversives et révolutionnaires. M. Garachanine était donc suspect au prince Menchikof, qui envoya de Constantinople à Kara-Georgevitch l'injonction de destituer son ministre. Cette injonction, transmise par le consul général de Russie à Belgrade, était faite dans la forme la plus impérieuse. Le prince avait vingt-quatre heures pour se décider; passé ce terme, s'il n'avait pas obéi, le consul avait ordre d'amener son pavillon. Le prince Alexandre, qui n'a jamais brillé par la résolution, eût souhaité que M. Garachanine se retirât volontairement. Le ministre s'y refusa; le prince fut obligé de consommer lui-même sa honte et de destituer, sous la menace des Russes, l'homme qui faisait le plus d'honneur à son gouvernement.

Le sentiment national des Serbes fut profondément blessé. Le sénat rédigea une adresse respectueuse, mais

dont les formules officielles laissaient percer une protestation très-vive contre l'acte de faiblesse qui affligeait le pays. « La destitution de M. Élia Garachanine, y lisait-on, enlevé au poste supérieur où l'avait appelé la confiance de Votre Altesse et dans lequel il s'était distingué par tant de qualités éminentes, a causé au sénat la plus profonde douleur... Le sénat aurait tort, s'il doutait le moins du monde de la sollicitude de Votre Altesse pour la défense et le maintien de ces droits précieux que le peuple serbe a acquis au prix de tant de sacrifices. Votre Altesse, le sénat en est convaincu, comprend mieux que personne combien le peuple serbe serait consterné, combien il serait frappé dans ses sentiments légitimes, dans sa dignité nationale, si son gouvernement fléchissait sur la question du respect et de la défense des droits qui forment la base de notre existence politique. Le sénat sait bien que Votre Altesse, dans sa haute sagesse, a déjà pris et est toujours prête à prendre les mesures nécessaires pour préserver notre pays et ses droits de la moindre atteinte, de la moindre violation; il ne vient donc pas lui proposer des mesures pour la solution de ces difficultés extraordinaires; il vient uniquement l'assurer que, d'accord avec elle, d'accord avec la nation entière, il sent la nécessité de prêter à notre constitution et à nos droits nationaux l'appui dont ils ont besoin, et qu'il est prêt à soutenir Votre Altesse unanimement, par ses actes comme par ses paroles, dans tout ce qu'elle jugerait bon d'entreprendre. »

Ne devine-t-on pas ici sous la forme d'un encouragement la plus énergique des remontrances? Le prince feignit de n'y voir qu'un témoignage d'adhésion. « Je suis

heureux, répondit-il, de me sentir entouré d'un conseil si dévoué au bien du pays. » Quant au gouvernement russe, il comprit bien que cette solennelle démarche du sénat était la ruine de ses prétentions. S'il avait réussi à écarter M. Garachanine, il n'etait point parvenu à réduire son parti au silence. En même temps que le sénat envoyait cette adresse au prince, il votait pour le ministre destitué une pension égale à son traitement.

Ces avertissements ne furent point perdus. Le prince avait été mis en demeure de défendre les droits du pays, il conforma sa politique à son devoir. Qu'on fasse honneur de sa conduite aux admonitions de l'esprit public, nous le voulons bien; encore faut-il reconnaître que, une fois averti et redressé, il marcha d'un pas sûr à travers les difficultés de la crise orientale. Il avait d'abord cédé à la Russie, qui ne l'aimait point; il résista bientôt et à la Russie, dont il se défiait, et à la Turquie, dont il était l'obligé, et à l'Autriche, qu'il avait soutenue naguère contre les Hongrois. Pendant toute l'année 1853, au moment où la Russie et la Turquie se préparent à la lutte, le prince Kara-Georgevitch, malgré toutes les obsessions en sens contraire, maintient résolûment la neutralité du pays serbe. C'est l'Autriche d'abord qui, aux approches de la guerre, conçoit le projet d'occuper militairement la Serbie et tâche d'amener le prince à cette idée: la Serbie entière proteste, et l'Autriche recule (juillet 1853); puis c'est la Russie qui s'efforce d'associer le prince Alexandre à ses intérêts, le menaçant, s'il résiste, d'une révolution populaire et du retour des Obrenovitch : soutenu par la diplomatie française à Constantinople, le prince dédaigne ces menaces. Plus

tard, c'est la Porte-Ottomane qui veut l'engager sous sa bannière ; le prince sait que la Serbie veut rester neutre, il obéit à sa consigne. Le 28 octobre 1853, le jour même où Omer-Pacha traverse le Danube à Vidin et se dirige contre les Russes, qui ont envahi les principautés roumaines, le sultan somme le prince de Serbie de s'expliquer sur la conduite qu'il prétend tenir dans le conflit qui commence. On connaît la réponse de Kara-Georgevitch. « Le gouvernement serbe ne saurait prendre part à la lutte qui a éclaté entre les deux puissances protectrices de la Serbie. Il observera la plus stricte neutralité, et dans aucune occasion, sous aucun prétexte ne permettra qu'un corps d'armée, à quelque parti qu'il appartienne, viole les frontières de son territoire. » La lutte grandit, chacun prépare ses armes; le 27 décembre, le sultan Abdul-Medjid abolit le protectorat de la Russie sur la Moldavie, la Valachie, la Serbie, en maintenant tous les priviléges des trois principautés. Cet acte, qui modifie si profondément les conditions politiques de la Serbie, cet acte peut-être indifférent aujourd'hui, peut-être dangereux demain, comment les Serbes le jugeront-ils? Ils remercieront les Turcs et feront leurs réserves. Le 4 février 1854, un commissaire de la Porte, Éthem-Pacha, étant venu apporter à Belgrade le *hatti-chérif* du 27 décembre, le prince fit solennellement la réponse que voici : « La confirmation des priviléges de la Serbie est acceptée avec reconnaissance; toutefois la Serbie désire le maintien des traités turco-russes de Bucharest, d'Akermann, d'Andrinople, et elle est bien résolue à conserver la position que les traités lui assurent vis-à-vis de la Russie comme vis-à-vis de la Porte. »

Cette persistance dans une politique aussi honnête que ferme est un titre d'honneur pour le gouvernement du prince Kara-Georgevitch. Les Serbes en furent récompensés. Lorsque les plénipotentiaires des grandes puissances signèrent à Paris, le 30 mars 1856, le traité qui mit fin à la guerre d'Orient, les conquêtes de Kara-George et de Milosch reçurent une éclatante consécration. La Serbie continuait à relever de la Porte, mais ses immunités, ses priviléges, ses droits, étaient placés désormais sous la garantie collective des grandes puissances européennes. Pendant un demi-siècle environ, elle avait été ballottée sans cesse de la Turquie à la Russie, de la puissance suzeraine à la puissance protectrice ; désormais elle pouvait se mouvoir plus librement. « En conséquence, dit l'article 28 du traité de Paris, ladite principauté conservera son administration indépendante et nationale, ainsi que la pleine liberté du culte, de législation, de commerce et de navigation. » L'article 29, il est vrai, contenait certaine disposition qui pouvait devenir, qui est devenue en effet une cause de conflits entre les Serbes et les Turcs; il maintenait le droit que s'était attribué la Porte de tenir garnison en Serbie. Heureusement l'espérance d'un progrès décisif sur ce point, espérance qui tenait si fortement au cœur des Serbes, ne leur était pas interdite par le traité de Paris. Le protocole n° XIII contenait cet appendice indiqué et maintenu dans le texte définitif : « Sa Majesté le sultan s'engage à rechercher, de concert avec les hautes puissances contractantes, les améliorations que comporte l'organisation actuelle de la principauté. » Ainsi, plus de suzeraineté défiante occupée dans l'ombre à retirer ses concessions, plus de

protection exclusive et intéressée, disant : « Je veux que tu vives, je ne veux pas que tu grandisses. » C'est dans l'atmosphère de la civilisation européenne que cette terre de Serbie, hier encore héroïquement barbare, est appelée à vivre et à grandir.

Pendant que le gouvernement serbe, guidé par l'esprit national, maintenait ainsi sa ligne en des circonstances si périlleuses, d'utiles réformes s'accomplissaient dans le domaine de la législation. On cite une série de lois édictées sous le règne de Kara-Georgevitch au grand profit de l'ordre et de la sécurité publique. Jusque-là, c'étaient encore les vieilles coutumes qui servaient de règle aux tribunaux, et, quelle que fût la fidélité des Serbes aux traditions de leur pays, on devine à quels abus devait conduire un pareil système dans une société en proie à tant de secousses. Il était bien temps de donner une base solide au droit commun. Ce travail avait été entrepris sous Milosch; les commissions nommées par le prince Alexandre en réalisèrent la meilleure partie. C'est ainsi que le code de procédure criminelle fut promulgué en 1850, le code de procédure civile en 1853; d'autres lois encore, qui appartiennent à la même période, sont signalées comme ayant mis fin à l'incertitude des justiciables et à l'arbitraire des juges [1].

Comment donc un gouvernement qui avait si bien conduit sa politique étrangère sans renoncer aux réformes intérieures est-il tombé peu de temps après sous la réprobation unanime du pays? Il faut bien reconnaître ici ce

1. Voyez dans le répertoire si riche de M. F. Kanitz (*Serbien, Historisch-ethnographische Studien aus den Jahren* 1859-1868, Leipzig 1868) l'intéressant chapitre sur la justice, p. 635.

que nous soupçonnions tout à l'heure, à savoir que l'esprit public avait eu la part principale dans les actes du gouvernement serbe. Sauf le jour où Kara-Georgevitch destitua M. Garachanine pour obéir aux injonctions du prince Menchikof, son vrai mérite fut de se conformer à la volonté populaire si clairement manifestée. Il est probable que, sans les crises de la guerre de Crimée, le prince Alexandre ne se serait pas maintenu si longtemps sur le trône. Ce furent ces crises qui le soutinrent précisément parce qu'elles empêchaient le pays de donner une longue attention aux fautes personnelles du prince et de juger son administration à la clarté du soleil. Les grandes émotions patriotiques faisaient oublier les griefs particuliers. On était inquiet pour demain, on ne pensait plus aux choses d'hier. Une fois la paix assurée, la situation intérieure fut éclairée tout à coup d'une lumière impitoyable.

Quel que soit chez l'historien le désir d'être impartial et vrai, il est des cas où l'entière franchise est impossible. Dieu nous garde d'oublier, en traçant ces lignes, quel est aujourd'hui le sort du malheureux fils de Kara-George ! Accusé de complicité dans le meurtre du noble fils de Milosch, jugé par contumace à Belgrade, jugé en personne à Pesth (car ce long procès se poursuit sur deux théâtres à la fois), il défend son nom et sa vie contre des adversaires redoutables. Certes, ce n'est point le moment d'apprécier en toute liberté le caractère du prince Alexandre. Ses torts, s'il en a eu, les influences de son entourage, s'il est vrai qu'on puisse les lui reprocher, ne sont-ce pas là autant d'éléments dont une accusation passionnée s'empresserait de tirer parti ? Souvenons-

nous donc que les paroles les plus inoffensives sont exposées en pareil cas à devenir une arme meurtrière. Bien loin de prêter main-forte à l'accusation, si notre voix avait quelque autorité dans ce débat, l'intérêt de la Serbie nous engagerait à recommander l'extrême prudence, l'extrême modération, ces garanties de toute justice, particulièrement nécessaires à la justice politique. Cela dit, nous devons pourtant remplir en conscience nos obligations d'historien et résumer les documents qui nous semblent les plus dignes de foi. Or, ce qu'on reprochait à Kara-Georgevitch, ce qui avait fini par le rendre absolument impopulaire, c'était d'un côté l'accaparement de toutes les places par les membres de la famille du prince, de l'autre sa soumission complète à l'influence autrichienne.

On se rappelle sans doute ce Jacob Nenadovitch, un des héros de l'insurrection de 1806, un de ceux qui avaient rivalisé avec Kara-George pour l'affranchissement du pays et qui lui disputaient le titre de prince des Serbes. Le fils de Kara-George avait été marié à une Nenadovitch. C'était cette famille, si puissante de 1806 à 1813, infidèle à son poste au moment de la grande déroute, réfugiée dans les principautés roumaines, revenue en Serbie pendant le règne de Milosch, mais privée alors de toute influence, qui prenait enfin sa revanche sous Kara-Georgevitch, grâce à la faiblesse du prince. Ce mariage la rapprochant du trône, elle en occupait toutes les avenues. Chez un peuple jeune, plein de séve, où le patriotisme éveille à fois l'ambition et le talent, cet abandon des principaux emplois aux membres d'une seule famille était une insulte de tous les

jours. Il y avait usurpation et tyrannie. On étouffait. Ajoutez à cela l'attitude si humble de Kara-Georgevitch en face de la réaction autrichienne. C'était le moment où l'Autriche, à peine remise des secousses de 1848, prétendait soumettre tous les peuples de l'empire à une centralisation inflexible. Slaves et Hongrois subissaient le même joug. Les Serbes de Stratimirovitch, les Croates de Jellachich, naguère encore les auxiliaires de l'Autriche, étaient courbés sous le sceptre des Habsbourg aussi bien que les Magyars du comte Széchenyi. Pour imposer un système si dur, si révoltant, un système, on l'a bien vu à Sadowa, si funeste à l'Autriche elle-même, il fallait empêcher que la vie politique ne fît trop de bruit sur les frontières chez les peuples de même race. Les Serbes de Turquie donnaient un mauvais exemple aux Serbes d'Autriche. La voïvodie, l'Esclavonie, la Sirmie, le Banat, toutes ces provinces habitées par des Serbes ne sont séparées de la principauté que par la Save et le Danube ; le libre développement de la principauté, cette lutte constante avec le suzerain, ce perpétuel qui-vive, ces *skouptchinas* qui élevaient et déposaient les chefs du peuple, toutes ces scènes d'une vie nationale et indépendante, ne serait-ce pas là pour les Serbes autrichiens un douloureux contraste, c'est-à-dire une provocation incessante? Le cabinet de Vienne s'empara du prince Alexandre Kara-Georgevitch, et pendant une période de dix années il n'y eut pas une *shouptchina* en Serbie. Le congrés national consacré par les siècles, les libres rassemblements dont l'usage s'était perpétué jusque sous le joug des Turcs, la *skouptchina*, qui avait entretenu la vie nationale et sauvé le

pays, la *skouptchina* des Douschan et des Lazare était abolie par un fils de Kara-George! On murmura d'abord, on finit par conspirer.

Le 9 octobre 1857, la police découvrit un complot qui menaçait la vie du prince. Plusieurs sénateurs, le président même du sénat, étaient au nombre des conjurés. Dès les premières arrestations, le prince voulut profiter de la crise pour supprimer le sénat, dont la surveillance l'inquiétait. C'était toujours ce même sénat organisé contre Milosch par le statut de 1838; c'était toujours cette même loi qui, partageant le pouvoir entre le prince et le conseil, établissait de l'un à l'autre des rapports mal définis. Qu'il y eût sur ce point des réformes à faire, les amis de la cause serbe en étaient persuadés; seulement le prince Kara-Georgevitch était moins en mesure qu'un autre de tenter cette réforme, lui qui depuis dix ans refusait de convoquer l'assemblée nationale. Se défiant du peuple, hostile au sénat, sur qui s'appuyait-il? On le voyait trop bien, sur les influences extérieures. C'était l'Autriche qui dirigeait le gouvernement serbe. Fort de cet appui, le prince n'hésita point à se débarrasser des sénateurs. Ceux qui étaient restés en dehors du complot furent pressés de donner leur démission sous peine d'être arrêtés comme complices; la plupart obéirent, et le procès commença.

On a vu plus haut qu'un des actes les plus honorables du gouvernement du prince Alexandre était la promulgation de certaines lois qui mettaient fin à l'arbitraire. A quoi bon ces lois sagement réglées, si l'on n'en tenait pas compte? Les accusés du complot tramé contre le prince Kara-Georgevitch au mois d'octobre 1857

ne furent protégés par aucune des garanties qui venaient d'être données à la justice. L'instruction demeura secrète : point de débats publics, nul contrôle de l'opinion. Était-on bien sûr que les agents du prince ne leur eussent pas arraché des aveux par des privations et des violences? Ces doutes circulaient dans le pays, de sourdes colères s'éveillaient, et quand on sut que les accusés étaient condamnés à mort, peu s'en fallut que Belgrade ne fût ensanglantée par l'émeute. Sans l'intervention des puissances signataires du traité de Paris, la lutte était inévitable. Les puissances demandaient que l'exécution de la sentence fût au moins suspendue, et bientôt un ordre exprès de la Porte obligea Kara-Georgevitch de commuer la peine de mort en celle des travaux forcés à perpétuité. Quelques jours après, on vit les hommes les plus considérables de la Serbie, les fers aux pieds et aux mains, vêtus de la livrée du bagne, traverser les rues de Belgrade sur des charrettes.

A ce spectacle, on le pense bien, l'émotion redoubla. Sous quel régime vivait-on, puisque les lois étaient ainsi violées? Si Milosch Obrenovitch agissait en despote, du moins était-ce un despote serbe, dévoué à la cause serbe. Pouvait-on supporter plus longtemps ce personnage équivoque, pacha turc ou préfet autrichien, qui, pour conserver son poste, sacrifiait de jour en jour plus visiblement l'indépendance et les lois de la principauté? La Porte-Ottomane, qui ne voulait point de révolution à Belgrade, intervint encore pour calmer les esprits. Elle envoya un commissaire, Éthem-Pacha, qui se fit remettre toutes les pièces du procès; c'est à la suite de cette révision que les accusés furent affranchis des travau

forcés et condamnés simplement à l'exil. Ainsi, dans un état chrétien, la Turquie avait dû s'interposer entre les juges et les justiciables afin de rétablir les garanties du droit!

Les diplomates, qui s'efforçaient d'étouffer en Serbie toute cause de trouble, firent une chose plus importante encore; ils décidèrent deux des chefs du parti national, M. Élia Garachanine et le vieux Voutchitch, à se rapprocher du prince Alexandre. Le prince, qui ne les aimait point, dut accepter leurs services; M. Garachanine eut le ministère de l'intérieur, M. Voutchitch la présidence du sénat.

Il n'y avait pas de nom plus populaire alors que celui de M. Élia Garachanine; il représentait à la fois les idées de légalité que la Serbie voulait substituer aux caprices de la dictature et le principe de l'indépendance nationale, que l'on s'indignait de voir si mollement défendu. Son premier soin fut de définir plus nettement les rapports du prince et du sénat; dans ce travail, les prérogatives du prince furent diminuées, et l'Autriche eut beau s'opposer de toutes ses forces à cette modification de la loi de 1838, le gouvernement turc y consentit. N'est-il pas singulier de voir l'Autriche soutenir ici les prérogatives du prince, comme si le prince était lui-même incapable de prendre sa cause en main? Cessez de vous étonner : l'Autriche défend sur le trône de Serbie l'homme qui seconde la réaction autrichienne en s'obstinant à ne pas convoquer la *skouptchina*. Sur ce point, M. Garachanine essaya vainement de vaincre sa résistance; il fallut que des événements graves, faisant éclater à tous les yeux la responsabilité si lourde assu-

mée par le prince, l'obligeassent à des concessions tardives.

D'après le *hatti-chérif* de 1830, les forteresses de la frontière devaient rester aux mains des Turcs. On a vu dans nos précédentes études qu'une interprétation très-fausse du texte, interprétation infligée au prince Milosch par le ressentiment de la Porte et le mauvais vouloir de la Russie, avait autorisé les Turcs à garder non-seulement la forteresse de Belgrade, mais une partie de la ville. Turcs et chrétiens se trouvaient constamment en face les uns des autres. De là des complications continuelles et souvent de périlleux conflits.

Tous les voyageurs qui ont visité depuis cette date les contrées du Danube, M. Saint-Marc Girardin en 1836, M. Blanqui en 1841, M. Siegfried Kapper en 1849, ont signalé les embarras et les périls d'une loi qui donnait aux Turcs les forteresses, aux Serbes les campagnes et les villes. « Au premier coup d'œil, dit M. Saint-Marc Girardin, les Turcs qui sont à Belgrade, à Semendria, à Orschova, semblent un corps d'occupation ; ils ont l'apparence de vainqueurs et de maîtres. En fait, ce sont des prisonniers et des otages. » Et après les avoir peints vivement en quelques traits, après les avoir montrés « enfermés dans leurs forteresses, ne pouvant rien posséder au dehors, réduits à la plus profonde misère, privés de ces fiefs, de ces dîmes que la victoire des Serbes a supprimés, et que le sultan a oublié de remplacer pa un revenu ou par une paye, » le voyageur signale une différence déjà visible à cette date entre les Turcs de Belgrade et ceux des autres forteresses. « Pauvres et en petit nombre au milieu d'une population étrangère,

les Turcs à Semendria et à Orschova ont senti leur faiblesse et s'y sont résignés. Ils ont abjuré cet orgueil ottoman qui les avait rendus odieux aux Serbes, et ils vivent en bonne intelligence avec leurs anciens sujets, devenus aujourd'hui les arbitres de leur sort. Aussi la haine des Turcs devient chaque jour moins vive en Serbie, car des Turcs les Serbes ne haïssaient que la tyrannie ; il y a du reste dans les mœurs simples et guerrières des Turcs quelque chose qui convenait au caractère des Serbes. A Belgrade, dit-on, les Turcs ne sont pas résignés à leur faiblesse. Ils sont plus pauvres peut-être et plus misérables encore qu'à Semendria et à Orschova; mais ils sont plus fiers [1]... »

Rien de plus juste. M. Saint-Marc Girardin écrivait cela en 1836, et pendant les trente années qui ont suivi, jusqu'au jour où le fils de Milosch a eu l'honneur de faire rendre à la Serbie la garde de ses forteresses, on a vu ces Turcs de Belgrade accroître sans cesse leurs positions en dehors des lieux qu'on leur avait assignés, empiéter dans la ville sur les quartiers voisins, s'emparer de plusieurs portes, y mettre des sentinelles, s'établir même dans la campagne, si bien que les occasions de conflit pouvaient se produire à chaque instant. Tout cela devait aboutir au bombardement de Belgrade en 1862.

Dès l'époque où nous sommes parvenus dans ce récit, on pouvait pressentir une catastrophe à voir l'irritation des Turcs éclater de temps à autre par de stupides violences. Le 7 juin 1858, dans la soirée, M. de Fontblanque, consul général d'Angleterre à Belgrade, est assailli par un

1. Saint-Marc Girardin, *Souvenirs de voyages et d'études*, 1 volume. Paris 1852, p. 193-194.

soldat turc, et, sans le secours de quelques Serbes, il serait tombé sous les coups de l'assassin. A la suite de cet acte sauvage, le consul arbore son pavillon. Les Turcs, irrités de ce rappel à l'ordre, envoient une dizaine de soldats pour abattre le drapeau anglais. L'Angleterre, si insolemment outragée, aurait pu exiger une réparation éclatante; elle se contenta de demander le changement de la garnison de Belgrade et le jugement des coupables devant les tribunaux de Constantinople. Peu de temps après, le nouvel ambassadeur du cabinet de Londres auprès du sultan, sir Henry Bulwer, passait par Belgrade en se rendant à son poste; il fit saluer son pavillon par le canon de la forteresse, et toute la garnison turque, aussi bien que les troupes serbes, vint lui rendre les honneurs militaires.

Satisfaction était donnée au droit des gens; mais le principe du mal persistait toujours. De tels faits auraient été impossibles, si la présence d'un gouverneur turc, non-seulement dans la forteresse, mais dans un des quartiers de Belgrade, n'eût amené des conflits de juridiction entre la Porte et le gouvernement serbe. C'était à la justice serbe de punir un crime commis en pays serbe; au lieu de cela, le gouverneur de la forteresse réclamait l'accusé, qui souvent demeurait impuni. On cite plus d'un fait de ce genre sous le règne de Kara-Georgevitch. L'attentat du 7 juin 1858 était d'une nature si grave, que M. Garachanine réussit cette fois à faire comprendre au prince quelle responsabilité il assumait devant l'Europe comme devant le peuple serbe en tolérant une situation d'où provenaient de tels désordres. Milosch n'avait cessé de protester contre la violation du

hattichérif de 1830 ; le mal s'accroissant toujours, était-ce le moment de garder le silence ? Que le prince s'adressât du moins à l'opinion publique, qu'il fît partager aux représentants du peuple cette responsabilité trop lourde pour un seul homme, voilà ce que le bon sens exigeait. Ces arguments de M. Garachanine triomphèrent de la résistance ou, si l'on veut, de l'inertie obstinée de Kara-Georgevitch. Il fut décidé que la *skouptchina* serait convoquée d'après une nouvelle loi électorale qui régulariserait la vieille coutume nationale.

Cette loi, votée par le sénat au mois de novembre 1858, établissait tout un système représentatif ; nous en citerons les dispositions fondamentales. « Tout Serbe est électeur à l'âge de vingt-cinq ans, éligible à trente. Les ecclésiastiques et les employés ne sont ni électeurs ni éligibles. L'élection est directe dans les campagnes, à deux degrés dans les villes. Les députés sont les représentants, non d'une localité, mais de l'ensemble de la nation. Font partie de droit de l'assemblée les présidents de la cour de cassation, des tribunaux d'appel et de cercle, les archiprêtres des cercles, quatre archimandrites des couvents et quelques autres hauts fonctionnaires. Les députés sont inviolables pendant la session, et on ne peut les rendre par la suite responsables de leurs votes. Le vote est public. L'assemblée délibère sur les propositions du gouvernement ; elle a aussi le droit d'initiative. Ses décisions ne sont valables que lorsqu'elles ont été sanctionnées par le sénat et par le prince. L'assemblée nomme son président et le reste du bureau [1]. »

1. Nous empruntons ce résumé à l'*Annuaire des Deux Mondes*, t. IX, p. 725-726.

Les événements marchent dès-lors avec une rapidité singulière. En vain la Porte-Ottomane essaye-t-elle de protester contre la réunion de la *skouptchina*, en vain envoie-t-elle un commissaire à Belgrade pour surveiller les événements; la nation veut être représentée, elle le sera. La loi électorale a été votée dans le courant de novembre 1858; le 28, les élections ont lieu; le 30, l'assemblée se réunit. Son premier acte est de voter des remercîments aux puissances qui, par le traité de Paris, ont garanti les droits du peuple serbe; puis, dans une adresse à la Porte, elle réclame contre l'opposition que la Turquie vient de faire à la convocation de la *skouptchina*, contre l'envoi d'un commissaire, surtout contre l'intention que manifestait ce personnage d'assister aux séances de l'assemblée. Ces points réglés, les représentants de la Serbie peuvent donner toute leur attention aux affaires intérieures. Il convient de remarquer ici que la *skouptchina* de 1858 n'était plus, comme autrefois, un de ces congrès tumultueux où se pressaient des milliers de Serbes, et qui, incapables d'une délibération, ne pouvaient que répondre par des cris, par des *oui* ou par des *non*, à des demandes préparées d'avance. Les anciennes *skouptchina* ne duraient guère plus de quatre jours; celle-ci se compose de quatre cent trente-sept députés qui peuvent traiter librement toutes les questions.

Voilà donc le système représentatif introduit chez ce petit peuple, instruit déjà par tant d'épreuves, et savez-vous quel est le premier vote de l'assemblée nationale? savez-vous quel acte va sortir de ce premier appel à la conscience du pays? Un acte d'accusation contre le prince Kara-Georgevitch. C'est le prince qui est cause

de l'abaissement du pays : le prince s'est séparé du sénat et de la nation, le prince n'a jamais eu avec le sénat que des rapports irréguliers, et depuis dix ans il a refusé de convoquer la *skouptchina* malgré des promesses solennelles; le prince livre toutes les places aux parents de la princesse sa femme, le prince est l'exécuteur des volontés de l'Autriche. Que de réfugiés politiques livrés par Kara-Georgevitch à la police des Habsbourg ! que de taches à l'honneur du pays serbe! Et tout cela était dit sans violence, simplement et naturellement, comme s'il eût été impossible de tenir un autre langage, comme si la conscience du pays n'eût fait que se soulager par cette publique expression de ce qui remplissait toutes les âmes.

La conclusion est originale. Cette espèce de grand jury, qui voulait remédier au mal sans recourir à la force, somme le prince d'abdiquer; dix-sept membres de l'assemblée, représentant chacun un des dix-sept districts de la Serbie, se rendent chez Kara-Georgevitch, et l'invitent à déférer au vœu de la nation. Il répond qu'avant de rien décider il veut consulter ses ministres, s'entendre avec le sénat ; mais le sénat était en ce moment même saisi de la question par l'assemblée nationale... Effrayé de la marche rapide des choses, le prince chercha un refuge dans la forteresse occupée par les Turcs. Le lendemain 23 décembre, l'assemblée déclara qu'Alexandre Kara-Georgevitch avait cessé de régner, et proclama prince de Serbie l'ancien libérateur de 1815, le dictateur tombé en 1839, le vieux Milosch, dont le nom signifiait toujours affranchissement des Serbes, indépendance et fierté nationale. Il y eut dans la journée du 24 quelques démonstrations insignifiantes en faveur

du prince déchu; ses partisans, ses créatures, un petit nombre de sénateurs, essayèrent de relever sa cause. Ces vains efforts ne firent que mettre en relief l'unanimité du mouvement. Le sénat ne tarda guère à se déclarer d'accord avec l'assemblée. Il fallut bien que le prince, malgré la froide obstination de sa résistance, se résignât à signer son abdication et à quitter la forteresse.

IV

Rappel du vieux Milosch. — Son retour triomphal, 2 janvier 1859. — Il promet de renoncer aux procédés du despotisme. — Le pouvait-il? — La Serbie nouvelle. — Le prince Michel, fils de Milosch, est l'espoir des idées libérales. — Derniers actes, dernières victoires de la politique extérieure de Milosch. — Mort de Milosch, 26 septembre 1860. — Résumé : l'avenir de la Serbie.

Le sens de la révolution accomplie si paisiblement à Belgrade le 23 décembre 1858 était tout entier dans ces paroles de la *skouptchina :* « Nous nommons prince de Serbie Milosch Théodorovitch Obrenovitch, *avec l'hérédité à lui accordée autrefois par la Porte-Ottomane.* » Le prince Alexandre avait laissé amoindrir entre ses mains les droits de la principauté; on rappelait Milosch pour relever le trône et la nation. En attendant sa réponse, l'assemblée, qui s'était déclarée investie elle-même du pouvoir souverain, avait institué une administration provisoire, à la tête de laquelle était M. Garachanine. Le premier acte du gouvernement fut de notifier la révolution au sultan et à Milosch. Le 27 décembre, deux adresses fut signées par les quatre cent trente-sept députés :

l'une, adressée à Abdul-Medjid, racontait les derniers événements et réclamait l'investiture pour l'élu de l'assemblée avec l'hérédité dans la ligne masculine; l'autre, destinée à Milosch, l'informait du vote de la nation, et lui annonçait le départ d'une députation qui allait le chercher à Bucharest.

Milosch ne pouvait hésiter devant cet appel de la Serbie. Malgré ses soixante-dix-huit ans, il en ressentit une joie toute juvénile. N'était-ce pas ce qu'il attendait depuis 1839? Du fond de l'exil, à Vienne ou à Bucharest, il avait sans cesse les yeux sur les Serbes, il suivait la marche des affaires, épiait les mouvements de l'opinion, guettait les circonstances propices, et, persuadé que son jour viendrait, il éprouvait pourtant une impatience fébrile à voir les heures si lentes. Jamais il n'avait pu se résigner à l'inaction. Dès le lendemain de sa chute, quand les passions soulevées contre lui étaient encore si furieuses, il avait conçu l'ambition de reprendre son rôle sur un plus vaste théâtre. Affranchir les chrétiens de Bulgarie et de Bosnie, rassembler les Serbes dispersés dans les provinces turques, réaliser le rêve de ses plus audacieux compatriotes, rétablir la grande Serbie, la Serbie de Douschan le Fort, puis rentrer vainqueur et ce magnifique présent à la main dans la principauté qui l'avait abandonné à ses ennemis, voilà quelles visées grandioses exaltaient l'imagination de l'exilé. C'était en 1839, au moment où la France soutenait Méhémet-Ali contre la Porte. Milosch espéra un instant que la France l'aiderait à faire dans le nord de l'empire ce que le pacha d'Égypte faisait à l'extrémité opposée. Il demanda des entrevues secrètes à M. Adolphe Billecocq, notre

consul général à Bucharest. Cette curieuse anecdote a été révélée il y a vingt ans par un de nos collaborateurs de la *Revue des Deux-Mondes*, M. Hippolyte Desprez, qui occupe si dignement aujourd'hui l'un des premiers postes au ministère des affaires étrangères. « Tout cela, dit M. Desprez, se passait aux heures les plus sombres de la nuit. Milosch y apportait d'autant plus de persévérance et de ténacité que l'agent français y avait dû mettre d'abord plus de défiance. Le prince exilé déployait dans ces entrevues tout ce que son éloquence orientale savait emprunter d'arguments spécieux et de pensées caressantes. Capable de s'émouvoir et surtout de paraître ému, il développait ses plans avec cette chaleur qui, chez les Orientaux, est souvent le voile de la finesse. Il parlait abondamment des sentiments et des forces politiques qui s'éveillaient dès lors au sein des trois grandes puissances slaves de Serbie, de Bulgarie et de Bosnie, entremêlant au tableau des vertus guerrières de ces peuples ce que lui-même avait fait naguère d'expéditions hasardeuses à l'aide de leurs bras. D'ailleurs il n'oubliait pas la mise en scène. Lorsqu'il pensa que ces entrevues pouvaient être moins mystérieuses sans inconvénient, il y fit quelquefois intervenir sa dévouée et digne compagne, la princesse Lioubitza, « celle qui plus d'une fois, disait-il, entourée de ses femmes, avait tenu pendant les engagements nocturnes des Serbes contre les Turcs les torches qui devaient servir de signaux de ralliement à l'armée serbe. » Or quelle était la conclusion de tous ces discours? Invariablement cette pensée que, si la France y voulait consentir, Milosch était prêt à prendre au sein de la Turquie d'Europe le rôle

que Méhémet-Ali jouait alors avec tant d'éclat apparent dans la Turquie d'Asie[1]. »

Deux ans plus tard, en 1841, M. Blanqui, traversant Vienne, où se trouvait alors le prince Milosch, eut avec lui une longue entrevue grâce à l'entremise de l'ambassadeur de France, M. le marquis de Sainte-Aulaire; il fut stupéfait de la verve avec la quelle le proscrit parlait de son rôle à venir. Quel feu! quelle *furia!* quels flots d'éloquence sauvage! L'interprète était un Bulgare : animé des mêmes passions, en extase devant son maître, très-souvent il oubliait de traduire, et le prince continuait toujours, ardent, impétueux, intarissable. Qu'importe! Les choses que le voyageur n'entendait pas furent aussi instructives pour lui que celles qu'il put saisir. Le ton, le regard, le geste, tout parlait chez Milosch. Son ambition et son espoir éclataient en toute sa personne. Et plus tard, pendant les seize années du règne de Kara-Georgevitch, que de fois il avait appelé avec impatience le signal des événements! Non certes, il ne pouvait hésiter à reprendre le commandement des Serbes. Sous ses cheveux blanchis s'agitait la même flamme.

L'entrée de Milosch à Belgrade, le 2 janvier 1859, fut un véritable triomphe. De toutes parts, la foule était accourue pour saluer l'illustre vieillard. On avait oublié ses violences, sa rapacité, le joug de fer sous lequel il avait courbé le pays; on ne voyait en lui que le défenseur de l'indépendance nationale. Lui, au contraire, il se sou-

1. Voyez dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 février 1850, les pages ou M. Desprez examine la brochure du prince Michel, *Milosch Obrenovitch, ou Coup d'œil sur l'histoire de la Serbie de* 1813 *à* 1839.

venait de ses fautes, et, pensant que plus d'un peut-être se demandait tout bas si les anciennes exactions n'allaient pas recommencer, sa première parole fut une promesse de désintéressement. « J'obéis, disait-il, à l'appel impérieux du peuple serbe, » et tout à coup, comme pour rassurer ceux qui avaient conservé certains souvenirs, il ajoutait : « Je n'ai plus de frères vivants. Dieu et ma nation m'ont comblé de toute espèce de biens ; je n'ai donc plus besoin de me mettre en peine le moins du monde pour moi et ma famille. » Franchise ingénue qui peint l'homme et le pays ! Si le prince avait eu encore besoin d'enrichir sa famille, d'accroître son propre trésor, il n'eût répondu de rien ; la meilleure garantie de l'équitable gestion des finances, c'était, aux yeux de Milosch, la fortune assurée de Milosch. Il n'avait plus désormais aucune préoccupation de ce côté ; aussi voyez comme il insiste, persuadé que ce point seul vaut une charte. « Mon unique soin à l'avenir sera de vous rendre heureux, vous qui êtes mes seuls frères, — et vos enfants, qui sont aussi mes enfants, et que j'aime autant que mon fils unique, votre héritier présomptif du trône, le prince Michel. » On avait pu sourire des naïvetés de cette proclamation ; la fin du moins relevait tout. Proclamer l'hérédité du trône, que les révolutions de 1839 et de 1842 avaient sacrifiée aux ressentiments de la Porte, la proclamer simplement, hardiment, comme un droit acquis, comme un titre inaliénable, sans attendre, sans demander même la permission du sultan Abdul-Medjid, c'était bien un de ces actes où la Serbie reconnaissait Milosch Obrenovitch.

Malgré les promesses du vieux prince, on vit bientôt

reparaître le despotisme. Les hommes tels que Milosch ne sauraient se réformer. Il fallait toujours que sa volonté fût une loi. Chacun devait plier. Que cette volonté fût honnête et toujours préoccupée de l'intérêt commun, c'est fort bien sans doute ; mais ce qu'on avait supporté jadis comme une nécessité de salut, alors que le dictateur avait besoin de rassembler dans ses mains toutes les forces du pays, on trouvait dur de le subir en des conditions régulières.

On raconte qu'un jour, aux bains de Banja, très-peu de temps avant sa mort, le vieux prince, se promenant dans la campagne et voyant des champs mal tenus, fit venir le maître et lui dit : « Si je vois encore ton domaine en si mauvais état, je te ferai atteler toi-même à ta charrue ; tu la tireras sous le fouet. » Et sachez bien qu'il l'eût fait sans hésiter. Or il y avait déjà vingt ans que la Serbie était émancipée de ce régime despotiquement patriarcal. Pendant le long exil de Milosch, une génération nouvelle était née ; l'élite de la jeunesse serbe avait visité l'Occident ; Belgrade et Smédérévo, Kragoujévatz et Krouschevatz avaient envoyé à Vienne, à Berlin, à Paris, de jeunes esprits avides de savoir [1]. Représentez-vous leur tristesse lorsque, revenant

1. On lit dans un recueil allemand : « Près des tombeaux de Fichte et de Hegel, dans le vieux cimetière des communes Friederichswerder et Dorotheenstadt à Berlin, se trouve le tombeau d'un jeune Serbe avec cette inscription en serbe et en allemand : « Ci gît la dépouille mortelle d'un jeune homme venu de Serbie à Berlin pour y satisfaire sa soif de science dans les hautes écoles, et qui a succombé à l'âpreté du climat. C'est une consolation pour ses condisciples, pour toute la jeunesse studieuse de son pays natal, de savoir qu'il repose

de ces grandes écoles, ils trouvaient installés dans leur patrie les anciens *momkes* de Milosch, vrais barbares qui avaient tout intérêt à perpétuer le règne de la barbarie. Milosch du moins avait toujours en vue l'utilité publique ; ses lieutenants, espèces de pachas, n'appréciaient guère dans son régime que l'usage du fouet. On peut voir là-dessus des détails significatifs dans les récits de M. Kanitz, observateur impartial, qui n'est pas suspect d'hostilité à l'égard de la dynastie de Milosch. M. Kanitz a visité la Serbie en 1859 avec un de ces agents de l'ancien régime dictatorial, un de ces momkes dévoués à Milosch et traitant les gens du peuple comme des esclaves ; le capitaine Ilja Antonievitch, si bien mis en scène par le voyageur allemand, est le type des partisans revenus au pouvoir avec Milosch, alors que la civilisation entrait à flots dans la Serbie nouvelle [1].

Heureusement cette Serbie nouvelle avait son représentant et son chef dans le fils même du vieux despote, le prince Michel. Lui aussi, comme les jeunes Serbes dont nous parlions tout à l'heure, il avait parcouru l'Europe, il avait vu Paris, Londres, Berlin ; il avait interrogé les maîtres de la science et de la politique ; son esprit s'était initié aux conditions d'une société prospère, aux lois du progrès et de la culture libérale ; la génération qui souffrait sous Milosch était rassurée par le prince Michel. On savait qu'il désapprouvait les procédés tyranniques du gouvernement, on savait qu'ayant essayé en vain de ra-

auprès des plus grands penseurs de l'Allemagne. » Voyez *Magasin für die Literatur des Auslandes*. Berlin, 4 juillet 1868.

1. *Serbien. Historisch-ethnographische Reisestudien aus den Jahren* 1859-1868, von F. Kanitz. Leipzig 1868, p. 236-245.

mener le prince à des idées plus justes il avait résolu de se tenir à l'écart, ne voulant ni contredire son illustre père, ni trahir sa conscience.

Au mois d'octobre 1859, M. Kanitz fut témoin d'un fait très-caractéristique. Il se trouvait depuis peu de temps en Serbie lorsque le prince Michel, après avoir accepté le commandement supérieur des forces militaires à Kragoujévatz, donna sa démission pour les raisons que nous venons de dire, et s'en revint à Belgrade. Ce retour fut une fête, un triomphe, et M. Kanitz, décrivant dans un journal allemand cette explosion cordiale des sentiments du pays, ajoutait : « Plus les mesures du vieux prince assombrissent l'horizon de la Serbie, plus se dégage brillante l'image du prince Michel, étoile d'espérance, promesse d'avenir. Milosch gouverne en despote, sans souci du sénat ni de l'assemblée. Toute instruction lui est suspecte, soit que l'étranger l'ait apportée, soit qu'elle ait une origine nationale; il n'aime que les vieilles choses, les coutumes des temps de barbarie. Il a déclaré la guerre à l'intelligence. Sans elle pourtant, l'état le plus fort ne se soutiendrait point, et son secours est particulièrement nécessaire à un état qui poursuit une politique de propagande chez des peuples de même race. Ce principe des nationalités, qu'on porte si haut aujourd'hui, n'est pas assez puissant pour entraîner même des peuples frères vers un état où règne le despotisme pur. Si le prince Milosch aime sérieusement son pays, qu'il se contente de remplir la place d'honneur dans toute une période de l'histoire des Serbes, période glorieuse dont il a été l'âme et la vie; qu'il n'oublie point qu'entre cette période et

l'heure présente bien du temps s'est écoulé, que des germes nouveaux ont été confiés aux sillons, que le pied pesant du despotime les écraserait, qu'il faut les cultiver délicatement pour les faire épanouir. Ce sera la tâche d'une autre force, de la force intelligente et libérale après la force guerrière et despotique.. Oui, l'accueil que le prince Michel a reçu à Belgrade à son retour de Kragoujévatz a une signification profonde, et, nous en avons la conviction, le jeune prince Michel remplira toutes les espérances que le parti du progrès a placées sur sa tête. »

On voit clairement ici les deux périodes de l'histoire de Serbie au XIXe siècle, d'un côté la période héroïque et barbare, de l'autre la période politique et libérale, la première illustrée par Kara-George, par Milosch Obrenovitch, la seconde qui s'annonce aux derniers jours du vieux despote et qui salue d'avance son chef. Il ne serait pas équitable pourtant de rester sur ce souvenir au moment où Milosch va disparaître de la scène. Si son administration a soulevé de graves reproches, sa politique étrangère a été jusqu'à sa dernière heure aussi habile que hardie. Au mois de mai 1860, Milosch envoie à Constantinople une députation chargée de demander à la Porte trois choses également importantes: 1° la confirmation des lois récentes émanées de la *skouptchina* qui établissaient le principe d'hérédité souveraine et réglaient la succession au trône ; 2° l'exécution du firman de 1830, qui interdisait aux Ottomans le séjour de la Serbie, réserve faite des forteresses de la frontière ; 3° l'abolition complète du firman de 1838, qui entravait l'administration intérieure du pays. Ce mémorandum est daté du 7 mai 1860.

A ces demandes si nettes, appuyées d'arguments très-forts, la Porte fait des réponses évasives; conciliante sur les questions de fait, elle refuse de proclamer des principes qui pourraient gêner son action dans l'avenir. Ainsi, pour obéir au vœu du peuple, elle a reconnu dans le prince Michel le futur héritier de la couronne; aller plus loin, ajoute-t-elle, proclamer d'une façon définitive le principe de l'hérédité souveraine, ce serait porter atteinte aux droits de la nation serbe. On ne s'attendait guère à rencontrer chez les ministres du sultan un respect si scrupuleux de la volonté des raïas. Même jeu, même duplicité, finalement même déni de justice en ce qui concerne l'exécution du firman de 1830 relatif au séjour des musulmans et la suppression des entraves qui paralysent l'administration intérieure. Que fait Milosch? Par un acte solennel, en date du 22 août, il déclare que jamais ni lui ni le peuple serbe ne cesseront de regarder toutes les dispositions contenues dans le mémorandum du 7 mai 1860 comme des droits irrévocablement acquis[1]. C'est à peu près la réponse que Kara-George avait faite aux envoyés de Sélim dès le début des guerres de l'indépendance : « Vous demandez nos armes, venez les prendre! » Le mémorandum devenait un ultimatum. Ce fut

1. Sans entrer dans trop de détails, il faut citer au moins parmi ces droits la loi de succession au trône telle qu'elle fut édictée par le prince, d'après le vœu de l'assemblée populaire et le consentement du sénat. En voici les dispositions principales, que j'emprunte encore à l'*Annuaire des Deux Mondes*, t. IX, p. 730. « La dignité princière est héréditaire dans la descendance mâle de la famille Obrenovitch. Si cette famille s'éteint, le dernier des Obrenovitch transmettra la dignité à un fils adoptif qui devra être Serbe de naissance, d'une famille

le dernier acte de Milosch; un mois après, le 26 septembre, il s'éteignait, âgé de quatre-vingts ans.

La mort du prince Milosch est une date importante dans l'histoire de la Serbie. L'époque héroïque est finie, l'époque libérale commence. Bien que cette dernière ait déjà réalisé de grandes choses, elle est encore trop voisine de nous pour qu'il soit possible de la juger équitablement dans un tableau d'ensemble. La disparition de ce puissant personnage marquera donc aujourd'hui le terme de nos études. C'est maintenant aux acteurs mêmes du drame, aux publicistes qui l'ont suivi de scène en scène, aux voyageurs qui en ont recueilli les traces, c'est enfin aux investigateurs plus rapprochés que nous et des lieux et des hommes qu'il appartient de rassembler les documents en vue de l'histoire à venir. Les réformes législatives du prince Michel, les conflits nouveaux provoqués par la présence illégale des Ottomans en Serbie, le bombardement de Belgrade par la garnison turque (1862), la restitution des forteresses à la principauté par le sultan Abdul-Aziz (1867), l'organisation de la milice, l'idée toujours plus populaire de reconstituer la grande Serbie, enfin l'assassinat du prince à Topchidéré (10 juin 1868) et en ce moment même le procès de l'an-

honorable et de la communion grecque. L'héritier du trône est majeur à dix-huit ans révolus. Pendant la minorité, la régence est exercée par un triumvirat que la *skouptchina* choisit parmi les ministres, les sénateurs, les conseillers de la cour de cassation et de la cour d'appel. Si le prince régnant n'a pas d'héritier et meurt sans avoir désigné de successeur, la *skouptchina* élit un Serbe pour prince. » C'est en vertu de cette loi que MM. Blasnovatz, Ristitch et Gavrianovitch exercent aujourd'hui la régence pendant la minorité du prince Milan.

cien souverain, Alexandre Kara-Georgevitch, accusé de complicité dans le meurtre, voilà bien des sujets qui méritent une sérieuse enquête. Bornons-nous à résumer ce qu'un demi-siècle de luttes et d'épreuves a produit pour la nation serbe, indiquons aussi en peu de mots ce qu'il lui reste encore à conquérir.

Affranchi par Kara-George et ses compagnons dans une série de campagnes héroïques, le peuple serbe, après le traité de Bucharest, allait être exterminé; Milosch le sauve, il le sauve deux fois, par la ruse d'abord, ensuite par les armes. Le libérateur de 1804 était une grande figure malgré sa sauvagerie; plus grand encore est le libérateur de 1815, car il arrache ses frères à une mort certaine, et toujours à l'œuvre, toujours sur la brèche, aussi habile que résolu, il transforme cette province en une principauté indépendante, que la Turquie et la Russie, diversement jalouses, sont obligées de respecter. Il n'y a guère là qu'un million d'hommes; qu'importe? Le poëte l'a dit :

. . . . . Dieu n'a pas fait les peuples au compas.
L'âme est tout; quel que soit l'immense flot qu'il roule,
Un grand peuple sans âme est une vaste foule.
Du sol qui l'enfanta la sainte passion
D'un essaim de pasteurs fait une nation.
Une goutte de sang dont la gloire tient trace
Teint pour l'éternité le drapeau d'une race[1].

Le drapeau serbe flotte désormais en toute sécurité sur le sol où dorment tant de héros. Sous sa bannière teinte

1. Lamartine, *Recueillements poétiques*, — *le Lac Léman*.

d'un noble sang, ce petit peuple a grandi de jour en jour; terrible dans la bataille, il est devenu grave, mesuré, circonspect; il a eu l'esprit de conduite autant que le goût de la civilisation; il s'est tourné vers l'Europe, et l'Europe lui a répondu; pressé longtemps entre Saint-Pétersbourg et Constantinople, obligé de se défendre contre des prétentions très-différentes, mais également hostiles, il est protégé aujourd'hui par les plus hautes puissances signataires du traité de Paris. Enfin la révolution de 1858 et le rappel du vieux Milosch ont assuré son indépendance en rétablissant l'hérédité du trône; il possède maintenant une loi de succession souveraine qui le met à l'abri de toute ingérence étrangère. Voilà ce qu'ont fait, dans l'espace de cinquante-six ans, ces raïas méprisés qui, courbés sous le joug, faisaient paître les troupeaux de porcs dans les forêts de la Schoumadia, ou bien, révoltés contre l'odieux spahi, allaient rejoindre les bandits de la montagne.

A la date où s'arrête notre récit, quand le vieux Milosch rend le dernier soupir au mois de septembre 1860, quel programme ont-ils encore à exécuter? Un programme qui, sauf les dispositions spéciales, est celui de tous les peuples civilisés, et qui peut se résumer en quelques mots : achever l'expulsion des Turcs, reprendre les forteresses, affermir les institutions nationales, encourager l'instruction populaire, favoriser le travail, déployer les ressources du pays, assurer l'ordre par la liberté, assurer la liberté par l'ordre, enfin devenir un exemple, c'est-à-dire un vivant appel aux enfants dispersés de la famille serbe, et, sans rien faire pour provoquer la transformation de l'Europe orientale, se tenir

préparés à tous les événements, se placer au niveau de toutes les chances de la fortune. Grande tâche assurément et qui exige de virils efforts! La Serbie saura la remplir. Nous sommes sans inquiétude pour le peuple sur lequel ont passé en vain cinq cents ans d'une servitude écrasante, et qui, sortant tout à coup des ombres du tombeau, s'est élevé si vite non-seulement de la mort à la vie, de l'esclavage à l'indépendance, mais, chose plus laborieuse encore, de la barbarie héroïque à la civilisation libérale.

FIN.

TABLE

PREMIÈRE PARTIE.

Origines de la guerre de l'indépendance.

INTRODUCTION. 1

I. — La Serbie du moyen âge. — Sa grandeur et sa chute. — La dynastie des Nemanja. — Douschan le Fort. — Le prince Lazare. — La journée de Kossovo. 16

II. — La domination ottomane en Serbie. — Mœurs et religion des Serbes. — La poésie des grands souvenirs. — Lazare. — Marko. 34

III. — Premières occasions pour les Serbes d'essayer leurs forces et de secouer le joug des Turcs. — Influence de la Russie et de l'Autriche. — L'insurrection de 1804. 58

DEUXIÈME PARTIE.

Kara-George.

I. — Soulèvement du peuple serbe. — Guerre de l'indépendance. — 1804-1807. — Les raïas et le sultan Sélim III. — La bataille de Mischar. — Prise de Belgrade. — Prise d'Uschitzé. — Grandeur de Kara-George. 69

II. — De 1807 à 1810. — Affranchissement des Serbes. — Institutions nouvelles. — Féodalité et monarchie. — La Serbie de Kara-George. 99

III. — Lutte de Kara-George et des hospodars. — Coup d'État.

— Dictature. — Caractère de Kara-George. — Le pâtre devenu souverain. — Sa vie, ses aventures, ses violences. — Transformation du héros barbare. 121

TROISIÈME PARTIE.

La fuite de Kara-George et l'avénement de Milosch Obrenovitch.

I. — Le traité de Bucharest. — Les Serbes restent seuls en face de l'empire ottoman. — La Noël de 1812. — Invasion de la Serbie par les Turcs. — Désarroi du gouvernement. — Mort du haïdouk Véliko. — Fuite du Prince. 145

II. — Détresse des Serbes. — Appel à Milosch. — Conception hardie du jeune chef. — Il se soumet aux Turcs et se fait donner, au nom du sultan, le commandement du peuple qu'il veut sauver. — L'insurrection de Hadschi-Prodan étouffée par Milosch. — Barbarie des vainqueurs. — Fureurs croissantes. — Supplices de Belgrade. — Milosch lui-même est menacé. 170

III. — Soulèvement de Milosch. — *Le berceau de la liberté serbe.* — Printemps de 1815. — Guerre de coups de main. — Prise du retranchement de Poscharevatz. — *Tu seras prince de ce pays !* — Conditions de la paix. Milosch, oberknèze des Serbes au nom du sultan. 191

IV. — Maraschli-Ali, le *tendeur de piéges*, veut se débarrasser de Milosch. — Il lui suscite des ennemis parmi les Serbes. — Conspiration de Pierre Moller. — Intrigues de l'archevêque Mélentie. — Énergie de Milosch. — Pierre Moller est exécuté. — L'archevêque mis hors la loi est assassiné. — Complications horribles. — Retour de Kara-George. — Sa mort tragique. — Rôle de Milosch dans ce terrible drame. 205

QUATRIÈME PARTIE.

Milosch Obrenovitch, prince des Serbes.

I. — Milosch nommé prince des Serbes par les représentants du pays. (Novembre 1817.) — Réformes de Milosch. — Sa poli-

tique extérieure. — Ses négociations avec le divan de Constantinople (1820). — Son rôle dans la révolution hellénique (1821). — La cause grecque et la cause serbe. — Milosch est bien le représentant de sa race. 219

II. — Gouvernement intérieur. — Despotisme de Milosch. — Conspiration. — Révoltes et plébiscites. — Prise d'armes du diacre Miloé. — Mort du diacre. — Insurrection du Serbe Tcharapitch et du Grec Mirko. — Les supplices de Kragoujévatz. 235

III. — Succès de la diplomatie de Milosch. — Garanties restituées aux Serbes. — La convention d'Akermann (septembre 1826). — Ratification du tsar (octobre 1826). — Joie du peuple. — La *Skoupitchina* du 15 janvier 1827. — Une séance parlementaire en Serbie. — Discours de Milosch. — Nouveau serment du peuple au prince des Serbes. — Vie privée de Milosch. — Visite d'un officier prussien à la cour de Poscharévatz (1829). — Dîner patriarcal. — La famille du prince. — La princesse Lioubitza. 250

IV. — Lenteurs de Mahmoud à exécuter la convention d'Akermann. — La Russie déclare la guerre à la Turquie, 26 avril 1828. — Prise de Varna, 14 octobre. — Campagne de 1829. — Les Russes au delà des Balkans. — Effroi de la diplomatie. — Paix d'Andrinople, 14 septembre 1829. — La politique de Milosch : affaiblissement et maintien de l'empire ottoman. — Conséquences de la paix d'Andrinople. — Embarras de Milosch entre les ennemis et les protecteurs de la Serbie. — Il déjoue toutes les combinaisons hostiles. — Investiture de Milosch Obrenovitch, prince héréditaire des Serbes, au nom du sultan Mahmoud. — La journée du 30 novembre 1830. 268

CINQUIÈME PARTIE.

La chute du prince Milosch.

I. — La dynastie des Obrenovitch, établie malgré le tsar, est suspecte à Saint-Pétersbourg. — Intrigues russes en Serbie. — Affaire des fortifications de Belgrade. — Arbitrage du tsar Nicolas, qui condamne Milosch et maintient les milices turques dans la capitale serbe. — Rôle de Milosch dans l'insurrection des Bosniaques. — Les Serbes musulmans et les Serbes chré-

tiens. — Politique du prince des Serbes entre le tsar et le sultan. 281

II. — Victoires de Milosch.— Conjuration des frères Simitch. — Les fêtes de Krouschevatz. — Insurrection à laquelle prennent part les ministres du prince (janvier 1835). — L'insurrection est vaincue au moment où elle semble victorieuse. — Entrée de Milosch à Kragoujévatz au milieu des acclamations du peuple. — Il promet une charte au pays. 291

III. — La *Skouptchina* du 14 février 1835. — Discours du prince. — Finances patriarcales. — Lecture de la Charte constitutionnelle. — Journées d'enthousiasme. — Inconvénients et dangers de la Constitution. — Mécontentement général en Serbie. — Périls extérieurs. — Protestations de la Turquie, de la Russie et de l'Autriche contre la Charte de Milosch. — La diplomatie russe et la diplomatie serbe. — Misloch et l'envoyé du tsar. 30

IV. — Voyage de Milosch à Constantinople. — Ses rapports avec le sultan Mahmoud. — Impressions qu'il reçoit. — Son retour en Serbie. — Nouveau despotisme. — La Constitution de 1835, bien qu'abrogée en fait, continue d'inspirer de vives défiances à l'Autriche et à la Russie. — Maladresse de l'Autriche qui joue le jeu du cabinet de Saint-Pétersbourg. — La France et l'Angleterre attentives aux intrigues russes en Serbie. — Le Consul russe de Bucharest établit ses batteries à la frontière serbe ; l'Angleterre envoie un consul à Belgrade. — Mission du prince Dolgorouki auprès de Milosch. — Il s'agit d'arracher à Milosch une Constitution nouvelle qui donnera le pouvoir à ses ennemis. — Lord Palmerston encourage Milosch à la résistance. — Bataille diplomatique à Constantinople. — La Russie l'emporte. — Chute de Milosch.. 321

SIXIÈME PARTIE.

Les révolutions de 1842 et de 1858. — Le prince Michel Obrenovitch, le prince Kara-Georgevitch. — Le retour et la mort de Milosch. . . . , ... 343

I. — La Serbie après l'abdication de Milosch (juillet 1839). — Les deux fils du prince déchu, Milan et Michel. — Mort du jeune Milan. — Tactique misérable du parti hostile aux Obrenovitch. — Le droit de l'hérédité dynastique, une des sauve-

gardes de la Serbie, sacrifié aux passions des factieux. — Élection du prince Michel. — Son gouvernement. — Difficultés de la situation. — L'émeute du 6 mai 1840. — Visite d'un voyageur à la princesse Lioubitza. — Intrigues souterraines. — La vengeance de Voutchitch. — Chute du prince Michel (août 1842). — Destinée tragique. 346

II. — Avénement d'Alexandre Kara-Georgevitch. — Caractère du nouveau prince. — Conflits diplomatiques. — Rôle du gouvernement serbe dans la guerre de l'Autriche et de la Hongrie en 1848. — Les Serbes et les Magyars. — Un héros serbe au dix-neuvième siècle chanté par les rapsodes populaires. . . 362

III. — La Serbie pendant la guerre de Crimée. — Injonctions du prince Menchikof. — Faiblesse de Kara-Georgevitch. — L'esprit public relève le souverain. — Adresse et fermeté de la politique serbe. — Les droits de la Serbie consacrés par le traité de Paris, 1856. — Gouvernement intérieur. — Fautes du prince. — Suppression des assemblées populaires. — Réveil et colère de l'opinion publique. — La conspiration de 1857. — La loi électorale de 1858. — Le premier acte de l'assemblée est de prononcer la déchéance du prince. 375

IV. — Rappel du vieux Milosch. — Son retour triomphal, 2 janvier 1859. — Il promet de renoncer aux procédés du despotisme. — Le pouvait-il ? — La Serbie nouvelle. — Le prince Michel, fils de Milosch, est l'espoir des idées libérales. — Derniers actes, dernières victoires de la politique extérieure de Milosch. — Mort de Milosch, 26 septembre 1860. — Résumé : L'avenir de la Serbie. 394

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imp. Viéville et Capiomont, rue des Poitevins 6.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE APR 13 1951

MAR 31 1951

STALL STUDY CHARGE

JAN 3

BOOK DUE WID

FEB 5 1970